LES BEAUTÉS DE LA FOI

OU

LE BONHEUR DE CROIRE EN JÉSUS-CHRIST ET D'APPARTENIR A LA VÉRITABLE ÉGLISE

OUVRAGE DU R. P. J. VENTURA

ANCIEN SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES CLERCS RÉGULIERS THÉATINS.

TRADUIT

DE L'ITALIEN ET DU LATIN DES PÈRES DE L'ÉGLISE

PAR

le chanoine CLAVEL de Saint-Geniez

On explique dans cet ouvrage, d'après la méthode des saints Pères et avec l'aide de leurs écrits, les saints mystères de l'Épiphanie de Notre-Seigneur, pour ceux qui veulent suivre l'octave de cette solennité, ou consacrer tout autre temps de l'année à méditer ces grands mystères.

TOME DEUXIÈME.

PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-EDITEUR

23, RUE CASSETTE, 23

1855

APPROBATION DE CET OUVRAGE

PAR LES AUTORITÉS DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE.

PERMIS D'IMPRIMER.

Il n'existe aucun empêchement pour imprimer ce livre.

FR. JOSEPH-PALA,
ancien procureur général de l'ordre des Carmes, théologien délégué.

PERMIS D'IMPRIMER.

F. ANGE V. MODENA,
O. P. S. P. A. M., associé.

PERMIS D'IMPRIMER.

✝ ANT. PIATTI,
Patriarche d'Antioche, vice-gérant

« *Ce n'est point par le raisonnement,*
« *Mais par la fréquence des prières,*
« *Que le grand nombre connaît Dieu!* »

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

LES

BEAUTÉS DE LA FOI

LES

BEAUTÉS DE LA FOI

CINQUIÈME LECTURE

L'INSTRUCTION DES MAGES OU LE BONHEUR ET L'ÉTENDUE UNIVERSELLE DE L'ENSEIGNEMENT ET DE LA FOI CHRÉTIENNE.

Venerunt Jerosolymam, dicentes : Ubi est, qui natus est Rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus; et venimus adorare eum... At illi dixerunt : In Bethlehem Juda. (Matth., II.)

Ils vinrent à Jérusalem disant : Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ? car nous avons vu son étoile et nous sommes venus pour l'adorer... Or, ils leur répondirent : En Bethléhem de Juda.

INTRODUCTION.

I

Qu'est-ce que la vérité? — Belle doctrine de saint Thomas au sujet des inconvénients de la méthode humaine dans la recherche de la vérité. — Nécessité de la révélation divine pour connaître la véritable religion. — Quatre caractères dans l'enseignement de la vraie foi : FACILITÉ, UNIVERSALITÉ, VÉRITÉ, CERTITUDE. On n'expliquera que les deux premiers de ces caractères dans cette Lecture. Importance et division des matières traitées dans ce volume.

La vérité est communément définie par les écrivains modernes : ***La connaissance des êtres et de leurs rapports.*** Mais, de même que lorsqu'on connaît une chose

telle qu'elle est réellement, il y a conformité, harmonie, ordre parfait entre l'intelligence et la chose appréciée, perçue par elle; ainsi, à plus forte raison, l'antique définition que saint Thomas nous a laissée de la vérité, est-elle plus philosophique, plus lumineuse, plus belle, disant: LA VÉRITÉ EST LE RAPPORT EXACT QUI EXISTE ENTRE L'INTELLECT ET TOUTE CHOSE PERÇUE DE LUI: *Æquatio rei et intellectus.* (Divus Thomas, *De Veritate.* Quæst. *Disput.*)

Lorsque donc l'homme connaît réellement Dieu et ses attributs, l'âme et ses facultés, tout lui-même et sa propre origine, sa condition, sa fin, et les devoirs qui lui sont imposés par rapport à Dieu et par rapport aux autres hommes; il existe alors, entre son intelligence et ces devoirs, une conformité exacte, il y a harmonie, ordre, *équation;* en un mot, il possède la vérité.

Or, on connaît deux moyens pour arriver à la possession des vérités morales : *la recherche humaine* et la *révélation divine.* Puisque l'homme ne peut avoir de lui-même la connaissance des êtres spirituels et de leurs rapports, s'il ne se les procure par son raisonnement, par ses efforts et par ses lumières; il reçoit certainement cette connaissance soit immédiatement, soit médiatement de Dieu. Mais laquelle des deux est-elle plus véritablement conforme aux besoins et à la condition du genre humain? Est-elle plus praticable et plus sûre, la voie de recherche de la vérité par le raisonnement particulier et du sens privé pour arriver à la connaissance de cette vérité, qui doit servir de guide à l'homme?

Saint Thomas soutient et prouve invinciblement que non. C'est pourquoi, en prenant pour point de compa-

raison la principale vérité ; celle qui sert de fondement à toutes les autres : Dieu, base de toute religion, et en distinguant entre elles par rapport à Dieu, les notions qui surpassent la raison, comme celle de *la Trinité en Dieu*, et les notions auxquelles la raison humaine peut s'élever comme l'*essence* et l'*unité de Dieu ;* saint Thomas affirme donc, qu'il convenait à la sagesse et à la bonté de Dieu de manifester également lui-même ces deux ordres de vérités à l'homme, en l'instruisant par la voie de la révélation et de la foi : *Duplici igitur veritate divinorum intelligibilium existente, una ad quam rationis inquisitio pertingere potest ; altera quæ omne ingenium humanæ rationis excedit : utraque convenienter divinitus homini credenda proponitur.* (Sum. Contr. Gentil., lib. I, cap. 4.)

Si Dieu avait laissé à la recherche et aux investigations de la seule raison de tout homme, le soin de trouver de lui-même les notions divines accessibles à la raison, il s'en suivrait trois inconvénients des plus graves : *Sequerentur tria inconvenientia, si hujus veritas solummodo rationi inquirenda relinqueretur.*

Le premier inconvénient serait qu'un très-petit nombre d'hommes auraient connaissance de Dieu : *Unum est quod paucis hominibus Dei cognitio inesset.* C'est pourquoi trois causes empêchent la plupart des hommes de trouver la vérité par le moyen de leurs propres études et de leurs recherches : *A fructu enim studiosæ inquisitionis, qui est veritatis inventio, plurimi impediuntur tribus causis.* La première cause c'est le manque, dans la plupart des hommes, de cette ouverture d'esprit, de

cette lucidité d'intelligence qui sont si nécessaires pour acquérir des connaissances par la voie de déduction et du raisonnement scientifique. Quelque grands que soient donc leurs efforts pour l'étude, certains hommes ne sauraient jamais atteindre par le raisonnement à la connaissance de Dieu, qui est le plus haut, le plus sublime degré de la science : *Quidam propter complexionis indispositionem, ex qua multi naturaliter sunt indispositi ad sciendum : unde nullo studio ad hoc pertingere possent, ut summum gradum humanæ cognitionis attingerent, qui in cognoscendo Deum consistit.*

La seconde cause, c'est la manière dont se compose et se conduit la société humaine, au sein de laquelle la majeure partie des hommes est obligée, pour vivre, de s'occuper à la culture de la terre, des arts, des métiers et autres professions civiles ; un bien petit nombre sont assez débarrassés des soins domestiques et ont le temps et les moyens de s'appliquer tranquillement à la recherche des vérités intellectuelles, de manière à pouvoir atteindre au dernier degré des connaissances humaines ; que serait-ce à dire s'il fallait qu'ils arrivassent à la connaissance parfaite de Dieu : *Quidam impediuntur necessitate rei familiaris : oportet enim esse inter homines aliquos qui temporalibus administrandis insistant : qui tantum tempus in otio contemplativæ inquisitionis non possunt expendere, ut ad summum fastigium humanæ cognitionis pertingant, scilicet, Dei cognitionem.*

La troisième cause enfin, c'est la paresse, qui fait que même le petit nombre qui en a la possibilité, comme sont les grands, les riches, les personnes occupées à des

fonctions civiles ou d'un esprit distrait et pleines d'occupations mondaines, sont légitimement empêchées de s'appliquer à de longues et sérieuses études. Pour arriver seulement à la connaissance d'un Dieu unique, incorporel, saint, provident, sage, immortel, tout-puissant, immense, éternel, elles auraient besoin d'avoir étudié presque toutes les sciences ; parce que l'étude de toute la philosophie a rapport à la connaissance de Dieu. C'est pourquoi, une longue série d'applications et de fatigues considérables serait nécessaire non-seulement pour connaître, mais simplement pour commencer la recherche d'aussi importantes vérités. Et encore, on en trouverait un bon nombre, parmi ces personnes, qui, quoique pourvues de tous les avantages de la vie et de tous les moyens pour arriver à la science, reculeraient devant l'assujettissement à tant de fatigues, à tant de soins : *Quidam impediuntur pigritia. Ad cognitionem enim eorum, quæ de Deo ratio investigare potest, multa præcognoscere oportet ; cum fere totius philosophiæ consideratio ad Dei cognitionem ordinetur. Sic ergo non nisi magno labore studii ad prædictæ veritatis* INQUISITIONEM *perveniri potest : quem laborem pauci quidem subire volunt.*

Un second inconvénient de la méthode de *recherche rationnelle,* pour arriver à la connaissance de Dieu, et qui découle nécessairement du premier, est que même le petit nombre des personnes qui ont tous les avantages et tous les moyens pour s'appliquer à la découverte des vérités du salut, étant déjà dans un âge avancé auraient à peine assez de temps pour y arriver. Soit parce

que la connaissance de Dieu est une vérité profonde que l'intelligence humaine n'est pas capable de saisir par le simple raisonnement, si ce n'est après un long et opiniâtre exercice des choses intellectuelles; soit parce que les connaissances préliminaires et indispensables dont il a été parlé, exigent un temps considérable pour les acquérir; soit enfin, parce que dans le jeune âge l'âme étant agitée et distraite par le tourbillon des passions tumultueuses, elle se trouve incapable de s'appliquer sérieusement et de s'élever à de si hautes vérités : *Secundum inconveniens est, quod illi qui ad prædictæ veritatis cognitionem pervenirent, vix post longum tempus pertingerent. Tum propter hujusmodi veritatis profunditatem, ad quam capiendam, per viam rationis, non nisi post longa exercitia intellectus humanus idoneus inveniri potest; tum etiam propter multa quæ præexiguntur, ut dictum est : tum propter hoc, quod tempore juventutis, dum diversis motibus passionum anima fluctuat, non est apta ad tam altæ veritatis cognitionem.*

On observe encore que la connaissance de Dieu n'est pas pour l'homme, comme toute autre connaissance humaine, une connaissance accidentelle, indifférente et d'un stérile ornement pour son esprit; mais une connaissance essentielle, nécessaire et d'un secours efficace pour son cœur, parce que c'est d'elle que l'homme tire principalement sa bonté et sa perfection. Pendant les longues années que l'homme aurait à perdre pour arriver à la connaissance de Dieu, il serait donc sans aucune idée de Dieu et par conséquent sans foi en Dieu; sans religion, sans loi, infortuné jouet de toutes les erreurs,

de toutes les passions. C'est pourquoi, s'il n'y avait pas d'autre moyen que le *raisonnement privé* pour connaître la vérité, poursuit le saint docteur Angélique, il n'y aurait qu'un infiniment petit nombre de personnes privilégiées qui, après un assujettissement à de longues et très-pénibles études, arriveraient à connaître quelques-unes des vérités divines ; tandis que le genre humain presque tout entier resterait enseveli dans les ténèbres les plus profondes au sujet de cette première et importante vérité : *Remaneret igitur humanum genus, si sola rationis via ad Deum cognoscendum pateret, in maximis ignorantiæ tenebris : cum Dei cognitio, quæ homines maxime perfectos, et bonos facit, non nisi quibusdam paucis etiam post temporis longitudinem perveniret.*

Un troisième inconvénient enfin, serait la facilité de tomber dans de graves erreurs et l'incertitude d'arriver à la possession de la vérité ; parce que l'intelligence humaine est si faible, si bornée, l'entraînement fantastique de l'esprit humain est si grand, les images des choses matérielles si faciles à confondre avec les idées intellectuelles, que la raison de l'homme le plus savant, qui s'efforce de découvrir la vérité ne rencontre souvent que l'erreur : *Tertium inconveniens est, quod investigationi rationis humanæ plerumque falsitas admiscetur, propter debilitatem intellectus nostri, in judicando, et phantasmatum permixtionem.* En effet, n'est-ce point ce qu'on voit arriver tous les jours au sein des écoles, dans le feu des disputes et des argumentations, qui ont lieu même parmi les hommes les plus instruits? On voit ceux-là même qui se disent sages, se faire la guerre

entre eux, enseigner avec le même feu et le même entêtement, des doctrines absolument diverses et même opposées sur le même objet. On voit les plus beaux génies tomber dans des erreurs déplorables; parce que, parmi quelques principes de vérité, ils en ont adopté beaucoup d'erronés, que dans leurs illusions ils prennent pour vrais, et qu'ils fondent sur une démonstration qu'ils croient juste et légitime, quoiqu'elle soit fausse, absurde, étant établie sur de vagues probabilités, sur des sophismes trompeurs. De là, il arrive que la raison n'a plus aucune confiance en la raison; que les preuves les mieux établies, les plus vraies, laissent l'esprit dans une certaine crainte qu'elles soient fausses; et par conséquent, les vérités elles-mêmes découvertes par ce moyen sont regardées comme douteuses et incertaines, et recueillies non comme des dogmes, mais comme de simples opinions : *Et ideo in dubitatione remanerent ea quæ sunt verissime demonstrata : dum vim demonstrationis ignorant; et præcipue cum videant a diversis, qui sapientes dicuntur, diversa doceri. Inter multa etiam vera quæ demonstrantur, immiscetur aliquando falsum, quod non demonstratur, sed aliqua probabili, vel sophistica ratione asseritur, quæ interdum demonstratio reputatur.* Afin donc que les hommes puissent arriver à connaître Dieu avec une certitude invariable et parfaite, il est absolument nécessaire que cette grande et importante vérité leur soit enseignée par voie de RÉVÉLATION ET DE FOI : *Et ideo oportuit per viam fidei, fixa certitudine, ipsam veritatem de rebus divinis, hominibus exhiberi.*

Et voilà comment apparaît clairement le dessein plein d'amour de la divine miséricorde, d'avoir daigné nous révéler et proposer de croire, non pas simplement les vérités divines auxquelles la raison humaine ne saurait jamais atteindre; mais encore les vérités apparentes et accessibles à notre intelligence; parce que, par ce moyen seulement, tous les hommes, si peu qu'ils soient intelligents, en très-peu de temps, sans grandes recherches ni fatigues, ni efforts pénibles et surtout sans danger d'erreur, avec une pleine et entière assurance, peuvent participer à la connaissance de Dieu et de toutes les vérités qui en dérivent : en un mot, ils peuvent participer à la véritable religion : *Salubriter ergo divina providit clementia, ut ea etiam quæ ratio investigare potest, fide tenenda præciperet : ut sic* OMNES, *ac de* FACILI *possent divinæ cognitionis participes fieri, et absque* DUBITATIONE, *et* ERRORE.

Donc, d'après cette argumentation de saint Thomas, également solide et belle, *la méthode du raisonnement particulier* et de la *recherche privée* est insuffisante pour conduire l'homme à la connaissance des vérités morales, même les plus simples, les plus apparentes pour la raison humaine, non moins que de celles qui la surpassent : c'est-à-dire, à la connaissance de la vraie religion. C'est donc, PREMIÈREMENT : Une méthode longue, laborieuse, difficile : *Vix post longum tempus pertingerent;* SECONDEMENT : Cette méthode particulière et singulière n'est praticable que par un très-petit nombre de personnes: *Non nisi paucis;* TROISIÈMEMENT : Elle est dangereuse, sujette à l'erreur : *Veritati plerumque*

falsitas admiscetur); QUATRIÈMEMENT : Elle est variable et discordante, par là même, douteuse et incertaine : *A diversis diversa doceri. Verissime demonstrata in dubitatione manerent.*

Au contraire, selon saint Thomas, l'enseignement de la foi doit être : PREMIÈREMENT, facile et court (*De facili*); SECONDEMENT, universel et accessible à tout le monde (*Sic omnes*); TROISIÈMEMENT, sincère et véridique, (*Absque errore*); QUATRIÈMEMENT, enfin, certain et sûr : et par suite constant, uniforme (*Absque dubitatione; fixa certitudine*).

Or voilà l'argumentation très-grave que, pour l'édification et le soutien des enfants de l'Église catholique, et pour la confusion de ses adversaires, nous entreprenons ici de développer; c'est-à-dire, que les quatre grandes et très-importantes qualités que nous venons d'énumérer, et qui constituent le véritable enseignement de la religion, le seul enseignement propre à l'Église catholique, se trouvent réunies admirablement dans cet enseignement; parce qu'elles sont seulement dans l'enseignement légitime de la foi.

Nous avons déjà, dans les précédentes *Lectures*, exposé quelques-uns des fondements de cet enseignement divin : nous allons ici nous en occuper à fond. Parce que de même que nous, catholiques, nous devons à nous-mêmes d'aller souvent nous retremper dans l'esprit de la vraie foi ; ainsi, nous devons à Dieu, de considérer avec un cœur pieux et reconnaissant, la grandeur et l'importance du bienfait dont il nous a gratifiés en nous faisant naître dans la véritable Église.

Cette argumentation est plus utile, plus nécessaire à traiter qu'on ne pense, dans les pays catholiques : parce que dans beaucoup de contrées, la *propagande protestante* s'exerce à disséminer ses hérésies, avec ses *maximes* et ses *bibles*, (et non pas toujours sans succès auprès des personnes ignorantes ou inconsidérées). Elle s'efforce d'éloigner les fidèles de la soumission et de l'obéissance qu'ils doivent à la véritable Église, pour les entraîner dans les sentiers de la plus *intempérante liberté de penser*, et les faire vivre dans la plus absolue indifférence en matière de religion.

Mais comme ce sujet d'argumentation dans l'enseignement divin de la foi est trop vaste pour pouvoir être épuisé en une seule *lecture*, nous traiterons ici seulement de la félicité de son enseignement et de son *universalité;* et nous réserverons de parler de sa *vérité* et de sa *certitude* dans les suivantes *lectures :* nous tenant toujours directement guidés par l'histoire des saints rois Mages d'Orient; ayant été à la fois les premiers chrétiens et la figure emblématique de tout le peuple chrétien, par la manière dont ils furent instruits et conduits à Jésus-Christ, ont prédit la manière selon laquelle nous serions nous-mêmes, catholiques, instruits un jour.

Commençons donc par expliquer ces paroles de l'évangéliste : « *Les Mages d'Orient vinrent à Jérusalem disant : Où est le Roi des juifs qui vient de naître ?* Car nous avons vu son étoile; et nous sommes venus pour l'adorer... Or, ils leur répondirent : En Bethléhem de Juda. » (*Matth.*, II.) Nous verrons dans cette *lecture :*

1° Que l'instruction des Mages fut rapide et commune entre eux et les juifs; parce qu'elle ne fut pas le fruit de la simple recherche humaine, mais de la révélation divine; 2° que, pour la même raison, dans l'enseignement de l'Église catholique, on trouve tous ces mêmes avantages, c'est-à-dire, qu'il est facile et applicable à tout le monde; et à cause de cela, cet enseignement est le seul vrai, le seul légitime; 3° que de même que les rois Mages eurent besoin d'avoir recours à la Synagogue, église des Juifs, ainsi tous les chrétiens ont besoin de l'autorité de l'Église catholique, pour bien connaître la révélation divine contenue dans les saintes Écritures; 4° que par les seules missions de l'Église catholique, la connaissance de la véritable religion est rendue facile et accessible aux infidèles de toute espèce. Nous aurons par là, l'occasion de pénétrer dans le véritable esprit de l'enseignement catholique; d'indiquer les obligations qu'il impose, les effets admirables qu'il produit; et avec la variété, l'importance des observations qu'il nous arrivera de faire, nous procurerons aux pieux lecteurs, nous osons l'espérer, de nouveaux motifs d'édification chrétienne et de saintes affections.

PREMIÈRE PARTIE.

EXPOSITION DU MYSTÈRE.

II

Nécessité pour les hommes d'une révélation divine facile et prompte. — L'étoile de Bethléhem ne fut pas un signe naturel, mais un prodige du Ciel, choisi et bien posé par Dieu pour faciliter la révélation des Mages. — C'est le propre de la divine bonté de choisir les voies les plus faciles pour se faire connaître et se faire aimer.

La vérité, suivant les idées de l'Évangile, est pour l'âme, ce que la nourriture est pour le corps. Comme le corps, sans nourriture, s'affaiblit et meurt, ainsi l'âme sans la vérité se flétrit, se déprave, se corrompt, tombe dans le domaine des sens, et devient comme morte dans l'ordre spirituel. C'est pourquoi, si Dieu n'avait pas lui-même, dès le principe, manifesté aux premiers hommes, la vérité, nourriture de l'âme, et s'il avait attendu qu'ils l'eussent découverte d'eux-mêmes à force d'études et de raisonnements; qui sait quand, et même si jamais ils auraient connu Dieu et la religion primitive! qui sait s'ils ne seraient pas tombés comme les brutes par leurs vices, au lieu de s'élever par leur foi jusqu'à Dieu! De cette manière, il paraît résulter de là que si Dieu ne leur avait pas indiqué leur nourriture matérielle, convenable, comme aliment nécessaire au corps, mais qu'il eût attendu que d'eux-mêmes ils eussent remarqué, par le temps et par l'usage, qu'elle est indispensable

pour soutenir le corps; ils seraient bien morts de faim et d'exténuation, avant de trouver le moyen de conserver leur vie.

C'est pour cela que, dès le premier instant de la création, le Seigneur tout miséricordieux révèle à l'homme la nécessité de croire pour vivre de la vie intellectuelle : comme il leur indique le moyen de manger pour soutenir la vie corporelle : ***Præcepit eis dicens : Ex omni ligno Paradisi comedite.*** (Gen., II.)

Maintenant cette providence affectueuse d'un Dieu créateur envers les premiers hommes, nos pères selon la nature, le Dieu rédempteur la renouvelle envers les premiers éléments du peuple chrétien, envers les rois Mages d'Orient, nos deuxièmes pères selon la foi.

Il n'attend pas que ces premiers Gentils, appelés au christianisme, arrivent par l'étude et par le raisonnement à connaître celui qui est la VÉRITÉ même ET LA VIE; mais par la voie de la révélation, il se manifeste à eux comme étant LA VIE et LA VÉRITÉ, il les instruit de toute vérité, les comble de toute grâce pour leur procurer la vie. Et comme il est le vrai Fils de la lumière, au moment même où il naît, il fait éclater aux yeux des hommes, qu'il est venu pour racheter la lumière de sa grâce, et il fait du jour même de sa naissance, un jour de révélation et de lumière : ***Hodie gratiam lucis, in die lucis, Filius lucis irradiat.*** (S. Leo de Epiph.)

C'est pourquoi, voici que tout à coup une étoile se met à briller dans le ciel : non pas certes spontanément, mais exprès et par commandement de Dieu; non par la force naturelle des lois qui régissent tous les astres,

mais par suite des lois connues qui regardent les causes miraculeuses; non comme simple phénomène du ciel, mais par la vertu de celui qui est né tout récemment; non par l'effet artificiel d'une puissance créée, mais par la volonté de Dieu; et les Mages eux-mêmes la découvrent et la reconnaissent, non pas à l'aide de la science des astrologues, mais par la force de la foi que le Créateur a infusée en leurs âmes; non pas les calculs de l'arithmétique, mais par l'inspiration divine; non avec la curiosité ordinaire aux Chaldéens, mais par la grâce suprême que Dieu donne gratuitement à ceux qui sont humbles; non par l'habileté de l'art des magiciens, mais par la connaissance d'une antique prophétie toute spéciale à ce sujet et faite au peuple juif : *Apparuit stella non volens, sed jussa; non lege siderum, sed novitate signorum; non cœli climate, sed virtute nascentis; non ab arte, sed a Deo; non astrologi scientia, sed præscientia conditoris; non arithmetica ratione, sed sanctione divina; superna procuratione, non curiositate Chaldæa; non arte magica sed Judaica prophetia.* (Serm. 1. Epiph.)

Et cette étoile, ajoute encore le même saint Père, combattant l'hérésie des Priscillianistes, « cette étoile est appelée l'*étoile de Jésus-Christ.* » Non pas seulement parce qu'elle en révèle la naissance, mais parce que Jésus-Christ en est l'auteur; non pas seulement parce qu'elle indique un fait, mais parce qu'elle accomplit un commandement; non pas seulement parce qu'elle fait lire sa volonté, mais parce qu'elle sert d'enseigne à sa gloire; non pas parce qu'elle trace la série de ses jours,

mais parce qu'elle sert à répandre sa lumière divine sur la nuit qui environne la raison des hommes; non parce qu'elle lui donne la vie, mais parce qu'elle indique aux rois Mages le chemin pour arriver jusqu'à Jésus-Christ qui est la vie même; non parce qu'elle commande au maître de toutes choses, mais parce que, comme une humble servante, elle est aux ordres de ceux qui le servent : *Stella ejus, cujus ortum tenebat auctor, non quæ ortum tenebat auctoris; venientem mandato, non fato. Stellam non legiferam, sed signiferam; ferentem non dierum ordinem, sed noctium lumen. Stella hæc ministra viæ, non vitæ; non dominantis domina, sed ancilla servulorum.* (Serm. 2 Epiph.)

Mais pourquoi encore Jésus-Christ a-t-il voulu se servir du ministère d'une étoile pour se faire connaître aux rois Mages? Premièrement, dit le saint docteur qui vient d'être cité, parce que les Mages professaient l'astrologie, science vaine, superstitieuse et absurde, qui a la prétention de conjecturer et de décider d'après le cours des astres, les destins et les événements humains. Donc le Seigneur, en se révélant à eux par le moyen d'une étoile, change pour eux en un motif de foi et de salut, cette même science qui avait été pour eux occasion d'erreur, d'impiété et de mort : comme plus tard, il a fait servir le péché lui-même, commis par les juifs lorsqu'ils l'ont fait mourir, pour procurer aux hommes la vie éternelle : car c'est la preuve d'une grande puissance, que de se défaire d'un ennemi avec l'épée même de cet ennemi : *Quare stella? ut per Christum ipsa materia erroris sic fieret salutis occasio :*

quemadmodum per Christum mortis causa facta est vitæ. Hostem proprio mucrone turbare, singulare est insigne virtutis. (Ibid.)

En second lieu, Jésus-Christ choisit le moyen de se révéler aux rois Mages par une étoile ; pour leur rendre plus facile cette même révélation divine. Parce qu'étant eux-mêmes astrologues, et observateurs habiles des étoiles, il n'y avait pas de moyen plus propre à provoquer leur attention pour les attirer à lui, que le prodige d'une étoile, c'est-à-dire, un miracle pris dans l'ordre des choses qui leur était le plus familier. Le Sauveur se sert donc d'une étoile pour la conversion des rois Mages, dit un interprète, pour la raison même qu'elle les remplit d'étonnement en les attirant à lui ; comme le miracle de la multiplication des poissons en frappant d'étonnement saint Pierre, qui était un humble pêcheur de poissons, fait de lui un pêcheur d'hommes à la suite de Jésus-Christ, un apôtre : *Quoniam Magi erant astrologi familiari eos Dominus signo adduxit : sicut Petrum piscatorem a multitudine piscium ad Christum venatus est, et stupescere fecit.* (In II Matth.)

Saint Jean Chrysostôme fait la même observation : si à la place de cette étoile, Dieu eut envoyé aux Mages un prophète, des hommes savants et orgueilleux, étant de la même profession, auraient peut-être, par envie refusé de l'écouter : *Nonne oportuit prophetas mitti potius? Sed nequaquam Magi prophetis credidissent.* Si malgré eux, il leur eut fait entendre une voix du ciel, ils n'en auraient pas auguré un grand événement : *Aut voce aliqua desuper insonare? Nec hanc quidem tantopere*

curassent. Si enfin il leur avait expédié un ange, comme il fit aux bergers de la Judée, peut-être encore qu'ils auraient laissé passer ce moyen inaperçu : *Aut Angelum mittere? Verum hunc quoque forsitan prœteriissent.* C'est pourquoi, laissant de côté tous ces moyens, il choisit celui de l'étoile pour éclairer des hommes habitués à contempler le firmament ; et dans le choix de ce miracle, il donne une preuve de l'économie merveilleuse de sa miséricorde puisque, pour sauver l'homme, il commence d'une certaine manière par condescendre à son infirmité : *Propterea igitur, omnia hujusmodi derelinquens, per ea illos vocat, quœ familiaria eis consuetudo faciebat : mira quadam dispensatione pietatis ad hominum salutem condescendens.* (Homil. 6 in Matth.)

O industrie affectueuse d'un Dieu de bonté, pour attirer les hommes à sa connaissance et à son amour ! aux bergers de Bethléhem, il se manifeste par la voix d'un ange ; parce qu'étant illettrés et ignorants, ils ne pouvaient être instruits qu'au moyen d'un *langage parlé* : aux docteurs de Jérusalem, il se révèle par la lecture des *livres sacrés,* comme nous le verrons plus loin dans les oracles du prophète Michée, c'est-à-dire, par le moyen de la *parole écrite* : aux rois Mages, enfin, occupés de l'étude des signes du zodiaque, il se découvre au moyen du signal d'une étoile, c'est-à-dire, par le moyen de la *parole exprimée en signes.* Voilà comment la bonté divine prend toujours les voies les plus faciles, les plus naturelles, les plus apparentes pour se manifester et se faire connaître ; elle descend

jusqu'à la misère et jusqu'au goût de chacun pour l'instruire. C'est pour cela, dit saint Augustin, que la *grâce divine* se proclame par la bouche de saint Pierre, *multiforme,* qu'il avait expérimenté lui-même : *Multiformis gratia Dei* (I Petr., IV), c'est-à-dire qu'elle se montre attractive différemment, selon les diverses inclinations auxquelles l'homme est sujet; elle s'insinue dans son cœur par le côté qu'il est le plus sensible ; lui parle son langage; se présente à lui sous l'aspect le plus capable de faire impression; elle commence par lui céder, et finit par le subjuguer, en lui imposant sa souveraineté: *Multiformis gratia Dei... Vocat quomodo scit congruere.*

III

Les Mages sont renseignés par Jésus-Christ à chercher Jésus-Christ. — Admirable facilité et clarté avec lesquelles, par ce moyen, ils arrivent à la connaissance des plus grands mystères. — Preuves que leur connaissance fut l'effet de la révélation et de l'humilité avec laquelle ils y étaient disposés, plutôt que celui de la science humaine. — Tendre et sublime discours de Jésus-Christ touchant l'esprit de la foi chrétienne.

Or Dieu ne se contente pas de faire resplendir aux yeux des rois Mages un miracle capable d'attirer toute leur attention : mais encore il leur accorde la grâce de foi, en révélant à leur esprit le mystère de ce prodige, que l'étoile n'avait pu leur indiquer que confusément. C'est en vertu de cette révélation qu'ils ont la puissance de lire sur l'étoile comme dans un livre, la nais-

sance du Messie; et se mettre sur ses traces : *Alia nimirum est revelatione indicatum, quod luce sideris tacite significabatur. Christum in stella quærebant, quem divina inspiratione significari intelligebant.* (S. Aug. Serm. 1, lib. 27 Hom.) Et à cause de cela encore, on dit que les Mages partent d'Orient; parce que c'est de ce côté là que le soleil de justice apparu depuis peu à l'horizon, les éclaire de sa lumière éclatante : *Quare ab Oriente? Quia jam sol justitiæ eorum mentes illustraverat.* (Eus. Emiss. in II Matth.) Saint Pierre Chrysologue, dit nettement : Les Mages d'Orient viennent de l'Orient à Jésus-Christ, qui les appelle et qui les reçoit. Et comment un Mage d'Orient pourrait-il se résoudre à chercher Dieu, s'il n'était pas prévenu par le commandement même de Dieu? Bien plus encore, si Dieu lui-même du haut du ciel ne s'était pas révélé, un superstitieux astrologue aurait-il pu deviner le roi du ciel? Et encore, sans le secours de Dieu, un Chaldéen pourrait-il se résoudre à adorer sur terre un seul vrai Dieu; lui qui est accoutumé à adorer tant d'autres fausses divinités? Et en aussi grand nombre qu'il y a d'étoiles dans le ciel : *Ab Oriente ad Orientem veniunt Magi, ut susciperet venientes ipse, qui jusserat ut venirent. Quando enim Deum Magus, nisi Deo jubente, perquireret? Quando Regem cœli, nisi revelante Deo, astrologus invenisset? Quando unum Deum, sine Deo, Chaldæus adoraret in terra, qui in cœlo Diis totidem, quot sideribus, serviebat.* (Serm. 156.)

On ne saurait alléguer que les Mages furent instruits lorsqu'ils arrivèrent à la grotte fortunée de Bethléhem :

parce que, avant d'arriver, ils connaissaient déjà clairement que le petit enfant dont l'étoile leur avait annoncé la naissance, était *homme*, était *Dieu*, était *roi des juifs*, c'est-à-dire, *Messie* et *sauveur* du monde. On déduit clairement cette foi des rois Mages, de leurs propres discours : *Où est le roi des juifs, qui certainement est né? Car nous en avons vu l'étoile et nous sommes venus pour l'adorer :* Paroles qui prouvent, comme il a été remarqué plus haut (Lecture 3, § 5), que ces rois Mages reconnaissent dans le petit enfant qui est né, un *homme*, un Dieu, un *roi*. Cela résulte encore des présents qu'ils lui font; parce que, dit saint Fulgence : *Ces dons faits de leurs propres mains*, sont une confession de la foi de leur cœur : » *Attende quid obtulerint, et agnosce quid crediderint*. (In fest. Epiph.)

En effet, que signifient encore ces présents? L'*or*, l'*encens*, la *myrrhe*. Par l'or, les Mages reconnaissent la royauté de l'Enfant-Jésus ; par la myrrhe, il reconnaissent qu'il est homme souffrant et mortel ; par l'encens, qu'il est Dieu; et observons que les Mages n'achètent pas ces présents à Bethléhem pour les offrir à Jésus; mais qu'ils les apportent de l'Arabie : *Reges Arabum dona adducent. De Saba venient, aurum et thus deferentes.* C'est pourquoi, dit saint Léon, il est nécessaire de croire qu'une foi vive et une sincère piété précèdent les dispositions de leur voyage, puisqu'ils se pourvoient de tels présents, qui font connaître qu'ils étaient déjà croyants et reconnaissaient trois grandes qualités en l'unique et même personne qu'ils venaient adorer : *Officium suum cum religione disponunt; et his se instruunt do-*

nis, ut adoraturi unum, tria se simul credidisse demonstrent. (Serm. 3 Epiph.)

Bien plus, poursuit saint Léon, ces personnages païens, sans avoir encore vu Jésus-Christ, sans avoir pu juger par leur propre vue, ou par une conversation avec le Sauveur, touchant le culte légitime et sincère qui lui est dû, auraient-ils pu deviner, avant de partir de leur pays natal, le choix qu'il convenait de faire de ces présents mystérieux dont ils se pourvoient à l'avance? sinon parce que, outre l'étoile miraculeuse qui luit aux yeux de leur corps, une autre étoile, encore plus resplendissante, l'étoile de la foi, brille au fond de leur cœur? C'est que d'abord, encore avant de se mettre en chemin, ils connaissent déjà quel est celui qui leur a été révélé par l'étoile : c'est-à-dire, un personnage tellement grand que, non-seulement ils lui doivent l'hommage du cœur et de la langue, mais aussi celui des œuvres; et qui devait être honoré avec de l'or comme roi : adoré comme Dieu avec l'encens; confessé avec la myrrhe comme mortel : *Unde enim ii viri, cum proficiscerentur de patria, qui nondum viderant Jesum, nec aliquo contuitu ejus, quod eum tam ordinate venerarentur, adverterant, hanc deferendorum munerum servavere rationem? Nisi quia, præter illam stellæ speciem, quæ corporeum incitavit obtutum, fulgentior veritatis radius eorum corda perdocuit : ut prius quam labores itineris inchoarent, eum signari sibi intelligerent, cui in auro regius honor, in thure divina veneratio, in myrrha mortalitatis confessio deberetur.* (Serm. 4 Epiph.)

Saint Maxime dit aussi expressément : « Ce n'est pas par hasard, ni par une idée toute naturelle que les rois Mages ont la pensée de choisir ces présents pour les offrir au Messie nouvellement né en Bethléhem, mais par une secrète inspiration de la toute-puissance divine. Donc la même lumière qui leur révèle Jésus-Christ, leur découvre le mode d'adoration qui lui est due : » *Hæc autem offerri Christo donaria non Magorum arbitrium fuit, sed inspiratio Omnipotentis elegit.* (Hom. 3 Epiph.)

« O admirable efficacité de la grâce ! s'écrie en cette circonstance saint Léon; ô admirable efficacité de l'enseignement par la foi pour éclairer l'homme dans la science du salut! ô incomparable facilité avec laquelle cet enseignement pénètre dans l'âme, lorsque, comme dans le cas présent, ce n'est point la sagesse humaine qui cherche par réflexion, mais le Saint-Esprit qui instruit par la grâce : » *O perfectæ scientiæ mirabilem fidem, quam non terrena sapientia erudivit, sed Spiritus sanctus instituit.* (Serm. 1 Epiph.) Voilà les Mages, qui, par cette révélation, en peu d'instants et sans efforts fatigants, sont initiés parfaitement aux vérités surnaturelles les plus importantes, quoique si élevées au-dessus de la raison humaine! Voyez-les connaissant Dieu le Père, et son Fils Jésus-Christ envoyé par lui-même sur la terre; et ce Jésus-Christ, ils savent qu'il est Dieu, homme et Rédempteur de tous les hommes, qu'il est nécessaire de l'adorer, de le servir, de croire à ses mystères, de pratiquer ses lois; et que ces lois amènent l'homme à être pieux envers Dieu, juste envers le prochain, chaste et pur avec soi-même : Pour tout dire

ils connaissent, en quelques instants, le symbole de la foi catholique, le *Décalogue*, toutes les règles de la foi et de la conduite chrétienne! En un mot, ils connaissent le christianisme tout entier! Voyez-les encore reconnaissant toutes leurs erreurs et les abjurant, leurs vices et s'en corrigeant, les dogmes de la foi pour y croire; les sacrifices et les pratiques qu'il impose, et ils s'y soumettent avec humilité, avec empressement. *Natus est Rex Judæorum. Vidimus et venimus.*

Et afin qu'on ne pût pas dire que les Mages, qui étaient des hommes sages, des philosophes, avaient pu comprendre sur-le-champ, avec plus de facilité, et embrasser plus promptement cette révélation divine ; afin qu'on ne pût pas dire que la parfaite intelligence, qu'ils semblent avoir, de prime abord, de tous ces grands mystères, a été l'effet de la culture de leur esprit ou de leur propre génie, de la force de leur jugement ou des vastes connaissances humaines dont ils sont pourvus, ou que la science humaine, dont ils étaient amplement pourvus, a été pour eux du plus petit avantage dans le profit qu'ils ont eu à l'école de Dieu, Jésus-Christ, avant de se révéler aux rois Mages, se fait reconnaître par des pauvres bergers de la Judée; et ces bergers, bien que grossiers, ignorants, sans instruction ni aucune connaissance des lettres humaines, avaient déjà appris ces mêmes mystères avec une semblable clarté, et les avaient adopté avec la même promptitude que les Mages, qui certainement étaient savants et philosophes. Les bergers connaissent ces mystères par la voix d'un Ange, les Mages par la voie d'une étoile: «Mais, par ces deux

moyens divers, dit saint Augustin, Dieu lui-même est le Maître, le Docteur qui les instruit : » *Illis Angeli, istis autem stella nuntiavit, utrique de cœlo didicerunt.*

Nonobstant cette circonstance, saint Augustin ne laisse pas d'insister sur le mérite de l'humilité par laquelle les rois Mages eurent le bonheur de plaire à Dieu et d'en obtenir le bienfait, la bénédiction de la foi. « Si les bergers, dit-il, sont les premiers à croire, certainement les Mages ont un plus grand mérite par la pratique de l'humilité : » ***In illis gratia prior, in istis humilitas amplior.*** (Serm. 64 de Divers.) « Peut-être les bergers, âmes naïves et simples, et, à cause de cela, moins blasés que des rois, éprouvèrent-ils une joie plus grande de la naissance du Sauveur ; mais les Mages, astrologues et philosophes, à cause de cela pleins de préjugés, d'erreurs, et dominés par les vices de leur profession, furent plutôt entraînés à croire en Dieu à cause de sa miséricorde : » ***Fortasse pastores, minus rei de salute, alacrius exsultabant ; Magi autem multis peccatis onerati, submissius indulgentiam requirebant.*** « C'est ici, ajoute encore saint Augustin, cette humilité précieuse que les saintes Écritures élèvent si haut, disant qu'elle est bien plus belle et plus grande chez les Mages, eu égard à leur condition de païens, que chez les bergers qui appartenaient déjà à la nation juive, toute privilégiée de Dieu, et composant son peuple d'élection sous la loi ancienne : » ***Hæc est illa humilitas, quam plus in iis qui ex gentibus erant, quam in Judæis divina Scriptura commendat.***

C'est pourquoi il était aussi païen de religion et de naissance, ce bon Centurion, qui se proclamait indigne

de recevoir Jésus-Christ dans sa propre maison; lorsque, par l'intensité de sa grande foi, par sa haute humilité et par son amour transcendant, il a déjà recueilli Jésus-Christ dans son propre cœur, et auquel le Seigneur lui-même applique ces paroles, sorties de sa bouche divine : « Je n'ai pas encore trouvé en Israël une foi aussi grande : » *Ex gentibus erat ille Centurio, qui cum Dominum toto pectore suscepisset, se tamen dixit indignum ut in domum ejus intraret; de quo Dominus inquit : Non inveni tantam fidem in Israel.* Enfin, elle appartenait extérieurement au paganisme cette pieuse femme chananéenne qui, se voyant proclamer, comme par mépris, percluse et indigne de participer au pain de propitiation, destiné uniquement aux enfants d'Israël, souffre avec patience cet affront; et, nullement découragée par un aussi dur traitement, se met à prier ainsi : « Oui, Seigneur, vous dites vrai, je ne suis qu'une pauvre chienne; mais vous n'ignorez pas que les chiens se nourrissent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres? Par conséquent, une seule bouchée de pain, quelques simples bribes, ramassées à vos pieds suffiront pour me rassasier. » Et dès ce moment, puisqu'elle confesse humblement que sa condition est celle du chien, elle sort de cette condition et devient fille de maison : car Jésus-Christ lui-même lui fait entendre ces touchantes et miséricordieuses paroles : « O femme! ta foi est vraiment grande. » Que la vertu d'humilité est belle, puisque la Chananéenne, en s'abaissant, mérite de devenir aussi grande aux yeux de la foi! *Illa etiam Chananæa ex gentibus erat : quæ cum se audivisset canem vo-*

cari, et cui panis filiorum mitteretur indignam; micas tanquam canis elegit; et ideo non esse meruit, quia quod fuerat non negavit; nam audivit a Domino : Magna est fides tua. Humilitas in ea fecerat fidem magnam, quia se ipsam fecerat parvam. (Ibid.)

Donc l'instruction chrétienne des rois Mages ne fut pas le fruit de leur propre science, mais de leur propre humilité; ni de leurs observations astronomiques, mais de leurs prières; parce que, à peine ont-ils aperçu le phénomène de l'étoile, ils n'en attribuent pas l'intelligence à la raison humaine, mais à la révélation divine; ils ne s'en gonflèrent pas d'orgueil, se croyant par cette découverte au dessus des autres hommes, comme font ordinairement les savants et les philosophes; mais ils s'humilièrent avec les autres comme de simples ignorants; ils ne commencèrent pas à discuter et à discourir, mais ils se mirent à prier : et le Dieu de bonté, qui ne refuse jamais rien aux humbles supplications, et qui jamais ne repousse l'homme lorsqu'il le supplie humblement, se montre à lui avec évidence lorsqu'il le recherche sincèrement, comme il apparaît par le miracle de l'étoile, qui brille avec tant de clarté aux yeux des rois Mages. Au contraire, dit saint Bernard, le Seigneur va au devant de ceux qui le cherchent et se révèle en secret au fond des cœurs impatients de le connaître; il se révèle à eux par le moyen de la grâce, de la foi; et la même bonté miséricordieuse qui les appelle, est encore leur guide, la souveraine de leurs esprits. *Qui illos adduxit, illos et instruxit; qui per stellam foris admonuit; ipse in occulto cordis edocuit.* (Serm. 1 Epiph.)

C'est ainsi que ces heureux mortels, dans quelques instants, apprennent davantage à l'école de la révélation, qu'ils n'avaient appris durant toute leur vie aux écoles de la philosophie humaine; non pas avec la seule force du raisonnement, mais avec la soumission de l'esprit; non pas avec la persuasion du cœur, mais avec la docilité; non pas par des disputes, mais par des prières récitées : ils deviennent donc plus savants par leur foi qu'ils ne l'étaient déjà devenus par toutes leurs études; ils sont encore plus dignes du titre de *Mages* qui signifie *sages;* parce qu'ils connaissent Jésus-Christ qui est en même temps LA VERTU et LA SAGESSE DE DIEU, *Dei Virtus et Dei Sapientia.* La sagesse de Dieu en laquelle repose la vie éternelle; la sagesse seule vraie, seule pure, seule nécessaire, seule sainte, seule parfaite; la seule sagesse enfin qui s'instruit elle-même, se réforme, se domine, se sanctifie, se corrige, se console, s'éclaire, s'enflamme d'amour divin, se guide et se couronne. La sagesse, en un mot, qui seule rend vraiment riche et heureux celui qui la possède; c'est pour cela que l'apôtre saint Paul proteste qu'il n'en veut connaître, qu'il n'en veut professer d'autre : *Non arbitratus sum me scire aliquid nisi Jesum Christum.*

Peu importe donc, pour être appelé à la foi chrétienne, que l'homme soit inculte et ignorant comme les bergers de Bethléhem, ou savant et instruit comme les rois Mages d'Orient. Ainsi, de même que les hommes du peuple y voient aussi clairement, quoiqu'ils ne connaissent pas la théorie de la lumière, de même les savants ne croient pas moins, quoiqu'ils ignorent la théologie

des mystères du christianisme. L'ignorance est loin d'être un obstacle, comme la sagesse profane un avantage à l'école de la véritable foi. Saint Paul déclare que les savants ne peuvent en profiter, s'ils ne s'abaissent par humilité à l'état d'apparente ignorance dans lequel se trouve le vulgaire par sa condition. *Si quis sapiens inter vos, stultus fiat, ut sit sapiens.*(I Cor. III.)

La sagesse divine ne commence à briller dans l'esprit humain, que lorsqu'il a déjà renoncé à la sagesse ordinaire du monde. Dès que la raison cesse de discourir et de disputer, la foi commence à briller. La grâce se montre dès que l'orgueil disparaît; et quand l'homme a renoncé à lui-même, il commence à être rempli de la sagesse divine. La Mages étaient souverains de leur condition, philosophes de profession et maîtres passés en sagesse humaine. Or, à la grotte de Jésus-Christ, ils furent précédés, dans la connaissance des mystères du christianisme, par de modestes plébéïens de condition, pasteurs de troupeaux, simples bergers de leur état, et d'une ignorance compléte en fait de sagesse humaine. Et encore si ces hommes, de condition aussi modeste, sont accolés à des rois, c'est parce que ceux-ci renoncent par humilité à la condition de leur état pour s'identifier avec la simplicité des bergers; ils suivent le même chemin, franchissent le même seuil et se confondent avec eux pour adorer le Sauveur du monde, c'est-à-dire que, prévenant la magnifique leçon de saint Paul, en se faisant simples et petits avec les bergers, ils deviennent comme eux sages dans la science du salut éternel. *Stulti facti sunt ut fierent sapientes.*

Le disciple parle comme son Maître. Jésus-Christ lui-même a constamment montré que toutes ses prédilections sont pour les petits, en disant à ses apôtres : « Laissez approcher les petits enfants jusqu'à moi, parce que le royaume du ciel leur appartient : » *Sinite parvulos venire ad me, talium est enim regnum cælorum.* (Matth. XIX.) Ce n'est pas que les petits enfants puissent seuls connaître Jésus-Christ, et par là être sauvés ? Mais il est nécessaire que ceux qui veulent marcher sur ses traces et le joindre ressemblent aux petits enfants par leur simplicité. Que le savant soit modeste comme s'il était ignorant ; que l'homme élevé en dignité soit humble et petit comme ceux qui lui sont soumis ; en un mot, l'homme de l'âge mûr comme le simple petit enfant : car c'est à ce petit être qu'il faut ressembler par la naïveté et la candeur de notre foi, par l'innocence de nos œuvres.

C'est à ce point de vue que Jésus-Christ lui-même a parlé de son enseignement, parce que les hommes simples, les doctes, les petits enfants, les gens, sans instruction, comme les bergers de la Judée, sont mieux disposés, et ont un droit tout particulier à la grâce de la foi ; et au contraire les savants, les sages, comme les rois Mages, semblent avoir moins de propension pour soumettre leur esprit et coopérer à la grâce de la foi. C'est pourquoi, un jour, le Sauveur du monde élevant les yeux vers le ciel, fit entendre ces paroles : « O mon Père ! je vous reconnais à ce signe, je vous confesse Père de tous les hommes, Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous avez voilé vos saints mystères aux sages,

aux philosophes, à ceux qui se croient les oracles du monde, et vous les avez découverts aux petits, aux hommes sans instruction que le monde méconnaît ou méprise : *Confiteor tibi Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* (Matth. xi.) Et ensuite, reportant ses yeux pleins de douleur, du ciel sur la terre, et de Dieu revenant aux hommes, d'une voix pleine de bonté, il ajoute : « Mon Père qui est dans les cieux m'a donné tout pouvoir. Participant à sa nature, je participe aussi à sa sagesse, de telle sorte, qu'étant son Fils, je ne suis bien connu que de mon divin Père, comme mon Père divin n'est parfaitement connu que de son Fils, et de ceux seulement auxquels le Fils l'aura révélé : » *Omnia mihi tradita sunt a Patre meo : et nemo novit Filium nisi Pater : neque Patrem quis novit nisi Filius : et cui voluerit Filius revelare.* (Ibid.) Or, c'est mon bon plaisir de faire cette précieuse révélation à tout le monde. Venez donc à moi, vous tous qui êtes souffrants et pauvres, cherchant la vérité avec tant de peines inutiles, loin de celui qui seul peut la manifester ; venez, vous surtout, qui gémissez sous le poids de tant de superstitions, de tant d'erreurs. Certainement ma doctrine, en éclairant votre esprit fortifiera votre cœur : » *Venite ad me omnes qui laboratis, et onerati estis ; et ego reficiam vos.* (Ibid.) Soumettez votre intelligence au joug de ma foi, et votre volonté sous la direction de mes lois ; soumettez-vous avec toute la douceur d'esprit et avec l'humilité de cœur dont je vous donne non-seulement la leçon, mais encore l'exemple ; et votre esprit, non moins

que votre cœur, à mon école et à ma suite, trouvera en moi et avec moi, ce repos, cette paix qu'on cherche en vain loin de moi ; et une heureuse expérience vous convaincra que le joug auquel je vous invite est très-doux et très-léger pour celui qui veut bien se l'imposer : » *Tollite jugum meum super vos et discite a me, quia mitis sum, et humilis corde; et invenietis requiem animabus vestris. Jugum enim meum suave est, et onus meum leve.* (Ibid.) Quelle doctrine et quel discours ont jamais été prononcés de bouche d'homme, qui puissent être comparés à la doctrine et à ce discours du Sauveur du monde ? Jamais des lèvres humaines ont-elles laissé échapper des paroles d'une telle suavité, d'une telle douceur, d'une telle bonté ? Vous aviez bien raison, peuples de la Judée, lorsque ravis en extase par une admiration ineffable, et frappés d'enchantement divin en écoutant les discours du Sauveur, vous proclamiez hautement « que jamais homme n'a parlé ainsi : » *Nunquam sic locutus est homo.* (Joan. VII.) Et qu'y a-t-il d'étonnant en tout ceci, puisque le Sauveur est le seul homme qui soit en même temps Dieu ? « Peuples heureux, qui l'avez vu et entendu parler ainsi. Mais plus heureux sommes-nous, nous qui, sans l'avoir vu, croyons qu'il parle encore ainsi, par la voix de son Église : » *Beati qui non viderunt et crediderunt !*

IV

La facilité avec laquelle furent instruits les Mages d'Orient, est la figure de la facilité avec laquelle sont instruits tous les chrétiens dociles à l'enseignement de la foi. — La sagesse profane réclame de longues études. — Peu d'instants suffisent à l'âme humble pour profiter de la sagesse divine — Histoire du ministre de la reine de Candace.

Mais rappelons-nous encore ce qui a été plusieurs fois remarqué dans le cours de cet ouvrage : c'est-à-dire, que Jésus-Christ, comme l'observe saint Ambroise, dans les exercices mystérieux que nous venons d'exposer, s'est révélé aux rois Mages, non-seulement pour eux-mêmes dans le temps présent à son apparition sur la terre, mais encore pour nous tous qui sommes allés à lui en leur personne, et quoiqu'ils nous aient précédés pour le temps, certainement ils ne nous surpassent pas par l'abondance des grâces qu'ils ont reçues : *Christus non istis tantum operatus est, quos habebat tunc præsentes ; sed et nobis postea secuturis : ut licet majores nostri tempore nos præcederent, tamen signorum gratia non præirent.* (Serm. III.) » Cette révélation miraculeuse faite aux Mages est spontanée ; elle n'est donc pas faite seulement pour la gloire de leur foi, mais encore pour la nôtre qui ne diffère en rien de la leur : *Quod factum non ideo tantum scriptum est, ut illorum fidei gloria monstraretur ; sed et propter nos, qui eodem devotionis exemplo, credulitatis gloria provocamur.* (Ibid.) Le docte Aimon le dit clairement : « Le prodige de l'étoile qui illumine les rois Mages d'Orient de la lumière di-

vine de la foi, traçait par anticipation le miracle de la grâce qui prévient tous les hommes, qui les instruit, avec la même facilité, avec la même promptitude, et les conduit aux pieds de Jésus-Christ. » ***Stella ista significat gratiam Dei, quæ prævenit homines; et a se illuminatos perducit ad Christum.*** (In II Matth.) C'est pourquoi voilà l'indication claire, précise et nette de la première figure, du premier caractère, du premier avantage de l'enseignement de la vraie foi : accessible, facile et spontané pour tout le monde. Semblable au Dieu rédempteur duquel il émane, il ne parle et ne procède pas par voie de raisonnement, mais par voie d'autorité :-***Quasi potestatem habens.*** (Marc. I.) Ainsi il ne dispute pas, il commande ; et, confiant ce mot à des hommes qui ne peuvent l'altérer, il dit au nom de Dieu, qui est l'auteur *de la foi :* CELA EST AINSI, CROYEZ! ***Fides ex auditu :*** il ne recherche donc pas une grande élévation d'esprit, mais une grande docilité de cœur ; très-peu d'instants lui suffisent pour éclairer l'âme fidèle et pour l'instruire de toute vérité. A la rigueur, il suffit de bien connaître et de comprendre le symbole des Apôtres et d'y croire ; de connaître les divins sacrements de la sainte Église catholique et de vouloir les recevoir ; le Décalogue, et de vouloir le pratiquer, pour être immédiatement admis au Baptême et entrer en participation du riche héritage de la doctrine de la grâce de Jésus-Christ. Pour connaître et acquérir toutes ces richesses spirituelles, par l'entremise de la sainte Église catholique, qui en est la dépositaire, c'est l'affaire de quelques jours et même de quelques instants : même pour l'enfance la plus tendre,

pour le sexe le plus faible, pour la condition la plus pauvre, pour l'esprit le moins développé et le plus ignorant.

C'est ici la raison pour laquelle, comme il a été plusieurs fois remarqué (Let. 3, § 6), l'enseignement de la foi est toujours représenté dans la sainte Ecriture, sous le symbole de la lumière : pour montrer que, de même que le bienfait de la foi brille comme une lumière au fond des âmes chrétiennes, ainsi elles peuvent en jouir de la même manière, qu'extérieurement le corps jouit de la lumière matérielle du soleil, avec la plus grande facilité, sans contention, sans étude, sans application. Et comme le naturaliste qui s'efforce de comprendre le mystère et les phénomènes naturels de la lumière, n'en retire pas d'autre avantage que celui de pouvoir en discourir, sans y voir plus fort que les hommes ignorants ; et qu'au contraire, à force d'étudier, de lire, de considérer l'astre éclatant du soleil, il finit par affaiblir l'organe de la vue. Avec toute la science qu'il acquiert sur ce point, il voit moins clair que l'homme du peuple sans connaissance sur l'optique ; de même le théologien, qui passe sa vie à approfondir les mystères de l'ordre surnaturel, ne retire d'autre avantage de ses profondes méditations, que celui de pouvoir parler avec plus d'exactitude et de facilité des mystères de la véritable Religion, de pouvoir la mieux comprendre, l'expliquer avec plus de clarté, la défendre plus vivement ; mais, il ne lui est pas donné de croire ni plus ni moins que ce que croit, sur ce sujet important, le simple fidèle le moins instruit. Et si à force de raisonner, de disputer, il se com-

plaît en lui-même, s'il s'élève en lui-même et contracte le vice de l'orgueil dans son esprit, qui est pour ainsi dire l'opposé de la foi, il croira d'autant moins, suivant l'observation de Lactance, qui dit : « Que souvent les hommes de lettres ont d'autant moins de foi dans le cœur, qu'ils ont plus de connaissances humaines dans l'esprit, et que surtout leur foi a moins de simplicité, est moins ardente, moins parfaite : » *Homines litterati minus credunt.*

Écoutons encore les admirables paroles de saint Léon, qui dit : « Pour atteindre à la plus grande hauteur de la sagesse chrétienne, il ne faut rechercher ni l'éloquence des discours, ni l'habileté des polémiques, ni le désir de se faire un nom glorieux et illustre ; mais cette humilité profonde, sincère et volontaire d'esprit et de cœur, dont notre Seigneur Jésus-Christ, dès le sein de sa bienheureuse Mère, jusqu'au supplice de la croix sur le Calvaire, ne cesse de nous donner la leçon et l'exemple. » *Tota christianæ sapientiæ disciplina non in abundantia verbi, non in astutia disputandi, neque in appetitu laudis, et gloriæ ; sed in vera et voluntaria humilitate consistit, quam Dominus Jesus, ab utero Matris usque ad supplicium crucis, et elegit, et docuit.* Jésus-Christ aime la simplicité de l'enfance ; c'est pour cela qu'il a voulu d'abord venir au monde comme le plus petit enfant, non-seulement de corps, mais encore de cœur et d'âme. Jésus-Christ prend ses délices dans l'enfance, parce qu'elle est la règle de l'innocence, le modèle de la douceur, la souveraine humilité. A cause de cela, saint Paul disait : « Efforcez-vous de devenir sembla-

bles aux petits enfants, non pas sous le rapport de la petitesse de leurs membres, mais pour la simplicité de leur esprit : » *Amat Christus infantiam, quam primum suscepit et animo, et corpore. Amat Christus infantiam, humilitatis magistram, innocentiæ regulam, mansuetudinis formam. Hinc Paulus : Nolite, inquit, pueri effici sensibus ; sed malitia parvuli estote.* (Serm. 7 Epiph.)

C'est pourquoi, nous le répétons simplement, parce qu'on ne saurait le répéter trop souvent, la science humaine, loin d'être un moyen nécessaire pour acquérir la foi et participer à la lumière de ses grâces, est encore souvent un obstacle qu'il est indispensable de faire disparaître, un avantage auquel il faut renonçer ; *en transformant toute l'intelligence en humble soumission à la foi*, selon l'exemple des rois Mages d'Orient, descendus jusqu'à la simplicité des bergers de la Judée. C'est ainsi que l'ont pratiqué les Pères de la primitive Église : les Denis, les Cyprien, les Irénée, les Hilaire, les Basile, les Grégoire, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, les Chrysostome, les Léon, les Thomas; tous, sans contredit, hommes du plus grand génie que la terre ait jamais produits, et qui, dans la perfection de la foi, se sont abaissés jusqu'à la simplicité des petits enfants ; grands par les prodiges de leur sagesse, ils sont devenus plus grands encore par le prodige de leur foi. C'est qu'à l'école de Jésus-Christ, l'âme avance et profite en s'arrêtant devant la connaissance de sa propre misère; elle est attentive dans la prière et s'élève en s'abaissant, s'agrandit en se rapetissant; elle étudie sans lire, s'instruit sans discuter, profite sans disputer, et se com-

mande à elle-même d'autant mieux qu'elle est plus humble; elle est d'autant plus agile qu'elle est plus obéissante.

Nous avons encore un très-beau et très-consolant exemple dans les Actes des apôtres. Combien y avait-il d'années que ce bon Éthiopien, ministre de la royale maison de la reine de Candace, se tourmentait la tête pour comprendre les promesses contenues dans nos livres sacrés. Il n'était pas Israélite mais prosélyte, c'est-à-dire qu'il appartenait à la classe des païens qui reconnaissaient l'unique et véritable Dieu des Juifs; et, à cause de cela, il venait tous les ans des extrémités de l'Éthiopie à Jérusalem pour faire son adoration dans le temple : ce n'était pas un homme pauvre et indigent; c'était un grand ministre qui, avec le prestige des richesses, possédait la puissance et l'autorité temporelle de toute une nation. *Vir Æthiops; eunuchus potens Candacis reginæ Æthiopum, qui erat super omnes gazas ejus; venerat adorare in Jerusalem.* (Act. VIII.) Certainement, il avait continuellement sous sa main et il étudiait les livres prophétiques des Juifs, et sa constance et son assiduité dans cette étude peut être déduite de ce que, en voyageant, il avait dans sa voiture les saintes Écritures qu'il lisait et qu'il méditait. *Revertebatur sedens super currum suum, legensque Isaiam prophetam.* Or, ce ferme et sincère désir de connaître la vérité, dont cet heureux païen était animé, lui tient lieu d'humble prière aux yeux du Dieu de piété, qui ne demande qu'à être recherché pour se laisser aborder, et d'être désiré pour se laisser connaître, aimer et posséder. Voilà pour-

quoi l'Esprit-Saint, esprit de lumière à la fois et d'amour, avertit saint Philippe diacre, qui voyageait à pied sur la même route, de s'approcher du carrosse de ce grand seigneur, et de l'accompagner pour l'instruire et pour l'éclairer sur les saints mystères de la foi chrétienne. *Dixit autem Spiritus Philippo : Accede et adjunge te ad currum istum.* Comme saint Philippe s'approchait du carrosse de l'Eunuque, il s'aperçoit que cet homme lisait à haute voix la prophétie d'Isaïe, et l'interrompant dans sa lecture : « Brave homme, lui dit Philippe, pensez-vous comprendre vraiment ce que vous lisez? » *Accurrens Philippus audivit eum legentem Isaiam prophetam; et dixit : Putasne intelligis quæ legis?* Ah! mon cher, répond l'Éthiopien, et comment pourrais-je jamais comprendre ce livre divin, si je ne rencontre quelqu'un qui puisse me l'expliquer. *Quomodo possum, si non aliquis ostenderit mihi?* « De grâce, montez ici à côté de moi, ajoute-t-il, venez avec moi, je vous en prie; asseyez-vous à mon côté et instruisez-moi : » *Rogavitque Philippum ut ascenderet, et sederet secum.* Dieu! quel bon désir dans cet homme de connaître la vérité! quelle humilité d'esprit, quelle pureté d'affection et de sentiment transpire dans ces paroles! Il n'a pas honte de s'avouer ignorant et de devenir disciple d'un inconnu. Il ne considère pas le grand et distingué personnage qu'il est, pour faire place dans sa voiture à un pauvre Juif, assez mal mis, rencontré par hasard sur son chemin, et de le laisser ainsi voyager publiquement en sa compagnie sur sa propre voiture! Ah! il était impossible qu'une aussi belle âme, avec d'aussi

heureuses dispositions, n'obtînt pas du Dieu de miséricorde la lumière de la véritable foi de Jésus-Christ, qu'elle sollicitait avec tant d'empressement! Le passage du prophète Isaïe, sur lequel l'Eunuque s'était arrêté, était celui-ci : « Il a été traîné comme une pauvre brebis pour être immolé, et comme un petit agneau, plein de douceur, reste tranquille sous le ciseau du berger qui le tond pour lui enlever la laine qu'il a de trop; de même, pendant toute sa Passion, il n'a pas ouvert davantage la bouche pour se plaindre : » *Locus autem Scripturæ quem legebat erat hic : tanquam ovis ad occisionem ductus; et sicut agnus coram tondente se, non aperuit os suum.* Saint Philippe étant donc monté à côté de ce personnage, l'Éthiopien lui dit : « Par pitié, expliquez-moi ce passage? Dites-moi de qui entend parler le Prophète? de lui-même ou de quelque autre personne? » *Respondens autem Eunuchus Philippo, dixit : Obsecro te, de quo Propheta dicit hoc? de se? an de alio aliquo?* Alors saint Philippe, partant de ce passage, tiré du prophète Isaïe, se met à lui faire connaître que cette prophétie, comme toutes les autres qui sont contenues dans les saintes Écritures regarde Jésus-Christ, vrai Messie, Sauveur et Rédempteur du monde, et comment il n'y avait que très-peu de temps que toutes ces prophéties venaient de s'accomplir à Jérusalem. Il lui parle de la vie du Sauveur, de sa mort, de sa résurrection et de sa gloire; de sa divinité, de sa loi, de ses sacrements; en somme, il l'instruit sur toute la religion chrétienne. *Aperiens autem Philippus os suum; et incipiens a Scriptura ista, evangelizavit illi Jesum.* Le bon

Eunuque était ravi d'entendre les explications et les oracles de l'envoyé de Dieu et il l'écoutait avec une attention indicible, avec un recueillement profond, avec un contentement infini ; et la grâce du divin Maître, Jésus-Christ, opérant dans le secret de son âme pendant que le disciple parlait à ses oreilles, il sentait, ce brave homme, que peu à peu son esprit s'éclairait, et qu'un désir très-ardent de devenir chrétien s'enflammait au fond de son cœur.

Et puisque le véritable amour de Dieu, et un véritable désir du salut n'admettent ni retard ni hésitation ; comme on approchait d'une fontaine, l'Eunuque se met à dire avec une sorte d'impatience, qui découvre entièrement le saint enthousiasme de son cœur et de sa foi : « S'il en est ainsi, voilà de l'eau tout près, pourquoi ne pas me baptiser ? quel motif peut vous empêcher de me faire chrétien tout de suite ? » *Dum irent per viam, venerunt ad quamdam aquam; et ait Eunuchus : Ecce aqua, quid prohibet me baptizari?* Si vous croyez, reprit saint Philippe, si vous croyez véritablement du fond du cœur tout ce que je viens de vous annoncer, la chose est facile. *Si credis ex toto corde, licet.* Oui, répond l'Éthiopien avec un très-profond sentiment de conviction et avec un tendre et vif transport de foi ; oui, je le crois entièrement et d'une manière toute particulière, je crois que Jésus-Christ est vraiment Fils de Dieu. *Et respondens, ait : Credo Filium Dei esse Jesum Christum.* Et en disant cela, il fait aussitôt arrêter le carrosse, et se précipite vers l'eau en attirant avec lui par la main saint Philippe, et il reçoit par son ministère

le saint baptême. *Et jussit stare currum; et descenderunt uterque in aquam Philippus et Eunuchus, et baptizavit eum.* S'étant séparé de ce nouveau converti, saint Philippe, entraîné par l'Esprit-Saint de Dieu, part pour aller évangéliser la foi chrétienne à d'autres hommes; l'heureux Eunuque poursuit son voyage, plein de joie et hors de lui-même d'avoir eu le bonheur de recevoir la grâce du Baptême de Jésus-Christ, et en se faisant chrétien. *Ibat autem per viam suam gaudens.*

Voilà donc un personnage qui, dans quelques instants d'entretien avec un ministre de Dieu, apprend davantage, qu'avec son propre génie, il n'avait appris pendant tout le temps de sa vie, et qui, à l'école de la religion, se trouve d'un seul trait instruit, éclairé et croyant. Pour former un philosophe, un sage, selon le monde, il faut un grand nombre d'années d'études et de fatigues; tandis qu'il ne faut que quelques moments pour former le chrétien, le vrai sage selon Dieu.

V

Combien est longue et difficile la voie du raisonnement humain pour trouver la vérité. — Ceci est confirmé par l'exemple des anciens philosophes et des hérétiques modernes — Difficultés réelles pour trouver de soi-même le véritable christianisme dans la sainte Écriture. — Combien nous devons être reconnaissants à Dieu pour nous avoir fait naître dans la véritable Église, au sein de laquelle, sans étude et sans contention d'esprit, nous avons acquis dès notre enfance, la plus sublime et la plus importante vérité.

Mais nous n'avons rien à envier à cet heureux Éthiopien. Nous avons reçu la même grâce; et, de plus, nous

avons été régénérés en Jésus-Christ, et instruits dans ses mystères avec une plus grande facilité et promptitude. En naissant, comme hommes, nous avons été sur-le-champ chrétiens. La sainte lumière de la foi a prévenu en nous le développement de l'intelligence. Nous avons prononcé de notre propre bouche les doux noms de Jésus et de Marie, avant même d'en avoir l'idée dans l'esprit. Nous avons invoqué le vrai Dieu avant de le connaître. Or, pour exciter en nous les sentiments d'une véritable et affectueuse reconnaissance envers Dieu pour un si grand bienfait, considérons un peu ce que nous serions devenus, si l'enseignement divin n'avait pas précédé en nous l'âge de raison, et s'il avait fallu, à l'aide du raisonnement, chercher la grande, l'importante vérité que nous avions la grâce de connaître, de croire et d'aimer, et qui forme notre richesse, notre gloire et le fondement de notre espérance, pour arriver à une heureuse éternité.

L'ange de l'école a démontré (§ 1) quelle entreprise longue et difficile ce serait d'arriver, par la voie du raisonnement et de la contemplation, à la seule première vérité : L'EXISTENCE DE DIEU. Or, c'eût été bien autre chose, si, par la même voie, nous avions été obligés d'aller repêcher par de très-grands efforts, dans la vaste mer de toutes les erreurs et des extravagances humaines, toutes les autres vérités qui découlent de cette première vérité : *La spiritualité et l'immortalité de l'âme : L'éternité des peines et des récompenses dans la vie future : les lois de la morale et toutes les obligations qu'elles imposent :* vérités qui sont le fondement de toute la re-

ligion et qu'à cause de cela, le même saint Père proclame : *les préliminaires de la foi* : PRÆAMBULA FIDEI ! Pour les découvrir et les connaître toutes sans nuage et sans confusion, quelle justesse et pénétration d'esprit ne faudrait-il pas? quelle profondeur de génie, quelle étendue de connaissances? D'abord, avant tout, il faudrait connaître plus d'une langue; avoir appris la dialectique ou l'art de raisonner juste ; s'être rendu familiers les exercices de l'argumentation; avoir parcouru la métaphysique; étudié la nature ; médité sur la connaissance de tous les êtres et de leurs rapports entre eux; et pour cela combien d'années faudrait-il avoir consacrées aux études, aux examens, aux discussions? combien de sommes d'argent faudrait-il avoir dépensé? combien de livres lus et relus, de voyages entrepris, de maîtres consultés, d'écoles fréquentées !

En effet, les anciens philosophes de la Grèce et de Rome, pour avoir méprisé les traditions antiques et universelles du genre humain, se placèrent d'eux-mêmes dans la dure condition de ne pouvoir atteindre à la vérité que par la voie difficile du raisonnement et de l'examen particulier ; ils furent obligés d'employer à cette recherche toute leur vie, tout leur génie, tout leur avoir, et seulement après beaucoup d'années d'études, de voyages, d'argumentations et de disputes, ils arrivèrent à balbutier quelques notions inexactes sur Dieu, sur l'âme humaine, sur les lois de la morale.

On ne peut lire, sans se sentir le cœur déchiré de compassion, les doléances que l'un d'entre eux, à l'exemple de Théophraste, d'après Cicéron, fait entendre à

son lit de mort, sur la nature, disant : « O nature injuste et cruelle, tu accordes une vie quatre ou sept fois plus longue que celle de l'homme aux cerfs et aux corneilles, qui ne savent qu'en faire; tandis que tu en accordes une si courte à l'homme, capable de la bien employer, et pour lequel seul, une longue vie et des études sérieusement prolongées, peuvent être l'occasion d'un perfectionnement réel dans les beaux-arts, en le mettant en état de connaître toute vérité ! Faibles mortels, nous sommes les plus infortunés de tous les êtres, puisque nous passons la vie entière à découvrir quelques faibles bribes de la vérité, et nous disparaissons, sans avoir joui ni profité de nos découvertes, obligés que nous sommes, de fermer les yeux dans les ténèbres de la mort, lorsqu'ils sont à peine ouverts à la lumière de la vérité : » *Theophrastus moriens, accusasse naturam dicitur : quod cervis, et cornicibus vitam diuturnam, quorum id nihil interest, hominibus, quorum maxime interfuisset, tam exiguam vitam dedisset : quorum si ætas potuisset esse longinquior, futurum fuisse ut, omnibus perfectis artibus, omni doctrina hominum vita erudiretur. Quærebatur igitur se tum, cum illa videre cœpisset, extingui* (Quæst. Tuscul. lib. III.— *Cornicibus Hesiodus novem hominis ætates attribuit et quadruplum cervi* — Manutius *hic*.)

Or, telle aurait été certainement notre condition, si, privés de la sainte lumière de la foi, nous n'avions pas eu d'autres moyens que ceux de nos propres études pour connaître les premières vérités ! Que serait-ce, à plus forte raison, des vérités qu'on appelle ***révélées***, que l'in-

telligence humaine ne peut par aucun moyen atteindre, et qui ne peuvent à cause de cela être comme nous, si ce n'est par le moyen d'une révélation divine ?

Et qu'on ne dise pas que le dépôt sacré de ces sublimes vérités se trouve déjà dans les divines Écritures, qui, de nos jours plus que jamais, se trouvent répandues dans le monde et entre les mains de tous. Il n'est guère moins difficile, avec l'examen et le raisonnement privé, de distinguer et de déterminer les vérités chrétiennes en lisant la sainte Ecriture, qu'avec les mêmes moyens de distinguer et déterminer les vérités primitives en étudiant la nature.

Il est nécessaire de s'assurer d'abord que ces Écritures sont véritablement divines. Or, pour entreprendre cette seule recherche, il faudrait bien savoir les langues originales et primitives, l'histoire, la critique, l'antiquité sacrée et profane, avoir approfondi toutes les sciences, avoir fait de longues et opiniâtres études. Les mêmes études et les mêmes connaissances seraient encore nécessaires pour déterminer le véritable sens de tous les passages ou textes de ces mêmes Écritures, après s'être bien assurés de leur authenticité. L'aveu lamentable que nous avons entendu faire plus haut, au sujet de l'intelligence des livres saints, par l'Eunuque d'Ethiopie à saint Philippe : « Et comment pourrais-je jamais comprendre ce que je lis, si quelqu'un ne vient à mon aide pour me l'expliquer : » *Et quomodo possum, nisi quis ostenderit mihi?* Ce lamentable aveu exprime, dis-je, trèsfidèlement, la condition dans laquelle se trouve tout homme vis-à-vis de la sainte Écriture, c'est-à-dire, que

ce livre divin ne peut être parfaitement compris sans un maître divin qui vienne à notre secours en l'interprétant. On ne rencontre pas peu de passages dans chaque page des deux Testaments, analogues à celui qui arrêtait notre pauvre Ethiopien, c'est-à-dire, passages dans lesquels il n'est pas toujours clair de savoir si l'écrivain sacré parle de lui-même ou de tout autre personnage, s'il est historien ou prophète ; passages dans lesquels il est très-difficile de distinguer les conseils d'avec les commandements, et qu'on ignore s'il faut les comprendre à la lettre ou selon leur esprit, et métaphoriquement. Et maintenant, s'il fallait que chaque lecteur décidât par lui-même des saintes Écritures au milieu de l'obscurité que présente ce code sacré, il courrait bien risque de dépenser sa vie tout entière, avant d'arriver à déterminer avec certitude la trinité des personnes divines en une seule nature ; l'Incarnation du Verbe, la Divinité et l'humanité de Jésus-Christ en une seule personne, ses mystères et ses sacrements, ses préceptes et ses conseils, ses promesses et ses récompenses.

En effet, suivant les maximes de l'école de Platon, qui enseignait : « Que tout homme doit tenir pour vrai ce qui lui semble vrai dans l'étude de la nature : » *Id verum quod unicuique verum videatur*. (Cic. Acc. I.) L'école de Luther, en transportant cette doctrine platonicienne de la philosophie dans la Religion, a enseigné en même temps qu'il faut tenir pour *doctrines* chrétiennement *vraies*, celles qui apparaissent telles à tout chrétien qui étudie la sainte Écriture, c'est-à-dire, que cette école, funeste au Christianisme véritable, répudie l'autorité

de la sainte Église catholique, et son enseignement ne laisse au chrétien d'autre moyen pour découvrir les vérités révélées, que le libre examen et le sens privé, tel que la philosophie païenne l'avait indiqué à l'homme pour découvrir les vérités primitives. Qu'est-il arrivé de là ? Nous le verrons tout à l'heure : pour l'instant, observons uniquement combien les sectateurs infortunés de cette pitoyable hérésie, qui adoptent ce principe littéralement, prétendant le retrouver dans la sainte Écriture et se former à force de méditations et d'études, le Symbole ou la règle de leur foi, le Décalogue ou le guide de leur conduite : combien ils sont obligés de comparer de sciences, d'étudier de langues : combien d'auteurs à compulser : combien de maîtres à interroger, combien de docteurs à consulter, de disputes à soulever, de voyages à entreprendre ? Infortunés ! Ils dépensent toute leur vie dans ces recherches, et souvent la mort vient les surprendre au milieu de ces études stériles, les emporte dans l'autre monde, avant qu'ils ne soient parvenus à connaître avec certitude quelle est la vraie religion que Dieu a établie dans ce monde-ci ?

Et, puisque ce qu'on cherche, on ne le possède pas, tandis qu'on cherche Dieu et sa révélation, Jésus-Christ et sa loi, il est clair qu'il n'y a aucune certitude dans la foi, aucune précision dans la pratique. Et encore, après tant de misères, est-il possible de s'accommoder de cette autre misère, de passer la vie sans Dieu, sans Jésus-Christ, sans religion, sans loi, et par suite encore, sans foi, sans espérance et sans amour ?

O que nous sommes heureux, nous autres catholiques,

qui avons eu le bonheur de naître dans la véritable Église, qui seule possède et administre avec une générosité affectueuse et maternelle à ses enfants, le véritable enseignement de la foi ! Qu'il est précieux et inestimable, cet enseignement divin, si saint, si noble, si sublime, et en même temps si facile, si certain, si court ! La connaissance de la Religion est l'affaire des affaires, l'affaire unique, la seule nécessaire pour l'homme, sa destinée heureuse ou malheureuse pour l'éternité en dépend ! Si donc vous avez, Seigneur mon Dieu, placé l'acquisition de cette connaissance aussi importante pour moi, à la condition de devoir étudier, et dépenser toute ma vie pour l'acquérir, j'aurais dû me soustraire à une condition aussi dure, ou me soumettre à cette étude, à cette application, quelque longue et difficile qu'elle fût. Toute fatigue, toute peine, tout sacrifice temporel n'est rien, quand il s'agit de s'assurer une éternité bienheureuse ? Combien ne vous dois-je donc pas d'actions de grâces, ô mon Dieu, de m'avoir épargné autant de sollicitudes, tant de recherches, tant d'études et tant de fatigues, et de m'avoir fait naître de parents chrétiens, au sein de l'Église catholique, où le simple *petit Catéchisme*, et le peu d'instructions gratuites reçues pendant mon enfance ont été suffisantes pour m'instruire des grandes vérités qui m'étaient nécessaires à connaître ; vérités sublimes, dont le philosophe, étranger à l'autorité de la véritable Église, est impuissant pour en démontrer une seule, tandis que je puis les apprendre toutes sans étude, sans application. C'est là, ô mon Dieu, un effet de votre profonde sagesse, et en même temps de votre insigne et miséricordieuse bonté !

VI

L'étoile miraculeuse des Mages d'Orient est aperçue de tout le monde. — Les juifs, qui ne l'aperçoivent pas, reçoivent aussi certainement eux-mêmes la révélation de la naissance de Jésus-Christ, par le ministère des rois Mages. — C'est ainsi que le Sauveur du monde indique dès sa naissance que l'enseignement de la foi doit être universel. — Sa naissance et sa mort aussi universellement connues et annoncées à tout le monde, ont la même signification. — La grotte de Bethléhem, accessible à tous, est une belle figure de la sainte Église catholique, qui admet tout le monde à son école.

Mais la révélation de Bethléhem est non-seulement *facile* et *prompte;* elle est encore *universelle* et *commune* à tous ceux qui veulent en profiter.

Le Dieu créateur, selon la belle expression de Jésus-Christ, dans l'Évangile, fait briller également sur les bons et sur les méchants le soleil matériel qui éclaire les objets corporels et visibles : » *Solem suum oriri facit super bonos et malos.* (Matth. v.) Or, comme le Dieu rédempteur, dit saint Jean Chrysostome, est venu dans le monde pour mettre fin au règne de l'ancien Testament, et proclamer dans le monde entier qu'il est indispensable de le reconnaître et de l'adorer. A peine est-il né, qu'il fait briller une étoile par laquelle il ouvre aux peuples de la Gentilité les portes de l'Église catholique, instruisant par là ceux de sa propre maison, comme il appelle les étrangers : *Cur igitur apparuit stella? quia Christus, veteri Testamento erat finem daturus; universum vero mundum ad adorandum vocaturus, ab ipsis statim initiis nativitatis, ostium gentibus reserat; et sic*

quoque domesticos cultores erudit, dum invitat alienos. (Hom. vi in Matth.) C'est-à-dire, que Jésus-Christ fait également briller à l'horizon du christianisme pour les savants et pour les ignorants, pour les Juifs et pour les Gentils, pour les justes et pour les pécheurs, son étoile miraculeuse : afin qu'elle leur serve de guide pour retrouver et reconnaître le véritable soleil de justice, le soleil mystique et divin, le Messie, le Sauveur des hommes, la seule vraie lumière qui éclaire tout homme qui vient dans ce monde, à la recherche des choses divines, spirituelles, invisibles.

C'est pourquoi, si les rois Mages furent les seuls à profiter de l'apparition de l'étoile, ils ne furent pas les seuls à la voir. Ce météore extraordinaire et miraculeux, pousse sa course et son passage majestueux à travers les régions inférieures de l'atmosphère, et à portée de la vue de tous. Les rois Mages en furent intérieurement éclairés, parce que, avertis de l'apparition de ce phénomène extraordinaire, ils en attribuent à Dieu l'intelligence. Mais les autres qui se contentent de le contempler, quoiqu'ils sentent germer au fond de leur cœur l'idée du salut, ne découvrent pas dans ce même prodige que le Messie est né peut-être ; ils résistent donc à la grâce, rendent vain ce premier effet de la foi, et demeurent ensevelis dans leurs ténèbres, dans leur aveuglement. Mais certainement, si tous n'en tirent pas profit, elle est aperçue de tous ; et si tous ne participent pas à sa lumière divine, ce n'est point la faute de l'étoile, mais de l'orgueil de leur esprit, de la froideur et de l'indifférence de leur cœur. C'est de cette manière

que le soleil luit pour tout le monde, et que tous peuvent facilement en jouir, excepté les aveugles. Ainsi, le Sauveur du monde, bien qu'il soit né pour tout le monde, n'est pas reçu et reconnu de tous; reçu par l'Église catholique des Chrétiens, il est repoussé par la synagogue obstinée des Juifs : ***Hæc stella ab omnibus videbatur, sed non ab omnibus intelligebatur. Sicut Salvator noster omnibus quidem natus est, sed non ab omnibus intellectus est. Agnitus est ab Ecclesia, et non est agnitus a Synagoga*** (Chrysostomus, loc. cit.) C'est pourquoi on peut dire que l'étoile est apparue pour tous, bien que tout le monde n'ait pas voulu comprendre sa signification. Elle fut, comme le proclame saint Maxime, le grand luminaire et comme l'œil de l'univers qui, par son apparition, change en un instant l'aspect ténébreux du monde spirituel, comme le soleil en apparaissant à l'horizon, fait changer la face obscure du monde matériel : ***Stella veluti totius orbis oculus; caligantis mundi veterem novavit aspectum.*** (Hom. 1 Epiph.)

Il est vrai que lorsque les Mages d'Orient s'approchent de la Judée, l'étoile disparaît un instant et semble se cacher; mais Dieu, dit saint Jean Chrysostome, avait ménagé lui-même cette circonstance, afin que les Mages, manquant de ce guide céleste et surnaturel, fussent obligés d'interroger les juifs pour avoir en même temps un guide naturel pour les diriger vers la recherche du Messie, pour le faire connaître dans toute la Judée, comme, en effet, ils annoncent sa naissance à toute la terre : ***Propterea enim aliquandiu fuerat abscondita, ut amittentes subito itineris sui ducem, in-***

terrogare Judæos de puero cogerentur; remque in notitiam omnium publicarent. (Hom. 7 in Matth.) Si donc les juifs ne se réjouissent pas de l'apparition de l'étoile, ils en apprennent cependant l'existence et la signification par le moyen des rois Mages. Les uns et les autres la voient : Les Mages avec les yeux du corps, les juifs avec les yeux de l'esprit ; puisqu'à peine les généreux confesseurs sont-ils entrés dans la ville de Jérusalem, qu'ils commencent à proclamer le fait aux oreilles de ceux même qui se mettent peu en peine de son existence : c'est par leur prédication, en effet, que le prodige de l'étoile et le mystère qu'elle signifie, c'est-à-dire la naissance du Messie, sont annoncés au pouvoir temporel de la royauté dans la personne d'Hérode, comme au pouvoir spirituel dans la synagogue des juifs : « Disant : Où est le roi des juifs, ou le Messie, qui certainement est né ? » Car nous avons vu en Orient, d'où nous venons, l'étoile qui indique sa naissance : *Ubi est qui natus est Rex Judæorum? vidimus enim stellam ejus in Oriente et venimus.* Saint Pierre Chrysologue voit dans ce discours des rois Mages, plus que la demande d'ignorants qui interrogent ; il y remarque la critique de docteurs qui répandent la nouvelle d'un fait avéré, et qui paraissent parfaitement connaître ce qu'ils font semblant d'ignorer. Par cette demande aux juifs, ils inculpent leur négligence ; ils en réprouvent la froideur ; ils en découvrent la malice ; ils en condamnent publiquement l'obstination ; ils manifestent à la face du monde entier le crime de serviteurs infidèles qui dédaignent d'aller au-devant et à la rencontre

de leur véritable maître : ***Scientes interrogant; nescientes non ignorant; sed negligentes arguùnt, increpant desides, malos produnt, contumaces verberant, servum Domino non occurrisse causantur.***

D'un autre côté, l'annonce que les Mages font à Jérusalem de l'apparition de l'étoile et de la naissance du Messie, donne occasion aux sages d'Israël de consulter les divines Écritures; d'y découvrir exactement le lieu où le Messie devait naître; et de répondre aux Mages sur l'objet de leurs interrogations. Or, quelle chose plus facile, plus naturelle, plus juste, dit saint Léon, pour les docteurs de la synagogue, que de commencer par profiter pour eux-mêmes de la découverte si importante qu'ils devaient à des voyageurs étrangers; et de croire d'abord pour eux-mêmes ce qu'ils enseignaient à d'autres : ***Quam facile, et quam consequens fuit, ut Hebræorum proceres crederent, quod docuerant.*** (Serm. 4 Epiph.)

Toutes ces circonstances devraient donc réveiller les juifs du profond sommeil et de l'indifférence parfaite dans lesquels ils sont plongés relativement au libérateur qui leur est promis depuis longtemps; et en même temps exciter leur zèle pour aller à sa rencontre : surtout depuis qu'ils ont appris par la bouche des Mages, qu'il est déjà né; ***Natus est*** : et par celle du prophète Malachie, consulté par eux sur l'incident, que cette naissance remarquable devait avoir lieu, EN BETHLÉHEM : ***In Bethlehem Judææ : sic enim scriptum est per prophetam.***

Quoi plus? L'évangéliste saint Matthieu rapporte clairement que les bergers, s'en revenant de la grotte

de Bethléhem, hors d'eux-mêmes et enivrés d'une sainte joie, louent Dieu de la grâce qu'il a daigné leur faire, en leur révélant par la voix d'un ange la naissance du Sauveur du monde, et de les avoir appelés les premiers à le reconnaître? Ils racontent à tous ceux qui veulent les entendre, l'heureux événement qui vient de leur arriver, tout ce que l'ange leur a dit et révélé à cet égard, et enfin ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux : Ainsi, l'étonnement et l'admiration sont universels dans toute la contrée : ***Et reversi sunt pastores glorificantes et laudantes Deum in omnibus quæ audierant et viderant. Et omnes qui audierant mirati sunt : et de his quæ dicta erant a pastoribus ad illos.*** (Luc. II.) C'est donc une grande rumeur à cause de ce prodigieux événement, dit l'écrivain Eutimius! Les juifs, avertis par tant de révélations, instruits par tant de voix, informés par tant de témoignages, refusent encore de croire; ils ne veulent consentir à faire quelques pas qu'il y avait seulement, pour aller de Jérusalem à Bethléhem contempler le Messie de leurs propres yeux; tandis que les sages de la Gentilité sont venus des extrémités du monde pour l'adorer : ***Persæ a finibus terræ usque Bethlehem venerunt : Hebræi vero Bethlehem circumadjacentem ingredi noluerunt; neque ea videre quæ ab iis qui viderant fuerunt divulgata. Nam pastores, omnibus sibi occurrentibus nuntiarunt quæ viderant, sicut Lucas dicit.*** (In II Matth.) Le même interprète ajoute encore, en citant saint Jean Chrysostome, que Jésus-Christ est demeuré avec la vierge Marie et saint Joseph, dans l'étable de Bethléhem, jusqu'au jour de

la purification de la sainte Vierge; de telle sorte que les juifs n'avaient pas fermé volontairement les yeux à la lumière; s'ils ne s'étaient endurcis en présence de tant de témoignages, de tant de manifestations et de miracles : Ils auraient eu tout le temps possible pour venir à Bethléhem! ils n'ont pas donc pu dire : Nous n'avons pas su comment et où devait naître Jésus-Christ pour le reconnaître. Et par là ils justifient la divine Providence en devenant eux-mêmes inexcusables : *Hæc omnia completa sunt, ut non possent in posterum dicere Judæi : Nos quando natus est non cognovimus. Nam, ut ait Chrysostomus, usque ad impletionem dierum Purificationis, mansit Puer in Bethlehem : ut, nisi voluntarie obsurduissent, oculosque clausissent ad ea quæ dicta vel visa sunt, venissent utique Bethlehem.* (Ibid.) L'annonce des rois Mages, et le témoignage des bergers est donc une nouvelle révélation que la divine miséricorde fait aux juifs : Révélation claire, précise, certaine, facile à comprendre par tous, et propagée en peu de temps parmi tous; s'ils avaient voulu ils auraient pu en tirer profit.

Ainsi, les juifs et les Gentils, par des voies diverses et par des moyens différents, sont éclairés en même temps de la même lumière sur le même événement, au sujet du grand mystère qui s'accomplit; ils sont appelés par la même grâce à lui rendre hommage. Et de même que le genre humain tout entier n'est désigné dans les saintes Écritures que par la double dénomination de juifs et de Gentils; de même, Jésus-Christ, en manifestant sa naissance par les deux moyens di-

vers des rois Mages et des docteurs de la synagogue, annonce la fin même de cette naissance, qui est d'éclairer tous les hommes par la grâce de la Rédemption ; et que l'enseignement de la foi chrétienne a pour caractère, non-seulement d'être *facile et prompt,* mais encore *commun, universel,* s'étendant à tout le genre humain.

La même chose est encore signifiée après la naissance du Sauveur, par le moyen du lieu qu'il choisit pour naître. L'apôtre saint Paul aperçoit un grand mystère dans cette circonstance observée par l'évangéliste : Que le sauveur du monde fut traîné hors de la ville de Jérusalem pour être crucifié : ***Eduxerunt eum, ut crucifigerent;*** il dit clairement que Jésus-Christ veut mourir hors les portes de Jérusalem et en pleine campagne, pour marquer que les effets précieux de sa mort ne doivent pas être restreints dans l'enceinte étroite d'une seule cité quelque considérable qu'elle soit, et applicable à un seul peuple ; ainsi les juifs, en le conduisant au supplice en pleine campagne, détruisent eux-mêmes le mur de séparation qui existait entre eux et les peuples de la Gentilité ; ils concourent par là, sans le savoir, à l'accomplissement des **DESSEINS DE LA DIVINE MISÉRICORDE POUR FORMER UN SEUL PEUPLE DE TOUS LES PEUPLES :** ***Propter quod Jesus, ut sanctificaret populum extra portam passus est.*** Et saint Léon, interprétant ce passage de saint Paul avec une intelligence également digne et sagace, ajoute : Oh ! qu'il est beau le mystère de la mort de Jésus-Christ notre sauveur, mourant hors des murs de la cité et loin de toute habitation particulière ! Pour ce grand sacrifice, il fallait tout autre sanctuaire

qu'un temple modeste, au sein duquel le mystère des sacrificateurs, restreint à de simples figures, était déjà terminé; un autre lieu que la ville de Jérusalem, qui, en punition de son déicide doit être en peu de jours démolie, saccagée, détruite. Une enceinte particulière ne convenait pas à l'hostie universelle offerte pour tous les temps, pour tous les lieux et pour tous les hommes. Ce n'est donc plus l'autel privé d'un temple qui est ici convenable, c'est l'autel public du monde entier : La croix de Jésus-Christ doit donc être dressée dans un lieu public, accessible aux regards de tous les hommes : *Non in templo, cujus jam finita erat reverentia, nec intra septa Civitatis, ob meritum sui sceleris diruendæ : sed foris et extra castra crucifixus est : ut nova hostia novo imponeretur altari; et Crux Christi, non templi esset ara, sed mundi.* (De Pass. Serm.)

Or, pour la même raison que Jésus-Christ veut mourir à la vue de tout le monde, il veut aussi que sa naissance soit connue de tous les hommes; c'est-à-dire qu'il veut éclairer le monde entier de la lumière de la grâce du christianisme par sa naissance, comme par sa mort, il le sanctifie, en le rachetant au prix infini de son sang.

Et comme dit saint Jean Chrysostome, Jésus-Christ fait dès le commencement de sa précieuse vie mortelle, ce qu'à la fin il ordonne à ses apôtres de faire aussi : c'est-à-dire, d'instruire toutes les nations : puisque les saints mystères de sa naissance, sont la figure et la prophétie de ceux qui doivent s'accomplir après sa mort : *Dices : Quomodo ab initio? cum ipse in fine dixerit . Euntes docete omnes gentes? Quia id quod tunc accidit,*

figura erat, et quædam prædictio futurorum. (Homil. 7 in Matth.)

Transportons-nous en effet par la pensée au lieu de sa naissance ; qu'y voyons-nous davantage ? Un vaste champ désert, dans les environs de Bethléhem : Et ce champ, comme l'a dit notre Sauveur Jésus-Christ lui-même, signifie le monde : *Ager est mundus.* (Matth. XIII.) Au milieu de ce champ une pauvre cabane solitaire, sans porte, sans toiture, sans garde, sans défense, ouverte de tous côtés ; de telle sorte qu'on peut l'aborder de tous côtés, sans trouver aucun obstacle en son chemin. Ce n'est donc pas seulement cette grotte qui est le vrai temple de Dieu, dans lequel tous les hommes peuvent venir l'adorer ; c'est encore à l'école de la sagesse divine accessible à tous les hommes, en laquelle tous peuvent le connaître. Quelle plus belle figure emblématique de l'Église établie au milieu du monde, ouverte à tous les hommes ; et où l'on peut entrer, sans que rien puisse en empêcher, des quatre points cardinaux de la terre ? Au-dessus de cette cabane, brille une étoile lumineuse et pleine de mystère, qui ne s'éclipse pas, qui ne se cache pour personne ; mais qui, comme le soleil peut être vue et aperçue de tous les hommes des points les plus éloignés de la terre. Quel modèle typique, plus fidèle de l'enseignement de la foi véritable, qui resplendisse toujours plus majestueux et clair, au-dessus de la véritable Bethléhem, c'est-à-dire de l'Église catholique ? Car, par le moyen de ses prédicateurs, elle fait pénétrer les rayons de la vérité jusqu'aux extrémités du monde. C'est ainsi qu'il n'existe pas une seule génération des peuples

à laquelle il ne soit loisible de profiter de sa lumière : *Non est qui se abscondat a calore ejus.* (Psal. XVIII.) Et parce que ce très-important avantage de l'enseignement divin, pour être universel et à la portée de tous les hommes, a été annoncé dans Bethléhem, non-seulement en figure, mais qu'il l'a été encore en action et en pratique : Voilà qu'au milieu de la même grotte, en compagnie des rois Mages, savants et philosophes, les bergers ignorants et sans instruction, nonobstant leur ignorance, participent par des moyens différents à la même révélation : Ils croient et confessent la même vérité : A savoir que Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble, Sauveur et Rédempteur de tous les hommes.

VII

Parmi les peuples idolâtres, la vérité était presque aussi rare que la liberté civile. — La philosophie païenne maintenait scrupuleusement l'ignorance parmi le peuple, comme l'esclavage. — L'hérésie protestante avec les mêmes principes a ressuscité les mêmes conséquences. — L'erreur est injuste et cruelle. — Et les peuples qui sont sujets à l'erreur sont opprimés et misérables.

Belle prérogative, avantage inestimable de la vraie foi ! qui ne réclame ni de longues études, ni des efforts de raisonnement, mais seulement des aspirations affectueuses et de ferventes prières ; parce qu'elle n'exige pas une extrême culture de l'esprit, mais une grande docilité du cœur ; son acquisition est non-seulement facile et courte, mais universelle et accessible à tout âge, à

tout sexe, à toute circonstance de la vie, à toute condition; elle n'est point le privilége unique des savants, mais l'héritage de tous.

Ce caractère servirait tout seul à prouver que l'enseignement de la foi est divin, parce que l'enseignement simplement humain a toujours procédé et procède encore d'une manière toute différente.

Chez les peuples idolâtres, au sein desquels la doctrine de l'*utile* a toujours prévalu sur la doctrine du *juste*, la multitude fut toujours vouée à l'ignorance dans l'ordre intellectuel; et dans l'ordre civil à l'esclavage. Athènes, comme Rome, si justement admirées parmi toutes les villes éclairées de la lumière d'une grande civilisation et regardées comme les cités les plus libres du monde, n'étaient en réalité qu'une vaste réunion d'ignorants et d'esclaves; et parmi plusieurs millions d'habitants que contenaient ces grandes cités, le nombre des hommes libres possédant quelques connaissances morales exactes fut toujours extrêmement peu nombreux; il y avait peu d'endroits sur la terre où l'idolâtrie du peuple fut plus extravagante et plus dissolue, et l'esclavage domestique plus commun, plus dur. Il y avait, on en convient, des écoles de philosophie; mais peu de chose pour la vérité, peu de chose! On n'entendit jamais un seul philosophe élever hautement la voix contre cette odieuse dégradation de l'humanité. On ne connaît aucun de ces prétendus sages qui aient soupçonné de loin cet ordre admirable de choses que le christianisme a inspiré, conçu et exécuté dans les pays chrétiens, dans lequel la vérité et la connaissance du vrai Dieu, comme

la liberté civile sont le patrimoine de tous les hommes.

Tout au contraire, la philosophie païenne considère toujours ces deux horribles plaies de l'humanité, l'*ignorance* et l'*esclavage*, comme deux lois de la nature, comme deux conditions essentielles de l'existence de la société.

Et la secte des stoïciens, elle-même, la moins immorale de toutes les sectes philosophiques de l'antiquité, cette même secte stoïque, dis-je, n'eut pas horreur d'enseigner, de sang-froid, que la *vérité*, n'est pas faite pour la multitude : *Veritas multitudinem consulto fugit.* (Cicer. *De Natur. Deor.*) Elle osa encore enseigner, avec la même cruauté d'indifférence, que le genre humain tout entier, existe, est fait pour l'avantage et pour le plaisir d'un petit nombre d'hommes privilégiés : *Humanum paucis vivit genus.* (Senec.) De là cette philosophie de l'orgueil, l'égoïsme et l'idolâtrie de soi-même qui loin d'avoir fait la plus petite tentative pour détruire l'erreur et abolir l'esclavage, cachait soigneusement à l'ombre du mystère la vérité dont elle se croyait en possession : n'employant l'éloquence et le raisonnement que pour rendre plus étroites les chaînes de l'esclavage le plus honteux : Et dans sa barbare insensibilité, elle regarde la multitude avec un insolent mépris ; la voyant sans pitié, et avec un sentiment de féroce complaisance, devènue le misérable jouet de toutes les erreurs de la superstition, de l'idolâtrie, et victime malheureuse de la débauche, de la brutalité du despotisme domestique.

Les mêmes principes ont produit, dans ces derniers temps, et produisent encore de nos jours, sous nos pro-

pres yeux, à peu près les mêmes conséquences. Voyez ce qui succède à l'hérésie de ceux qui s'appellent *protestants.* Ce titre, dont ils s'enorgueillissent eux-mêmes, renferme leur crime et leur condamnation ! Ce titre signifie qu'ils ont *protesté,* c'est-à-dire qu'ils se sont *révoltés* contre la tradition catholique et universelle ; contre l'autorité de l'Église en matière d'enseignement, contre l'infaillibilité de ses décisions en ce qui touche la révélation chrétienne ; et ils ont ressuscité pour la découverte des vérités chrétiennes le *principe funeste du libre examen* et de la recherche particulière que les philosophes du paganisme avaient adopté pour la recherche des vérités primordiales. Et en effet, les docteurs protestants ne cessent pas de répéter dans leurs livres : que le *protestantisme* n'est déjà plus *la Confession d'Augsbourg,* ni les *trente-neuf articles de l'Église anglicane ;* mais qu'il a pour fondement la liberté de conscience et l'examen privé ; et l'un d'entre eux, moins scrupuleux, mais plus conséquent et plus sincère que les autres, a dit : « Le protestantisme consiste à croire ce que l'on veut, et à pratiquer ce que l'on croit. »

Or, avec ce principe, qui forme le fondement des doctrines protestantes, il paraîtrait que les chefs du parti devraient laisser chacun juge et libre arbitre des vérités qu'il doit croire et des devoirs qu'il doit pratiquer ? Et cependant, il est loin d'en être ainsi ! L'usage libre de l'examen privé en matière de foi est le privilége d'un très-petit nombre d'entre eux. La majeure partie de la multitude est convaincue et croit que le peuple n'est pas capable de raisonner et ne doit point discuter, mais

obéir à ceux qui le commandent et se soumettre aveuglément. De là les soi-disants ministres des différentes sectes qui partagent le protestantisme, et ceux qui sont avec eux à la tête de l'enseignement religieux, admettent pour le moins deux doctrines : l'une qui dépend du caprice de chacun, l'autre officielle ; l'une pour l'intérieur de la maison, l'autre pour le temple ; l'une pour son propre avantage, l'autre pour maintenir le peuple sous le poids de l'esclavage le plus honteux, l'esclavage de l'erreur. A l'exemple des premiers *réformateurs* qui, avec une fougue dans laquelle l'impiété contrastait avec le ridicule, après avoir proclamé : que tous les saints Pères, les conciles et l'Église universelle étant tombés dans l'erreur n'étaient plus des guides sûrs pour la conscience ; ils se sont donnés eux-mêmes pour infaillibles, ont pris la place de l'Église universelle, et à la parole de cette Église, ils ont substitué leur propre parole, pour en faire la base de la loi chrétienne ; à leur exemple, disons-nous, les hérétiques modernes, docteurs du protestantisme rejettent toute autorité pour eux-mêmes, et imposent au peuple, comme loi souveraine, leur autorité privée, conservant pour eux-mêmes le *principe du libre examen* : c'est-à-dire, qu'en matière de religion, on ne doit croire d'autre parole, que l'Écriture sainte, interprétée par les lumières naturelles de la raison : Donnant ainsi aux autres, comme loi inviolable, leurs propres jugements, leurs opinions, leurs paroles : et réservant pour eux-mêmes la doctrine du libre examen, ils veulent que le peuple accueille et respecte leur enseignement sans examen. Semblables en ceci aux ré-

volutionnaires modernes, qui sont jaloux à l'extrême de leur autorité privée, aussitôt qu'ils ont renversé l'autorité publique et légitime ; et qui ont sans cesse à la bouche le mot de *liberté*, et lorsqu'ils sont parvenus à s'emparer du gouvernement par un coup de main, ils mettent tout le monde dans la plus dure servitude. Tels sont tous les pays dominés par les révolutions. Quel malheur ! pour ceux qui prennent au sérieux la liberté politique promise et proclamée, croyant pouvoir en faire usage pour tout ce qui est juste et utile ; comme les pays dominés par l'hérésie, quel malheur pour ceux qui prennent au sérieux la liberté de conscience, croyant pouvoir en faire usage pour revenir à la véritable religion : ils sont regardés avec mépris, subjugués par la force et persécutés avec fureur ; et ces braves gens, pour lesquels ce ne fut point un crime, d'abuser de la sainte Écriture, pour rejeter et mettre de côté l'autorité de l'Église, ils regardent et punissent comme un crime de faire usage de la même Écriture pour reconnaître l'autorité de l'Église. Il a été permis à ces hommesde trouver l'erreur dans l'Écriture sainte ; et il n'est point permis aux autres d'y découvrir la vérité. Il a été permis de se faire *luthérien*, l'Écriture sainte à la main, de se faire *zuingliens*, *calvinistes*, *anglicans*, *presbytériens ;* il n'est permis à personne, en pays hérétique, de se faire catholique sur l'autorité des mêmes saintes Écritures. Il est permis aux uns de reconnaître la suprématie religieuse d'une femme entre les mains de laquelle les institutions politiques placent l'autorité temporelle d'une grande nation ; et au sein de ce même empire, se proclamant

le plus libre de tous les empires du monde, il n'est pas permis d'admettre l'autorité spirituelle du pape, successeur de saint Pierre, auquel Jésus-Christ lui-même a confié la plénitude de la puissance religieuse sur terre ; il a été permis aux uns de se séparer de l'Église universelle ; et il n'est pas permis aux autres de se séparer d'une Église particulière et simplement nationale.

De là, haine, persécution, intolérance de toutes les sectes envers ceux qu'elles appellent *dissidents*, principalement contre les observateurs de la religion catholique.

Ainsi les peuples infortunés, dominés par l'hérésie, n'obtiennent en retour de leur stupide docilité envers les nouvelles doctrines qu'oppression et mépris. Parce que l'erreur est essentiellement cruelle, et que la charité, la compassion n'appartiennent qu'à la vérité. Là où la conscience est sous le despotisme de l'erreur, la société tout entière est bientôt sous le despotisme de l'injustice ; l'oppression politique est un effet nécessaire et en même temps un indice certain de l'oppression religieuse.

Ah ! nous, catholiques, nous n'apprécions pas assez combien nous sommes redevables aux principes du catholicisme, même dans l'ordre temporel. Il faudrait voir de ses propres yeux l'état de misère et d'abrutissement qui règne parmi les peuples que le protestantisme domine pour comprendre combien, généralement parlant, les peuples catholiques sont plus heureux. Le prix du travail pour la journée d'un ouvrier anglais est de *trente-cinq centimes* seulement ; en Italie, il est d'*un*

franc; en Espagne, d'*un franc vingt-cinq centimes;* en France, d'*un franc cinquante centimes,* au moins. La durée du travail, chaque jour, ne dépasse pas, en Italie et en France, dix heures; chez les Anglais, elle est de *dix-sept heures.* Dans les pays catholiques, généralement le peuple a une nourriture saine, abondante, substantielle; les ouvriers anglais n'ont qu'une nourriture détestable, faible, nuisible, qui oblige ces infortunés à chercher dans l'usage des liqueurs fermentées un supplément de force éphémère pour suffire à un travail que, même dans les temps, au sein du paganisme, on n'exigeait pas des esclaves, et que les modernes n'imposent pas aux bêtes de somme, au mulet et au cheval. Ainsi, la vie humaine est détruite par les moyens même que le peuple emploie pour la raviver; et ces infortunés s'éteignent au milieu de ces faibles moyens d'existence; et cette foule de spectres humains, plutôt que des hommes, qu'on rencontre dans la plupart des villes *manufacturières,* ne fait qu'apparaître, souffrir sous le poids de la peine, soupirer de faim et d'ennui, pour aller peupler les sépulcres. Dans les pays catholiques, l'aisance est plus commune; dans les pays d'hérésie, le *paupérisme* plus général; et toutes les théories politiques sont inefficaces pour éteindre cette grande plaie des sociétés modernes. On ne l'empêchera pas, à un jour quelconque, de faire crouler tous les fondements de cette société fictive qui n'a d'autre base que l'erreur et l'intérêt matériel pour appui. Au sein des nations catholiques, il y a des individus qui sont pauvres; chez les Anglais, les *pauvres* forment l'immense majorité de la population.

Qui pourrait dire que, d'un moment à l'autre, il n'y aura pas une révolte des populations pauvres à Manchester? Aucun pays catholique n'a jamais vu, et ne verra jamais, l'horrible spectacle arrivé, il y a peu d'années, en Angleterre, où l'on vit tout une populace de plus de trois cent mille ouvriers d'une seule ville, déguenillés, l'œil hagard et furieux, à peine couverts de haillons, parcourant comme un seul homme les voies publiques et criant : *Du pain!* et auxquels l'hérésie au pouvoir, dans l'excès de sa compassion, ne répondit que par la mitraille des canons. O infortunés! l'hérésie, ne vous laisse que la liberté d'émigrer, de vous enivrer, de vous abrutir dans tous les vices, de vous suicider. Que voulez-vous de plus? Vous n'êtes pas contents? Ah! vous êtes trop exigeants. Il est fort juste qu'elle exige de vous ce qui est dans son intérêt... C'est ainsi que l'erreur, après avoir enlevé à une nation tout entière l'aliment de l'intelligence, la véritable foi, lui dispute maintenant le pain quotidien, l'aliment du corps! Oh! que l'homme, révolté contre la vérité, est barbare et cruel pour l'homme! Il lui envie la plus petite portion des biens de la vie; il s'efforce d'en faire un monopole restreint à son propre profit, et de se rendre heureux aux dépens du malheur continuel de ses semblables! Voilà ce que l'homme sait faire pour l'homme!

VIII

L'enseignement divin, abolit parmi les peuples véritablement chrétiens, l'ignorance comme la servitude. — Belle mission que Jésus-Christ donne aux apôtres, d'être les serviteurs de tous les hommes en toutes choses. — L'Église accomplit fidèlement cette mission, en enseignant sans restriction à tous, tout ce qui a été commandé par Jésus-Christ. — Le souverain pontife. — Prophétie de Salomon sur l'universalité de l'enseignement chrétien, qu'on acquiert seulement dans l'Église. — Beau monument érigé à ce sujet dans l'église de Saint-Pierre de Rome par le pape saint Léon III.

Il est évident que le Créateur a pitié de l'homme et qu'il se charge lui-même de l'instruire. Que fait-il donc pour cela? Il lui fait connaître : « Que les hommes ont été créés à son image et qu'ils sont semblables à lui, mais encore plus semblables entre eux; qu'un homme peut bien, au nom de Dieu et par sa volonté, avoir une *véritable autorité* ou *droit d'empire* sur les hommes, mais jamais un droit de propriété, comme il a sur les autres animaux; qu'un homme, revêtu d'une telle autorité, peut bien commander la conduite de l'homme, disposer de son travail et de ses œuvres, mais jamais de sa personne, comme d'une *chose* ou comme d'un meuble vivant destiné à servir pour ses caprices, pour ses plus honteuses passions; et que les hommes régénérés par le baptême sont tous ses enfants, auxquels il dispense, sans exception aucune de personnes, le pain quotidien de la grâce et de la vérité. » Et, par ce moyen, Dieu a détruit parmi les hommes l'ignorance et l'esclavage. C'est ainsi que, même de nos jours, partout où nous ne

voyons pas régner le christianisme, il y a la plus profonde ignorance de Dieu et l'oppression de l'homme, et pas un seul sage dans ces contrées malheureuses ne déplore cet effroyable malheur; au contraire, dans les pays véritablement chrétiens, il n'y a pas, à proprement dit, d'ignorants réels ni de *vrais esclaves*, dans le sens horrible que les peuples idolâtres ou Mahométans attachent à ce mot. Parce que, parmi les vrais chrétiens, la vraie science de Dieu et de sa loi est offerte à tous les hommes; elle se trouve dans l'esprit de tous, comme aussi tous sont admis aux bénéfices de la liberté civile. Oui, le Dieu de miséricorde, loin d'avoir fait de sa loi, de la vérité et de la grâce un privilége pour le petit nombre, a établi au sein de son Église, par le moyen de l'enseignement de la foi, un mode d'instruction, auquel en un petit nombre d'instants, comme on vient de le voir, tous les hommes, avec le moindre peu de bonne volonté, peuvent participer.

De même qu'au commencement du monde et dès les premiers jours de la création, il commande aux ténèbres de produire la lumière et d'éclairer tous les corps; de même, suivant saint Paul, au commencement de la Rédemption, il commande à la vérité de surgir au milieu de toutes les erreurs pour les dissiper, pour éclairer tous les esprits : *Deus qui jussit de tenebris lumen splendescere; ipse illuxit in cordibus nostris.* C'est pourquoi il dit à ses apôtres : « Allez par tout le monde; prêchez mon évangile à toute créature » : *Euntes in mundum universum, prædicate evangelium omni creaturæ.* (Marc. XVI.) Ne faites pas un monopole, un bien parti-

calier des doctrines que je vous ai enseignées; mais tout ce que vous avez appris à mon école, enseignez-le aux autres, sans distinction d'état, de condition, ni de sexe : *Docentes eos servare omnia quæcunque mandavi vobis.* (Matth. XXVIII.) La seule condition que vous devez exiger, c'est la soumission de l'esprit et la docilité du cœur. Quiconque se résoudra sincèrement à bien croire et à bien vivre, baptisez-le sans autre condition, faites-le chrétien, il sera sauvé : *Qui crediderit, et baptizatus fuerit, salvus erit.* (Marc. XVI.) La seule obstination de l'orgueil, la seule répugnance à croire votre parole, qui est la mienne, est un obstacle pour recevoir ma grâce, ma lumière, ma vérité, et attire sur celui qui s'en rend coupable condamnation et châtiment : *Qui vero non crediderit condemnabitur.* (Ibid.)

Avec ces magnifiques et affectueuses paroles, Jésus-Christ commande deux choses à ses apôtres : la première, d'enseigner aux hommes tout ce qu'ils ont eux-mêmes appris de lui : *Omnia quæcunque mandavi vobis;* la seconde, d'enseigner indistinctement à tous les hommes : *Docete omnes gentes.* Et les apôtres, fidèles à cette grande et double mission qu'ils ont reçue du Fils de Dieu lui-même, ils enseignent, en effet, à tous les hommes toute la vérité de l'Évangile, sans en taire la plus petite partie; ils l'annoncent à tous, sans acception de personnes et par tout le monde : *Illi autem profecti, prædicaverunt ubique.* (Marc. XVI.)

Mais faisons attention aux paroles mystérieuses, par lesquelles Jésus-Christ termine le commandement qu'il fait aux apôtres d'évangéliser le monde : « Et voilà que

je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (Matth. XXVIII.) » Et puisqu'il est certain que les apôtres ne devaient pas personnellement rester en ce monde jusqu'à sa fin, il est très-clair que par ces magnifiques paroles, pleines d'espérance et d'amour, Jésus-Christ promet de demeurer sur la terre avec les successeurs légitimes des apôtres, avec les pasteurs chrétiens, avec son Église et dans son Église, pour renouveler sans cesse le même commandement et pour maintenir le même esprit dans son enseignement *catholique,* mot qui signifie *universel,* c'est-à-dire enseigné partout et à tous les hommes. C'est pour cela que l'Église catholique, et l'Église catholique seulement, est répandue dans le monde entier, enseignant toute la vérité à tous les hommes : et cette seule particularité, qui lui est propre, suffirait pour prouver que cette même Église est la seule possédant Jésus-Christ, la seule dépositaire fidèle de sa grâce et de sa vérité.

En effet, la sainte Église catholique, différant en cela de toutes les sectes hérétiques anciennes et modernes, est la seule qui n'ait pas deux doctrines : une secrète et l'autre apparente ; l'une pour les pasteurs, l'autre pour les troupeaux ; l'une pour les savants, l'autre pour le peuple. Mais elle propose une seule et même doctrine, avec une égale autorité ; elle l'enseigne avec la même simplicité, la dispense avec le même désintéressement, la présente aux mêmes conditions, la distribue avec le même amour. Elle ne tient rien de caché parmi tout ce qui peut intéresser le salut éternel du plus humble de

ses enfants. Tout ce qu'elle croit, elle l'enseigne; elle distribue tout ce qu'elle a reçu, communique tout ce qu'elle a entendu de la bouche même de Jésus-Christ. Comme Jésus-Christ transmet à ses apôtres tout ce qu'il a appris lui-même de son Père divin, en leur disant : *Omnia quæcumque audivi a Patre meo nota feci vobis.*

Et voilà un grand caractère, une qualité singulièrement propre à l'Église catholique ! Le souverain pontife lui-même, le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, qui, avec la plénitude du sacerdoce chrétien, possède la plénitude de l'autorité; cet homme unique, auquel la foi n'a jamais manqué, dont le jugement ne faillit jamais, lorsqu'il part du haut de la chaire de Saint-Pierre dont la bouche ne trompe jamais : le Père, le Maître et le Pasteur universel, ne tient en réserve pour lui aucune portion de vérité en matière de révélation et de foi : il n'a pas le plus petit secret à observer sur un tel sujet; il ne croit pas un iota de plus ni de moins, que ce que croit le plus modeste de ses enfants spirituels, le moins instruit de ses disciples, la plus faible de ses brebis ; et la foi du disciple de cette brebis, de ce fils en Jésus-Christ, n'est parfaite qu'autant qu'elle est en tout ressemblante à celle du Pasteur, du Maître, du Père ; parce que c'est une seule et même doctrine : une seule et même science de l'éternel salut; que la révélation est *une* ; que la foi est *une* : que le Dieu qui en est l'auteur est *un* : *Unus Deus, una fides ;* et tous les chrétiens catholiques la connaissent également, parce que tous croient en lui de la même manière.

En second lieu, à l'exemple des saints apôtres, l'Église

enseigne non-seulement *toute la doctrine chrétienne,* mais elle l'enseigne *à tous les hommes.* La sagesse toute humaine des anciens philosophes était toute restreinte dans les écoles, et n'admettait à ses leçons qu'un petit nombre de personnes privilégiées, qui avaient de l'or pour les payer et de l'intelligence pour les comprendre. Mais la sagesse divine, figurée par l'apparition de l'étoile miraculeuse d'Orient, manifestée pour la première fois aux rois Mages, a brillé comme le soleil dans le firmament, pour tout le monde sans distinction aucune; et selon la belle expression par laquelle Salomon a prédit ce miracle de la divine bonté; la sagesse ne se cache pas, elle ne se met point à l'ombre du mystère; mais elle apparaît ostensiblement en public; elle fait entendre sa voix auguste à tous les hommes jusque sur les toits et dans les rues; elle ne dédaigne pas la multitude des menus peuples, au contraire, elle se place à leur tête, et cherche à les commander pour les conduire et les maîtriser dans le bien; ce n'est pas seulement dans quelques villes et pour des pays restreints; mais en tout lieu et ouvertement qu'elle manifeste ses oracles, qu'elle offre à tous les hommes ses précieuses leçons : *Sapientia foris prædicat; in plateis dat vocem suam. In capite turbarum clamitat; in foribus portarum urbis profert verba sua.* (Prov. I.)

Or, cette magnifique et joyeuse prophétie s'accomplit en l'Église catholique. Son enseignement, qui n'est autre que la révélation du verbe de Dieu lui-même, de la sagesse éternelle de Dieu, qui réside en lui est public, solennel, *catholique,* c'est-à-dire *universel.* Cette

sagesse n'exclut personne de son enseignement, ne chasse personne de son école, n'éloigne aucune de son guide dans la vie. De même que l'étable de Béthléhem est ouverte à tous les hommes, à tous sans exception, et que les Juifs eux-mêmes si récalcitrants, et le perfide Hérode lui-même, ont pu aller l'y trouver et qu'ils sont invités amoureusement à s'y rendre, par une vocation divine à laquelle ils résistent ; de même la sainte Église tient toujours ses portes ouvertes à deux battants pour tout le monde : elle n'empêche personne d'y venir, elle n'en ferme le chemin à qui que se soit. Elle a toujours la bouche ouverte, et sa voix préparée pour endoctriner tous les hommes ! Et tous enfin sont invités à venir écouter ses leçons sur le salut éternel : *Venite filii, audite me ; timorem Domini docebo vos.* (Psal. 33.) Qu'ils arrivent de la perfide nation Juive, du sein de la corruption musulmane, de la superstition, de l'idolâtrie ou de l'orgueil de l'hérésie : tant soit peu qu'ils veuillent seulement prêter une oreille attentive, elle n'exclut personne comme indigne, elle n'exclut personne comme incapable.

Un illustre souverain pontife, le pape saint Léon III, fonda dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, un monument remarquable de ce beau caractère de l'Église catholique ; il fit appendre à l'autel de la *confession,* deux grandes tables en argent massif du poids de cent kilogrammes : sur ces tables, il avait fait graver le symbole des apôtres, sur l'une en langue grecque, et sur l'autre en langue latine. Pensée admirable de ce saint pontife ! La basilique de Saint-Pierre, dépositaire

des saintes reliques du prince des apôtres, l'est aussi de la Pierre sur laquelle il a plu au divin maître de fonder l'édifice de son Église ; et à cause de cela, il représente l'Église par son chef. Le symbole des apôtres est le *compendium*, l'analyse sommaire de la doctrine évangélique, de la révélation, de la parole de Jésus-Christ. Par conséquent, ce symbole, appendu à l'autel de Saint-Pierre, signifie que la sainte Église romaine est la véritable Église, puisque c'est en elle seule que s'est perpétué, sans interruption parmi les successeurs de saint Pierre, la *suprématie apostolique*, et l'indéfectibilité de la foi ; que cette Église est la dépositaire de la parole, de la révélation, de la doctrine de Jésus-Christ, qu'elle seule en connaît le vrai sens, comme elle en possède le véritable esprit. En faisant graver ce symbole en les deux langues anciennes, qui étaient alors le plus généralement parlées et entendues, dans les deux langues qui dominaient parmi les peuples, l'une en Orient, et l'autre en Occident, c'était inviter le public tout entier à lire, à méditer ce symbole, et montrer que l'Église catholique offre d'enseigner, d'expliquer à tous les hommes la doctrine dont elle la dépositaire fidèle, le plus ferme appui et l'infaillible souveraine, et qu'elle même ne rejette personne de son sein. Et de même que pour profiter de cet enseignement, de cette règle de vie, on ne demande comme on l'a vu qu'une seule condition que tout le monde peut accomplir facilement. *La volonté sincère de croire et d'obéir;* par là, cet enseignement divin est adapté aux facultés intellectuelles de tous les hommes : il est établi pour tous. O bonté ineffable

de Dieu! ô généreuse miséricorde, ô libéralité infinie d'un Dieu rédempteur d'avoir mis à la portée et à la disposition de tous les hommes, les trésors précieux de sa sagesse, les secrets inévitables de sa charité.

IX

Autre réflexion qu'on peut faire sur la révélation qu'eurent les Mages. — Ils perdent de vue, un instant, l'étoile. — Usage qui existait en Orient d'avoir recours à Jérusalem pour avoir l'explication des événements *extraordinaires*. — *En faisant disparaître momentanément l'étoile*, Dieu oblige les Mages d'avoir recours à la synagogue. — Et cette interrogation sert à confirmer les Mages dans leur foi. — Mystère important qu'ils découvrent par là, de la nécessité d'un tribunal divin sur la terre, pour interpréter la parole de Dieu, afin que l'enseignement de la foi soit de plus en plus facile et universellement répandu. — On prouve que depuis la venue du Messie ce tribunal réside à Rome, où se trouve le privilége d'interpréter infailliblement les divines Écritures; comme autrefois il était concentré entre les mains du grand prêtre des Juifs; aujourd'hui, il est concentré en la personne du souverain pontife des chrétiens.

Mais la manière dont les mages furent instruits, fournit encore d'autres leçons précieuses et importantes, pour achever de connaître le véritable esprit de l'enseignement de la foi. Puisque outre d'avoir démontré les deux grandes qualités caractéristiques de cet enseignement divin, qui est *facile* et *prompt* à saisir, *commun à tout le monde* et *universel*, il fait connaître encore que cet enseignement de la foi est caractérisé par ces deux grandes qualités, qui intéressent tant les hommes, mais encore par la manière dont l'Eglise catholique le met en pratique. C'est précisément à ce point de vue que

nous allons actuellement le considérer ici : grave sujet de méditation, qui traite des fondements même de toute la religion ; et tout à la fois très-consolant pour nous chrétiens catholiques, puisqu'il est démontré par là que nous sommes en possession de la vérité, et que nous seuls avons cet avantage.

Revenant donc aux Mages, il faut remarquer qu'une circonstance d'autant plus douloureuse qu'elle est inattendue, vient tout à coup les arrêter presque au moment où ils vont toucher au terme de leur long voyage ; et les décourager dans la plus belle de leurs espérances. L'étoile qui leur avait servi de guide fidèle depuis leur départ du fond de l'Orient, disparaît à l'improviste, se dérobe à leurs regards dès qu'ils mettent à peine les pieds sur le territoire de la Judée ; vainement ils cherchent longuement avec attention à la découvrir sur l'horizon à l'aide de leurs propres yeux, encore plus avec les sentiments de leur cœur, ils ne peuvent en saisir la moindre trace. Que faire donc ? leur foi ne saurait consentir à recevoir en arrière, pas plus que le désir le plus vif qui les anime de trouver Jésus-Christ. Faire des recherches sur les lieux ? mais où et comment ? sans aucune notion au moins probable sur le lieu de sa naissance ? O infortunés Mages ! ô situation pénible ! ô désolante incertitude ! Mais ne savons-nous pas, au sujet de ces serviteurs de Dieu, que Dieu lui-même les a déjà pris sous sa protection toute-puissante ; qu'il les dirige selon sa sagesse, et qu'il veut les consoler selon la bonté ineffable. Et cet incident lui-même qui ressemble à un déboire destiné à contrarier la révélation qu'ils ont

reçue, doit au contraire la rendre plus facile, la confirmer, l'accomplir entièrement.

Jérusalem, ville capitale de la religion comme de la nation juive, passait non-seulement parmi les Israélites mais encore parmi les peuples de la gentilité et dans tout l'Orient, pour être une ville dépositaire des oracles de Dieu. Et comme il est proclamé par les divines Écritures, Jérusalem était regardée comme étant le siége et l'interprète de la vérité, parce qu'on y trouvait la connaissance du vrai Dieu. *Vocabitur Jerusalem : Civitas veritatis.* (Zacch. VIII.) Parce que, selon la remarque d'un interprète, alors quand on apercevait quelque phénomène extraordinaire dans le ciel, les Gentils eux-mêmes avaient coutume de recourir ou d'écrire à Jérusalem pour en avoir l'explication. Et en effet, on lit dans le quatrième livre des Rois qu'au temps du prophète Ezéchiel, un grand événement étant arrivé, le soleil s'étant reculé en arrière de quelques lignes au milieu de sa course, Mardochée, fils de Balaam, roi de Babylone, quoique gentil, envoie un messager royal au roi des Juifs Ezéchias, le priant de lui faire connaître la raison d'un aussi étrange événement : *Consuetudo erat exterarum gentium, ut quando vidissent aliquod portentum in cœlo, Jerosolymam peterent aut transmitterent, ubi erat Dei cognitio, sicut fecerunt tempore Ezechiæ, quando sol reversus est decem lineis.* (Haim. in Matth.)

Maintenant les Mages, qui étaient les hommes les plus savants de tout l'Orient, ne pouvaient pas ignorer ce privilége insigne et unique dont la ville de Jérusalem

était en possession : d'être parmi les hommes la ville souveraine et l'interprète des oracles de Dieu. S'écartant donc de leur route, ils se rendent en cette ville capitale, et après avoir longtemps interrogé les prêtres, et insisté auprès de la synagogue des Juifs, ils apprennent d'eux que le Messie, à la recherche duquel ils courent, devait naître en Bethléhem de Juda : *In Bethlehem Juda : sic enim scriptum est per Prophetam.*

Mais quoi plus? Est-ce que Dieu, qui comme on l'a vu, avait de lui-même endoctriné les Mages sur tant de sublimes vérités, ne pouvait pas leur indiquer le lieu de la naissance du Messie, dont il leur avait révélé les mystères? Ne pouvait-il pas disposer que l'Étoile continuât à les guider, même sur le territoire de l'empire des Juifs, elle qui les avait si bien conduits dès le commencement de leur voyage, et qui reprit un peu après son ministère jusqu'à la fin, sans les obliger à se détourner pour aller à Jérusalem ? Sans doute, Dieu pourrait faire tout cela, mais il ne veut pas le faire, afin de placer les Mages dans l'obligation indispensable de consulter la synagogue. *Poterat sane; non tamen factum est, ut hoc a Judæis inquirerent* (Imperf.). Nouveau trait miséricordieux de la divine bonté envers ces âmes privilégiées, s'écrie saint Léon ! Cette disparition de l'Étoile, qui semblait devoir contredire les premières manifestations divines, sert à procurer aux rois Mages une nouvelle preuve de la vérité des révélations qui leur avaient été faites. A la lumière divine répandue en leur esprit par le miracle de l'Étoile, vient s'ajouter l'autorité de la parole prophétique des divines Écritures, expliquée par

la synagogue. Leur foi naissante devient plus vigoureuse et plus ferme par cette circonstance, qui paraîtrait devoir l'éteindre, ou du moins l'affaiblir. Et lorsque en effet, ils semblent s'être éloignés du chemin qui doit les conduire à Jésus-Christ, ils rencontrent le moyen le plus sûr et le plus facile d'arriver à lui : *Ut gemino testimonio confirmati, ardentiori fide expeterent, quem et stellæ claritas, et prophetiæ manifestabat auctoritas.* (Serm. 4, Epiph.)

Or, dans ce nouveau trait de la bonté divine envers les Mages, on découvre, dit Cornelius à Lapide, un grand et important mystère. Dieu, ayant voulu d'abord que les Mages, après avoir été instruits immédiatement par lui-même, vinssent encore recevoir les instructions des prêtres de la Judée, ses ministres, pour arriver à la connaissance parfaite de Jésus Christ, ayant voulu, pour ainsi dire, assujettir le témoignage divin de la vérité au jugement de la synagogue, et qu'une autorité vivante et parlante sur la terre fût le juge et l'interprète infaillible de la révélation reçue par le moyen d'un signal muet et inanimé du ciel, il veut maintenant manifester le dessein adopté par sa sagesse souveraine, que les hommes soient instruits et guidés dans les sentiers du salut éternel, par le moyen d'autres hommes, c'est-à-dire par les docteurs et par les ministres de l'Église qu'il a lui-même établis pour cela. *Ideo stella inanimata ibi sese subduxit ut cogeret Magos adire scribas animatos Dei interpretes : vult enim Deus homines, per Doctores a se statutos viam salutis edoceri* (In Matth. II.) O divin dessein, plein de sagesse et en même temps d'amour et de solli-

citude ! Un tel moyen était nécessaire afin que l'enseignement de la foi fût vraiment facile et universel.

« Mais quoi plus encore? » répliquent les hérétiques. La Sainte Écriture n'est-elle pas inspirée de Dieu? Ne contient-elle pas la parole de Dieu? N'est-elle pas un cours complet d'instructions, un riche répertoire de toutes les vérités révélees par Dieu? Elle ne saurait donc manquer à elle-même; tout le monde ne peut-il pas la lire, l'écouter, et tous les hommes ne peuvent-ils pas apprendre avec facilité et sans effort tout ce qu'ils doivent croire, ce qu'ils doivent pratiquer pour servir Dieu, pour plaire à Dieu et se sauver? Quel besoin avons-nous donc du ministère tout humain de l'Église, dès lors que par les Saintes Écritures, le ministère divin est ouvert et accessible à tous? Ne pourrait-on pas dire enfin, que le système d'enseignement de l'Église romaine est l'une de ses inventions, une usurpation, imaginée et conçue par cette Église à son profit? »

Mais, insensés que vous êtes! Comment l'Église romaine pourrait-elle avoir inventé ce système d'enseignement, s'il existait en réalité avant la fondation de cette Église par Jésus-Christ? Si ce système avait pris naissance dans son sein, il se serait perfectionné avec elle, puisque l'Église s'est étendue et propagée dans le monde entier; mais comment Rome aurait-il pu l'inventer, puisque avant que Rome en eût la connaissance, il avait été révélé, établi et mis en œuvre à Bethléhem? Car les Mages, qui furent les premiers enfants de l'Église, n'arrivent à Jésus-Christ que par le saint ministère de la synagogue.

Certainement, il est impossible de révoquer en doute la divinité de la révelation des Mages, puisqu'il n'y a qu'une lumière véritablement divine, capable de pouvoir en quelques instants enseigner à des païens les grands mystères du Messie.

Cependant elle n'était pas moins divine, l'autorité de la synagogue, que Dieu lui-même avait rendue dépositaire et interprète de sa parole. Et pourtant Dieu ne dispense pas les Mages, ces heureux disciples qu'il avait lui-même formés à son école, d'aller à l'école des Juifs : il veut, comme l'observe saint Augustin, que pour achever de connaître la haute dignité de Jésus-Christ et le lieu de sa naissance, ils aient pour maîtres les plus grands ennemis de Jésus-Christ : *Ipsos pueri inimicos ad cognoscendam dignitatem Ejus habuerunt magistros*, comme la sainte Écriture est divine et ne peut qu'être divine, parce que l'Esprit-Saint de Dieu tout seul a pu en dicter tout ce qu'on y trouve écrit. Mais l'autorité de la véritable Église n'est pas moins divine, que Dieu a substituée à la synagogue, dans le but auguste et plein de sollicitude de conserver fidèlement, et d'expliquer avec infaillibilité les saintes écritures. Certainement la lecture de la sainte Bible, dans laquelle Dieu lui-même a voulu que sa parole fût consignée, ne saurait dispenser de l'entendre parler lui-même en se faisant instruire par son Église, et de recevoir comme ses oracles les leçons de ceux qu'il a revêtus de son ministère sacré, quoique toujours la bouche qui les prononce ne soit pas irréprochable à cause des faiblesses naturelles à l'espèce humaine déchue par le péché originel.

La révélation divine écrite, ne suffit donc pas pour aller trouver Jésus-Christ : il est probable d'y unir la révélation traditionnelle dont l'Église catholique a été faite dépositaire : l'une sert à expliquer et faciliter l'autre ; et selon la belle expression du psalmiste, cette explication de la parole de Dieu, faite par une autorité établie de Dieu même, est celle qui procure une lumière sincère et sûre ; et par conséquent celle qui brille aux yeux des hommes les plus simples, les moins instruits, en leur procurant comme aux plus savants la véritable intelligence de la parole de Dieu : ***Declaratio sermonum tuorum illuminat, et intellectum dat parvulis.*** (Psal. 16.)

C'est pourquoi on lit dans cette même Écriture : « La loi sortira des montagnes de Sion, et la parole de Dieu surgira en Jérusalem : ***Ex Sion exibit Lex, et Verbum Domini de Jerusalem.*** (Isai. II). » Or, par la loi, il faut entendre la révélation écrite, qui en effet est désignée en cent endroits des saintes Écritures, sous le nom générique de LOI ; et par la ***parole de Dieu,*** il faut entendre la ***révélation traditionnelle,*** avec l'aide de laquelle on interprète la révélation écrite. Observons que la révélation écrite est appelée simplement ***Loi;*** mais parce qu'on ne saurait ignorer, et cela ne supporte pas le moindre doute, que la loi Évangélique vient de Dieu ; et à cause de cela, il suffit de l'appeler la ***loi de Sion,*** pour montrer quelle est ***divine.*** De même on ne saurait sans témérité refuser de croire que la révélation traditionnelle est divine, puis qu'elle est nommée clairement par l'Écriture sainte : ***La parole de Dieu,*** VERBUM DOMINI.

Il est dit en même temps que *la loi Evangélique devait surgir des montagnes de Sion,* et non du Calvaire; (c'était une colline de la même chaîne de montagnes où se trouve celle de Sion), ce qui signifie que la *nouvelle loi,* la loi de grâce ne détruit pas, mais perfectionne, l'antique révélation sortie des hauteurs de cette montagne, et accomplie entièrement par les lumières du Calvaire; et que la révélation écrite serait désormais composée des deux Testaments, dont le but principal, et la prière angulaire, qui les unit tous les deux en Jésus-Christ : *Finis legis Christus est.* (Rom. x.) D'autant plus encore que la *tradition* est appelée simplement par l'Écriture sainte *la parole de Dieu ;* il est dit qu'elle doit sortir de Jérusalem : *Verbum Domini de Jerusalem*, parce qu'en effet c'est en Jérusalem où résidait la synagogue qu'on décidait toutes les questions en matière de foi et de religion. Ainsi la loi de Sion, c'est-à-dire la *révélation écrite*, avait été dictée pour tout le le monde avant même qu'il y eût aucune écriture d'inventée par les hommes : on la trouvait en Égypte où le roi Ptolomée l'avait fait traduire d'hébreu en grec par soixante et dix interprètes, et en avait répandu la connaissance. Mais la révélation traditionnelle, mais l'autorité pour interpréter infailliblement ce livre divin, ne se trouvait qu'en Jérusalem, où résidait la synagogue qui représentait la véritable Église du peuple de Dieu.

Maintenant, Dieu, qui avait constitué sur la terre un tribunal suprême pour interpréter infailliblement la révélation écrite de l'Ancien Testament, Dieu n'a pas voulu priver le Nouveau Testament de ce privilége précieux,

puisqu'il est indispensable que la loi de Dieu et la religion aient un interprète sûr, infaillible, que toutes les personnes, qui le veulent bien, puissent facilement connaître et consulter sur la terre.

Et puisqu'il est nécessaire que ce tribunal suprême et permanent de la foi se trouve fixé sur un point quelconque du monde, il est aussi très-raisonnable et très-juste qu'il réside à Rome; c'est pour cela que les hérétiques eux-mêmes ont préféré nier la nécessité de ce tribunal plutôt que d'admettre qu'il fallait qu'il fût placé dans Rome.

C'est donc avec raison que l'apôtre saint Paul dit ouvertement aux Juifs : « Puisque vous repoussez aveuglément la parole de Dieu, nous allons nous replier du côté des païens pour leur procurer ce bienfait. » Cette belle inspiration prouve clairement, d'abord, que, dès cet instant, les païens sont substitués aux Juifs dans l'héritage de la grâce. Et ensuite, après cette déclaration solennelle, le même apôtre saint Paul et saint Pierre, prince de tous les apôtres, abandonnent la ville de Jérusalem, et vont, en effet, s'établir en la ville de Rome, capitale de l'empire romain et centre du paganisme. Cette grande détermination de la part des deux plus illustres propagateurs du christianisme signifie manifestement que, dès ce moment et par la suite, les priviléges de la capitale du judaïsme sont transférés à la gentilité; que Rome est substituée à Jérusalem pour être la ville principalement dépositaire des traditions chrétiennes et le lieu du souverain pontificat de la foi. Dès lors, comme dans la vraie Jérusalem, les véritables

et sincères interprétations de la parole de Dieu sont parties de cette ville, capitale du monde chrétien, pour rayonner au sein de toutes les provinces ou *diocèses,* de de toutes les communautés ou *paroisses,* de toutes *les familles,* de toutes *les âmes* respirant dans la liberté des enfants de Dieu, au sein de la république chrétienne, ayant pour chef visible sur la terre notre saint père le Pape. ***De Sion exibit lex et verbum Domini de Jerusalem.***

Et ensuite, comme l'observe Cornélius à Lapide dans ce passage d'Isaïe, ne lit-on pas dans l'histoire ecclésiastique, que, dès l'instant que les apôtres eurent transféré l'autorité de Sion à Rome, ils choisirent cette ville pour capitale et centre de la religion de Jésus-Christ; que, depuis, c'est de Rome que sont partis tous les missionnaires des souverains pontifes, investis par eux des pouvoirs nécessaires pour aller travailler à la conversion de tous les peuples au christianisme! Ainsi Rome est devenue la véritable Sion, la Sion chrétienne du sein de laquelle, depuis les temps apostoliques, la parole divine s'est propagée dans le monde. ***Ubi apostoli relicta Sion, caput Ecclesiæ constituerunt Romæ; deinceps de Roma exierunt prædicatores missi a romano Pontifice in omnes gentes. Sion enim christiana, est Roma.*** (In II Isai.)

Observons encore ici que le privilége de la synagogue de *prophétiser*, de dogmatiser, c'est-à-dire d'interpréter infailliblement la loi divine (le mot *prophétiser* dans l'Écriture sainte, signifie, non-seulement *prédire les choses à venir ou découvrir les choses occultes,* mais encore *interpréter la religion*); observons, disons-nous,

que ce privilége de la synagogue se concentrait principalement en la personne du *grand-prêtre* des Juifs, comme on le déduit clairement de ces paroles de l'Évangile : « Caïphe étant grand prêtre cette année-là que Jésus-Christ devait mourir pour le peuple : » *Cum esset pontifex anni illius prophetavit, quia Jesus moriturus esset pro gente.* (Joan XI.) Or, à plus forte raison, ce même privilége de l'Église catholique d'expliquer infailliblement la loi de l'Évangile est concentrée principalement en la personne du souverain Pontife des chrétiens. C'est donc ainsi que s'accomplit, en ce grand prêtre suprême, Pontife par excellence, la prophétie de Malachie : « Les lèvres du prêtres seront les gardiennes fi-
» dèles de la science des livres sacrés, et tous les hom-
» mes chercheront à recueillir de sa bouche l'interpréta-
» tion de LA LOI; parce qu'il est l'ange envoyé de Dieu pour être à la tête des armées : » *Labia* SACERDOTIS *custodient scientiam; et legem requirent ex ore ejus; quia angelus Domini exercituum est.* (Malach. II.)

Le grand-prêtre Caïfe est le dernier qui ait profité de l'infaillibilité prophétique d'interprétation des divines Écritures parmi les Juifs, et saint Pierre fut le premier qui en fut revêtu parmi les chrétiens. Caïfe, comme le remarque saint Léon, perdit son privilége, lorsque, poussé par le démon et rebelle à la révélation solennelle faite par Jésus-Christ sa propre divinité, non-seulement il refuse de reconnaître sa qualité de Fils de Dieu, mais il le traite de blasphémateur et le déclare digne de mort. C'est ainsi que, par la sacrilége grimace de déchirer le pan de ses vêtements, Caïphe rompt lui-même l'autorité

du plus auguste des ministères ; il se prive lui-même en ce moment du sacerdoce infaillible, par ses propres assertions, de ses mains mêmes, il prend et déchire les insignes de sa dignité ; il efface lui-même son sacre ; il est lui-même le coupable de ce crime, son juge et son bourreau ; il est lui-même la victime et l'exécuteur de l'opprobre qui lui est infligée par la justice divine. *Nescius quid hæc significaret insania, sacerdotali se honore privavit ; ipse se expoliat, et propriis manibus pontificalia indumenta discerpens, ipse sibi est sui executor opprobrii.* (De Pass. Serm.) Par la raison qui vient d'être exposée, comme l'observe saint Hilaire de Poitiers, saint Pierre fut pourvu de son auguste privilége, lorsque, inspiré par la grâce divine de Dieu le Père, et docile, fidèle à la voix qui se fait entendre au fond de son cœur, au sujet de la divinité du Fils, il proclame hautement et sans hésiter que Jésus-Christ est fils du Dieu vivant, et venu au monde pour le salut de tous les hommes. C'est pourquoi il fut lui-même, immédiatement après cette profession de foi, proclamé bienheureux, et fut constitué le chef, la pierre angulaire et fondamentale de l'Église catholique. Ainsi, cette foi lui assure que l'Église sera par lui invincible et éternelle, et il obtient avec les clefs du ciel l'insigne prérogative que les jugements prononcés par lui sur la terre seront toujours ratifiés et confirmés par Dieu dans le ciel. *Filium Dei confessus est ; et ob hoc beatus est. Hæc revelatio patris est ; hæc Ecclesiæ fundamentum est ; hæc securitas æternitatis est ; hinc regni cœlorum habet claves ; hinc terrena ejus judicia, cœlestia sunt.* (In Matth.)

Enfin, le privilége de l'infaillibilité que le grand-prêtre Caïphe avait en commun avec les grands-prêtres ses prédécesseurs, les souverains pontifes de Rome le possèdent, en héritent de saint Pierre, c'est-à-dire que le prince des apôtres le transmet à tous ses successeurs jusqu'à la fin du monde. Puisque, comme Caïphe, selon les paroles que nous avons citées de saint Jean, n'était point revêtu de l'infaillibilité à cause de sa personne, mais à cause de son caractère de grand-prêtre : *Cum esset pontifex anni illius, prophetavit*. Et comme le privilége, qui finit en lui, avait commencé avant lui ; ainsi saint Pierre reçoit d'une manière plus complète et plus étendue le même privilége, non pas parce qu'il est Simon Pierre le pêcheur de poissons, mais parce qu'il est le prince, le chef des apôtres, *primus Simon ;* c'est-à-dire qu'étant souverain pontife, il est la pierre fondamentale de l'Église. *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* C'est ainsi que le privilége, qui, dans une foi nouvelle, commence en lui, n'a point cessé avec lui. C'est ainsi encore qu'en une autre circonstance, ce n'est pas de Pierre, frère d'André, mais de Pierre souverain pontife et en lui de tous ses successeurs légitimes sur le Saint-Siége de Rome, et de chacun d'eux en particulier, qu'il a été dit par Jésus-Christ : Que sa foi ne faillira jamais, et qu'il possède l'insigne prérogative de paître par sa doctrine divine, et de gouverner avec la plénitude de l'autorité les brebis et et les agneaux, c'est-à-dire les évêques et les prêtres, et tous leurs enfants en Jésus-Christ.

C'est pourquoi saint Pierre, en transférant et en établissant à Rome le Saint-Siége apostolique, y a trans-

porté avec tout le mérite de sa généreuse profession de foi, dont il a été question, tous les priviléges qui en furent la récompense : « L'intelligence des livres sacrés que les apôtres assemblés reçoivent immédiatement de Jésus-Christ : » *Aperuit illis sensus ut intelligerent Scripturas* (Luc. XXIV), la fermeté de la foi, la pureté de la doctrine, l'infaillibilité des jugements, comme la primauté d'honneur et la plénitude de la juridiction; et tout cela, par institution divine, est devenu l'héritage précieux et sublime de tous ses successeurs.

Et voilà qu'il y a près de deux mille ans que les souverains pontifes renouvellent, à leur avénement au Saint-Siége, la profession de foi de saint Pierre sur sa propre tombe; comme il y a près de deux mille ans qu'ils en recueillent la récompense.

Du haut de l'autel de la *confession*, le souverain pontife, qui ne cesse pas de dire en présence du monde: VOUS ÊTES LE FILS DU DIEU VIVANT, par cette grande et belle parole, qui contient la religion tout entière, il s'élève jusqu'au plus haut des cieux, aux pieds du trône de l'Éternel; et une voix mystérieuse, organe de Dieu lui-même, descendant des profondeurs de l'immensité, vient retentir sans cesse sur la terre, répétant : TU ES PIERRE ET SUR CETTE PIERRE JE BATIRAI MON ÉGLISE. Et pour marquer clairement ce concert de manifestation toute divine et de récompense pour les successeurs de saint Pierre, qui a lieu entre le ciel et la terre, entre Jésus-Chiist et celui qui le représente comme étant son vicaire, on a écrit sur la voûte de la grande coupole, qui surmonte l'autel de saint Pierre, ces mystérieuses pa-

roles : *Tu es petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam,* comme un écho retentissant de la voix divine, qui, résonnant au-dessous de cette voûte admirable, va se répétant par la ville sainte et dans tout le monde, *urbi et orbi.* Qu'il est beau de voir le plus grand ouvrage du génie de l'homme enseigner et prêcher à l'univers, dans cette simple inscription, la plus importante, la plus magnifique des promesses de Dieu !

X

La révélation divine des Mages toute divine qu'elle est, eût été certainement insuffisante, sans le ministère de la synagogue, pour trouver Jésus-Christ. — Figure admirable de la révélation divine contenue dans les saintes Écritures, et qui, sans le ministère de l'Eglise, est insuffisante elle-même pour faire connaître les vérités chrétiennes. — Ce ministère, infaillible seulement, rend facile et sûre l'intelligence des Livres sacrés! *Elle devrait donc pour le moins servir à terminer* les recherches bibliques des protestants. — Prophétie de Job, expliquée par saint Grégoire, au sujet de la triste condition des hérétiques, qui se nourrissent de la sainte Écriture hors du sein de l'Église catholique.

Mais la nécessité de l'infaillibilité souveraine, fournissant la sécurité et la facilité de l'intelligence de la Bible, est un point trop important pour que nous passions sous silence plusieurs autres preuves que la révélation des Mages aide à mettre en plus grande lumière.

Observons donc que la révélation des Mages fut magnifique et splendide, mais elle ne fut pas entière. Il leur manquait la connaissance la plus nécessaire pour parvenir à adorer Jésus-Christ : celle du lieu où ils pour-

raient le trouver; et cette connaissance indispensable, selon la volonté de Dieu, les Mages ne peuvent l'acquérir qu'auprès de la synagogue. De même, la sainte Écriture est un trésor de vérité, de révélation; mais on n'y trouve pas écrit tout ce qui a été révélé. Plusieurs choses importantes, certainement révélées par Jésus-Christ lui-même, nous ont été transmises par la tradition orale dont l'Église est dépositaire, et nous ne pouvons pas acquérir la connaissance de ces choses sans l'Église; et sans elle, non-seulement on ne peut bien comprendre les livres divins, mais encore nous ne saurions être certains qu'ils sont véritablement divins. Son témoignage et son autorité infaillible sont nécessaires pour cela. Ce qui faisait dire cette belle parole à saint Augustin : « Je ne saurais croire à la divinité de l'Évangile, si l'autorité de l'Église catholique ne me disait que ce livre est véritablement authentique et divin : *Evangelio non crederem, nisi me catholicæ Ecclesiæ commoveret auctoritas.*

Par conséquent, dès lors que la révélation des Mages ne fut pas entière, elle est insuffisante par là même. Et que leur aurait servi de savoir que le Messie était né, ignorant le lieu de sa naissance? Sans le ministère de la synagogue, ils n'auraient donc pas pu atteindre le but de leur voyage.

En effet, Bethléhem en revenant de l'Orient, se trouve sur la route avant d'arriver à Jérusalem. Donc, les rois Mages passèrent tout près de l'Étable fortunée, dépositaire du précieux trésor qu'ils allaient chercher, sans même soupçonner qu'ils étaient si près de leur bonheur.

Ils rencontrent peut-être sur leur chemin cette heureuse halte sans y faire attention ; ils l'eurent peut-être sous les yeux sans la distinguer ; et ne l'auraient jamais distinguée, ni connue si la voix du souverain prêtre ne la leur avait indiquée. De même, quoique la sainte Écriture contienne la doctrine si splendide de l'*Unité* et de la *Trinité* de Dieu, de la *divinité* et de l'*humanité* de Jésus-Christ, de ses lois, de ses conseils, de ses sacrements ; certainement sans l'Église qui explique ce livre divin, il serait un livre inintelligible pour l'homme privé de la grâce du christianisme qui ne saurait y saisir que des idées confuses, vagues, indéterminées, incertaines ; un livre enfin qui présente plus d'obscurité que de lumière, et plus fastidieux qu'agréable. Celui qui le lit passe près de Jésus-Christ ; a le divin Sauveur sous les yeux, et ne le voit pas tel qu'il est : VRAI DIEU ET VRAI HOMME, SAUVEUR UNIQUE DES HOMMES. Le seul fruit qu'à la ressemblance de l'ennuque de la reine de Candace, il retire de cette lecture, c'est la conviction de l'impossibilité dans laquelle il est de pouvoir de lui-même le comprendre ; en effet, lorsqu'il est interrogé là dessus par quelqu'un qui lui demande ce qu'il lui en semble, il est forcé de répondre toujours par les propres paroles de l'eunuque : Et comment pourrais-je le comprendre si quelqu'un ne vient à mon secours pour me l'expliquer? Les paroles de l'Écriture sainte, comme il a été remarqué au paragraphe quatrième de ce livre, les plus claires, les plus propres et les plus décisives pour prouver la nécessité du saint ministère infaillible de l'Église dans l'intelligence de nos livres sacrés.

Finalement, la révélation des rois Mages fut toute vérité ; mais eux-mêmes ne s'y conformèrent qu'après y avoir été affermis par le moyen des décisions de l'Église juive. Lorsque cette Église, par l'organe de ses grands prêtres, dépositaires fidèles et légitimes interprètes des prophéties, prononce, suivant l'expression de saint Léon, l'oracle divin ; lorsque la voix du Saint-Esprit se manifeste par leur bouche, disant : « Bethléhem de Juda est le lieu de la naissance du Messie : » ***Prolato divino oraculo per responsa Pontificum ; et declarata Spiritus Sancti voce, quæ dicit in Bethlehem Judæ,*** alors les Mages sont rassurés et tranquilles : ils ne doutent plus que le signal de l'étoile qui leur était apparue en Orient ne fût divin ; que la voix qui s'était fait sentir en même temps au fond de leur cœur était divine ; et enfin, que la lumière qui avait éclairé leurs esprits venait réellement d'en haut. Ce fut donc par le ministère de la synagogue que la révélation divine devint facile et sûre pour les Mages.

Mais si au contraire, Dieu avait laissé à leur raisonnement ; à leur science, à leur philosophie le soin de deviner le lieu de la naissance de Jésus-Christ : qui sait combien ils auraient établi de calculs, fait de conjectures, imaginé d'hypothèses, entamé de disputes, ordonné de recherches, entrepris de voyages d'un côté et de l'autre ; et combien d'années ils auraient passées à discuter, à délibérer fantastiquement dans leur esprit, et sur la réalité de prodige de l'étoile qu'ils avaient vue, et sur la réalité de la voix intérieure qu'ils avaient entendue ? Qui sait peut être si, loin de continuer leur

voyage à la recherche de Jésus-Christ, ils ne se seraient pas accusés de légèreté de l'avoir entrepris? Qui sait si, découragés de l'inutilité de leurs recherches, pour trouver celui que l'étoile leur avait indiqué, ils n'auraient pas fini par douter que Dieu eût réellement parlé à leur cœur ; et que, prenant pour un phénomène naturel l'apparition qu'ils avaient regardée comme un signal certain du Ciel, ils ne se seraient pas affermis dans leurs antiques superstitions, au lieu d'arriver à la connaissance parfaite de Jésus-Christ?

De même l'homme, qui en lisant la sainte Ecriture avec l'esprit de l'humble soumission qui doit accompagner cette pieuse lecture, s'il vient à confronter les pensées qu'elle lui suggère, les opinions qu'il se forme lui-même, avec la doctrine de l'église, et se soumet à son jugement; il évite par là, de tomber dans l'erreur; il se confirme dans les vérités qu'il connaît déjà, et marche avec sécurité dans les sentiers de la vie chrétienne. C'est donc par le ministère infaillible de l'Église, qu'on acquiert facilement la connaissance entière des vérités divines contenues dans la sainte Ecriture. Mais si au contraire, cédant à la tentation de l'orgueil, qui perdit le premier homme, et s'éloignant de l'enseignement de l'église, ou lui préfère un autre guide, un autre juge, et que pour tout oracle, on n'admette que son propre jugement particulier, sa propre raison, dans la lecture de la Bible, on ne rencontre plus que confusion, obscurité, incertitude. Un voile des plus épais environne et couvre les vérités qu'elle contient. Il devient non-seulement difficile de les découvrir avec clarté, de les

déterminer avec précision, mais on peut dire qu'il devient impossible d'y rien voir, même aux personnes les plus intelligentes, à plus forte raison aux personnes d'un esprit inculte et sans développement. Et ne voyons-nous pas chaque jour, parmi les protestants, que ceux qui sont fidèles au principe fondamental du protestantisme, et qui suivent le périlleux sentier de l'interprétation particulière des livres saints, arrivent à un résultat funeste ? C'est pourquoi, ils s'ennuient à la longue des études sérieuses, des pénibles applications, et du travail ingrat que, comme il a été remarqué au paragraphe cinquième de ce livre, ils doivent supporter, pour aller chercher *comme à tâtons la vérité chrétienne* dans l'abîme profond des divines écritures, sans jamais pouvoir arriver à se créer un symbole de foi déterminé et précis. Ils désespèrent de pouvoir atteindre à un but qui leur paraissait dès le principe si facile et si prochain : et qui plus ils avancent, plus il s'éloigne d'eux : finalement ils le voient se perdre dans la profonde obscurité d'une distance infinie. Ils renoncent à leurs recherches bibliques, sur lesquelles ils avaient fondé une espérance vaine avec tant de confiance et tant d'orgueil, et finissent par conclure que la Bible n'est qu'un livre humain comme tous les autres livres, après avoir commencé par croire que les saintes Ecritures qu'il contient, étaient réellement un *Code divin*. Loin d'y trouver le *véritable christianisme*, ils n'y ont pas même trouvé la *divinité de Jésus-Christ*, qui en est la base ; et ils l'abandonnent et se perdent dans un froid et désespérant déisme. C'est ainsi que, sans le secours de l'église, sans la lumière qui

rejaillit de son enseignement, l'Ecriture sacrée devient un livre rempli d'énigmes impénétrables; et l'arbre salutaire de vie est une plante vénéneuse qui donne la mort.

Le saint homme Job, avait déjà, depuis plusieurs mille ans, prédit cette insuffisance de l'Ecriture sainte, pour fournir un aliment solide à l'esprit, lorsqu'elle est interprétée par le jugement privé de chaque personne comme les hérétiques ont l'usage de le pratiquer. Entendons saint Grégoire le Grand dans son commentaire sur ces paroles mystérieuses de Job : « *Qui rodebant in solitudine, squalentes calamitate et miseria, et mandebant herbas, et arborum cortices.* (Job., xxx.) « Lorsqu'un pain est trop dur, dit saint Grégoire, il est impossible de le bien mâcher avec les dents, quels que soient les efforts qu'on fasse ; » *Rodi solet quod comedi non potest.* Par ces paroles du saint homme Job : « *Ceux qui marchent dans la solitude,* sont figurés par les hérétiques; car ils prétendent pouvoir comprendre la sainte Ecriture par leurs seules lumières privées ; mais le secours de la grâce divine venant à leur manquer à cause de leur présomption, ils ne peuvent en aucune sorte en saisir le véritable et légitime sens ; et par là même qu'ils n'y comprennent rien, on peut dire qu'ils ne sont pas nourris véritablement de cette subsistance divine de nos âmes, mais ils font de vains efforts pour y mordre et ne peuvent atteindre avec leurs dents que les apparences extérieures du céleste aliment : *Hæretici autem quia Scripturam Sacram intelligere sua virtute moliuntur ; eam procul dubio apprehendere nequaquam possunt ;*

quam dum non intelligunt, quasi non edunt; et quia, per supernam gratiam non adjuti, hanc comedere nequeunt, quasi quibusdam illam nisibus rodunt.

Mais le saint homme Job ajoute : que ces infortunés rongeurs de l'Ecriture sainte, se trouvent dans la misère, dans le dénûment du malheur et dans l'isolement le plus complet; *rodebant in solitudine, squalentes calamitate et miseria;*

Et cette circonstance indique encore l'hérésie par un de ses caractères les plus saillants; les hérétiques en effet étant détachés de la société de l'église universelle, sont comme exilés de la grande famille, de la vraie cité des fidèles; ils stationnent dans des lieux solitaires et déserts, où domine la désolation et l'indigence; et ils n'ont d'autre secours alimentaire de l'âme que celui de ronger la sainte Ecriture, dont il leur est impossible de pouvoir se nourrir : *Qui, quia ab universalis Ecclesiæ Societate disjuncti sunt, non quolibet rodere, sed in solitudine memorantur.* Et comme, après avoir faussement interprété les saintes Ecritures pour eux-mêmes, ils essayent de devenir encore les détestables prédicateurs de l'erreur qui les domine, en cherchant à attirer le peuple dans la triste solitude où ils se sont plongés; à cause de cela, Jésus-Christ la vérité incarnée, les avertit à l'avance, depuis longtemps, contre un pareil travers, par ces paroles : « Si on vous dit que la vérité habite avec les faux prédicateurs dans les déserts ou dans les grottes solitaires, gardez-vous d'ajouter la moindre foi à leurs impostures et de les suivre dans les sentiers de l'erreur : *Ad quam nimirum solitudinem quia*

prædicatores falsi sequaces suos traherent ; longe antea Veritas præmonuit dicens : ***Si dixerint vobis , ecce in deserto est, nolite exire ; in penetralibus est, nolite credere.*** (Math. 24.)

Enfin, il est dit, que ces hommes dont parle le vertueux Job, mangeaient l'herbe des champs et l'écorce des arbres pour assouvir leur faim ; or telle est certainement la condition des hérétiques : ils font grand bruit au sujet de la sainte Ecriture, et ils en connaissent à peine l'écorce extérieure et les plus simples mystères; mais certainement, il leur est impossible d'en pénétrer les profondeurs mystérieuses, sublimes, que Dieu y a déposées pour y être respectueusement voilées , tant que la sainte Eglise catholique n'en a pas montré les grâces : *Qui herbas quoque, et arborum cortices mandunt, quia in sacro Eloquio magna et intima percipere nequeunt ; sed vix in illo tenera, et exteriora cognoscunt.*

D'un autre côté, ces pauvres affamés dont il est parlé par Job, qui rongent l'écorce des arbres pour assouvir leur faim, peuvent parfaitement représenter ces catholiques, qui dans l'étude des saintes Ecritures, se bornent à vénérer la surface extérieure du sens littéral et ne savent rien réserver pour le sens spirituel; ne soupçonnant pas que les saintes Ecritures tirent leur principale forme d'une interprétation plus haute que l'explication qu'on peut en déduire simplement des paroles matérielles : *Qui arborum quoque cortices mandunt; quia sunt nonnuli, qui in sacris voluminibus solam litteræ superficiem venerantur : nec quidquam de spirituali intellectu custodiunt ; cum nihil in verbis Dei amplius,*

nisi hoc, quod exterius audierint, esse suspicantur. (Sanc. Greg. Moral., lib. 20 c. II.)

Donc l'Ecriture sainte, séparée de l'enseignement de l'Église, et abandonnée à l'interprétation du sens particulier, cesse d'être une lumière resplendissante, un guide sûr pour marcher dans la vie chrétienne, une nourriture substantielle, capable de nous soutenir et de nous fortifier, dans le grand voyage du temps vers l'éternité.

XI

Continuation des mêmes preuves, au sujet de la *nécessité* de l'*enseignement* ecclésiastique pour la facilité et la sûreté de l'intelligence des saintes Écritures. — Belle doctrine de saint Basile à ce sujet; et de saint Pierre Chrysologue, qui la confirme par l'histoire des hérésies. — Exemple particulier du moine dominicain Luther; avec un aveu précieux de Calvin à ce sujet. — Théologie de saint Paul concernant la fin *et le* but des saintes Écritures. — La foi dans l'enseignement de l'*Église fait* l'*office* d'une lumière certaine, sûre, et en facilite l'intelligence. — Comment *les saints* Pères *des premiers siècles,* et l'Église entière ont-ils fait usage de l'Écriture *sainte*; *comment se conduisent* également les âmes pieuses; et les fruits précieux qu'elles en retirent. — Méthodes différentes que les catholiques et les hérétiques emploient pour la lecture de l'Écriture sainte, et différence des effets qu'ils en retirent les uns et les autres.

Certainement, avant saint Grégoire, un grand nombre d'autres pères de l'Église, avaient avec une égale force d'éloquence, insisté sur la nécessité du ministère infaillible de l'Église pour la facile et sûre intelligence des saintes Écritures.

Saint Basile compare nos livres divins à une pharmacie, pourvue de toutes sortes de remèdes à la disposition de tout le monde, pour guérir les infirmités du corps : parce qu'en effet dans l'Écriture sainte sont déposées toutes les vérités, et mis en ordre tous les remèdes pour guérir les infirmités de l'âme, pour retrouver ses forces abattues et les moyens de la relever de ses chutes : *Instructissima officina est, quæ omnia omnis generis quibusvis morbis pharmaca suppeditat* (*Apud. Alap. Encom. Sac. Scrip.*). Saint-Jean Chrysostome reproduit littéralement la même idée ; et il exhorte à chercher dans la lecture de l'Écriture sainte, comme dans une espèce d'officine, les médicaments nécessaires pour les maladies de l'âme : *Comparate vobis Biblica animæ pharmaca* (*Hom. 29 in Gen.*). Cette idée est belle sans doute, mais elle est belle parce qu'elle est vraie : à cause que le beau vient de la vérité, et que toute vérité est belle. Mais la réflexion que fait saint Pierre Chrysologue sur la même idée, n'est pas moins belle ni moins vraie ! Observer, dit-il, qu'il ne suffit pas à un malade pour guérir de ses infirmités, d'avoir à sa disposition une riche pharmacie, ordonnée et disposée suivant les règles les plus exactes de l'art pharmaceutique. Avant tout, il faut un médecin habile, pour indiquer les remèdes convenables au malade, ainsi que le temps et la manière d'en faire usage. Si un tel secours lui manque, la pharmacie avec tout l'appareil de ses nombreux remèdes, loin d'être de quelque utilité à l'infirme, peut lui devenir dangereuse. Parce que dans une telle circonstance, il est obligé, lui qui ne possède aucune con-

naissance en médecine, de choisir lui-même et de combiner ensemble les remèdes qu'il croit les plus convenables; rien de plus facile en pareil cas, que de prendre un poison subtil, pour une antidote salutaire; qui finit par envenimer la maladie et mettre en danger le salut, au lieu de raviver le malade et de le rétablir en santé; ainsi il trouverait la mort dans une officine qui contient tant de remèdes précieux pour prolonger la vie : *Quoties contra lethales morbos antidotum temperat peritia medicorum, si præter artem, præter medicinam, præter tempus accipere præsumat ægrotus, fit periculi causa quod provisum est ad salutem.* Or, il n'en est pas autrement de la parole de Dieu contenue dans la sainte Écriture : L'homme téméraire qui la lit pour se procurer la science du salut éternel, de lui-même et tout seul, avant d'être soumis au ministère de l'Église catholique, avant d'en avoir bien appris la doctrine, avant d'avoir connu par ce moyen les dogmes de la vraie foi, les remèdes salutaires de vie spirituelle, contenus dans le livre précieux, se changent en venins de perdition et de mort : *Sic Dei verbum, si præter magisterium, præter doctrinam præter dogma fidei, scire temerarius præsumat auditor; quod est materia vitæ, fit perditionis occasio.* Il est donc nécessaire, conclut saint Pierre Chrysologue, d'avoir *entendu* la foi avant de *la lire,* puisque, sans l'avoir *apprise* par les soins de la sainte Église catholique, on présume la trouver en lisant l'Écriture révélée; ce livre sacré que Dieu lui-même a dicté pour le bien et pour le salut des âmes, tourne à leur désavantage et consomme leur ruine spi-

rituelle : *Quærendum est igitur, ne per audiendi imperitiam, quod ad profectum nobis divinitus scriptum est, ad animarum veniat detrimentum.* (Serm. Epiph.)

Si ces réflexions, si justes et si solides, avaient besoin de preuves plus abondantes, il suffirait de donner un coup d'œil à l'histoire de toutes les hérésies, pour y puiser une foule de considérations péremptoires en faveur de la doctrine catholique, sur l'infaillibilité et la nécessité de ses décisions en matière de foi. Cette histoire démontre, péremptoirement, que toutes les sectes d'hérétiques qui se sont élevées au sein du christianisme, depuis son origine jusqu'à nos jours, comme des plantes vénéneuses, n'ont servi qu'à infecter et à altérer la beauté du jardin de l'Eglise. Elles ont puisé dans l'Ecriture sainte toutes leurs erreurs, tous leurs délires, toutes leurs extravagances, toutes leurs turpitudes, toutes leurs stupides bêtises contre les dogmes, contre la morale, contre le culte de la vraie foi, contre la Trinité, contre Jésus-Christ, contre Dieu lui-même.

On n'entend pas par là affirmer que les hérétiques mentent impudemment, lorsqu'ils prétendent avoir trouvé, dans les saintes Écritures, leurs doctrines subversives de l'Écriture elle-même. Les hérésies n'ont pas commencé d'abord, dès leur première apparition, par un commentaire sacrilége des saintes Ecritures, mais bien plutôt par un secret orgueil non réprimé du cœur. On a commencé d'abord par imaginer l'erreur, et ensuite on on a cherché dans l'Ecriture une autorité respectable pour l'accréditer, afin de pouvoir présenter, comme révélations divines, les monstrueuses inventions de l'i-

gnorance et de l'orgueil ou de la débauche humaine. Et comment serait-il possible de nier cette vérité, confirmée par l'exemple de Luther et par l'aveu de Calvin? Puisque, quant à Luther, il commence par se révolter contre l'autorité de l'Eglise, et ensuite il cherche à prouver que l'Eglise ne possède aucune autorité; d'abord il accorde à l'Electeur de Brandebourg la permission d'épouser une autre femme du vivant de sa première, afin de s'attirer, par cette lâche complaisance, les faveurs du prince. Et ensuite, l'Evangile à la main, il proclame la prétendue légitimité du divorce; d'abord il épouse lui-même, prêtre et religieux, une religieuse infidèle comme lui aux vœux sacrés et solennels qu'ils ont faits à Dieu; et puis il cherche dans les deux Testaments de la sainte Bible des passages pour pouvoir légitimer son inceste et son sacrilége.

Quant à Calvin, qui, sans s'aveugler, devait parfaitement connaître le fond du caractère distinctif des hérétiques et l'esprit même des hérésies, voici les paroles sorties de sa plume : « Finalement, voici la cause principale du mal : une fois qu'on a inconsidérément avancé une doctrine quelconque, on cherche à la soutenir et à la défendre obstinément par tous les moyens. » Alors on a recours au livre des Oracles divins pour y trouver l'apologie de ses propres erreurs; et à force d'en torturer tous les textes, d'en forcer et tirailler toutes les expressions, d'en dénaturer l'esprit et de faire parler le sens particulier, il n'y a rien, bon Dieu ! que d'une manière ou d'autre on ne puisse faire dire à l'Ecriture sainte ! Et voilà aujourd'hui le moyen de paraître savant : lire et

relire la sainte Ecriture; mais pour l'approprier à son jugement particulier et la faire servir d'appui à ses propres habitudes. Or, que peut-on imaginer de plus coupable qu'une telle tactique? Cependant Calvin osa, sans scrupule, ajouter des choses encore plus sacriléges et plus impies : *Tandem (quod est mali caput) dum obstinate tueri pergunt, quod semel temere effutiverunt; dum oracula Dei consulunt, ex quibus errorum suorum patrocinia quærant : ibi, Deus bone! quid non inveniunt! Quid non depravant atque corrumpunt, ut ad sensum suum, non dico, inflectant, sed et vi incurvent! Hæccine est discendi via : Versare et volutare Scripturas, ut libidini nostræ serviant, ut sensui nostro subjiciantur, quo nihil est stolidius (Apud Beerlinkium, Theatrum Vit. hum. Art. Hæretici).*

Quel discours! quel aveu! malheureux et coupable Calvin! Comment n'as-tu pas vu qu'en écrivant ainsi, tu faisais ta propre histoire d'une manière honteuse, tout en souscrivant ta condamnation!

Donc, sans prétendre nier que la plupart du temps les hérétiques ont invoqué l'autorité de l'Ecriture sainte, plutôt dans l'intérêt de leurs erreurs et de leurs passions que dans l'intérêt de la vérité, il n'en est pas moins vrai, selon l'observation de saint Irénée, qui connaissait si bien les hérétiques, puisqu'il a écrit et combattu contre toutes les hérésies de son temps; il n'en est pas moins vrai, disons-nous, que le malin Esprit, pour faire illusion aux simples, s'est efforcé toujours à couvrir ses tromperies et ses mensonges du voile sacré contenu dans la vérité de nos saintes Ecritures, et

que, par une diabolique inspiration, les hérétiques de toutes les époques ont tous fait la même chose. *Diabolus mendacium abscondit per Scripturam: quod omnes hæretici faciunt.* (S. Iræn. Hæres. § 21.) Et les livres sacrés de la Bible se sont constamment changés en leurs mains, de remède de vie en venin de mort pour leurs propres âmes et pour celles des personnes séduites par leurs sophismes et entraînées à la perdition par ce prestige!

La sainte Ecriture, comme la tradition, a été laissée en dépôt à l'Eglise par Dieu lui-même, qui l'aide à décider toutes les questions pour maintenir pures les doctrines de la vraie foi. Elle a fourni des matériaux très-précieux aux docteurs et aux saints Pères pour expliquer ces mêmes doctrines aux théologiens pour les enseigner, aux apologistes pour les défendre, aux prédicateurs évangéliques et aux écrivains ecclésiastiques pour en tirer des enseignements et des exemples propres à réveiller la religion, à corriger les vices, à inculquer la vertu, à guider les fidèles dans les sentiers de la vie intérieure. C'est en cela, selon saint Paul, que se restreint l'importance et l'utilité de l'Ecriture sainte : *Omnis Scriptura, divinitus inspirata, utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum in justitia.* (II. Timoth. III.)

L'Ecriture sainte, dit encore l'Apôtre des nations, est une lecture également avantageuse et agréable à l'âme fidèle qui croit déjà et qui espère en Dieu, puisqu'elle y trouve des exemples de patience, des motifs de consolation par lesquels elle peut toujours fortifier sa foi, ra-

nimer ses espérances : *Quæcunque scripta sunt, ad* NOSTRAM *doctrinam scripta sunt, ut per patientiam et consolationem Scripturarum spem habeamus.* (Rom. XV.) Mais ce livre divin ne nous a pas été laissé afin que toute personne, indépendamment de l'autorité et du ministère de la prédication de l'Eglise, y trouve la règle de sa foi et de sa conduite, et cherche à se faire une religion à part selon l'inspiration de son propre génie. Cette méthode, capable de rendre difficile à tout le monde et impossible à l'immense majorité des personnes la connaissance de la véritable religion, n'est pas certainement sortie de l'esprit de Dieu, qui, dans sa miséricorde, veut que cette connaissance soit facile pour tout le monde.

Il est vrai que le langage des livres sacrés, qui ne ressemble en rien aux livres produits par l'esprit humain, est simple, naïf et accessible à tous les hommes ; mais, selon la remarque de saint Augustin, les significations de ce Code sont souvent profondes et voilées, de sorte que très-peu de personnes sont en état de les pénétrer. *Modus ipse dicendi, quo sacra Scriptura contexitur, quamquam omnibus accessibilis, paucissimis tamen penetrabilis est.* (Epist. VIII ad Volus.) Comment donc serait-il possible que toute personne, et sans parler ici de celles qui sont sans instruction, affectées d'idiotisme ou tout à fait illettrées, mais instruite, éclairée, pourrait-elle toute seule, avec ses propres lumières, trouver dans un livre si étendu, si mystérieux, et en beaucoup d'endroits très-obscurs, un sens clair, précis, déterminé, des dogmes essentiels à la foi, des devoirs nécessaires à pratiquer?

L'Écriture sainte est donc loin de suffire toute seule à chacun de nous, pour trouver et établir avec facilité la véritable foi ; la profession de la foi doit précéder pour entendre facilement, pour goûter l'Ecriture sainte et en faire un aliment salutaire de l'âme. La lumière qui vient de l'Ecriture sainte est divine, parce que Dieu en est l'auteur ; mais la lumière qui vient de l'enseignement de l'Eglise n'est pas moins divine, parce que l'Eglise est l'œuvre de Dieu et assistée de Dieu. Or, la foi en la doctrine de l'Eglise est la véritable lumière qui doit nous servir de guide pour trouver la lumière contenue dans nos livres sacrés ; c'est ainsi que s'accomplit la prophétie de David, qu'un jour les vrais fidèles, avec l'aide d'une lumière divine, auront la connaissance d'une autre lumière également divine : *In lumine tuo videbimus lumen.* (Psal. xxxv.)

Celle-ci est donc l'unique lumière certaine et sûre, comme elle est manifeste, splendide et constante sans interruption, pour ne pas tomber dans l'erreur, en lisant la sainte Ecriture de la Bible. Lorsque l'âme fidèle commence à connaître et à croire à l'enseignement certain, infaillible de l'Eglise ; quelle que soit l'idée, la signification, l'interprétation qui se présente en son esprit pendant la lecture des livres saints, s'il y a la moindre chose de contraire à cet enseignement divin, elle rejette tout ce qui lui est opposé, comme étant certainement faux. Et comme le voyageur qui marche à travers un labyrinthe, tenant d'une main ferme le fil qui lui sert de guide, peut, selon son bon plaisir, parcourir ce labyrinthe sans crainte de s'égarer ; de même l'âme chré-

tienne, éclairée et guidée par les doctrines de l'Eglise, qu'elle possède continuellement en son esprit, peut parcourir, à l'époque de l'âge mûr, le grand livre des oracles divins et de la vérité éternelle, en envisager la beauté, en sentir la force, en recevoir la lumière qui agrandit son esprit en le réjouissant; en éprouver la douceur qui enivre et élève le cœur : sans aucun danger de se laisser entraîner aux égarements de l'hérésie dans lesquels la raison se décourage et se perd inévitablement lorsqu'elle est livrée à elle-même.

C'est ainsi que l'ont pratiqué tous les saints Pères, tous les docteurs, tous les solitaires du désert, tous les grands théologiens, tous les écrivains pieux, tous les saints et toutes les âmes sublimes et parfaites qui, depuis dix-huit siècles, ont paru et brillé sur la terre pour embellir le ciel mystique de l'Eglise, ou par la sublimité de leurs doctrines, ou par l'héroïsme de leurs vertus. Plusieurs d'entre eux, sans jamais avoir appris d'autre livre que la sainte Ecriture, par la méditation incessante ou la lecture continuelle de ce Code divin, sont devenus des prodiges de science chrétienne, et y ont trouvé toute sorte de secours, pour expliquer toutes les vérités de la religion, pour détruire, anéantir toutes les erreurs de l'esprit humain, pour persuader toutes les vertus, détruire tous les vices. Ce livre divin, dans leurs mains, était une mine inépuisable, une source continuelle et non interrompue de lumières, de doctrines, de vérités, de sentiments affectueux, à l'aide desquels, après avoir enrichi et délecté leur propre esprit, ils enrichissaient et comblaient de charmes ineffables l'esprit des autres chrétiens.

C'est-à-dire que, comme l'avait encore prédit un prophète, parce qu'ils se sont profondément humiliés, se croyant de très-petits esprits, ils ont compris l'esprit de Dieu, comme des anges, et l'ont annoncé à leurs semblables, comme des apôtres; leur humble foi leur a procuré une intelligence céleste, une éloquence divine: *Credidi propter quod locutus sum: ego autem humiliatus sum nimis.* (Psal. cxv.)

C'est ainsi que toute âme vraiment chrétienne qui se met à lire la sainte Ecriture avec un esprit plein de foi en ses mystères et en la doctrine de Jésus-Christ, qui a été enseignée d'une manière claire, précise et nette par le ministère infaillible de l'Eglise, cette âme trouve facilement, dans toutes les pages de l'Ancien Testament, non moins que dans celles du Nouveau, Jésus-Chrit, ses mystères, sa doctrine. Elle l'aperçoit dans toutes les histoires, le reconnait dans toutes les prophéties, le devine et le découvre sous tous les voiles des figures, parce que la véritable foi qui la guide c'est l'amour: et l'amour devine à une grande distance; et, au milieu de la confusion d'une multitude d'objets divers, il distingue la voix chérie de l'objet aimé, et si les sens s'aveuglent, le cœur ne s'aveugle point, lorsque, avec un tendre épanouissement, il est averti de la présence de son bien-aimé. A cause de cela, l'âme fidèle, dans la lecture des livres saints, trouve le moyen de se raffermir de plus en plus dans la foi qui lui sert de guide; des motifs d'augmenter toujours davantage l'amour de Dieu qui lui sert d'interprète, et sa confiance en les promesses divines qui sont son apanage; et plus elle lit ce livre sacré, plus elle

en savoure les délicieuses inspirations; plus elle y prend de goût, plus elle l'aime; plus elle l'aime, plus elle l'admire, et plus elle l'admire, plus elle le comprend. Elle trouve à chacune de ses pages des interprétations heureuses, des explications claires, des applications exactes, des doctrines importantes, des enseignements salutaires, des pratiques pieuses, des exemples efficaces; elle acquiert, dans un jugement plus droit, une intelligence plus claire, plus élevée, des sentiments plus nobles, un goût plus exquis, un amour plus fervent et plus pur des choses divines; elle pénètre jusque dans leur moelle, entre dans leur intérieur et découvre la manne ineffable que la bonté de Dieu a cachée dans ce livre divin, comme dans une arche nouvelle : manne céleste qui fournit toutes sortes de remèdes efficaces aux plaies de l'âme; qui contient toute science, qui surpasse tout amour, qui prépare toute sorte de comfort et confirme pleinement la vérité de cette prophétie du saint roi David : « La parole de Dieu distille une douceur, un charme plus agréable que le miel, le goût spirituel de l'âme vraiment humble, aimante et fidèle : *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua : super mel ori meo.* (Psal. CXVIII.)

Voilà donc l'une des nombreuses différences qui existent entre les catholiques et les hérétiques qui s'occupent également à la lecture des saintes Ecritures; le catholique y cherche l'*aliment* de sa foi; l'hérétique y cherche la foi elle-même comme dans son *principe.* Le catholique commence par *croire* pour *comprendre;* l'hérétique veut d'abord comprendre avant d'arriver à croire. Cependant il a été écrit : Si vous voulez comprendre,

commencez par croire : *Fide intelligimus.* (Hebr. II.) Et celui qui ne commence pas d'abord par croire, n'arrive pas non plus à comprendre : *Nisi credideritis, non intelligetis.* (Is. Jux. Sept.) Qu'arrive-t-il de plus? Le catholique, qui commence par croire et cherche à comprendre, arrive à comprendre sans cesser de croire. L'hérétique, au contraire, qui commence par vouloir comprendre, pour arriver à croire, ne trouve jamais une règle certaine et déterminée pour croire, et finit par ne plus rien entendre aux saintes Ecritures. Ceux qui ont l'humilité de la foi, en ont par surcroît, et pour prix, le plus souvent, l'intelligence. Et tels présument en avoir l'intelligence, qu'ils n'y comprennent rien; la foi leur est interdite, et sont de plus en plus privés de leur propre intelligence naturelle, jusqu'à devenir, en punition de leur orgueil, les malheureux jouets de tous les doutes, de tous les délires, de toutes les erreurs, accomplissant ainsi en eux-mêmes cet oracle formidable de Jésus-Christ : Celui qui possède aura encore davantage et vivra dans l'abondance; celui qui ne possède point ne trouvera rien; et si par hasard il lui reste encore quelque chose de son propre fonds, il se le verra certainement enlever : *Qui habet dabitur ei, et abundabit; qui autem non habet, et quod habet auferetur ab eo.* (Matth. XIII.) O fortunée ignorance de la foi! et malheureuse science de l'orgueil! L'une est la perdition des âmes, et l'autre est leur salut?

XII

On démontre par le fait des missions des hérétiques, comparées avec les missions des catholiques, que le seul enseignement de l'Église catholique est le moyen le plus facile et le plus propre pour convertir toute espèce d'infidèles au christianisme. — Le missionnaire hérétique est un voyageur sans mission légitime. — La première condition, la condition essentielle, pour prêcher avec succès l'Évangile, c'est la légitimité de la mission dont le missionnaire catholique seul est pourvu. — Examen de ces deux sortes de missionnaires, dans leur départ, pendant leur voyage, et à leur arrivée. — Grandeur et noblesse du missionnaire catholique, nonobstant sa pauvreté. — Occupations des deux missionnaires. — Les missions protestantes, loin d'attirer les infidèles au christianisme, presque toujours les en éloignent.

Mais, de la profondeur des théories, passons à l'examen plus facile de la pratique, et considérons l'enseignement de l'hérésie et celui de l'Eglise catholique appliqués à l'œuvre de la conversion des païens. Parce qu'ici la présomption de l'hérésie se montre encore plus ouvertement; et que n'a-t-elle pas osé pour se donner un air de vérité, s'accréditer et se faire valoir? Non contente de faire de l'Ecriture, laissée à la libre interprétation de chacun, la règle de toute foi pour les chrétiens, elle s'est imaginé d'en faire un moyen de conversion pour les païens. Il y a près de cent ans que la *propagande protestante*, voulant faire concurrence à la *propagande catholique*, répand au sein des peuples mahométans et parmi les idolâtres un grand nombre d'exemplaires de la Bible, croyant, par ce moyen, pouvoir les convertir. Ainsi, au moment où le monde s'y attendait le moins,

et pouvait le moins s'y attendre, l'hérésie s'est transformée, d'un seul trait, en instrument de *conversion*, se prenant du beau désir de propager le christianisme parmi les infidèles. Elle, qui a tout fait, tout dit, tout écrit pour l'éteindre parmi les chrétiens ; elle a la prétention de régénérer en Jésus-Christ, par le baptême, les âmes. Elle qui, par le schisme funeste qu'elle a introduit au sein de l'Eglise, a fait périr et détruit encore chaque jour tant d'âmes qu'elle enlève à Jésus-Christ ! Mais, comme quelquefois le loup se couvre de la peau des brebis, le mercenaire se transforme en pasteur, le traître se déguise sous la douce figure d'un ami, l'homme avare et parasite, qui vit du bien d'autrui, affecte quelquefois de se montrer généreux de son propre fonds ; et l'usurier, dont la profession est de tarir toutes les sources du commerce de la vie, parle d'amour de ses semblables ou de philanthropie, et s'exerce avec zèle pour sauver quelques particuliers des étreintes de la mort ! ! !

A cause de cela, jetons un coup d'œil sur les folles entreprises des protestants, qu'il leur plaît d'appeler *missions*, et qui ne sont que *dérisions sacriléges* tout à la fois et ridicules, du plus saint et du plus auguste ministère, l'apostolat chrétien. Et voyons comment la méthode adoptée par l'hérésie pour faire connaître aux infidèles la religion chrétienne, est difficile, vaine et infructueuse ; tandis que l'enseignement tout seul des missionnaires de l'Eglise véritable est si facile, solide et fécond.

Et d'abord, selon saint Paul, pour prêcher avec fruit et succès, il est nécessaire d'être *envoyé par l'autorité*

légitime. qui seule possède le pouvoir d'envoyer et de confier des missions à qui il lui plaît : *Quomodo prædicabunt nisi mittantur?* (Rom. x.) Et maintenant, qui est-ce qui envoie les missionnaires protestants? Plusieurs d'entre eux, les méthodistes, par exemple, se donnent eux-mêmes la mission de prêcher l'Evangile, et, à défaut d'une autorité quelconque qui les *envoie*, ils se *commissionnent eux-mêmes*. Missionnaires singuliers, ambassadeurs bizarres, qu'aucune autorité ne reconnaît, et qui peuvent s'intituler, à cause de cela : *Envoyés non envoyés !!!* D'autres sont envoyés par la *Société biblique* ou par la *Société pour la propagation de la foi*, qui siége à Londres, ou par la reine d'Angleterre, en sa qualité de *grande prêtresse* de l'Eglise anglicane ; mais une société particulière, une Eglise nationale, peuvent envoyer des gens de leur confiance pour faire des découvertes et gérer leurs propres affaires, sans avoir le droit certainement qu'elles s'arrogent, à tort, d'établir des missions pour propager l'Evangile, entendu selon leur esprit privé. Les souverains des nations peuvent envoyer des armées pour conquérir matériellement le monde, et non pas des missionnaires pour le convertir. Et comme ils ne peuvent pas donner une *mission* qu'ils ne possèdent pas eux-mêmes; ainsi leurs missionnaires sont des missionnaires sans mission, ou des *envoyés non envoyés légitimement*. A moins qu'ils ne veuillent dire : qu'ils ont cette mission d'eux-mêmes ; et alors c'est une mission de la politique, de curiosité, d'avarice, d'orgueil.

Or, comme Jésus-Christ seul a pu donner mission aux apôtres, puisqu'il l'avait lui-même reçu de son Père qui

est dans les cieux, Dieu vivant en lui et avec lui : ***Pater in me est et ego in Patre.*** (Joan. x.) ***Sicut misit me vivens pater, et ego mitto vos.*** (Joan VI.) De même l'Eglise catholique toute seule peut *envoyer* des prédicateurs, parce qu'elle-même a reçu mission de Jésus-Christ qui vit en elle et avec elle : ***Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.*** Parce que c'est à elle, et non pas aux cabinets politiques, ni aux académies de docteurs et de savants, ni aux sociétés de commerce, ni aux bourses de spéculateurs, que le monde a été assigné pour être évangélisé, toutes les nations pour être instruites, baptisées et conduites dans les voies de la foi véritable du salut éternel : ***Euntes in mundum universum prædicate evangelium omni creaturæ. Docete omnes gentes, baptizate eos... Qui crediderit, et baptizatus fuerit salvus erit.***

Par conséquent le missionnaire catholique tout seul, qui reçoit son mandat du vicaire de Jésus-Christ, comme ce pontife a reçu le sien de son divin chef, le missionnaire catholique tout seul, qui reçoit son mandat du souverain gouverneur, chef et représentant de l'Eglise universelle, est envoyé de cette Eglise et peut parler en son nom comme étant son délégué et représentant lui-même de l'auguste chef de l'Eglise qui l'a délégué. Le missionnaire catholique tout seul possède une mission aussi réelle et légitime que sublime et élevée, et ce *missionnaire* est réellement un *missionnaire envoyé.*

Certes, qu'il y ait des hommes de bonne foi et généreux, et parmi les protestants il s'en trouve un grand nombre, qui, dans un but moral et de religion, contribuent de leurs biens à maintenir les missions de la so-

ciété biblique et du gouvernement royal d'Angleterre; ce n'est plus un secret pour le monde que le but de ces étranges *missionnaires*, en apparence religieux, est réellement politique et financier ou commercial. On a la prétention, par ce moyen, d'étendre le nom et l'influence des Hollandais, des Russes, des Anglais, plutôt que la gloire du christianisme; d'attirer des sujets au roi, plutôt que des disciples à Jésus-Christ; d'établir plutôt des dépôts de commerce que des chaires évangéliques; d'être plutôt les places de commerce que l'empire de la foi. Mais la calomnie la plus audacieuse pourrait-elle jamais oser attribuer un but aussi mesquin, des intentions aussi intéressées aux missions des catholiques? Quelque chrétien que soit un gouvernement, ses entreprises religieuses feront toujours suspecter que la politique et l'intérêt national ou dynastique y ont toujours une grande part dans les causes qui les ont déterminées. Les seules missions du Souverain Pontife de Rome ont un but si manifestement spirituel et chrétien, qu'il n'est même pas possible de suspecter les missionnaires catholiques d'avoir une autre fin, dans leurs voyages, que de prêcher l'Evangile, de convertir les âmes, de civiliser le monde.

Considérez ensemble les deux missionnaires, le missionnaire protestant et le missionnaire catholique; et, par la manière dont ils s'acheminent chacun vers leur mission, vous verrez clairement qu'ils ne suivent pas le même chemin, n'ont pas le même but ni la même fin, et que les fruits qu'on doit attendre de leur mission ne sont pas non plus les mêmes.

Voyez-les, tous les deux, déjà embarqués sur le même vaisseau qui doit les transporter, soit dans l'Océanie, soit à la Chine. Le missionnaire protestant est ordinairement un fashionable damoiseau, tiré aux quatre épingles, qui mène avec lui sa jeune femme et ses petits enfants, avec un ou plusieurs serviteurs à gages pour accompagner la famille entière, suivant l'usage des touristes anglais de bonne maison : il s'amuse à jouer aux cartes, sur le bord, avec les joyeux marins du navire qui le transporte à sa mission, il boit avec eux des liqueurs spiritueuses pour trahir l'ennui de la traversée, et mêle souvent la fumée d'un doux calumet à celle des vapeurs lancées en l'air par la machine du vaisseau ; cet homme, d'ailleurs, entièrement costumé en laïque mondain, est le missionnaire protestant, tout profane dans ses habits, dans ses discours, dans ses manières ; tel est le *missionnaire protestant*, qui se dit chargé d'une mission sacrée ! Examinez son équipement de voyage, qu'y trouverez-vous encore ? quelques ballots de bibles traduites en une langue que lui-même ne sait parler ni comprendre ; quelques caisses de marchandises qu'il est chargé de vendre ; des échantillons en paquets de plusieurs manufactures nouvelles, qu'il s'est chargé de recommander et d'accréditer ; pour des échanges qu'il a procuration de consommer ; des livres de compte, et, en un mot, toute sorte de mobilier indispensable à un négociant qui va s'établir quelque part ; enfin, une garderobe riche d'habits, fournie de toutes sortes d'objets agréables et de luxe, ou de tout ce qui peut contribuer à procurer une existence confortable, comme on dit, c'est-à-dire riche.

aisée, délicieuse pour lui et pour toute sa famille. C'est ainsi que les plus probres de ces missionnaires protestants partent pour aller convertir les âmes au christianisme, faisant suivre avec eux leur femme et leurs enfants! Est-ce un homme de ce genre qui est apte à prêcher le mystère de la croix et la vertu de l'Evangile? Quelle dérision! quelle imposture! quelle folie!

Voyez, au contraire, le missionnaire catholique à côté du missionnaire protestant. C'est un pauvre prêtre, ou un pauvre religieux, modeste dans ses habits, humble dans sa contenance, affable dans ses manières, mais annonçant dans tout son extérieur une convenable gravité, de la réserve, de la pudeur. Otez un peu de temps donné au repos indispensable à l'esprit et au corps et une réfection modérée, il est constamment occupé à de pieuses lectures ou à des prières continuelles et ferventes; et s'il se mêle quelquefois avec les passagers ou avec les marins de l'équipage, ce n'est que pour les instruire par ses discours, ou les édifier par ses exemples : et tandis que le premier, malgré son luxe, sa bizarrerie, sa politesse, n'inspire pour lui que l'indifférence ou le mépris, l'autre, nonobstant la gravité de sa tenue et sa pauvreté, finit par attirer sur lui les regards, la vénération et l'amour de tous les passagers et de l'équipage entier. Il n'est pas rare que le missionnaire protestant, comprenant intérieurement son infériorité immense en face du missionnaire catholique, lui cède le pas à table et au cercle de la conversation, et honore en lui un caractère, une dignité qu'il comprend lui faire défaut à lui-même. La malveillance n'est pas toujours maîtresse de

refuser à la vraie dignité, à la vertu, l'hommage légitime qui leur revient de droit. Il est vrai que le missionnaire catholique n'a pas d'autre richesse que sa foi, son zèle et son courage évangélique. Quelques ornements sacrés pour la célébration du saint sacrifice, un bréviaire, un crucifix, un Evangile, et l'habit qu'il porte sur le dos forment tout son équipage. Certainement personne ne se méprendra sur les apparences ; et ce missionnaire sera un jour d'autant plus riche de trésors dans le ciel, qu'il est actuellement privé des richesses de la terre; plus il est méprisable aux yeux d'un vulgaire mondain, plus il est grand aux yeux de Dieu. Il a reçu la mission d'aller prêcher l'Evangile qui lui a été donnée par celui-là qui seul a le pouvoir de la conférer sur terre : il a le pouvoir de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ, et de consacrer, avec le sang de cette auguste et divine victime, les contrées de la superstition et de la barbarie; il a le pouvoir de convertir, de baptiser, d'absoudre, de former un nouveau peuple à Jésus-Christ. Et cet homme tout seul, pauvre et sans armes, vaut à lui seul une armée rangée en bataille... je me trompe, il vaut plus qu'une armée, plus que toutes les armées du monde entier; car toutes les armées du monde peuvent le *conquérir :* ce pauvre prêtre a le pouvoir de le *convertir*. Il est seul, mais revêtu du caractère de légitime *envoyé de Dieu*, il porte en lui les destinées éternelles de tout un peuple, peut-être de plusieurs peuples, auxquels, comme un ange, instrument de la miséricorde divine et de la prédestination, il va ouvrir les portes du ciel par les plus impénétrables desseins de la Providence. Sa pau-

vreté elle-même, et l'habit modeste dont il est revêtu, est la preuve de sa dignité, de sa grandeur, de sa mission. Cet Evangile, ce crucifix, cette pierre pour la célébration du saint sacrifice, sont des armes d'une puissance immense et les insignes de la plus noble des principautés.

Le missionnaire catholique est faible, infirme, il ne vaut rien selon le monde : soyez donc certain qu'il finira par conquérir le monde, puisqu'il y a dix-huit siècles que l'homme, tombé au dernier degré de la faiblesse, est l'instrument de la puissance et le ministre des grands desseins de Dieu ; et que ce même Dieu n'accorde qu'à la faiblesse, à l'humilité, à l'être méprisable, à celui qui n'est rien selon le monde, le privilége de vaincre le monde même, de l'humilier, en détruisant les vices et les erreurs, pour le sanctifier et le convertir : *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat fortia : et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.* (I. Cor. I.)

O sublime entreprise ! ô magnifique et noble ministère du missionnaire catholique auquel n'entend rien le missionnaire protestant, et dont il ne diminue en rien l'étendue ! Celui-ci n'est revêtu que d'un caractère civil et humain ; sa *commission* lui vient de l'homme ; l'autre est imprégné d'un caractère surnaturel et pourvu d'une *mission* toute divine. L'un va prostituer le titre sacré de missionnaire de Jésus-Christ à des intérêts purement humains et profanes ; l'autre sacrifie tout intérêt profane au triomphe et à l'exaltation du saint nom de Jésus-Christ. L'un va développer les passions humaines et les augmenter, l'autre a pour mission de les corriger et de

leur donner le plus noble de tous les objets, le salut éternel. L'un va scandaliser les âmes, et l'autre doit les sauver. L'un est l'agent de l'intérêt, l'autre est le ministre de la charité. L'un va pour étendre le commerce, l'autre l'Evangile. L'un va pour former des esclaves au pouvoir civil, l'autre va régénérer des enfants pour notre Père qui est dans le ciel. En un mot, le missionnaire hérétique n'est en réalité qu'un *commis voyageur;* le missionnaire catholique, seulement, est un apôtre chrétien, un *dispensateur des mystères de Jésus-Christ.* (I. Cor. IV.) Qu'ils sont donc beaux ses pas sur la terre! que ses desseins sont précieux et ses entreprises nobles et magnifiques! il est le canal par lequel les biens du ciel descendent sur la terre; il est l'évangéliste et le médiateur de la paix entre les hommes et Dieu : « *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona.* (Rom. X.)

De là, le missionnaire catholique, avant d'arriver à sa destination, peut avec une sainte allégresse et avec une entière sûreté, donner la raison de son ministère et dire aux peuples : Je suis un serviteur, un ambassadeur de Dieu créateur de l'univers, et de son Fils unique Jésus-Christ, envoyé par celui qui le remplace sur terre, pour vous instruire sur la véritable religion; vous proposer les conditions d'une sincère réconciliation et de paix entre Dieu et vous, et en même temps vous placer sur le chemin du salut éternel. Ma pauvreté, les privations auxquelles je me suis condamné, les dangers auxquels je m'expose, que je me prépare, et la mort même qui peut-être m'est réservée, sont pour vous une dé-

monstration claire et une preuve incontestable que je ne viens pas au milieu de vous pour m'attribuer vos richesses temporelles, mais pour sauver vos âmes. Telles sont les lettres patentes authentiques de mon ambassade auprès de vous. *Pro Christo legatione fungimur, obsecrantes vos : reconciliamini Deo* (II Cor. v). Au contraire, celui qui se dit missionnaire parmi les hérétiques, ne doit pas être peu embarrassé, pour répondre, sans illusions et avec clarté, sans être confondu, sans rougir, à l'infidèle qui l'interroge en lui disant : *Qui êtes-vous ? Qui vous envoie ici ? Que venez-vous faire parmi nous?* L'unique réponse plausible qu'il pourrait faire à de telles demandes serait bien celle-ci : « Je suis un mystère, un être indéfinissable à mes propres yeux. Comment et pourquoi suis-je venu au milieu de vous? vous en jugerez par les faits. »

Et les faits, en réalité ne tardent pas à démontrer la condition du personnage, le *caractère de sa mission.* Vous ne vous attendez pas qu'à peine arrivé dans une contrée idolâtre, il commence à acquérir péniblement la connaissance du langage du pays, qu'il en étudie les habitudes ; qu'il s'informe des moyens les plus convenables pour détruire les préjugés, les superstitions, renverser les idoles, de renverser les faux temples, de sauver les âmes, d'établir une église, de répandre la connaissance et l'amour de Jésus-Christ. Non, vous attendez que, débarrassé des ces soins, transporté par son zèle, fort de sa confiance en Dieu, et de l'espérance de prouver à ses semblables la vie éternelle, et de trouver lui-même dans une aussi noble occasion, une mort certaine,

il laisse là sa famille et l'abondance d'un pays habité, pour pénétrer dans l'intérieur des terres qui dévorent leurs propres habitants ; qu'il s'égare dans les bois et dans les forêts, par monts et vallées, sous un ciel ruineux, un climat pestilentiel, et à travers tous les éléments, il recherche les familles des sauvages, qui mènent une vie semblable à celle des bêtes féroces dont elles habitent les cavernes ; et qui avec une patience invincible et au milieu d'horribles souffrances, avec un courage sublime, en face de dangers sans cesse renaissants sur leurs pas, avec une constance longanime en un terrain qui ne produit que par les épines de la persécution, à la culture incessante du zèle, s'occupe à humaniser ces monstres aux formes du christianisme, et avec la force de la parole et encore plus de l'exemple, d'une industrieuse et héroïque charité, commence d'abord à les faire hommes, pour les rendre plus tard chrétiens. Rien de tout cela : cette conduite est précisément celle du missionnaire catholique, qui déjà s'est mis à l'œuvre, et commence d'en ressentir le fruit. Ce sacrifice entier et sublime, que l'homme fait de lui-même à la gloire de Dieu, au salut des hommes, l'envoyé de l'hérésie n'est pas seulement capable de le comprendre, encore moins de le suivre et de l'imiter.

L'erreur, même arrivée à l'état de fanatisme, ne saurait inspirer des sentiments aussi supérieurs à la condition humaine, et que la vérité divine peut seule suggérer, parce qu'elle seule procure encore l'aide surnaturel, la grâce de les mettre en pratique. Pourtant, si un seul missionnaire de l'hérésie protestante avait

jamais fait quelques-unes de toutes les choses que chacun des missionnaires catholiques accomplit chaque jour pour la propagation du christianisme, on l'ignore dans le monde et on l'ignorera certainement toujours.

C'est pour de bonnes raisons que le missionnaire protestant ne fréquente pas les contrées qui ont les plus grands besoins de secours spirituels ; mais celles qui sont les plus capables de procurer de grands avantages temporels. Son zèle biblique, préfère toujours les pays qui fournissent en plus grande quantité les produits du commerce, à ceux qui présentent un plus grand nombre d'âmes à convertir; il ne s'établit pas dans l'intérieur des terres, mais sur les bords de la mer, et le plus près possible d'une forteresse élevée par la nation à laquelle il appartient, par le gouvernement dont il est l'envoyé ; dans la position la plus commode, la plus riante, la plus salubre : il s'établit, lui, sa femme et ses enfants; il se construit une maison, il acquiert une terre, il achète des esclaves dans les pays à esclaves, il établit des fabriques, fonde des manufactures, il entreprend en un mot toute sorte de commerce.

Que ce soit là, véritablement les œuvres du ministère de ces apôtres qui n'ont rien de ce qui constitue l'apôtre, nous l'avons appris de leur propre bouche. Dans leur *journal*, destiné à faire connaître leurs œuvres, ils ne cessent pas de publier eux-mêmes, pour l'édification du monde, les impressions et les succès de leurs *missions*, qu'ils appellent *évangéliques*, parce que, les pauvres hommes, ne peuvent pas dire *catholiques, universelles.* En voici un petit essai, assez nouveau et récent ; il re-

monte à un numéro du mois d'août 1851, du journal protestant intitulé : *Le journal des missions évangéliques;* il contient le rapport ci-après, signé par M. J. Lauga, missionnaire protestant en Afrique : « Le 10 août, on a travaillé à la forge et on a terminé des gonds de croisée ; le 12, on a semé des légumes ; le 13, on s'est appliqué à forger ; le 14, on a raccommodé un chariot ; on a planté des arbres, et couché quelques ceps de vigne ; le 15, jour de dimanche, nous avons eu une nombreuse réunion. On a écouté attentivement un sermon sur ce texte : *Heureux ceux qui sont affligés, parce qu'ils seront consolés.* Puisse la tristesse, dont l'homme ne se défait jamais entièrement, devenir plus universelle parmi nos frères ! Le 17, on a raccommodé une roue de fourgon qui était près de tomber en pièces. » O impressions apostoliques vraiment dignes de l'admiration du monde entier ! Mais voici la plus édifiante des nouvelles, par laquelle le zélé missionnaire conclut ce *rapport* déjà si édifiant, et qui, par sa publication en Europe, a dû faire tressaillir de joie toutes les églises protestantes : « Je suis content, dit-il, de vous annoncer que, le 19 de ce mois, ma chère épouse, a mis heureusement au monde un bambinet, que j'ai projet d'appeler *Eugène* à son baptême. La mère et le fils se portent bien ; grâces en soient rendues à notre Dieu le Père. »

O mission vraiment évangélique bénie du ciel ! O événement vraiment extraordinaire et digne d'éternelle mémoire ! La femme du missionnaire Langa est accouchée d'un bambinet ! O zèle vraiment prodigieux de cet excellent ministre *évangélique !* ne pouvant conver-

tir les âmes, il s'occupa du moins à mettre au jour des enfants, et à multiplier les sujets du roi, s'il ne peut attirer les infidèles à Jésus-Christ! Du moins, la calomnie ne saurait cette fois accuser les missions évangéliques de stérilité! Lecteurs catholiques, vous riez déjà d'une part, et vous frémissez de l'autre, en présence d'aussi ridicules et d'aussi impudentes profanations du ministre apostolique; et vous avez raison. Mais souvenez-vous bien qu'il ne vous est pas permis de rire et d'être heureux de toute autre chose que du bonheur d'appartenir à la véritable religion, au sein de laquelle vous avez puisé des idées justes, sublimes, magnifiques, de l'apostolat chrétien; et au contraire, puisque l'homme qui est hors de l'Eglise n'y entend rien, et encore moins n'y peut rien; à cause de cela vous le voyez publier avec une bonhomie si parfaite et sans rougir, sous le titre d'*Impressions Evangéliques*, d'aussi pitoyables inepties, qui prouvent la perte du sens commun et de toute idée juste du saint ministère chrétien, non moins dans ceux qui sont destinés à les lire, que dans ceux qui les écrivent.

Mais finalement, jusqu'où l'envoyé de l'hérésie se rappelle-t-il que, par une combinaison heureuse, il réunit la double qualité de missionnaire anglican et de trafiquant commercial? S'il a des bénéfices considérables comme négociant, il émarge aussi comme missionnaire charger d'évangéliser une pension ou traitement qui n'est pas à dédaigner. Voyons-le donc mettre la main à la sainte entreprise qu'il a faite et commencer à distribuer des bibles dans une contrée : si encore

ceux à qui il donne ce livre savaient lire, même sans le comprendre, puisque dans les rapports annuels, il faut qu'on puisse dire qu'on a distribué tant d'exemplaires de la Bible ! Mais comme il est nécessaire de pouvoir rapporter, avec le nombre des lecteurs de ce livre, celui des personnes converties à la religion de l'Ecriture sainte, voici le bon missionnaire, qui rivalise de zèle avec son excellente femme, qui lui sert de missionnaire adjoint, pour *christianiser* au moins quelques familles, et il insiste avec promesse de récompense et avec menace de châtiment auprès des pauvres infidèles, auprès de ses propres esclaves, pour les engager à se faire chrétiens, sans les instruire autrement des vérités importantes et des devoirs essentiels du christianisme, puisque tout cela doit être fait par chacun et de lui-même avec sa Bible. Maintenant, comme le disait un de ces faux convertis : « C'est une affaire très-commode pour recevoir vingt-deux guinées et éviter la bastonnade, que de consentir à se faire laver avec un peu d'eau (recevoir le baptême) et se dire *chrétien*, sans que cela impose aucune nouvelle croyance ou aucune nouvelle obligation. » A cause de cela, il n'est pas rare de voir cette sorte de chrétiens convertis à tant par tête, convaincus par l'argument *ad hominem* du bâton, et sous le patronage de la mitraille, se dire chrétiens et rester idolâtres, continuant à vivre dans leurs superstitions et dans leurs vices ; et ensuite, lorsque l'espérance du profit ou la crainte de la peine viennent à cesser, revenir à leur infidélité primitive. Voilà le résultat merveilleux des missions protestantes, il est connu de tout le

monde par leurs propres livres et par leurs journaux.

Tout cela n'empêche pas certainement tous ces compilateurs, intrépides d'inepties et d'extravagances, lorsqu'ils peuvent réunir un certain nombre de ces heureuses conversions, qui ne dépassent jamais la dixaine, cela ne les empêche pas d'envoyer en Europe des rapports pompeux et ronflants, dans lesquels ils disent : « Dieu a daigné bénir cette année notre mission. » O misérables hypocrites du véritable apostolat ! Non, non ! ce n'est pas à Dieu, mais au mauvais esprit que vous devez attribuer vos faibles succès ; ce n'est pas à l'efficacité de la grâce, mais à l'attente d'une mesquine récompense temporelle que vous devez rapporter le mérite de vos ridicules *conversions*, qui au fond ne sont que *perversions* funestes. Ce n'est pas Dieu, mais le démon qui s'est servi de votre horrible ministère, pour inoculer à ces néophites sycophantes et feints tous les vices de la civilisation mêlés avec ceux de la barbarie ; pour les faire passer de l'erreur dans le doute, de la superstition dans l'indifférence ; pour les éloigner toujours de plus en plus des voies du salut, puisque vous ne réussissez au fond qu'à leur faire haïr et mépriser plus profondément le christianisme. C'est donc en vain que vous vous appelez vous-même *missionnaires évangéliques*, vous qui n'êtes que des profanateurs sacriléges du *ministère évangélique*. A cause de cela, votre récompense ne sera pas autre que celle dont Jésus-Christ vous a menacés par ces terribles paroles, avec lesquelles il a prédit votre histoire et préparé votre fin : « Malheur, malheur à vous, Scribes et Pharisiens, qui n'avez que l'hypocrisie du zèle et le

masque de la religion ; et qui voyagez par mer et par terre, pour faire quelques prosélytes à vos doctrines ; » et par la même raison que vous dites les avoir convertis, vous les avez rendus doublement plus mauvais que vous n'êtes encore, et de simples victimes du démon qu'ils étaient, vous en avez fait les enfants malheureux de ce malin esprit. *Væ vobis, Scribæ et Pharisæi hypocritæ, qui circuitis mare et aridam ut faciatis proselytum, et cum fuerit factus, facitis eum filium gehennæ duplo quam vos* (Math. XXIII).

XIII

Suite du même argument sur les missions, pour faire connaître le caractère de l'enseignement catholique. — Duperie du missionnaire protestant, qui prétend convertir au christianisme les infidèles en leur donnant à lire seulement la Bible. — On n'acquiert pas la vraie foi en lisant seulement un livre, mais en écoutant les véritables prédicateurs. — Une mission catholique à l'île Gambier. — L'erreur s'établit par la force ; la vérité n'a besoin que de se présenter elle-même. — Stérilité et scandale des missions protestantes dans les Indes. — Le protestantisme, par son apparition et par ses efforts contre le catholicisme est la cause que le monde entier n'est pas converti au christianisme. — Espérance fondée que l'Angleterre laisse concevoir qu'un jour elle sera la cause de la fusion dans le monde entier de la foi catholique.

Mais parmi la tourbe de ces missionnaires spéculateurs, plus zélés pour leur propre intérêt que pour le salut spirituel de leurs semblables, il en est quelques-uns, en très-petit nombre cependant, qui avec la plus grande simplicité de cœur, se donnent le titre de *missionnaires;* et la Bible à la main, se flattent et s'effor-

cent d'en remplir les fonctions. Mais, aveugles enfants de l'erreur! eh quoi! suffit-il de prendre le titre de missionnaire pour l'être réellement? de se donner l'air de prêcher l'Évangile pour le persuader? de donner la Bible à lire à un infidèle pour en faire un chrétien? N'est-il pas nécessaire pour faire croire à la Divinité de la doctrine contenue dans nos livres sacrés, de faire croire d'abord à la divinité de son auteur? C'est-il donc là une entreprise facile? Le missionnaire catholique envoyé par l'Église; qui parle au nom de l'Église; qui prêche avec toute la force de l'Église, que Jésus-Christ a élevée et rendue prépondérante par l'efficacité de sa disgrâce; le missionnaire catholique, que la pudeur la plus sévère, le détachement le plus total, la patience la plus constante, la plus héroïque charité, et une vie plus angélique que terrestre accréditent, est sublime en présence des infidèles et les porte à croire quelquefois qu'il est lui-même un être surnaturel et divin. Le missionnaire catholique, muni, pourvu de tous ces secours immenses, ne réussit pas toujours dans sa mission, parce qu'il est écrit : « Que tous ne se montrent pas dociles à la grâce de l'Évangile. » *Non omnes obediunt Evangelio* (Rom. x).

Quelle témérité, quelle folie est-ce donc de penser qu'un missionnaire protestant seul et isolé puisse réussir, sans mission, sans grâce, sans autorité, et qui étant époux et père, constamment occupé des intérêts de son ménage, obligé de pourvoir avant tout aux différents besoins de sa propre famille, n'offre rien en sa parole et en sa personne dans ses œuvres et dans sa vie, qui le distin-

gue des autres hommes, encore moins qui l'élève lui-même au-dessus de la condition ordinaire de l'humanité !

Puisque donc ces héroïques évangélistes ne sont pas de l'Église, ce n'est pas l'Église qui les envoie, ce n'est pas l'Église qui présente la Bible aux infidèles par leurs mains ; et puisque ni leur voix, ni leurs œuvres, ni leur vie n'ont rien de surnaturel qui soit capable d'accréditer auprès de l'aveugle idolâtre, en lui persuadant que la Bible qu'on lui donne en main est un livre divin, digne d'être vénéré et cru ; de même par la dissimulation qu'ils font de plusieurs millions d'exemplaires de la Bible parmi les infidèles, ils n'atteignent même pas à la misérable satisfaction de voir que ce code sacré est lu par ceux à qui il est distribué. Et si on excepte quelques indifférents qui par curiosité y jettent un coup d'œil, la plupart regardent la Bible qui leur est distribuée par les hérétiques comme un livre dangereux, et le déchirent ou le rendent à ceux qui le leur ont donné ; ou comme un livre inutile, et s'en servent pour plier des épiceries ou pour allumer leur pipe. C'est pour cela qu'un vénérable évêque catholique nouvellement revenu à Rome des missions de l'Inde, s'est offert de ramasser et de restituer à la société biblique de Londres, autant d'exemplaires qu'ils voudront de la Bible qu'ils ont eux-mêmes fait distribuer aux infidèles, et de les leur montrer avec cet argument sans réplique qu'avec les sommes immenses qu'ils dépensent pour faire traduire, imprimer et distribuer gratuitement parmi les païens le code divin, ils n'arrivent qu'à le rendre odieux et méprisable, en rendant plus

difficile la conversion de ceux qu'ils prétendent convertir par un tel moyen !

Qu'il est donc grand l'aveuglement des hérétiques, qui cependant se donnent comme de grands docteurs et des maîtres consommés dans les sciences scripturaires, et qui ignorent, ou du moins font preuve de ne pas comprendre les passages dans lesquels l'Écriture sainte montre clairement l'économie des desseins de Dieu dans la conversion des hommes ! C'est pourquoi saint Paul au même endroit où il établit la nécessité de la *mission* pour prêcher, établit d'un autre côté la nécessité de la prédication orale pour convertir, et il dit : La sainte parole de Jésus-Christ, la vraie foi ne s'acquiert pas en lisant, mais se reçoit en écoutant : *Fides ex auditu ; auditus autem per verbum Christi* (Rom. x), et en écoutant, non des rhéteurs qui déclament ou des sophistes qui disputent, mais des apôtres qui prêchent : *Quomodo audient sine prædicante.* (*Ibid.*) Ainsi, il est clair que la conversion à la foi ne commence pas par la lecture de l'Ecriture sainte, mais par la docilité à l'écouter, et par la foi ferme en la parole écoutée, quelque faible qu'elle soit en apparence sur les lèvres du prédicateur évangélique ; car cet homme est le moyen dont Dieu a voulu se servir, dans sa suprême sagesse pour sauver les hommes : *Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes.* (*I. Cor.*, I.)

En effet, l'Eglise existait avant les saints Evangiles. Les premiers fidèles commencèrent par recevoir la *bonne nouvelle* de la bouche des apôtres avant d'avoir lu les saints Evangiles ; ils y avaient ajouté foi sur la pa-

role des apôtres. Il y avait un grand nombre de chrétiens en Palestine, dans les villes d'Alexandrie, de Rome et d'Éphèse avant que, pour leur instruction, pour leur encouragement et pour la confusion des hérétiques présents et à venir, saint Mathieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean eussent écrit, sous la dictée de l'Esprit-Saint, la vie de Jésus-Christ, notre divin Sauveur.

Maintenant, ce que firent les premiers apôtres, nos missionnaires leurs successeurs l'ont renouvelé dans tous les temps, et le renouvellent chaque jour dans l'apostolat qu'ils accomplissent ; ils n'invitent pas les infidèles à *lire*, mais à *écouter*. Ils n'abandonnent pas les livres saints au caprice de leur curiosité, mais avec une vie toute divine, et lorsque Dieu le juge nécessaire avec l'appui des miracles, ils captivent leurs esprits et leur foi par la parole sainte, *parlée* et *non écrite*. C'est ainsi qu'un seul missionnaire catholique arrive en très-peu de temps à convertir tout un peuple, tandis que tout un peuple de missionnaires protestants n'arrive jamais à former un seul véritable chrétien. « Il est très-certain, » dit l'excellent comte de Maistre, « que si la *propagande* protestante avait mis à la disposition de la *propagande* catholique cette multitude de *millions* employés à disséminer la Bible dans le monde entier, la propagande catholique, avec cet important subside, aurait érigé des colléges, formé et expédié à sa manière différents missionnaires qui, à l'heure qu'il est, auraient fait un plus grand nombre de chrétiens qu'il n'y a de pages dans tant de millions de livres jetées au vent, parmi les infidèles qui ne prennent pas la peine de les

lire, ou qui sont incapables de les lire et surtout d'en comprendre le véritable sens. »

En effet, au moment même où ce livre est composé, des millions d'envoyés de la véritable Église, de ces héros de la vraie foi, dispersés dans le monde, y renouvellent tous les jours et par leur vie et par leurs prédications au sein des nations infidèles, parmi les peuples barbares, des prodiges de conversion, dignes des premiers apôtres du christianisme! Voyez ce groupe d'îles à l'extrémité orientale de l'archipel de la *Société*, qu'on appelle *Iles Gambier*. Au commencement de l'année 1836, ce n'étaient que des peuplades de sauvages, et encore des hommes sauvages de l'espèce la plus effrénée, la plus indomptable, la plus féroce. L'idolâtrie la plus abjecte, l'inceste le plus contre nature, l'anthropophagie la plus horrible, la haine, la guerre continuelle pour avoir des cadavres humains, et pour les dévorer; l'infanticide et le rapt, non-seulement des femmes, mais des hommes pour assouvir la faim, après en avoir fait l'instrument des plus effroyables passions, avaient plongé ces êtres infortunés au dernier degré de la brutalité et de la barbarie. Maintenant toute cette population est catholique; il ne reste plus de traces de leurs mœurs précédentes. Ces mœurs détestables ont disparu sous la douce influence de la foi, pour faire place à l'amour du travail, à la pudeur, à la tempérance, à la réserve, à la charité, à l'esprit de paix, à la délicatesse de conscience, à la ferveur digne bes premiers âges du christianisme. Il est impossible de se faire une idée juste de la vénération, de la soumission chrétienne, de l'amour que ces

peuples témoignent aux saints missionnaires qui les ont réconciliés, d'abord avec l'humanité, ensuite avec la foi. Ils pleurent de joie et de tendresse, en pensant à la charité, au zèle des chrétiens d'Europe, venus au secours de leurs âmes pour les arracher à une perte certaine.

Au nom de Jésus et de la très-sainte Vierge, qu'ils ont continuellement à la bouche, et qu'ils prononcent avec autant de plaisir que de respect, de manière à toucher le cœur de ceux qui les écoutent, ils laissent voir facilement qu'ils ont eux-mêmes la foi la plus vive, la charité la plus tendre au fond du cœur. Un témoin oculaire assure que les îles Gambier forment aujourd'hui la société chrétienne la plus fervente, la plus pure, la plus sainte, et par conséquent la plus pacifique et la plus heureuse de toute la terre.

Or, le prodige, qui a transformé des brutes en des anges ; cette création admirable, car il est plus difficile de sortir de la barbarie que du néant, ce prodige est l'œuvre de la prédication évangélique ; et seulement cinq années, seulement quatre pauvres prêtres catholiques ont suffi pour l'accomplir. Voilà une nouvelle preuve récente, incontestable, que l'enseignement de la vraie foi, dans les mains de la véritable Église, est facile, qu'il s'adopte à toutes les conditions et à tous les états des personnes, et qu'il ne demande que docilité d'esprit, sincérité et abandon du cœur, pour transformer les hommes les plus matériels, les plus corrompus en hommes religieux et pour ainsi dire angéliques.

Remarquez que cette importante conquête du christianisme sur l'idolâtrie ne s'accomplit que selon la

manière apostolique, c'est-à-dire en commençant par la conversion, non des grands, mais des hommes du peuple. Comme dès les premiers temps du christianisme, l'empire fut d'abord chrétien avant que les empereurs le devinssent ; de même aux *îles Gambier*, le souverain du pays a été le dernier à devenir chrétien en se convertissant ; et comme il était le premier en autorité, il a été le dernier disciple de la foi. C'est le propre de l'erreur de commencer par séduire les souverains pour opprimer les peuples ; la vérité commence le plus souvent par s'adresser au peuple, dont le cœur est plus droit et finit cependant par subjuguer les rois eux-mêmes, obligés de suivre leurs peuples lorsqu'ils abandonnent la voie de la routine, des préjugés et de la superstition ou de l'idolâtrie. L'erreur, comme les tyrans usuparteurs du pouvoir, a besoin de mendier ou de se ménager l'appui de la politique, et commence par attirer les puissants dans ses embûches. Toutes les fausses religions se sont établies et se soutiennent par ce moyen. Et l'histoire tant ancienne que moderne démontre que toutes les sectes qui n'ont pas trouvé force et protection matérielle chez les grands du siècle, se sont éteintes dans leur propre berceau. Tandis que la vérité, souveraine légitime du monde intelligent, n'a besoin que d'elle-même. Avec ses droits divins, avec sa force divine sur l'esprit humain, elle n'a besoin que d'une bouche fidèle qui l'annonce pour conquérir et régner. Jetez deux missionnaires catholiques dans le pays le plus barbare et le plus féroce ; assurez-leur la liberté du saint ministère ; et sans aucun secours humain, ils finiront par le rendre

chrétien. C'est pour cela que l'Eglise ne demande pas à Dieu les richesses, ni le pouvoir : elle se met peu en peine de secours temporels, de subsides humains. Appuyée sur les promesses divines, elle sait certainement qu'en cherchant à établir la vérité et la justice, le véritable règne de Dieu sur la terre, elle sait que le nécessaire pour vivre sur la terre lui sera donné comme par surcroît. Ces belles paroles de Notre-Seigneur lui sont très-connues et sont toujours présentes à son esprit : *Quœrite primum regnum Dei, et justitiam ejus, et hœc omnia adjicientur vobis.* (Matth. v.) Elles raisonnent sans cesse à ses oreilles et sont gravées au fond de son cœur. Ce que l'Eglise demande chaque jour à Dieu, c'est de voir cesser les obstacles que l'erreur, armée de la force et du pouvoir humain, oppose à son action légitime pour la conversion des idolâtres. Elle ne cherche pas la puissance, mais la liberté ; et avec cette seule force elle est assurée de sa conquête et de son triomphe : *Ut, destructis erroribus et adversitatibus, Ecclesia tua secura tibi serviat libertate.*

Mais donnez simplement la liberté à l'hérésie, ajoutez-y les richesses et la puissance, quels succès obtiendra-t-elle de plus pour la propagation de l'Évangile? Aucun. Ah! que, dans les mains de l'erreur, l'enseignement, même de ces vérités qu'elle respecte, devient difficile, inaccessible, stérile et infécond!

Considérez les Indes anglaises, ce vaste théâtre sur lequel l'hérésie, soutenue par d'immenses richesses et par un immense pouvoir, a pu librement faire la preuve de ce qu'elle vaut, de ce qu'elle peut pour convertir les

infidèles au christianisme. Il y a déjà plus de cent ans que cette nation envoie dans ses colonies un grand nombre d'évêques anglicans, de prêtres et de missionnaires de la même communion, et enfin qu'elle fait répandre par leurs soins des millions d'exemplaires de la Bible. Quelles conquêtes a-t-elle faites à l'Évangile avec de tels moyens? Près de cent millions d'âmes y sont toujours plongées dans les ténèbres du mahométisme ou de l'idolâtrie. Pourrait-on dire, non pas quel royaume ni même quelle ville importante est déjà convertie au christianisme, mais quel village indien la domination anglicane est parvenue à gagner à Jésus-Christ? Quelles églises ont été fondées? Quelles superstitions ont été abolies? Quelles erreurs ont été détruites? La polygamie, l'inceste, le culte du démon et des idoles y règnent avec la même déplorable vigueur dans laquelle l'hérésie les a trouvés. Le zèle anglican, uni à toute la puissance de l'empire temporel de cette grande nation, n'a pas réussi, dans l'espace de plus d'un siècle au moins, à voir mitiger un seul de ces horribles usages, que l'enfer et une superstition effroyable ont pu établir, et qui font frémir la nature en déshonorant l'humanité. Sous les yeux des commandants eux-mêmes et des évêques anglicans, l'homme sert encore de nourriture funeste à l'homme; l'esclave y est l'instrument infâme des passions honteuses d'un patron dénaturé. Le bonze, prêtre des idolâtres, se sacrifie vivant sous la roue du char qui transporte en triomphe sa misérable pagode, instrument de toutes les superstitions du pays. On y broie les petits enfants entre les bras d'une idole de bronze, mise en

mouvement par l'art humain. La jeune veuve est condamnée à être brûlée vivante sur le même bûcher qui consume le cadavre de son mari défunt; et de mille autres barbares manières, on immole aux tableaux les plus hideux de la luxure, ou, sur des autels de feu, on fait chaque jour au démon des hécatombes cruelles de victimes humaines. Et que fait l'hérésie, qui domine sur ces peuples en souveraine? Que dit-elle encore? L'hérésie, si habile à soumettre les rois les plus puissants de ces pays-là, n'a pu y réprimer une seule superstition. L'hérésie, qui, avec un zèle infernal, a, pendant deux cents ans, couvert d'échafauds et inondé de sang humain la malheureuse Irlande, pour en déraciner la véritable religion, elle ne s'est donné aucun souci en Asie pour détruire le culte infâme de Brama et de Sciaca. Pourvu que ces contrées consentent à se laisser dépouiller de leurs richesses, elles les laisse tranquilles dans leurs abominables cérémonies, et elle-même assiste à ces scènes d'horreur avec une impassible indifférence.

Un sage magistrat protestant, qui a résidé pendant quarante années dans les Indes anglaises, dans l'exercice des plus hautes fonctions, a dit et écrit ces notables paroles : « Nous payerons cher notre conduite « dans cette infortunée contrée (dans les Indes). On n'y » a rien fait pour les habitants; mais tout a été disposé » pour enrichir l'Angleterre. L'avenir sera terrible. » Homme loyal! vous dites la vérité; mais c'est à tort que vous vous plaignez. Si l'hérésie anglicane n'a jamais rien fait de bien dans les Indes, c'est parce que l'hérésie

ne connaît rien de bien, et ne peut jamais rien faire de bien.

L'erreur n'est propre qu'à détruire, à spolier, à faire des malheureux, à soutenir l'oppression et la barbarie. Édifier, revêtir, consoler, civiliser, rendre les hommes humains et heureux, c'est là seulement la mission de la vérité catholique. Considérez, en effet, les autres contrées de ce même continent indien. Avec le même langage, avec les mêmes costumes, avec les mêmes superstitions bramitiques, on voyait régner les mêmes abominations contre nature, les mêmes rites exécrables et pitoyables; mais maintenant il n'en reste plus de traces. Là, il est vrai, ont dominé des souverains catholiques, et ces changements, ils les ont obtenus, non pas avec l'aide de généraux et de troupes armées, mais avec le simple secours de quelques évêques pacifiques; non par des soldats, mais par des missionnaires; non à l'aide des magistrats civils, mais avec le secours de quelques pauvres prêtres catholiques; non par des citadelles fortifiées, mais par l'érection d'humbles églises; non pas par la construction de théâtres destinés à donner des spectacles, mais par la fondation de plusieurs couvents susceptibles d'édifier et d'attirer la grâce du ciel sur le pays par leurs ferventes prières; non par la force des baïonnettes et du canon, mais par la force invincible de la croix. Entendez-le bien, puissances de la terre : des évêques catholiques; des missionnaires catholiques, des prêtres catholiques; des religieux catholiques; la prédication de l'Évangile annoncée par des bouches catholiques; des temples dédiés selon le rit catholique;

des croix enfin plantées par des mains catholiques, tels sont les moyens qui ont réussi à détruire l'erreur des idolâtres, à graver dans leurs cœurs la foi du véritable christianisme. Aveugle Albion! si, malgré tes burlesques prélats épiscopaux, pauvres fils cadets de ton orgueilleuse aristocratie, qui ne trouvant pas leur établissement convenable sur le sol natal, tu envoies vivre dans les Indes avec le titre et les émoluments d'évêques; si, malgré tes prêtres mariés, ministres mercenaires et dignes de leurs chefs, dont le froid ministère ne dépasse pas la tâche de faire quelques froids discours aux troupes de la garnison, ou de lire, pendant la soirée, dans les salons de quelque riche négociant, un chapitre de la Bible; si, malgré des missionnaires de parade, faits pour discréditer plutôt que pour persuader le christianisme: si, malgré ce clergé *in partibus infidelium*, puisque, dans leurs diocèses, dans leurs paroisses, ils n'ont personne sur qui ils puissent exercer leur zèle et leur juridiction, et qu'ils passent leur temps à s'occuper d'intérêts temporels pour leurs familles, offrant aux indigènes scandalisés le spectacle de ministres de la religion qui n'ont rien de religieux; si, enfin, malgré les plaintes de ceux-ci, pour le moins parasites, lorsqu'ils ne sont pas dangereux, tu avais envoyé, dans ces vastes possessions, de véritables religieux, de vrais prêtres, de vrais missionnaires de la véritable Église; ces hommes apostoliques, à l'heure qu'il est, auraient fait plus de chrétiens que tu n'en as jamais attiré à l'erreur. Peut-être que toute cette partie du monde serait de nos jours convertie au christianisme et à la civilisation; les peu-

ples, qui l'habitent, seraient heureux et leur métropole plus tranquille, moins sujette à l'instabilité des révolutions, qui peuvent, d'un jour à l'autre, renverser l'empire colossal qu'elle exerce sur toutes les mers.

Oh ! qu'il est grand le tort que Calvin, Luther et Henri VIII ont fait à l'univers ! L'Europe, toute catholique, aurait aujourd'hui, dans les pays de ses conquêtes, planté la religion catholique. On célébrerait le saint-sacrifice de la messe depuis la Chine jusqu'à la Perse, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à l'Égypte, depuis la mer Pacifique jusqu'à l'Océan atlantique. Le catholicisme prépondérant et triomphant en Europe, avançant vers l'Orient et descendant du côté de l'Occident depuis l'Asie occidentale, n'étant plus qu'à une demi-journée du centre de l'Afrique, il aurait saisi, de front et par les côtés, le schisme grec et le mahométisme qui dominent à l'extrémité intérieure des trois anciennes parties du monde et comme à leur centre, et, pour ainsi dire, assiégés irrésistiblement par tous les côtés, ils auraient à cette heure capitulé ou succombé devant l'invincible vérité. Sans le scandale du protestantisme, le monde entier serait aujourd'hui chrétien ! Oh ! de quelle responsabilité se sont chargés, envers le ciel et la terre, ceux qui, pour de mesquins intérêts ou pour des points d'amour-propre blessé, retardent la réunion si désirée de l'Angleterre à la véritable Église, ou qui compriment l'élan de l'esprit catholique en France ! Ceux-là retardent la conversion du monde. La France et l'Angleterre entraîneraient, par leur influence toute-puissante, le cercle des nations de toute la terre à l'unité catholique.

Mais que pourront à la longue les passions, lorsque le moment de la miséricorde divine sur l'Angleterre sera venu et pour lequel tout se prépare avec un accord merveilleux? Plus de cent membres de l'église anglicane, des plus instruits et des plus influents, se sont déjà entendus avec le docteur Neuman, de l'université protestante, pour accepter toutes les doctrines dogmatiques et morales du saint et admirable concile de Trente. L'évêque anglican Hamilton Gwai, dans l'une ses lettres à l'archevêque catholiqne de Hongrie, déplore et appelle sa propre église une *calamité du schisme;* il fait des vœux pour la réunion des deux églises, n'élève pas de doutes sur la vérité des doctrines de l'Église catholique; et l'unique obstacle qu'il trouve à la réunion, c'est la reconnaissance de la suprématie du pape sur toutes les églises de la terre, c'est-à-dire que la division, née de l'habitude et de la rapine, ne tient plus qu'à l'orgueil. La foi catholique est vengée. Or, l'Angleterre étend ses possessions dans toutes les parties du monde. Quoi plus encore? Voyez-vous le moment, qui ne peut être très-éloigné, où l'Angleterre reviendra au bercail de l'Église catholique? Alors toutes ses vastes possessions y seront avec elles réunies, et ces points importants, choisis par le génie du commerce comme les plus propres à favoriser ses immenses négociations d'affaires, serviront à la propagation de l'Évangile. Providence de Dieu, que tu es admirable dans tes desseins; puissent-ils, s'il en est ainsi, s'accomplir au plus tôt et être un sujet de joie pour toutes les âmes chrétiennes! O jours heureux et d'admirables triomphes, qui se préparent pour la foi vérita-

ble, qui est certainement la nôtre! Heureux ceux qui s'en réjouiront et qui y prendront part par leurs prières et par leurs œuvres. Mais s'il ne nous est pas donné de le voir durant les jours que nous avons encore à passer sur la terre, puissions-nous le voir du haut du ciel, en bénissant et glorifiant l'Immortel de nous avoir accordé ce beau séjour, pour contempler un spectacle aussi digne du concert des anges et des saints, qui se réjouissent davantage dans le ciel, sur la conversion d'une seule âme égarée, que sur la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. Quelle ne sera donc pas la joie du ciel lorsqu'arrivera la conversion de l'Angleterre au catholicisme!

Mais passons à considérer, dans le miracle de la colonne de feu, qui guide les Hébreux dans son voyage vers la terre promise et dont il est parlé aux chapitres XIII et XIV du livre de l'Exode, et au chapitre IX du livre des Nomdres dans la Bible, une magnifique figure prophétique des grandes et importantes vérités qui viennent d'être expliquées en cet ouvrage.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE TIRÉE DE LA BIBLE.

La colonne de feu qui guide les Hébreux vers la terre promise est une figure prophétique des mystères qui viennent d'être exposés.

XIV

Interprétation littérale de l'histoire de la sortie du peuple israélite de la terre d'Égypte. — Apparition d'une colonne de feu. — Peu de foi en Dieu de la part des Hébreux lorsqu'ils voient leurs alliés retomber dans les mains de Pharaon qui est venu les surprendre. — Miracle de la séparation des eaux de la mer, pour laisser à sec un passage. — Colonne de feu, favorable aux Hébreux, funeste aux Egyptiens. — Description de leur entière défaite et du prodigieux passage des Hébreux à travers la mer Rouge.

Le cœur humain, trop souvent insensible et dur aux approches de la prochaine vengeance de Dieu, faiblit toujours lorsque, en effet, il arrive à comprendre les châtiments divins ; la raison en est dans le bon sens intérieur qui, étant trop distrait, s'égare dans la prospérité pour reparaître durant l'adversité : *Vexatio dat intellectum.* C'est à cause de cela que le roi Pharaon qui, aux sévères sommations, aux menaces terribles que Moïse et Aaron adressent au nom de Dieu, oppose une résistance obstinée, une invincible dureté. Frappé plus tard par tant de fléaux et par tant de plaies, sur son peuple, sur sa famille royale, sur son fils aîné, et craignant de l'être encore davantage dans sa propre personne, il se décide enfin à laisser partir librement de l'Egypte le peuple d'Israël, qui, depuis quatre cents trente ans,

avait gémi en ce pays sous le poids de l'oppression la plus cruelle et de la servitude la plus dure ! Voilà donc ce peuple, riche d'un immense butin, ayant, par une juste compensation qui lui était due, enlevé tous les vases qu'il avait de plus précieux; mais encore plus riche et plus heureux d'avoir recouvré sa liberté, se mettant en voyage vers la terre de Chanaan, terre de repos et de bonheur, si souvent promise, et en tant de circonstances solennelles, à ses pères.

Maintenant arrivés près d'une grande ville, dans l'intérieur de l'Egypte, fondée par les Hébreux eux-mêmes et où ils s'étaient tous réunis pour leur départ, il n'y avait que deux routes pour se rendre de là dans le pays des Chananéens ou en Palestine, ainsi appelée par les Philistins qui en occupaient la majeure partie du territoire. La première route était celle qui longeait la rive droite du Nil jusqu'à Damiette, sur la Méditerranée, d'où, en côtoyant toujours cette mer et traversant la partie septentrionale de l'isthme de Suez qui unit l'Afrique avec l'Asie, ils arrivaient tout de suite en Palestine. L'autre route était celle qui, de Ramnès, conduisait droit à Maddal, sur la plage orientale de l'Egypte, baignée par la Mer Rouge ou golfe Arabique. Là, en tournant vers le nord et passant par le désert, on longe toujours ladite mer jusqu'à l'extrémité du golfe, et l'on parcourt la partie méridionale de l'isthme désigné dans le voisinage de la ville qui lui donne son nom; on pénètre dans l'Arabie-Heureuse, et de là, en passant du côté de l'Orient, on pénètre en Palestine.

La première de ces deux routes était, sans contredit,

plus courte et plus aisée. La seconde, plus longue, plus tortueuse et beaucoup plus incommode. Certainement, en suivant la première route, après avoir franchi les frontières de l'Egypte, on se trouvait immédiatement en face des Philistins, peuples belliqueux et farouches; Dieu ne voulait pas, suivant qu'il est remarqué en la sainte Ecriture, que son peuple choisi et sortant à peine de la servitude et de l'oppression, se trouvât embarrassé dans les dangers et dans les chances de la guerre, crainte que, découragé et affaibli au début de son voyage, il ne se prît à se repentir d'avoir abandonné l'Egypte et ne pensât à faire retraite : *Cum emisisset Pharao populum, non eduxit Dominus per viam terræ Philistinorum, quæ vicina est : reputans, ne forte pœniteret eum, si vidisset adversum se bella consurgere; et reverteretur in Ægyptum. Sed circumduxit per viam deserti, quæ est juxta Mare Rubrum.*

Or les Hébreux n'étaient pas encore sortis de Ramnès, que Dieu veut leur donner une nouvelle preuve de la protection miraculeuse qu'il lui accordait, de la tendre sollicitude de sa bonté pour eux. Puisque voilà qu'il se forme et qu'il apparaît dans le ciel une grande nuée de la forme et de la figure d'une *colonne*, laquelle se dilatant pendant le jour, en forme d'une tente immense, protégeait le peuple voyageur contre la force et l'ardeur brûlante des rayons du soleil tout à fait intenses en Egypte; et, pendant la nuit, elle se changeait en une masse compacte de lumière, de feu, ou en un groupe d'étoiles : *in luce stellarum* (Sap. x.), et servait à éclairer toute l'étendue de leur camp. Et de nuit et de jour

elle précédait les cohortes des Hébreux, ou s'élevant au-dessus de leurs têtes, elle indiquait le chemin, en adoucissait les fatigues, ou pour mieux dire, selon l'expression du texte sacré, par le moyen de ce prodigieux météore, Dieu lui-même, de jour et de nuit servait de guide et de conducteur à son peuple : *Dominus autem præcedebat eos ad ostendendam viam per diem in columna nubis ; et per noctem in columna ignis, ut dux esset itineris utroque tempore.* C'est pourquoi il y avait des interprètes juifs qui affirmaient que la nuée qui arrêtait les rayons du soleil pendant le jour, et la colonne de feu, en guise d'un grand fanal, qui illuminait le camp pendant la nuit, étaient deux phénomènes distincts; mais, d'après le texte qui vient d'être cité, il est clair que c'étaient un seul et même phénomène miraculeux, qui, comme le remarque de La Lyre, avait un double nom, parce qu'il accomplissait un double office : *Vocatur autem duplici nomine propter duplex officium.* (In Exod.)

A l'ombre de cette miraculeuse protection, après trois jours de marche tranquille, les Hébreux s'étaient réunis et avaient formé leurs divisions à Ethan, sur les dernières limites de l'Égypte habitée et au commencement de la route maritime du désert : *Castrametati sunt in Ethan, in extremis finibus solitudinis.* Lorsque par un ordre exprès de Dieu à Moïse, tournant un peu à droite vers le midi, ils arrivent à occuper une des plus tristes positions, parce que, devant eux et à droite, ils avaient Fiairot, Beelsefon et Maddal, pays accidentés et inaccessibles ; à gauche, la mer; derrière eux, la route d'Egypte

par laquelle ils cheminaient. De telle sorte que si l'ennemi venait à tomber sur leur dos de ce côté, il leur était impossible de l'éviter par aucun point : *Locutus est Dominus ad Moysen : Castrametentur e regione Phihahiroth, quæ est inter Magdalum, et mare contra Beelsephon.* Cependant, selon la coutume de la plupart des pécheurs frappés des châtiments de Dieu, ou aux approches de la mort, les Hébreux se montrent repentants; mais aussitôt que le danger vient à cesser ou étant en voie de salut, ils jettent le voile de la pénitence et reviennent avec plus d'ardeur que jamais à leurs premiers désordres; de même Pharaon, dès qu'il voit la main de Dieu cesser de s'appesantir sur sa tête pour le punir, reprenant sa primitive obstination et sa dureté, il se répent de sa douleur et il est fâché de son repentir qui l'avait déterminé à laisser sortir de ses Etats tout un peuple si laborieux et si utile. Et voilà ce prince, à la tête d'un grand nombre de chariots, d'éléphants, de chameaux, de dromadaires et de chevaux, qui se met à la poursuite du peuple d'Israël, pour l'arrêter dans sa marche et le ramener captif en Égypte. Les Hébreux comptaient parmi eux soixante mille hommes, propres à faire usage des armes, et armés, en effet, de pied en cap; mais acculés à l'improviste dans un lieu tout à fait étroit, Pharaon s'imagine qu'ils n'ont pu penser un seul instant à résister à sa formidable armée qu'il traîne après lui; il se croit donc assuré de la proie qu'il poursuit. Mais certainement Dieu, pour leurrer Pharaon par l'espérance d'une victoire aussi facile, et pour l'immoler à la gloire de sa juste vengeance, Dieu avait ordonné à

Moïse de faire engager le peuple en un lieu en apparence si désavantageux : *Dicturus est Pharao : Coarctati sunt in terra, conclusit eos desertum. Et persequetur vos, et gloriabor in Pharaone.* Sur ce, saint Augustin s'écrie : O malheur de la félicité terrestre des pécheurs ! elle ne sert qu'à susciter la lenteur de l'impunité, parce qu'elle est elle-même un châtiment, puisqu'elle rend la volonté plus perverse, comme un ennemi qui est déjà maître d'une place se montre plus insolent : *Nihil infelicius est felicitate peccantium : qua pœnalis nutritur impunitas, et mala voluntas, veluti hostis, interius roboratur !*

Or les Israélites, peuple grossier et charnel, loin d'avoir confiance en la sagesse divine et en sa miséricordieuse bonté, qui leur préparait un triomphe si glorieux et qui déjà avait fait tant de miracles pour les arracher au joug de la tyrannie et de la servitude ; en voyant un ennemi formidable en la personne de Pharaon, qui se met en mouvement contre eux et qui marche déjà sur leurs traces, tombe sur leurs derrières et se dispose à les tailler en pièces ; ils tremblent tous de frayeur, se découragent, palpitent de crainte et s'effrayent : *Cumque appropinquaret Pharao, levantes oculos filii Israel viderunt Ægyptios persequentes ; et timuerunt valde.* Et au lieu de se retourner avec les accents d'une humble soumission et d'une entière confiance vers celui dont ils doivent attendre tout secours, et qui leur avait déjà préparé un passage magnifique et glorieux, ils se mettent à désapprouver Moïse et Dieu lui-même avec des clameurs de désespoir et de mépris : *Clamaveruntque ad Dominum et Moysen.* Et, dans une folle idée, ils disent

à Moïse : Oh ! l'imprudent dessein qui vous a passé par la tête de nous engager à quitter l'Egypte ; et n'était-il pas mieux, plus sage de gémir sous le joug de Pharaon? Plût à Dieu que nous ne t'eussions jamais écouté; fallait-il quitter l'Egypte pour venir s'ensevelir dans un vaste désert? Le beau service que tu nous as rendu ! le bel échange que nous avons fait ! Mieux valait supporter la tyrannie d'un prince régnant sur des esclaves que de périr par l'épée de ce prince vainqueur de leur révolte ? *Forsitan non erant sepulcra in Ægypto, ideo tulisti nos ut moreremur in solitudine? multo melius est servire Ægyptiis quam mori in solitudine!* Langage insolent ! Certainement l'intrépide Moïse, prodige de douceur et de longanimité (*vir mitissimus*), ne se défend pas contre ces reproches, ne s'en offense pas, ne s'en disculpe pas, ne s'en indigne pas; et dissimulant l'insulte qui lui est faite, il cherche à calmer les pauvres têtes de ce peuple mutiné, et à leur faire naître au cœur cette confiance en Dieu, qui obtient toute sorte de secours, surmonte toutes les difficultés. Ne craignez pas, leur dit-il ; soyez tranquilles : lorsque l'homme ne peut rien, il s'appuie sur Dieu qui peut tout. Vous n'avez ni courage, ni force pour combattre; eh bien ! Dieu lui-même combattra pour vous, sans que vous vous soyez préparés pour le seconder. Encore un instant, et vous verrez les merveilles qu'il saura faire aujourd'hui pour vous ! Ces Egyptiens, si nombreux et si formidables, dont la seule vue vous glace d'effroi, décamperont, seront détruits et dispersés, je vous le promets ; et vous ne les verrez jamais plus, sinon tout à fait éteints et dé-

truits. *Nolite timere. State et videte magnalia Domini quæ facturus est hodie. Dominus pugnabit pro vobis; et vos tacebitis: Ægyptios quos nunc videtis, nunquam ultra videbitis in sempiternum.* Certainement Moïse est plein de confiance, mais il n'est pas présomptueux; il harangue le peuple, mais au fond de son cœur il élève le cri de la prière vers Dieu. Et ce Dieu de bonté, oubliant lui-même l'offense que les Hébreux lui ont faite, en se méfiant de sa protection et de sa puissance : Pourquoi demeures-tu plus longtemps à me prier? dit-il à Moïse. La grâce est accordée. Donne l'ordre au peuple de s'acheminer tout de suite vers la mer : *Quid clamas ad me? Loquere filiis Israel, ut proficiscantur..* Et toi, en attendant, étends la main avec confiance, élève ta verge sur l'élément mobile, et partage les eaux en deux; c'est au milieu qu'Israël passera à pied sec : *Tu autem eleva virgam tuam, et extende manum tuam super mare, et divide illud, ut gradiantur filii Israel in medio mari per siccum.* Je laisserai pousser jusqu'au bout l'obstination des Egyptiens: ainsi ils ne s'apercevront pas du danger qu'ils courent et se mettront à la poursuite des Israélites; alors ils trouveront une mort certaine là où ils espèrent obtenir une victoire éclatante. Pharaon et toute son armée sont des aveugles victimes qu'il est désormais temps d'immoler à la gloire de ma souveraine justice : et sous peu, au grand détriment de l'Egypte, le monde apprendra ce que vaut l'endurcissement et quelle est sa fin inévitable, il saura aussi ce que c'est que Dieu qui punit : *Ego autem indurabo cor Ægyptiorum ut persequantur vos. Et glorificabor in Pharaone, et in omni*

exercitu ejus. Et scient Ægyptii quia ego Dominus.

Le Seigneur avait à peine terminé ce discours à Moïse, qu'on aperçut un étrange mouvement dans les régions du ciel, suivi d'un immense ébranlement. C'est l'archange saint Michel, ange gardien du peuple d'Israël; Michel, toujours prèt lorsqu'il est question de détruire les ennemis de Dieu et de venger la gloire de son nom, parce qu'il appartenait à saint Michel de punir l'orgueil de Pharaon, qui avait renouvelé l'antique obstination de Lucifer contre Dieu, en disant à Moïse : Qu'est-ce donc que votre Dieu? je ne le connais pas et ne veux pas le connaître ; et jamais je ne rendrai la liberté au peuple d'Israël en le laissant partir : *Quis est Dominus ut audiam vocem ejus? Nescio Dominum, et Israel non dimittam.* Par conséquent, saint Michel, qui marche comme l'ange de la vengeance et de l'extermination, et la colonne de miracle, qui suit sa volonté et son impulsion, change de position en même temps que lui; et de la tête du camp des Hébreux, elle se transporte à l'instant à l'arrière-corps du campement, et vient s'établir précisément entre le peuple d'Israël et les Egyptiens leurs ennemis : *Tollensque se Angelus Dei, qui præcedebat castra Israel, abiit post eos; et cum eo pariter columna nubis, priora dimittens, post tergum stetit inter castra Ægyptiorum, et castra Israel.* Déjà la nuit arrivait, et la colonne, reprenant sa fonction prodigieuse, restreint sa lumière miraculeuse au côté qui regarde le camp des Hébreux, et en éclaire les rangs comme si c'était en plein jour; mais du côté opposé, qui était tourné vers les Egyptiens, elle se couvre d'épouvantables

ténèbres et crée au-dessus de leur tête une nuit si épaisse, si obscure et si terrible, qu'ils ne s'aperçoivent plus eux-mêmes les uns les autres, quoiqu'ils soient face à face, et chacun ne sait plus auprès de qui il se trouve placé : *Et erat nubes tenebrosa illuminans noctem : ita ut ad se invicem toto noctis tempore accedere non valerent.* Moïse, sur ces entrefaites, obéissant au commandement de Dieu, et plein de confiance en son pouvoir tout-puissant, par lequel Dieu lui-même voulait opérer; car commander à la nature, c'est la même chose que de l'avoir obéissante; Moïse avait à peine étendu le bras sur la mer et touché avec sa verge la superficie des ondes, qu'un instant après des tourbillons de flots, courant à droite et à gauche et s'amoncelant les uns sur les autres, se forment en masses très-élevées : lancées et soutenues en l'air par la même voix qui, depuis plusieurs milliers d'années, les tient enfermées entre certaines limites qu'ils ne peuvent franchir : *Legem ponebat aquis ne transirent fines suos* (Prov. VIII); puis il se forme de chaque côté, comme deux chaînes de montagnes, à la distance de dix mille pas environ l'une de l'autre, et de la longueur de dix-sept, autant qu'on en compte depuis les bords de la mer, du côté de l'Egypte, jusqu'aux bords du lit de la mer opposé, du côté de l'Arabie, sur le point même où eut lieu ce passage miraculeux. Au même instant Dieu suscite dans les airs un vent extrêmement sec et violent, sur cette large voie, formée à l'improviste au milieu de la mer, et dans quelques moments le fond boueux en fut desséché. Et ainsi les douze tribus d'Israël, dont la première à mettre cou-

rageusement le pied sur ce chemin miraculeux, fut, selon la tradition des Hébreux, la tribu de Juda; alors Moïse étant à leur tête, ils commencèrent à marcher par longues files, à pied sec, au milieu des flots amoncelés sur leurs flancs, comme au milieu de deux hautes murailles élevées à droite et à gauche pour leur défense : *Cum extendisset Moyses manum super mare, abstulit illud Dominus : flante vento vehemente, et urente tota nocte; et vertit in siccum. Divisaque est aqua. Et ingressi sunt filii Israel per medium maris sicci : erant enim aquæ, quasi murus ad dexteram illorum, et lævam.*

Quel prodige! quel spectacle magnifique! tableau unique et digne d'admiration! Une nuit obscure, éclairée comme le jour, par la lumière d'une colonne formidable; la mer révoltée contre la terre; les eaux amoncelées et des dangers effroyables au milieu d'une sûreté parfaite; et au milieu de tant de prodiges, tout un peuple de *trois millions d'âmes,* tranquille et joyeux, sous l'égide de la protection divine!

Les choses se passent tout autrement du côté des Egyptiens; enveloppés eux-mêmes de ténèbres profondes, ils ne distinguent plus, ni où ils sont, ni où ils vont. Apercevant seulement la marche des Hébreux, au piétinement de tant de monde, aux cris de tant d'animaux équipés, et comprenant qu'ils échappaient à leur main tyrannique, ils se décident, tandis que la mer est à sec, à les suivre sur leurs traces, et s'engagent dans les sentiers par où les Israëlites semblent s'envoler; mais ces sentiers miraculeux pour les Israëlites, sont la perte et le tombeau des Egyptiens. *Persequentesque Ægyptii*

ingressi sunt post eos per medium maris. O stupides victimes de la colère de Dieu! jusqu'où irez-vous encore?... L'aurore du jour commençait déjà à poindre sur l'horizon. *Jamque advenerat vigilia matutina;* et puisque des deux côtés, on avait marché toute la nuit, toute l'armée de Pharaon avec ses bagages immenses, encombrée de chevaux et d'éléphants, et de trois cents chars armés en bataille, avait déjà atteint le milieu des eaux sans regarder derrière elle, lorsque tout à coup, Dieu fait éclater à l'improviste un de ces regards de châtiment, qui fait couler comme de la cire, la mer formée en montagnes, et répandent aux quatre points cardinaux de la terre, la frayeur et l'épouvante. *Montes fluxerunt sicut cera a facie Domini* (Psal. XCV). *Respicit terram, et facit eam tremere* (Psal. CIII). Et la colonne elle-même se change en nuages, qui laissent échapper les éclats redoublés de la foudre se répandent en éclairs de feu, éclatent avec un bruit effroyable et roulent avec fracas au milieu de l'armée égyptienne, en rompent les rangs, renversent les chariots, traînent par terre les enseignes, mêlent, confondent et amalgament dans un épouvantable désordre, les hommes, les animaux, les armes, les vivres, les équipages et font régner l'épouvante et la mort. *Et ecce respiciens Dominus super castra Ægyptiorum per columnam ignis et nubis, interfecit exercitum eorum, et subvertit rotas curruum; ferebanturque in profundum.* A la funeste lueur des éclairs qui ne chassent les ténèbres que pour accroître, découvrir toute l'horreur de cette nuit épouvantable, ils aperçoivent et reconnaissent la nue qui tonne, l'ange qui lance la

foudre, le feu du ciel qui dévore; et, consternés, abattus, ils jettent des cris de désespoir. « Fuyons, fuyons, se disent-ils les uns aux autres, fuyons les peuples d'Israël. Que pourrions-nous faire contre Dieu, qui combat lui-même contre nous et en leur faveur? *Dixerunt ergo Ægyptii : fugiamus Israelem; Dominus enim pugnat pro eis contra nos.*) Insensés ! que dites-vous encore : fuyons? vous n'en avez plus le temps. Les jours de la longanimité, de la patience de Dieu sont passés; celui-ci est le jour de sa juste vengeance. Il est lent pour frapper, mais lorsqu'il se décide à frapper, rien ne lui échappe! Moïse, en effet, d'après un nouveau signe de celui dont le pouvoir est irrésistible, étend une seconde fois la main sur la mer: il ordonne aux eaux amoncelées de se répandre et se disperser pour reprendre leur première forme, et de tomber de tout leur poids sur les Egyptiens. Et voilà donc ces eaux intelligentes, ces flots de châtiment, qui restent encore suspendus en l'air dans tous les endroits de la mer où les Hébreux sont engagés; elles tombent au contraire avec impétuosité, et se réunissent sur toute la longueur de leur lit occupé par les Egyptiens, pour les ensevelir, eux et leurs équipages pêle et mêle, et se mouvant ensuite pour les aveugler et les détruire dans ses abîmes ; de manière que pas un seul d'entre eux puisse échapper sain et sauf aux horreurs d'un pareil désastre. *Cum extendisset Moyses manum contra mare, reversum est ad priorem locum : fugientibusque Ægyptiis, occurrerunt aquæ; et involvit eos Dominus in mediis fluctibus; nec unus quidem superfuit ex eis.*

Cependant, le peuple d'Israël, joyeux et tranquille, continue son chemin à travers la mer desséchée, et il arrive sain et sauf aux rivages opposés, où les flots viennent se briser en déposant à ses pieds, comme des trophées de victoire, les cadavres et les dépouilles des Egyptiens, abîmés dans les ondes furieuses : il reconnaît alors la redoutable vengeance d'un Dieu irrité contre des ennemis impies, insolents, obstinés persécuteurs de la justice; il admire la sagesse, la puissance, la bonté par laquelle Dieu l'a délivré du joug d'une oppression si longue et si cruelle; et il se prépare en même temps à craindre le Seigneur, à avoir foi et confiance dans sa parole, et en la parole de Moïse, serviteur et ministre de ses desseins sur la terre. *Filii autem Israel perrexerunt per medium sicci maris. Liberavitque eos Dominus in die illa de manu Ægyptiorum; et viderunt Ægyptios mortuos super litus maris; et manum magnam quam exercuerat Deus contra eos. Timuitque populus Dominum; et crediderunt Domino, et Moysi servo ejus.*

XV

La colonne miraculeuse continue toujours à diriger les Israëlites dans leur chemin vers la terre promise. — Tantôt elle s'appelle : « *le Seigneur;* » tantôt : « *l'ange du Seigneur.* » Cette colonne fut constamment un vrai miracle, magnifique et éclatant. — Aveuglement des interprètes rationalistes, qui veulent faire passer le miracle de cette colonne pour un phénomène naturel.

Sinon que la colonne miraculeuse ne s'éclipse pas et ne disparaît pas au milieu de cet épouvantable désastre;

mais elle continue toujours à diriger, à protéger les Hébreux pendant le jour en les garantissant des ardeurs brûlantes du soleil ; et pendant la nuit, en éclairant leur marche pendant toute la durée de leur voyage, jusqu'au moment de leur arrivée sur la terre promise. Lorsque dans la suite, Moïse fait construire un tabernacle, c'est-à-dire une espèce de chapelle portative, où il se recueille pour consulter Dieu et pour écouter ses oracles, et autour duquel le peuple faisait ses prières ; la colonne mystérieuse de piété vient se placer au-dessus de ce même tabernacle, et le recouvre tout entier de son ombre miraculeuse, comme pour le sanctifier et le protéger ; et jamais plus elle ne l'abandonna. *Die qua erectum est tabernaculum, operuit illud nubes* (Num. IX). C'est pourquoi durant le jour, la nuée se développait au-dessus du tabernacle, en forme de voûte ou de baldaquin ; et durant la nuit, elle brûlait au-dessus, de la plus vive lumière. *Sic fiebat jugiter : per diem operiebat illud nubes : et per noctem quasi species ignis.* Et tandis que pendant les marches que faisait le peuple, le tabernacle porté sur les épaules des prêtres le suivait, la nuée, qui était au-dessus pour le recouvrir, faisait d'elle-même une semblable marche, sans cesser d'ombrager aussi tout le peuple : et suivant l'expression de Cornelius à Lapide, sur cette nuée miraculeuse, elle ressemblait à un immense dais, pour voiler comme avec une ombrelle, tout le peuple hébreu. *Ambulabant omnes Hebræi sub hac nube, quasi sub velamine vel ombrella.* En effet, le voyage des hébreux, toujours à ciel découvert, à travers les vastes déserts de l'Egypte ou de l'Ara-

bie, sous un climat brûlant, aurait été funeste et mortel, si la bonté divine n'avait pris soin de tempérer une aussi grande chaleur, en interposant sans cesse cette nuée entre le soleil et le peuple voyageur. ***Cum Hebræi iter facerent per Arabiam, quæ radiis, et caloribus solis torretur; habuissent iter molestissimum; nisi Deus hos calores temperasset, radiis solis opponendo hanc nubem*** (A Lap.).

Comme aussi, lorsque la nuit survenait, ce n'eût pas été un léger embarras, de procurer et de maintenir la lumière à trois millions de personnes campées dans un désert. Mais, comme quand le peuple s'arrêtait, le tabernacle se plaçait au milieu; ainsi, la colonne qui apparaissait au-dessus du camp pendant la nuit, toute brillante de lumière, elle répandait ses éclats parmi les rangs des Hébreux. Et de plus, dès l'entrée du peuple hébreu dans les contrées désertes, la colonne servait à lui indiquer son chemin, à travers des contrées où on n'aperçoit aucune trace de routes frayées et praticables, sans guides : elle servait aussi à désigner les heures du repos, des haltes et celles de la marche. Puisque dès le matin, la colonne reprenant la forme de nuée, se mettait la première en mouvement; et par la direction qu'elle prenait, on voyait les lévites portant le tabernacle, la suivre des premiers, et tout le peuple marchait sur leurs traces, selon l'ordre des tribus. Ensuite, là où la colonne s'arrêtait et se pliait, le peuple d'Israël s'arrêtait aussi et se repliait encore lui-même; il plantait là ses lanternes protectrices, et y demeurait jusqu'à ce que la colonne, par ses mouvements, lui donnât le signal de re-

prendre sa marche. Tout cela est clairement raconté dans les saintes Ecritures. *Cumque ablata fuisset nubes, quæ tabernaculum protegebat, tunc proficiscebantur filii Israel; et in loco ubi stetisset nubes, ibi castrametebantur.* Ces paroles font parfaitement comprendre, ce que d'ailleurs ajoute la sainte Ecriture, que rien n'était fait dans le camp des Hébreux par la volonté des hommes, mais la parole de Dieu en réglait les marches et les haltes; et Israël attendait et recevait avec confiance les ordres de Dieu, par l'entremise de Moïse. *Per Verbum Domini figebant tentoria, et per Verbum illius proficiscebantur : erantque in excubiis Domini juxta imperium ejus per manum Moysi.* C'est-à-dire, comme le remarque Rupert, que Dieu, au moyen du mouvement ou du repos de la colonne, manifestait sa volonté; de telle sorte que cette nuée miraculeuse était comme sa parole, par laquelle Moïse donnait l'ordre de partir ou de s'arrêter. *Per Verbum Domini, id est significatione nubis, quæ erat signum divinæ voluntatis, sicut vox loquentis.*

Observons encore que cette nuée prodigieuse est appelée dans l'Ecriture, *l'ange du Seigneur*, parce que, comme le disent les interprètes, en précédant le camp des Hébreux, maintenant, sa marche dans les régions les moins élevées de l'atmosphère, elle ne se mouvait pas elle-même, dans le sens du mouvement circulaire du firmament, car dans ce cas elle aurait dû retourner en arrière sur elle-même; elle n'était point mue non plus par le souffle des vents, mais par la puissance divine d'un ange caché dans l'intérieur de son sein, heureux

d'y résider, et qui la gouvernait comme un cocher de voiture, fait mouvoir son char, ou comme un pilote habile et expérimenté, dirige d'une main ferme son vaisseau sur la mer. *Præcedebat castra Hebræorum mota, non motu circulari cælorum, ita enim in orbem raptata fuisset, non etiam ventorum flatu, sed ducente eam angelo, qui erat quasi auriga columnæ* (A Lap.). C'était donc un ange qui, dès le premier instant du départ, étendait la nuée sur le premier rang du camp des voyageurs, pour le précéder, et la tenait suspendue dans l'air, au dessus du camp tout entier, lorsqu'il devait s'arrêter. *Angelus ergo impellebat eam ut primam aciem proficiscéntem præiret, quando castra erant mutanda; quando vero erant figenda, Angelus eam super castra quasi defixam detinebat.*

Bien plus, cette colonne est appelée encore dans la sainte Ecriture : *le Seigneur : Dominus præcedebat eos ;* et ses prodiges sont attribués, tantôt à un ange, tantôt à Dieu : non pas, dit saint Augustin, parce que Dieu se trouvait là, par sa divine substance qui remplit le monde entier, mais parce qu'il y était de plus, par la présence d'une substance différente et corporelle, visible à l'œil humain. *Per subjectam creaturam, eamdemque corpoream, non per suam substantiam Deus hic oculis mortalium apparuit.* Mais afin de montrer, dit Hugo de Saint-Victor, que là se trouvait un ange, ministre du Seigneur ; et qu'en lui et par lui apparaissait Dieu lui-même, que ce prodige était un effet extraordinaire, miraculeux de sa puissance, de sa bonté pour son peuple. *Aliquando Domino, aliquando angelo factum tribuitur :*

quia revera angelus Domini minister aderat, et Dominus in ipso et per ipsum operans (In Exod.). Cela est clairement manifesté par les expressions, qui en traitent dans les divers passages de la sainte Ecriture où il en est question.

C'est pourquoi, dans le psaume CIV, il est dit : Dieu lui-même étend dans le ciel une large nuée pour les protéger et les défendre. *Expandit nubem in protectionem eorum.* Dans le psaume CXX, l'écrivain sacré ajoute : « Le Seigneur a veillé sur toi, ô Israël; le Seigneur a été ta protection, afin que l'absence de la lune ne fut pas un préjudice pour toi pendant la nuit, et que pendant le jour tu ne fut pas grillé par les rayons du soleil. *Dominus protectio tua. Per diem sol non uret te, neque luna per noctem.* Et encore, on lit aussi dans le livre de la Sagesse : « La nuée servit d'ombrage étendu au dessus de leur camp; et vous, Seigneur, en prenant soin que le soleil ne vînt les endommager, leur avez miséricordieusement procuré une station bonne, aisée. *Castra obumbrabat nubes... Solem sine læsura, bona hospitii tribuisti eis* (Sapient. XVIII). Et d'un autre côté, Dieu leur apprête l'ombre d'un immense voile contre les chaleurs du jour, et la lumière des étoiles, contre l'obscurité de la nuit; c'est ainsi qu'il les conduit de plus en plus par la voie des miracles. *Deduxit illos in via mirabili, et fuit illis in velamento diei; et luce stellarum per noctem* (Ibid. X). Finalement, Moïse lui-même dit au livre des Nombres, dans la Bible : « Quand on cheminait, *la nuée du Seigneur* était toujours au-dessus d'eux et avec eux.» *Nubes autem Domini super eos erat, cum incederent*

(Numer. x). Et demandant à Dieu, chaque jour, la continuation de ses prodiges, Moïse lui adresse cette prière : « Votre nuée les protége, ô Seigneur ; et en cette colonne de nuées, vous devez toujours les précéder pour être leur guide. *Nubes tua protegat illos; et in columna nubis præcedas eos* (Ibid. xiv). Que veut dire par là Moïse? sinon montrer le miracle continuel, parce que *la nuée de Dieu*, par excellence, n'est qu'une nuée, œuvre extraordinaire de la puissance de Dieu. C'est ainsi que le Saint-Esprit a voulu, depuis plus de trois mille ans, confondre les modernes imposteurs qui ont osé nier ce miracle avec tous les autres miracles qui sont rapportés dans nos livres sacrés, en prétendant qu'il n'y avait là qu'une aurore boréale ou tout autre phénomène naturel de l'électricité. Phénomène ! disent-ils, divinisé par le sentiment de l'enthousiasme pour le merveilleux; et en représentant Moïse comme un habile politique, chef d'un peuple grossier et superstitieux. Sophismes héroïques à l'égard desquels il est difficile de décider, si c'est la bêtise ou l'impiété qui les ont imaginés ! Et en vérité, peut-on croire que la nuée qui, pendant quarante ans, éclaire les Hébreux toutes les nuits, et les garantit du soleil tous les jours, n'est qu'une *aurore boréale* ou un phénomène d'électricité. Quoi ! ce long office, non interrompu pendant une telle période d'années, cette nuée, qui se meut avec eux, s'arrête avec eux, n'est qu'un accident tout naturel ! Cela est impossible à croire et ne peut se trouver que sur des terres aveuglément ineptes ou impies. Pour croire que Moïse a voulu et a pu tromper trois milions d'hommes, en écrivant dans leur propre

histoire, qu'ils ont vu pendant quarante ans ans, chaque jour un miracle, qu'ils n'auraient pas vu; pour croire, en un mot, que l'imposture et l'ignorance ont pu jamais feindre, imaginer, persuader et perpétuer la mémoire d'un miracle aussi extraordinaire, si magnifique, si publié, si permanent, n'est-il pas nécessaire de renoncer à la raison, au sens commun? n'est-il pas nécessaire de descendre jusqu'à l'ineptie de la crédulité des plus petits enfants, de la stupidité des idiots? Mais rien de tout cela, aucune de ces impossibilités ne saurait effrayer la robuste crédulité des sophistes? pourvu qu'ils ne soient pas dans l'obligation d'admettre, comme des faits miraculeux, les récits de nos saintes Écritures, il n'est aucune sorte d'invraisemblance qu'ils n'admettent; il n'y a pas d'absurdité grossière qu'ils n'imaginent. Et ces critiques superbes qui se donnent pour des hommes supérieurs, incapables de soumettre leurs sentiments à la foi et de les accorder avec le témoignage unanime de la synagogue et de l'Eglise, en faveur des miracles de la Bible; ils n'ont pas honte de recevoir comme des oracles les doutes de l'incrédulité, les arguments des impies. Tant il est vrai que le chrétien qui renonce à la foi, abjure le simple bon sens, et devient crédule pour des inepties, en cessant de croire à la vérité des saints mystères du christianisme!

Mais laissons ces faux savants se repaître dans les délices de leur imagination et dans l'absurdité de l'orgueil; et pour l'édification des lecteurs catholiques, pour lesquels ce livre est principalement écrit, passons à expliquer, dans le sens spirituel et allégorique, l'histoire

miraculeuse qui vient d'être racontée, et découvrons les grands mystères de piété et de religion qui s'y trouvent contenus.

XVI

La colonne qui guide les Hébreux vers la terre promise est la figure de l'étoile qui conduit les Mages à Bethléhem. — Traits divers de ressemblance entre ces deux prodiges.

L'apôtre saint Paul, écrivant aux Corinthiens, dit : « Nos pères furent tous placés sous la protection d'une nuée miraculeuse, tous passèrent la mer; tous, sous la conduite de Moïse, furent (en figure) baptisés par une nuée et dans la mer; tous ont mangé la même nourriture spirituelle, c'est-à-dire la nourriture qui signifiait par figure l'Eucharistie; tous furent abreuvés par les mêmes eaux spirituelles dont Jésus-Christ est le fond et la source, qui les accompagnait partout, parce qu'ils croyaient à sa venue prochaine et espéraient en lui; mais il y en eut un bien petit nombre parmi eux qui eurent le bonheur de plaire à Dieu, car ils périrent et furent enterrés dans le désert. Or toutes ces choses sont arrivées dans l'Ancien Testament, notre condition actuelle de chrétiens : *Patres nostri omnes sub nube fuerunt ; et omnes mare transierunt; et omnes in Moyse baptizati sunt in nube et in mari; et omnes eamdem escam spiritualem manducaverunt; et omnes eumdem potum spiritualem biberunt* (*bibebant autem de spirituali, consequente eos petra; petra autem erat Christus*). *Sed non in pluribus eorum beneplacitum est Deo : nam prostrati*

sunt in deserto. HÆC AUTEM IN FIGURA FACTA SUNT NOSTRI. (I Corint. x).

Mais saint Paul est le premier et le plus grand interprète de l'Écriture sainte, parce que Jésus-Christ en est ensemble l'interprète et l'auteur. Et cependant nous n'entendons pas dire par là que le plus grand des interprètes de l'Ecriture sainte, divinement inspiré de Dieu, ait selon son caprice interprété et expliqué cette même sainte Ecriture, ce qui serait en même temps une bêtise et un blasphème; il est donc impossible de ne pas conclure des paroles de ce grand apôtre qui viennent d'être cités, que le voyage miraculeux des Hébreux est, dans la plus stricte vérité de l'histoire, une figure des mystères chrétiens, c'est-à-dire une histoire anticipée des vicissitudes des peuples chrétiens dans le voyage qu'ils font sur cette terre.

Et d'abord, disent les Pères de l'Eglise et les interprètes, qui ne voit, dans le prodige de la colonne, le prodige que la divine bonté opère en faveur des Hébreux? Qui ne voit là une figure et comme une prophétie historique du prodige de l'étoile que la même bonté divine opère quinze cents ans plus tard, en faveur des rois Mages d'Orient? *Columna ignis et nubis, duce castrorum Hebræorum, fuit typus hujus stellæ* (I lap. in II *Matth.*). C'est pourquoi, dit saint Jean Chrysostome, comme en ce cas, la colonne des Hébreux fut leur guide pour les diriger et les soutenir dans leur voyage à travers le désert; de même l'étoile fut le guide des Mages, qui les conduisait dans leur voyage à travers les contrées de la Judée inconnues d'eux: *Ad viantium utilita-*

tem cuncta dispensans : sicut illa quondam in eremo nubis columna, pro opportunitate rerum nunc stabat loco, nunc progrediens movebat exercitum. (Hom. VI, in Matth.) C'est ainsi, ajoute le même saint docteur, qu'une mère affectueuse mène ses petits enfants après elle en les tenant par la main, afin de les empêcher de tomber et de se faire du mal. De même, l'étoile conduisait les Mages et la colonne des Hébreux; et l'une et l'autre était leur guide, leur force, non-seulement pendant l'obscurité de la nuit, mais aussi en pleine lumière du jour : *Neque enim propter magos tantummodo : sed præibat quodammodo apprehensa manu trahens eos, viamque demonstrans, lucente prorsus die, ac sole rutilante* (*Ibid.*) On observe encore que si tous les Mages n'étaient pas Ethiopiens, l'un d'entre eux, pour le moins, étaient de cette nation, et les autres Arabes ; parce que la prophétie parle des Arabes et des Ethiopiens : *Reges Arabum coram illo procident Ethiopes.* Or, ceux qui parmi eux étaient Ethiopiens durent traverser eux-mêmes la côte orientale de l'Egypte ; par la partie méridionale de l'isthme de Suez, et entrer dans l'Arabie Heureuse, et de là venir par l'Orient en Judée, c'est-à-dire que, guidés par l'étoile, ils firent le même chemin, suivirent la même route et arrivèrent sur la même contrée que les Hébreux conduits par la nuée. Ainsi, cette circonstance donne lieu à croire que le voyage des Hébreux avait prédit et figuré celui des Mages.

La colonne des Hébreux, comme on l'a vu, cheminait quand le peuple devait marcher aussi, et s'arrêtait lorsqu'il devait camper pour prendre sa nourriture ou se

reposer; et durant ce repos elle demeurait fixe, sans mouvement au-dessus de leurs têtes, non-seulement pour les éclairer, mais aussi pour protéger leur camp contre les ardeurs du soleil. Or c'est ainsi, dit saint Pierre Chrysologue, que lorsque les Mages devaient cheminer, leur étoile se mettait en mouvement et marchait au-devant d'eux; elle s'arrêtait tout à coup quand ils devaient se reposer; elle veillait à leur garde, et les éclairait pendant la nuit comme une tendre mère veille quelquefois auprès du berceau de son petit enfant qui dort pendant la nuit : *Ambulante Mago, ambulat; sedente Mago, stat stella; Mago dormiente, excubat.* (Ser. 159.)

Certainement la nuée qui conduit du haut du ciel les Hébreux dans leur voyage, ne leur suffit pas; et ils ont besoin de Moïse, leur chef visible qui les rassure contre tous les dangers de leurs erreurs, en les aidant par ses conseils à parvenir enfin en Palestine. Moïse, en effet, interprète les phénomènes de la colonne et règle la marche de cette multitude aveugle, incapable de se conduire elle-même sans désordre, même avec le secours de la colonne. C'est ainsi, qu'il ne suffit pas aux Mages d'avoir une lumière surnaturelle pour les guider, d'avoir la résolution, le signal de l'étoile; il leur faut encore l'explication, la réponse des interprètes de la parole de Dieu sur la terre, afin de connaître et de pouvoir continuer le chemin qui les conduit à Jésus-Christ.

Une seule fois la colonne miraculeuse abandonne les premiers rangs du camp des Hébreux et celle de les guider; elle les oblige à s'arrêter, sans savoir pourquoi,

pour continuer encore après leur chemin; c'est lorsque Pharaon et son armée, étant arrivés sur les derrières du peuple israélite, la colonne et l'auge qui la menait, se mirent tout à coup entre les Egyptiens et les Hébreux. De même, une seule fois l'étoile disparaît de la vue des Mages; elle semble les abandonner au milieu de leur voyage, et les oblige à s'arrêter à Jérusalem, c'est-à-dire lorsqu'ils sont près de cette ville, où régnait Hérode, vrai Pharaon, avec de véritables Egyptiens, dans les Juifs, ennemis déclarés de tous ceux qui cherchaient Jésus-Christ. Mais comme la colonne ne cesse pas de briller au premier rang du peuple, si ce n'est pour le protéger sur ses derrières; et quoiqu'il ne l'ait pas comme il l'avait d'abord, au-devant de ses yeux, certainement elle était autour de lui pour le défendre et combattre pour lui; ainsi, l'étoile des Mages, ou la lumière et la puissance divine, dont elle était le signal et l'expression, ne cesse pas de conduire les Mages en leur voyage, si ce n'est pour les protéger pendant leur séjour à Jérusalem. Ils ne la voient plus des yeux de leur corps, cette lumière miraculeuse, car elle était passée du côté des Juifs et d'Hérode pour les éclairer, afin que nonobstant leur détestable esprit, ils puissent donner aux Mages une réponse certaine et sûre, capables d'éclairer leurs âmes.

Maintenant, la colonne éclairait le camp des Hébreux par derrière; elle était toujours pour lui un ministre de la miséricorde divine. En se rembrunissant et rendant plus épaisses les ténèbres des Egyptiens, elle était devenue pour ses derniers un ministre des vengeances

divines. C'est d'elle que sortirent les éclats de foudre et les éclairs qui mirent en route sur les traces du peupe d'Israël, et leur firent trouver la mort avec leur tombeau dans la mer, comme l'observe saint Augustin; pendant ce temps-là, la lumière divine se répandait sur les saintes pages de l'Ecriture, au moment que les prêtres de la synagogue les interprétaient, pour désigner clairement aux Mages le lieu et le temps de la naissance du Messie : cette même lumière pour les Juifs et pour Hérode, qui la repoussaient, lui étaient rebelles et ne méritaient pas d'en jouir, se changeait en ténèbres profondes: C'est ainsi qu'eux-mêmes ne voient pas, ne comprennent pas, ne connaissent pas Jésus-Christ, dont ils savent depuis longtemps le lieu de la naissance, et qui était déjà comme au milieu d'eux; et la même révélation, la même sainte Ecriture, qui fut la lumière et le salut des Mages. En aveuglant davantages les Juifs, et rendant inexcusables, consomme leur condamnation et leur perdition ; et le même prodige de misericorde et de vocation pour les Gentils, se change en un prodige de redoutable justice et de réprobation pour les Juifs : *Divinas litteras, quibus gentes instruerentur, illi excæcarentur*. (II. Epiph.)

Finalement, la colonne s'arrête et se repose au-dessus du tabernacle et disparaît seulement lorsque les Hébreux ont atteint la terre promise. C'est ainsi que l'étoile des Mages s'arrête au-dessus de l'étable de Bethléhem, véritable tabernacle, vrai temple de Dieu sur la terre, où était le vrai Dieu du temple sous l'enveloppe de simple mortel : *Stetit supra ubi erat puer*. Et ne disparaît, en

effet, qu'après que les Mages ont atteint à la véritable terre promise, au lieu où il leur est donné de le contempler de leurs propres yeux, de le connaître et de l'adorer en Jésus-Christ, s'offrir à lui et être heureux avec lui.

Mais, comme nous l'avons répété souvent, les Mages eux-mêmes étaient nos ancêtres et les premiers des païens à venir au christianisme, c'est-à-dire à la véritable foi. Donc le voyage miraculeux du peuple hébreu, dans un sens plus immédiat, fut la figure de leur voyage, et, dans un sens plus éloigné, certainement non moins vrai et non moins réel, puisque saint Paul l'a dit, fut la figure de notre propre passage sur la terre. Essayons donc, avec l'aide des saints Pères et des interprètes, de faire ressortir en ce sens les significations mystérieuses des circonstances de ce voyage prophétique.

XVII

Suivant une autre interprétation allégorique de la même histoire, la colonne est une figure de Jésus-Christ et de son divin enseignement. — La grâce de la foi est la première des grâces dans l'ordre du salut. — Aux rayons de sa lumière comme à ceux de la colonne, toute personne peut facilement participer. — Elle éclaire non-seulement tous les chrétiens, mais aussi les infidèles. — Et la foule du monde lui doit toute son existence, et tout ce qu'il possède de vérité.

Premièrement, cette colonne est un beau type de Jésus-Christ, puisqu'elle était en même temps et nuée et lumière de feu. Or, comme nuée, dit Cornélius à Lapide,

elle signifiait l'humanité de Jésus-Christ, et, comme *feu*, elle signifiait sa *divinité : Christus est nubes qua homo, et ignis, qua Deus.* Cette belle interprétation est fondée sur la sainte Ecriture et les saints Pères; c'est pourquoi, comme la colonne avec sa lumière représentait d'une manière toute particulière la puissance divine, mais cachée et voilée pour les yeux corporels de l'homme, c'est à cause de cela qu'elle est appelée le *Seigneur*. Ainsi, dans l'humanité de Jésus-Christ, était représenté en quelque sorte, d'une manière plus réelle, plus ineffable, c'est-à-dire *personnellement*, le Verbe éternel, le Fils de Dieu, Dieu lui-même, mais caché et invisible aux yeux de la chair, et, à cause de cela, appelé par le prophète Isaïe, le *Dieu caché* : *Vere tu es Deus absconditus* (Is. XLV), visible seulement au moyen de la foi. Et par le moyen de la foi, en effet, il fut reconnu, il fut deviné, peut-on dire en parlant des Mages, qui le saluèrent dans la personne d'un pauvre petit enfant grelottant de froid dans une étable de Bethléhem; et Pierre, Madeleine, Marthe, l'aveugle de naissance le reconnaissent aussi à leur tour, en un homme persécuté, jugé à mort par les Juifs; et le bon larron et le Centurion le reconnaissent eux dans un condamné expirant sur la croix. « Ainsi, dit saint Ambroise, la nuée représente notre humanité dont le Verbe éternel a daigné se revêtir, et que le prophète Isaïe (Sap. XIX) vit en en esprit sous la forme d'une petite nuée aussi, mais plus subtile et plus légère, parce que cette sainte humanité, formée par le Saint Esprit, ne fut jamais souillée de faute : » *Nubes est nebula corporis nostri; sed in Christo levis, id est cœlesti Spiritus sancti opera-*

tione sancta, nullàque sorde gravis. (Ps. CXVIII.) Oh ! comme il est beau ce mystère ! ajoute Cornelius à Lapide. La nuée des Hébreux leur apparaît, afin qu'ils puissent résister aux rayons ardents du soleil; elle fut en même temps elle-même, comme un soleil caché parmi les nues, qui éclaire sans aveugler, sans brûler, sans détruire ceux qui le considèrent. C'est ainsi que le Verbe divin, pour converser avec les hommes, est venu sur la terre revêtu de notre chair mortelle, et, avec elle, il l'a voilé, recouvert, comme on l'a vu (Let. 1, § 9), sa divinité, afin que les hommes fussent capables d'en supporter la vue, en ayant confiance en sa bonté. *Sol, ut tolerari posset, venit in nube, id est Deus, ut cum hominibus conversaretur ; venit in carne, qua deitatem suam velavit et vestivit.*

Mais touchons de plus près à notre sujet. La colonne miraculeuse des Hébreux fut, comme il est dit dans la *Glosse,* livre où sont expliqués les saints Évangiles, la figure de la lumière de l'Évangile même, c'est-à-dire de l'enseignement de la vraie foi. *Columna est lux Evangelii.* (*Gloss. hic.*) Cette interprétation est différente et beaucoup plus conforme au sentiment commun des théologiens. Car qu'y a-t-il de plus dans la doctrine évangélique, sinon la sagesse de Dieu, la parole de Dieu, le Verbe de Dieu, qui, par cette doctrine, se manifeste aux âmes, comme *vérité* pour les instruire, comme *voie* pour les conduire, comme *vie* pour leur procurer l'immortalité; car il le dit lui-même : « Je suis LA VIE, LA VÉRITÉ et LA VOIE : » *Ego sum via, veritas et vita.* (Joan. XI.) C'est donc avec raison, selon la belle doctrine

de saint Denis rapportée par Cornelius à Lapide, que la lumière matérielle est l'image de Dieu qui, en la créant la première de toutes les créatures, a voulu en elle se dépeindre lui-même comme sur un tableau, et se rendre en ses œuvres sensible au monde. *Docet Dionysius lucem esse Dei imaginem ; ideoque primo a Deo creatam, ut in ea quasi in imagine se depingeret, et mundo spectabilem se exhiberet.* (In I Gen.) Ainsi, la lumière spirituelle, c'est-à-dire l'enseignement de la véritable foi, comme nous l'avons déjà observé (Let. 3), est l'image de Jésus-Christ, le reflet de sa face auguste; puisqu'il se montre dans les doctrines de l'Évangile, principalement *Lumière de lumière*, et lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Voilà donc un beau trait de ressemblance entre la colonne des Israëlites et l'enseignement de la foi.

Cette colonne miraculeuse fut le premier des bienfaits de Dieu envers le peuple résolu de quitter l'Égypte. Et en effet, se proposant d'entreprendre un aussi long voyage, la première chose dont ils ont besoin est un guide sûr qui leur montre le véritable chemin qu'ils ont à prendre pour arriver au pays où ils ont résolu de se rendre. Or la colonne leur apparaît tout à coup à Ramnès prête à les conduire. Mais ce guide leur était beaucoup plus nécessaire encore pour traverser les déserts de l'Arabie, où l'on ne trouve aucune trace de route, pas le plus petit sentier, aucun vestige de l'homme, mais une immense étendue de plaines sablonneuses sous un ciel de bronze, et, à cause de cela, les voyageurs sont obligés, comme cela se pratique sur mer, de se servir de

la boussole pour régler la marche de leur chemin. Or quelle plus belle figure de la nécessité, de l'enseignement de la foi ? Saint Ambroise observe que le monde matériel, sans la lumière du soleil, ne serait qu'une vaste prison d'erreurs, dans laquelle les hommes et les autres animaux, rendus immobiles au fond de ce chaos de ténèbres profondes et n'apprenant rien l'un de l'autre, ne pourraient ni vivre ni se reproduire. Ce serait donc en vain, dit ce saint Père, que Dieu les aurait créés, s'il ne leur avait pas procuré la lumière pour y voir. C'est pour cela que la *série* des miracles de la Création commence par la lumière, comme le *point pivotal* entre Dieu et les autres créatures, et la création de la lumière la plus vaste, la plus agréable, la plus mystérieuse et en même temps la plus nécessaire de toutes les créatures. *Unde vox Domini debuit inchoare, nisi a lumine? Frustra enim esset mundus, si non videretur.* (Examer.)

Or la même chose arrive dans l'ordre intellectuel et moral. Sans la lumière divine de la foi et de la vérité, l'homme ne pourrait se mouvoir, opérer, vivre, de la vie de la grâce ; il ne pourrait faire un seul pas dans les voies du salut éternel. A cause de cela, la grâce, qui cherche à sortir de la véritable Égypte, c'est-à-dire des régions de l'erreur et du vice, commence par la foi. Elle est le premier des bienfait de la miséricorde divine, et le dernier que sa justice retire à l'âme qui se rend volontairement rébelle à ce bienfait. « Tant que notre âme réside dans notre corps, dit saint Paul, nous sommes comme des voyageurs sur une contrée étrangère, qui

cherchent leur patrie : » *Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino.* (II Corinth. v.) *Non habemus hic civitatem manentem, sed futuram inquirimus.* (Hebr. xiii.) Or, l'enseignement de la foi est l'unique guide certain, qui peut nous faire retrouver et reconnaître un chemin au milieu des déserts de l'ignorance, nous sauver au milieu des vastes champs de l'arène inconsistante des opinions et des imaginations humaines, en nous conduisant à la véritable terre promise, au ciel, pour lequel nous tous avons été créés, et vers lequel nous voyageons sans cesse, même en dormant.

C'est pour cela que, dans la sublime cérémonie du Baptême, il nous est demandé : « Homme, que viens-tu demander à l'Église de Dieu? » *Quid petis ab Ecclesia Dei?* Nous répondons : « La Foi! » *Fidem!* Le ministre de la religion continue à nous interroger et dit : « A quoi sert la foi? » *Fides quid tibi præstat?* Et nous répondons encore : « Cette foi nous sert pour acquérir la la vie éternelle : *Vitam æternam.*

La colonne des Israélites fut un guide facile, commun à tous, universel, puisque, suspendue dans les hauteurs du ciel, elle était exposée à la vue de tous ; et comme il arrive de la lumière du soleil, sans étude, sans efforts, sans application, mais en levant simplement les regards vers un point de l'horizon, tous grands et petits, hommes et femmes, chefs et populations, maîtres et serviteurs, peuvent également la connaître, également l'envisager, également la suivre ; non pas les Hébreux seulement, mais les Gentils encore et même les Egyptiens ; d'autant que, de persécuteurs d'Israël, ils auraient voulu devenir

ses frères et former un seul peuple, une seule famille avec lui. Or voilà une belle figure des deux grands caractères de l'enseignement de la foi que nous venons d'expliquer en cette lecture. Cet enseignement divin, si noble, si magnifique, si précieux, puisque c'est par lui qu'il dépend de nous de triompher de nos ennemis spirituels dans le temps et notre repos, notre gloire pour l'éternité ; il est certainement facile, accessible à tous. Il se présente à tous, resplendit pour tous ; tous enfin, peuvent en profiter, en jouir : tant qu'ils ne détournent pas leurs regards de cette lumière mystérieuse ; et s'ils sont des étrangers,ils peuvent par là s'incorporer au véritable peuple d'Israël, à la grande famille de Jésus-Christ. En effet, à peine nos Pères les païens sont-ils impatients du joug de la véritable Egypte, c'est-à-dire du culte des idoles et des turpitudes de l'idolâtrie, et dès qu'ils pensent à les abandonner, qu'ils voient briller dans Rome, un guide divin pour l'enseignement de la véritable foi qu'un véritable Moïse, c'est-à-dire saint Pierre et ses successeurs établissent : enseignement facile, commun, tellement que tous ceux qui veulent le connaître, y croire, en profiter, le peuvent sans aucune sorte d'efforts, et à travers sa lumière bienfaisante ils peuvent entrer dans le chemin d'une éternité bienheureuse.

Et par quel autre moyen pourrait-on contempler une immense nuit, à travers des déserts effroyables, si une colonne de lumière, brillant du haut du ciel, pour dissiper tant d'obscurité, n'enseignait une voie sûre à tout un peuple qui voyage sur des sables stériles et mou-

vents, sans se rappeler la belle expression de saint Pierre, qui proclame l'enseignement de la foi, l'UNIQUE LUMIÈRE, le SEUL FANAL ALLUMÉ PAR LE DOIGT DE DIEU LUI-MÊME, qu'il a établi et qu'il maintient toujours vivant, au milieu du dessèchement et des ténèbres du monde intellectuel, et qui sert de guide au peuple chrétien : *Sicut lucerna lucens in caliginoso loco.* (II Petr., I).

De plus, la colonne entourait et couvrait toujours le tabernacle et ne s'en éloignait jamais ; ainsi, l'enseignement divin, dans la véritable Église, qui est la sainte Église romaine, véritable tabernacle de Dieu, parmi les hommes, toujours visible et accessible, ne l'abandonne jamais ; mais il réside toujours auprès de celui qui en est l'auteur, et qui a promis d'habiter avec l'Église jusqu'à la fin du monde pour maintenir son enseignement et le perpétuer : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (Matth., XXVIII.)

Par conséquent, la sainte Église romaine est, dans les temps modernes, ce que fut dans les temps anciens, la synagogue de Moïse, et Rome, ce que fut Jérusalem : c'est-à-dire l'unique piédestal de la foi et de la vérité : *Lucerna in caliginoso loco !*

La colonne, pour éclairer le peuple d'Israël, répandait sa lumière au loin : ainsi les divers lieux où elle ne pouvait être aperçue, participaient plus ou moins aux rayons de sa douce chaleur, suivant la plus grande ou moindre distance qui les en séparait de la même manière que les malheureux habitants du pôle, qui ont six mois de l'année pendant lesquels ils ne voient pas le soleil, sont plus ou moins éclairés par les rares reflets

de sa lumière; ils ont des mois entiers de crépuscule, qui les empêche d'être ensevelis pendant la moitié de l'année dans les ténèbres d'une nuit profonde. Or, c'est là une figure de l'enseignement de l'Église véritablement catholique ou universelle, qui, tandis qu'elle éclaire et dirige le vrai peuple d'Israël, le peuple chrétien, reprend encore à grande distance, par toute la terre, même parmi les peuples infidèles qui le connaissent à peine, les grandes vérités dont il se compose. En effet, comme dès l'avenue de Jésus-Christ, la synagogue des Hébreux (figurée par la nuée qui les guide dans leur fuite de l'esclavage en Egypte), la synagogue des Hébreux, avec ses migrations, par ses séjours multipliés parmi les peuples idolâtres, avec ses divines Écritures, répandait et maintenait dans le monde la vérité primitive, l'idée d'un Dieu qu'elle seule connaissait sans erreur : *Notus in Judæa Deus;* ainsi l'Église catholique qui, de Rome où elle possède le Saint-Siége, s'étend par tout le monde; avec sa doctrine, ses livres et ses exemples, répand et maintient parmi les peuples, avec toutes les vérités primitives, toutes les vérités chrétiennes : la vraie idée, la vraie connaissance de Jésus-Christ qu'elle seule possède dans toute sa pureté. Pour mieux comprendre ceci, recourons à une autre comparaison : un engrais réel, et parfaitement visible sur une partie de la surface du sol de la terre, qu'il pénètre, fait parvenir, par son poids, les eaux fécondantes d'un suc qui empreint les entrailles mêmes de la terre qui lui servent de lit et sont comme une éponge; et il étend ainsi secrètement, à de grandes distances du sol, son influence bienfaisante. De

même la véritable Église, avec son divin enseignement, quoiqu'elle ne soit visible que dans telle ou telle autre partie de la terre et à sa surface ; elle fait pénétrer invisiblement ses doctrines de vérité, même dans les pays des hérétiques, des schismatiques, des mahométans et des idolâtres. Son esprit essentiellement expansif, efficace et fécond par le moyen des voyageurs, auxquels se joignent les missionnaires, au moyen des exemples qui sont la meilleure prédication; par le moyen même des rapports commerciaux ou politiques, là où ne s'étendent pas les communications religieuses, répand l'enseignement catholique qui filtre et s'étend à de très-grandes distances, et contribue certainement à maintenir sur ces terres infortunées une certaine chaleur, une sorte de crépuscule de la vérité, qui empêche l'établissement complet des ténèbres de l'erreur et y maintient une ombre de société civile.

C'est pourquoi toutes les nations qui sont hors de l'Église catholique, séparées d'elle par une plus grande ou moindre distance, sans qu'elles s'en aperçoivent, participent au bénéfice de son esprit. Ce faible levain de vie intellectuelle par lequel elles appartiennent encore à la grande famille des êtres intelligents et sociables, elles le doivent, sans le savoir, à l'influence invisible de cette Église qu'elles persécutent ou méconnaissent. D'elle et par elle elles reçoivent le peu de vérités qu'elles conservent et dont elles abusent pour rester éloignées de cette tendre mère; et, sans s'en apercevoir, comme malgré eux-mêmes, les habitants de ces nations sont les disciples de l'Église, tandis que, au lieu d'être ses enfants respec-

tueux et soumis, ils se montrent ses ennemis acharnés. Comme le soleil féconde toute la terre, même là où ses rayons ne pénètrent qu'indirectement, et vivifie, éclaire les hommes qui n'apprécient pas ses bienfaits, ainsi que les brutes et les simples végétaux privés d'intelligence, qui n'entendent rien à la douce chaleur du soleil; de même l'enseignement de l'Église fait germer quelques vérités, non-seulement parmi les peuples qui le connaissent, et croient en sa pureté; mais encore parmi ceux qui se révoltent contre lui : c'est lui enfin qui maintient et alimente tout ce qu'il y a de vérités sur toute la terre. Et ce que l'Écriture sainte affirme de la lumière du soleil, est encore plus vrai de la lumière de l'enseignement catholique, de la lumière spirituelle de la révélation divine. Car, mieux que le soleil, la lumière de la révélation divine s'étend à tout le monde; elle est l'âme et la vie de l'univers; il n'est pas d'intelligence créée qui puisse lui résister entièrement; qui lui soit étrangère, qui ne participe pas de quelque manière à ses rayons vivifiants: *Sol illuminans per omnia respexit* (Eccl., XLII); *non est qui se abscondat a calore ejus.* (Psal. XVIII.)

Qu'adviendrait-il donc du monde si, par hasard impossible, la divine lumière de la révélation venait à s'éteindre dans l'ordre moral dont l'Église catholique est la dépositaire fidèle? Ce qui serait arrivé aux Israélites si, tandis qu'ils s'étaient engagés à travers les déserts inconnus de l'Arabie, ils avaient été privés tout à coup de la lumière miraculeuse qui les guidait au milieu de ces vastes déserts comme le seul, l'unique guide de leur voyage. Ou, encore mieux, il en serait du monde moral

comme du monde matériel et physique, si un beau matin le soleil venait à s'éteindre et à disparaître pour toujours.

C'est pourquoi, comme le monde matériel, tout à fait privé de la lumière du soleil, retomberait dans le premier chaos, dans le désordre et la confusion; de même le monde intellectuel et moral, s'il venait à manquer de l'enseignement de la vraie foi, perdrait peu à peu toute idée de Dieu, de l'âme, des lois morales; et le genre humain, tombant d'erreur en erreur, de vice en vice, serait replongé dans l'abîme de la dépravation et de la barbarie contre laquelle l'Éternel, fatigué de patience, déchaîna un jour le déluge universel; alors la terre, au lieu de fournir au ciel une multitude d'élus, ne produirait que des monstres pour elle-même et des réprouvés pour l'enfer.

Ainsi de même que le monde physique n'existe que dans un ordre d'utilité pour le monde moral; la vie temporelle n'est accordée aux hommes que comme moyen d'arriver à la vie éternelle; du moment que toute trace de vérité et de vertu disparaîtrait de la surface de la terre, et que la famille humaine ne fournirait plus de conquêtes à la grâce, plus de disciples à la vérité, plus d'héritiers à la gloire de Dieu, un cataclysme plus épouvantable que celui de Noé viendrait de toute nécessité fondre sur le genre humain pour l'anéantir.

Il est donc vrai que, sur environ huit cents millions d'âmes qui habitent la surface de la terre, deux cents millions au plus sont catholiques et forment la véritable Église. Mais ce n'est pas seulement les catholiques

qui en sont les enfants, seuls participants à la douce lumière qu'elle répand par son enseignement, aux grâces spirituelles qu'elle distribue, pour les sanctifier, à l'autorité qui les gouverne, à la force qui les soutient, à l'ombre tutélaire qui les défend; mais les *six cents millions* encore qui sont hors de son sein, malgré la plus ou moins grande diversité de maux, de coutumes et d'opinions qui les domine en les séparant entre eux, tous ont quelque point de contact avec la douce lumière de l'enseignement catholique et en sont éclairés, alimentés, se reposent à son ombre ou se réchauffent à sa chaleur: *Sicut lucerna in caliginoso loco.* O sainte Église romaine, vraiment catholique, c'est-à-dire universelle! parce que tu étends à l'univers entier la mystérieuse lumière de ton enseignement, que ta mission est noble et précieuse pour faire subsister le monde moral, pour y maintenir l'esprit de vérité! Avantage inestimable de la mystérieuse et divine bonté! que notre langue se dessèche et que notre main cesse de tenir une plume si jamais aucune de nos paroles, aucun de nos écrits pouvait être opposé, malgré notre volonté, à ta sainteté, à ton infaillibilité!

XVIII

Le prodige de la colonne, inutile sans le *ministère de Moïse*, est la figure de la nécessité de l'Église pour l'intelligence et pour l'usage de la révélation divine. — Dieu, en s'associant Moïse pour accomplir la délivrance de son peuple, a indiqué les desseins de sa Providence, en associant l'Église catholique au grand œuvre du salut des hommes.

Mais la colonne des Israélites, non-seulement figurait la facilité et l'universalité de l'enseignement de la foi, mais encore la nécessité du concours de la véritable Église pour rendre cet enseignement facile et universel. En effet, la colonne fut aperçue de tout le monde dès qu'elle parut immobile dans l'air, et ensuite lorsqu'elle se mit en mouvement pour se diriger vers la mer. Mais personne, dès le commencement, ne comprend rien à ce phénomène. Il est nécessaire que Moïse en explique le mystère ; qu'il annonce que c'est le moyen choisi de Dieu pour tirer son peuple de la servitude d'Égypte et le conduire à la terre promise. Il fut nécessaire que Moïse déclarât aux Hébreux qu'il était indispensable de marcher sur les traces de la colonne et de voyager avec elle en toute confiance ; c'est cette explication de Moïse qui rassure les Hébreux, leur fait voir dans la colonne un gage de la protection divine, et les entraîne à mettre sans crainte le pied sur le lit desséché de la mer, et marcher avec confiance entre les eaux amoncelées de part et d'autre dans l'air. Par conséquent, sans le ministère de Moïse, le prodige de la colonne aurait bien été inutile : il fût resté une énigme obscure et impénétrable pour le

peuple d'Israël. Sa lumière et son mouvement miraculeux auraient laissé le peuple timide, indécis, indifférent. C'est pourquoi l'Écriture sainte, après avoir dit que le camp des Hébreux ne se mouvait et ne s'arrêtait que sur la parole de Dieu, qui se manifestait par le mouvement ou par le repos de la nuée miraculeuse : ***Per verbum Domini figebant tentoria, et per verbum illius proficiscebantur;*** elle ajoute que, quoique la colonne se mît en mouvement ou qu'elle s'arrêtât en son chemin, le peuple d'Israël, pour marcher sur ses traces, attendait que Moïse en eût donné l'ordre et le signal. Ainsi c'était Moïse qui interprétait toujours la parole de Dieu; et cette parole, et ce guide céleste étaient clairs pour le peuple, quand la parole du chef temporel en était l'interprète et se joignait à la parole de Dieu pour la confirmer : ***Erantque in excubiis Domini, juxta imperium ejus*** PER MANUM MOYSI. (Num., IX.)

Maintenant qui ne comprendrait au premier coup d'œil l'importante signification de cette circonstance? Comme la lumière de la colonne signifie la révélation divine contenue dans l'Écriture sainte, l'enseignement de la foi, et toutes les inspirations immédiates que la grâce répand dans l'esprit des hommes ; de même l'ange invisible non moins que l'ange visible, c'est-à-dire Moïse, dans la personne duquel était concentrée la synagogue, fut la figure du souverain pontife de Rome, dans la personne duquel toute l'Église catholique se trouve représentée lorsqu'il parle, comme on dit : ***ex cathedra.*** Par conséquent, cette circonstance du ministère d'un ange terrestre, de Moïse pour expliquer et rendre utile le pro-

dige de la colonne, fut une véritable prophétie de la nécessité du ministère de la synagogue, pour expliquer aux Mages le prodige de l'étoile, et de la nécessité du ministère de l'Église catholique et de son chef, pour expliquer, déterminer et définir le sens de la révélation divine contenue dans les livres sacrés, comme la vérité des inspirations, des lumières, des visions de la grâce, que chaque chrétien en particulier peut recevoir immédiatement de Dieu. C'est pour cela qu'un écrivain ecclésiastique a dit : « Le mot ange signifie *Messager*, et par là, il désigne les pasteurs, les docteurs de l'Église, qui sont envoyés pour annoncer et expliquer les préceptes de la vie éternelle. Ces *envoyés* ou *messagers*, soutenus par la nuée miraculeuse, c'est-à-dire par les lumières qu'ils puisent dans l'Écriture sainte, précèdent le camp du vrai peuple d'Israël, c'est-à-dire de la société des fidèles qui constituent l'*Église;* car ce sont eux qui distribuent la science divine, expliquent son véritable sens : « *Angelus, qui interpretatur Nuntius, significat Doctores, qui nobis præcepta vitæ annuntiant. Et cum nube, id est scientia Scripturarum, castra Israel, id est Ecclesiam præcedunt : quia cum scientia Scripturarum præsident.* (In Exod.)

Donc, de même que la colonne toute seule ne suffit pas pour guider le peuple d'Israël à travers les solitudes du désert, ou au milieu des flots séparés de la mer, et pour le conduire jusqu'à la terre promise ; de même le saint Évangile ne suffit pas pour guider les peuples chrétiens dans les déserts du monde, et le conduire au salut éternel, sans le ministère catholique. Oui, l'Évan-

gile lui-même, séparé d'une autorité divine, visible, qui l'explique, est un livre scellé avec sept cachets; une énigme, un mystère auquel on ne comprend rien de déterminé, de précis; et dans lequel l'orgueil de l'examen privé trouve trop souvent une pierre d'achoppement et d'erreur. La confiance en les inspirations particulières soustraites au jugement de l'Église catholique, est la voie la plus certaine pour se tromper et pour tomber dans les illusions les plus funestes. Malheur à vous donc qui voulez séparer ce que Dieu a si bien uni! la colonne de Moïse, la sainte Écriture, de l'interprétation légitime de l'Église catholique. Comme Israël, nonobstant la lumière divine qui apparaissait à tous, certainement sans Moïse, loin d'arriver à la terre promise, il n'aurait pas même fait un seul pas pour sortir de l'Égypte; comme nous-mêmes, nonobstant la révélation divine contenue dans l'Écriture sainte, qui est entre les mains de tout le monde, sans le souverain pontife, loin d'arriver au ciel, nous ne ferions seulement pas le plus petit chemin pour sortir de l'erreur! Croyez-en à l'expérience, revenez sous l'obéissance et la verge pastorale de Moïse : alors, seulement la révélation divine des saintes Écritures, avec laquelle vous marchez maintenant dans les sentiers de la perdition, deviendra pour vous une lumière sincère, un guide certain!

On remarque encore que la nuée s'appelle l'*Ange du Seigneur*, pour montrer que toute espèce d'anges ne saurait servir de guide sûr dans l'économie et dans l'intelligence des choses divines; car saint Paul nous avertit que souvent l'ange des ténèbres se change en ange de

lumière, et par là, il prévient les fidèles de se tenir sur leurs gardes, pour ne pas admettre des doctrines différentes ou contraires à celles qu'ils ont entendues prêcher par lui, lors même qu'un ange viendrait les leur annoncer. L'*ange du Seigneur* est le seul *bon ange,* parce qu'il est *envoyé* de lui, qu'il parle en son nom, et se manifeste par sa parole qui lui sert de guide : *Angelus Domini. Per Verbum Domini proficiscebantur.* Et cet ange est celui qui a été récemment accepté pour tel par Moïse : *Per manum Moysi.* Il en fut ainsi semblablement de la lumière : au premier jour de la création, à peine lance-t-elle ses rayons sur l'univers, qu'il est écrit : Que Dieu la vit, et après l'avoir vue, il l'approuva comme étant bonne : *Vidit Deus lucem quod esset bona.* (Gen.) Maintenant, comme nous l'avons plusieurs fois remarqué dans le cours de cet ouvrage, cette lumière physique qui éclaire les substances matérielles, selon saint Paul, est la figure de la lumière de la foi qui éclaire les âmes. Lors donc que Dieu a dit dans l'Écriture que la lumière qu'il venait de créer était bonne, il a voulu signifier que toute lumière n'est pas *bonne*, et qu'il faut se méfier de celle qui n'a que l'apparence de la lumière ; mais qu'il n'y a de bonne que celle qu'il a créée et qui reçoit son approbation. C'est-à-dire que toutes les manières d'entendre et d'expliquer la sainte Écriture ne sont pas bonnes ; toutes les idées qui se présentent à l'esprit de l'homme, et qui de prime abord peuvent sembler salutaires, ne viennent pas de Dieu. Que ce n'est pas toujours Dieu qui parle à notre cœur lorsque nous croyons entendre sa voix ; ce n'est pas

toujours l'Esprit-Saint qui se meut, lorsque nous présumons éprouver son impulsion ; ce n'est pas toujours l'*ange du Seigneur* qui nous éclaire, quand nous croyons apercevoir sa lumière ; que toutes les apparences ne sont pas toujours des réalités comme on pourrait le penser ; que toute inspiration particulière n'est pas bonne, toute doctrine ne vient pas du ciel, toute révélation n'est pas divine ; en un mot, que nous pouvons nous tromper et être facilement trompés. Qu'il existe des anges de ténèbres, de faux prophètes qui s'arrogent des missions divines, quoique Dieu proteste qu'il ne les a pas envoyés ; qu'il est nécessaire à cause de cela que nos doctrines, nos opinions, nos idées, nos inspirations, notre guide soient expliqués par Moïse, soient assujettis au jugement de l'Église et de ses ministres, et que ce guide est nécessairement bon, cette vérité est sincère, cette doctrine est pure, cet enseigenment est saint qui vient véritablement de Dieu ; et celui-là vient véritablement de Dieu qui a l'approbation des ministres de Dieu.

Mais comment Dieu veut-il que Moïse élève sa verge, étende sa main pour séparer en deux les eaux de la mer, et ensuite qu'il les rétablisse dans leur premier état, au lieu où elles reposaient? Dieu, qui avait établi un guide miraculeux dans le firmament, ne voulait pas de lui-même ouvrir un chemin à travers la mer, quoiqu'il n'y eût rien de plus facile pour lui. Le Dieu qui, par une colonne miraculeuse a confondu l'armée des Égyptiens, avait-il donc besoin de Moïse pour accomplir ses desseins ? Et encore après, était-il nécessaire que, dans le désert, Moïse touchât avec sa verge le rocher pour en

faire jaillir une source d'eau vive, afin de désaltérer le peuple d'Israël? Était-il nécessaire que Moïse se mît en prière pour faire descendre du ciel la manne? était-il nécessaire que Moïse élevât le serpent de bronze sur une perche, pour guérir de la fièvre le peuple d'Israël? La colonne miraculeuse, et en elle Dieu est présent au milieu du peuple d'Israël, elle l'accompagne partout et le protége : certes, nonobstant cette protection et ce guide divin, il paraîtrait que Dieu ne peut sans Moïse accomplir le mystère de miséricorde et de salut temporel de son peuple. Quel homme mystérieux est donc ce Moïse, sans lequel le peuple d'Israël ne peut éviter aucun mal, ni recevoir le moindre bien? Or qui ne voit pas en tout ceci la prédiction claire et précise, l'indication exacte *et anticipée de la volonté de Dieu, au sujet de la sainte* Église, dont l'économie providentielle a été établie pour éclairer et sanctifier les hommes et sans laquelle il leur est impossible d'opérer leur salut?

Le passage des Israélites à travers la mer irritée est la figure du baptême, puisque saint Paul l'a dit, et l'Église le confirme lorsqu'elle fait lire, sous le titre de prophétie, le samedi saint, alors qu'on baptise les catéchumènes, l'histoire de ce miraculeux passage du peuple de Dieu à travers les eaux de la mer; et huit jours après, elle dit à ces nouveaux baptisés : « Maintenant que vous avez *traversé la mer Rouge,* revêtus d'habits blancs, approchez-vous du banquet sacré et royal de l'Agneau auquel vous avez été invités, et chantez des hymnes de gloire à Jésus-Christ, notre libérateur et notre guide. » ***Ad regias Agni dapes, — Amicti stolis albis, — post***

transitum maris rubris — Christo canamus principi (Hymn. Sab. in alb.)

La même interprétation est confirmée dans une circonstance indiquée dans l'Écriture, à savoir que Dieu fit dessécher le fond boueux de la mer, divisée en deux, par le moyen d'un vent véhément et chaud, qu'il laissa souffler pendant toute cette nuit miraculeuse : *Flante vento vehementi et urente per totam noctem, vertit in siccum.*

Et comment pourrait-on autrement expliquer ces paroles du livre de l'Exode dans la Bible, en les rapprochant de ces autres paroles du livre des Actes des Apôtres : « Le jour de la Pentecôte étant accompli, on entendit tout à coup un bruit extraordinaire, et comme un souffle véhément qui, partant du ciel, descendait sur la terre : » *Cum complerentur dies Pentecostes... Factus est repente de cœlo sonus tanquam advenientis spiritus vehementis.* (Act., 2.)

Donc dans les paroles du livre de l'Exode citées plus haut, le Saint-Esprit s'est dépeint lui-même quinze cents ans avant sa venue. Ce vent qui dessèche en une seule nuit le fond de la mer Erythrée, fut la figure du Saint-Esprit, dit la Glosse, du Saint-Esprit qui, avec la lumière de la sagesse et avec le feu de son amour, a desséché le bourbier de vices dont le monde était encombré, infecté. Tellement qu'il était impossible d'y mettre le pied sans être englouti ; par là, ce passage dangereux est devenu praticable pour le peuple de Dieu. Et dès le jour où l'Esprit-Saint est descendu sur les apôtres en forme de vent favorable, il ne cesse plus de souffler sur la sainte Église, et de l'inspirer pendant son pèlerinage

sur cette terre, au sein des ténèbres du siècle, dans les temps d'ignorance et de malheur : *Vento vehementi, id est Spiritu Sancto mundum sapientia sua exsiccante. Totam noctem, id est adversitatis vel præsentis ignorantiæ.* (Gloss. in Exod.)

Mais observons encore que ce vent souffle au milieu des eaux et au-dessus d'elles, et lorsque Moïse a étendu sa baguette. Quelle plus belle figure pouvions-nous donc avoir du baptême, dans lequel et par lequel l'âme n'est délivrée de la servitude du démon et ne passe sur le lit de la grâce qu'après que le Saint-Esprit, au moyen de la *forme* qui est prononcée sur nous, mêle et sanctifie les eaux et que le prêtre l'accompagne du signe de la croix ! Le même mystère, selon le sentiment unanime des saints Pères et de la sainte Église, a été figuré par cet endroit du livre de la Genèse où on lit qu'au commencement, après la création, la terre était stérile et vide, plongée dans les ténèbres profondes, tandis que l'Esprit du Seigneur s'agitait au-dessus des eaux : *Terra autem erat inanis et vacua; et Spiritus Domini ferebatur super aquas.* (Gen., I.) O grand mystère! Comme dans le monde matériel la création ne commence que par le Saint-Esprit et par les eaux; de même, dans le monde moral, une nouvelle création a lieu par le Saint-Esprit et par les eaux salutaires du sacrement de Baptême : *Nova creatura* (II Corinth., V), c'est-à-dire tout un monde religieux, le monde de la rédemption. Ainsi la terre était obscure et inféconde, la mer Érythrée impraticable, avant qu'un souffle mystérieux, poussé sur les eaux et au milieu des eaux, n'eût fécondé l'une et desséché l'autre. Voilà des

prophéties splendides, magnifiques de la nécessité du baptême, puisque, afin que la terre stérile et inféconde du cœur humain ait la chaleur et la lumière qui la rendent fertile, il faut qu'elle soit régénérée par les eaux et par le Saint-Esprit, et la mer agitée du siècle devient par le même moyen une route sûre et facile pour le salut, emblèmes superbes de cette grande sentence du Sauveur du monde : « Si l'homme n'est point régénéré par le Saint-Esprit et par les eaux, il ne peut entrer dans le royaume des cieux : » *Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto, non intrabit in regnum cœlorum.* (Joan., II.)

Et en effet, dit saint Isidore, rien ne figure aussi bien le baptême que le passage des Israélites à pied sec à travers la mer Rouge; puisque, de même que leurs ennemis, qui marchaient sur leurs derrières avec la tête de leurs armées, furent ensevelis au sein des eaux, ainsi, par le baptême, sont effacés les péchés, et le démon est étouffé par le sang de Jésus-Christ : *Mare rubrum baptismum Christi sanguine consecratum significat. Hostes a tergo sequentes cum rege moriuntur; quia peccata prœterita delentur in baptismate, et diabolus suffocatur.* (In Exod.) Mais l'apôtre saint Paul a très-expressément observé que les Israélites n'avaient reçu le baptême, figuré par la mer Rouge et au-dessous de la colonne miraculeuse, que par le MINISTÈRE DE MOISE : *Sub nube fuerunt; baptizati sunt* IN MOYSI, *et in mari;* et par ces paroles, d'après un interprète, saint Paul entend que *la forme* du baptême a été figurée par la colonne mystérieuse qui en était le symbole; tandis que la mer en

était *la matière,* et *Moïse le ministre :* ce qui place, comme dans toutes les circonstances de la révélation divine, la figure à côté de la chose figurée; et encore, il paraîtrait que saint Paul aurait voulu indiquer et avertir que le baptême ne peut être administré que par la sollicitude et le zèle du véritable Moïse, qui est l'Église. *In Moysi baptizati sunt.*

C'est à cause de cela que saint Augustin dit : « Reconnaissez, ô mes chers frères, dans la baguette de Moïse la figure du mystère de la croix, puisque, comme l'ancien peuple de Dieu n'aurait pu être délivré de la servitude de Pharaon, si Moïse n'avait pas étendu sa baguette au-dessus de la mer; de même le peuple chrétien aurait péri éternellement, si le signe de la croix de Jésus-Christ n'avait pas été élevé et étendu sur le monde, au sein de l'Église et par l'Église : » *In virga mysterium sanctæ crucis agnoscite; nisi virga supra mare elevetur, populus Dei a Pharaonis potestate non tollitur. Sic si sancta crux elevata non esset, christianus populus in æternum periisset.*

C'est ainsi encore, et à la prière instante et par la consécration de l'Église, placée toujours au-dessous de la nuée lumineuse, c'est-à-dire de l'enseignement de Dieu, et toujours avec la profession de la véritable foi, que le véritable peuple de Dieu, le peuple chrétien, s'est nourri de la véritable manne de la divine Eucharistie, qu'il s'est désaltéré aux eaux limpides de la grâce, qui découlent des sacrements comme d'une roche salutaire frappée par la baguette de Moïse. C'est ainsi qu'il adore le serpent mystérieux de bronze étendu sur le bois de la

croix, qui, comme le dit Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même en l'évangile de saint Jean (ch. III) était la figure de son auguste et sacré corps élevé sur la croix au Calvaire. Le peuple chrétien a mis en Jésus-Christ toute sa confiance,t par lui il a été arraché à ces bêtes féroces de l'abîme, c'est-à-dire soustrait à la mort du péché que lui avaient imposé tyranniquement les démons de l'enfer.

XIX

La défaite honteuse et terrible de la puissance égyptienne, et la victoire signalée que le peuple d'Israël remporte dans la mer Erythrée, est la figure emblématique de la destruction de la puissance de l'idolâtrie et du triomphe mémorable de la foi chrétienne dans Rome. — Monuments tout à fait visibles qui nous restent de ce beau triomphe.

Mais ayant jugé à propos de parler de la grandeur et de l'efficacité du saint ministère de l'Église dans la huitième *lecture* de ce livre, ce qui était convenable à la division adoptée; nous allons nous efforcer de considérer ici un instant un autre admirable prodige que l'enseignement de la foi catholique a opéré dans le monde, figuré lui-même certainement dans le miracle par lequel la colonne mystérieuse des Hébreux les délivre de leurs ennemis égyptiens, en leur procurant un triomphe complet.

Les Hébreux, en effet, étaient à peine sortis de l'Égypte, qu'ils se trouvèrent embarrassés dans une terrible position. Pharaon avec son armée était prêt à leur tomber dessus; la mer d'un côté, et de l'autre des monts infranchissables, leur rendaient toute fuite impossible; ils devaient inévitablement succomber aux attaques de

la tyrannie par une destruction certaine ; cependant il n'en fut pas ainsi. La puissance divine, suppléant à leur impuissance, prend la défense de son peuple choisi, qui déjà ne pouvait plus compter sur aucun secours humain : par un certain nombre de miracles, elle change donc les dangers en moyens de défense et de salut ; elle le fait sortir content, joyeux et avec gloire, d'un chemin où il s'était engagé avec crainte, et où il aurait trouvé une défaite certaine, entière, inévitable. Tant de forces si formidables réunies de tous les points de l'Égypte contre le peuple de Dieu, sont dissipées comme de la poussière jetée au vent. Pharaon périt avec toute son armée, et leurs cadavres et leurs dépouilles serviront de marchepied et de guide à ce même peuple d'Israël, qu'ils avaient voué déjà à la destruction et à l'opprobre.

Quelle plus belle figure du peuple chrétien que ce qui est arrivé au peuple de Dieu ! A peine est-il sorti d'une véritable Égypte, du culte des idoles, des turpitudes de l'idolâtrie, pour voyager sous la conduite d'un véritable Moïse, qui est l'Église, sous la protection d'une véritable colonne de lumière, qui est la doctrine de la foi et de la vérité, dans le sentier de la véritable terre promise, qui est le salut pour l'éternité ; qu'il se trouve placé, d'un côté, entre les hauteurs d'une orgueilleuse philosophie qui est une mer de tous les vices, et d'un autre côté, qu'il est poursuivi à mort, sur ses derrières, par toutes les forces de l'empire romain, concentrées entre les mains des empereurs païens. Par conséquent la destruction entière du christianisme naissant, dans l'état d'apparente faiblesse et de tiraillement où il se

trouvait semblait devoir être inévitable et certain, comme déjà avait paru inévitable et certain l'anéantissement du peuple d'Israël dans la position difficile où Pharaon était venu le surprendre. Et tout cela paraissait si facile et si assuré aux yeux des empereurs, que le prenant pour un fait accompli, tandis que ce n'était encore qu'un symptôme cruel, un vœu de leur orgueil et de leur barbarie, ils s'étaient déjà fait par leurs courtisans des félicitations publiques, des monuments et des statues avec ces inscriptions fastueuses : « Au divin Dioclétien, pour avoir détruit radicalement dans tout le monde jusqu'au souvenir des superstitions chrétiennes. » *D. Diocletiano, christiana superstitione ubique delata.* O Pharaons, ô tyrans aussi stupides que cruels ! O Égyptiens, monstres de tyrannie aussi insensés que fanatiques et vils ! Vous chantez trop tôt victoire, en vous flattant vous-mêmes d'un succès incertain !... Mais que dis-je? Il y a déjà quatorze siècles que les tyrans dont je parle ont disparu de la scène du monde ; ils ont fini avec leurs vices, avec leurs superstitions, avec leurs injustices, d'insulter le ciel et de déshonorer la terre.

Et de cette même mystérieuse colonne, de cette même religion chrétienne, qu'ils regardaient eux comme si vile, et qu'ils voulurent anéantir en déployant une fureur aussi constante contre ses sectateurs, du sein de cette religion chrétienne sont sortis les anathèmes, les excommunications, les condamnations, les jugements sévères par lesquels la puissance divine a dissipé, comme le vent dissipe une poussière légère, l'immense appareil

de la puissance païenne de Rome. Un seul de ses regards a suffi pour une si vaste entreprise : *Respexit Dominus super castra Ægyptiorum.* A ce simple regard de Dieu, les hordes barbares du Nord, comme la foudre inattendue, fondent sur le monde païen au plus fort de sa puissance. Les courses intrépides qu'elles font, avec la rapidité de l'éclair, dans les provinces de l'empire romain ne laissent pas d'autres traces que celles de la destruction et de la mort. On ne peut expliquer l'enthousiasme de destruction auquel se portent ces barbares, qu'en recourant à l'influence d'une force supérieure et secrète qui les a choisis pour être les ministres de ses vengeances. Ils renversèrent les camps du vrai Pharaon, abaissèrent l'orgueil et punirent la barbarie des monstres couronnés qui se délectaient dans l'effusion du sang des chrétiens. Ils anéantirent les forces, et détruisirent jusque dans ses fondements l'empire romain, maître souverain du monde entier. Toute grandeur fut abattue, toute résistance vaincue, toute gloire disparaît pour toujours dans les profondeurs de l'oubli et du mépris : *Interfecit exercitus eorum, subvertit rotas curruum, ferebanturque in profundum.* La baguette mystérieuse de Dieu, c'est-à-dire le signe de la croix tenue en main par le vrai Moïse, qui est l'Église catholique unie à son chef, sous la protection d'une nuée lumineuse, c'est-à-dire sous le nom d'un seul Dieu en trois personnes, touche les eaux et les réunit ensemble, en submergeant du même coup les barbares, ministres fidèles de la vengeance divine, et les réunit dans l'unité de la même foi. Chose admirable ! Dans cette mer Erythrée elle-même,

dans cette Rome, qui fut le théâtre sanguinaire de toutes les barbaries des idolâtres contre le christianisme ; cette Rome elle-même où l'idolâtrie régnait en souveraine, s'efforçant de submerger dans le sang la foi chrétienne, fut anéantie dans une véritable mer de sang humain. Les empereurs et leurs palais, les prêtres des faux dieux et leurs temples, les philosophes et leurs écoles, le peuple idolâtre et son sénat, tout fut abattu et détruit ; et de tant d'armées puissantes, de tant de forces formidables, de tant de richesses, de tant de dynasties impériales, de tant de millions d'idolâtres qui pendant trois siècles se succédaient dans l'exécution de l'infernal dessein de détruire le vrai peuple de Dieu, il n'en est pas resté un seul dans lequel subsiste le sang impur de la Rome idolâtre : *Nec unus quidem superfuit ex eis.*

Au contraire, comme la colonne miraculeuse, au temps du grand événement, devient plus lumineuse pour les Hébreux, et pour les Égyptiens plus nébuleuse, plus obscure ; ainsi, au temps de la persécution païenne, la doctrine céleste de la foi chrétienne, qui semble plus déraisonnable, plus absurde et plus vile aux hommes pervers ; aux yeux des âmes humbles et droites, elle apparaît plus sublime, plus belle, plus divine. Le peuple chrétien, comme précédemment le peuple hébreu, jouissant de cette lumière plus forte et plus glorieuse, devient plus confiant en Dieu, plus docile et plus obéissant au véritable Moïse, à l'Église catholique : *Et crediderunt filii Israel Domino, et Moysi servo ejus.* Moïse enfin, dès le moment du passage de la mer Erythrée, toujours placé sous la protection de la colonne miracu-

leuse, et avec les miracles dont Dieu lui avait donné le secret ou *la clef*, continue pendant quarante ans à conduire le peuple d'Israël à travers les déserts; attentif à le nourrir familièrement, à le restaurer avec assiduité, à le guérir de ses maladies; et lorsqu'il était attaqué par des ennemis qui essayaient de l'empêcher de suivre sa marche il le faisait triompher dans les combats, jusqu'à ce qu'enfin il le fit entrer dans la terre promise. De même l'Église, depuis l'épreuve des persécutions qu'elle supporte des tyrans, toujours placée à l'ombre de la foi divine et des promesses de Jésus-Christ qui est avec elle, et avec la puissance des miracles de l'ordre de la grâce dont Dieu lui a confié les trésors, l'Église continue depuis quinze siècles à guider les chrétiens à travers la vie incertaine et tortueuse du monde : veillant toujours à les éclairer de ses doctrines, à les nourrir de ses sacrements, à guérir les maladies de leurs âmes par ses remèdes spirituels, à les défendre par son zèle et par ses prières. Et ainsi, quelque nombreuses qu'aient été les sectes d'hérétiques qui ont tenté de troubler son repos par la perversité de leurs doctrines, quelque grands qu'aient été les monarques qui ont voulu persécuter avec toute la force de leur puissance le peuple de Jésus-Christ, en essayant de troubler la merveilleuse paix de son existence sur la terre; ils ont été successivement vaincus et soumis, et au milieu des vicissitudes continuelles des dynasties, des empires qui, à côté de ce peuple chrétien, s'élèvent ou disparaissent à la suite des révolutions humaines, lui seul, toujours vainqueur et immortel, continue avec sécurité et continuera jus-

qu'à la fin du monde son pèlerinage terrestre, jusqu'à ce qu'il entre triomphalement dans la véritable terre promise du royaume du ciel.

Eh quoi plus! retenons cette particularité notée par la sainte Écriture : que le peuple d'Israël, déjà sûr d'être sauvé sur le lit de la mer Erythrée mis à sec, vit de lui-même à ses pieds les cadavres et les dépouilles des Égyptiens; et encore, dis-je, cette particularité prophétique a son accomplissement dans le véritable peuple d'Israël, dans les chrétiens catholiques romains, puisque c'est principalement dans Rome que le chrétien voit à ses pieds, et piétine chaque jour les débris superbes de Rome païenne? N'est-ce pas dans Rome, sur ses places mêmes, où un véritable Pharaon, Néron, et ses successeurs au pouvoir, se sont montrés comme des bêtes féroces contre le véritable peuple d'Israël, le peuple chrétien? N'est-ce pas dans Rome qu'un véritable Moïse, le souverain pontife, successeur de saint Pierre, a le pouvoir royal, aux lieu et place de ces monstres du paganisme? N'est-ce pas dans Rome que les restes des temples de l'idolâtrie servent de piédestal, de fondement et d'ornementation aux temples des chrétiens? Et les colonnes et les obélisques prostitués autrefois à toutes les hontes de la superstition, sont aujourd'hui transformés en piédestaux de la croix et en trophées des mystères du christianisme. Entendez en effet l'une de ces colonnes, celle qui a été dédiée par le souverain pontife Paul V, avec la chère image de la sainte Vierge sur son faîte : svelte et toute glorieuse elle semble s'élancer dans le ciel, en face de la plus gracieuse des églises du monde,

à côté de la magnifique basilique de Sainte-Marie-Majeure; entendez cette colonne qui vous adresse cette belle parole par l'inscription dont elle est ornée; elle raconte à l'univers chrétien sa grandeur, en disant : « Moi, qui autrefois soutenais, par l'ordre de César Vespasien, à ma grande humiliation, le temple impur d'une fausse divinité, surnommé à tort *le temple de la Paix;* aujourd'hui, joyeuse et contente de porter l'image sacrée de la Mère de Dieu, ô Paul V, je ne cesserai jamais de publier la gloire de ton nom devant tous les siècles! « *Impura falsi templi quondam numinis, — Jubente mæsta sustinebam Cæsare. — Nunc læta veri perferri matrem Dei; — Te, Paule, nullis obticebo sæculis.* » Et au côté opposé on lit : « L'antique colonne de feu porte maintenant la lumière aux âmes pieuses, c'est-à-dire aux Hébreux : afin qu'elles puissent de nos jours traverser avec sécurité les déserts dans lesquels il n'y avait pas autrefois trace de chemin. » Or, cette colonne indique le chemin de la demeure du ciel par une lumière toute divine, en représentant sur son faîte le mystère de la sainte Vierge Marie : *Ignis columna prætulit lumen piis. — Deserta noctu ut permearent invia-Securi. Ad arces hæc recludit igneas-Monstrante, ab alta sede, collem Virginis.* Entendons encore le modeste obélisque, placé à droite de la tribune de la même basilique, dans lequel on conserve le suaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qui dit : « Celui qui autrefois servait avec tristesse de sépulcre à l'empereur Auguste défunt, conserve aujourd'hui avec bonheur le suaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit éternellement. » *Christi Domini, in*

æternum viventis cunabula lætissime colo, qui mortui sepulchro Augusti tristis serviebam.

O gloire! ô triomphe éternellement mémorable de la foi catholique sur toutes les forces du monde et de l'enfer conjurées ensemble pour la détruire : *Hæc est victoria, quæ vicit mundum fides nostra.* (I Joan., v.)

XX

Explication humaine de la même figure. — Condition du chrétien dans cette vie. — Jésus-Christ est la véritable nuée lumineuse qui le protége, l'éclaire, le fortifie et le défend. — La miséricorde divine s'étend même sur les pécheurs. — Bassesse et chute de ceux qui se laissent aller à la tentation du désespoir ; châtiment qui les attend. — Nécessité de la prière et son efficacité au milieu des dangers de la perdition éternelle. — Les coqs de Pharaon et la morale qu'ils signifient. — Le chrétien triomphe de toutes les tentations en Jésus-Christ. — Sa consolation et sa gloire lorsqu'il sera parvenu vainqueur de ses passions dans le royaume du ciel.

Dans le prodige de la colonne lumineuse a été non-seulement figurée la sainte Église catholique, mais encore toute âme fidèle qui voyage sur cette terre d'exil et d'attente. Considérons-la donc encore un peu sous cet autre point de vue, et après nous être exercés à l'explication du sens littéral et du sens métaphorique qu'il convient de lui attribuer, ne reculons pas devant l'interprétation simplement humaine ou morale de cette figure tirée de la Bible; car telle est la prodigieuse fécondité de la parole de Dieu contenue dans nos livres sacrés, qu'elle présente en même temps différentes signi-

fications, divers sens, mais tous prévus à dessein par son divin auteur. C'est ainsi que les mêmes histoires qui ont servi à prophétiser les divins mystères de notre foi servent encore d'instruction et d'exemple pour la réforme de notre vie.

Dieu ne voulut pas conduire les Israélites par la voie supérieure de la Méditerranée, parce qu'il ne voulait pas les exposer au désagrément de la guerre avec les Philistins au commencement de leur voyage; parce que, comme le remarque la sainte Écriture, cela aurait pu les faire repentir d'avoir abandonné l'Égypte. Or, dit saint Grégoire, c'est ici une figure du ménagement affectueux et plein de tendresse dont Dieu fait usage envers les âmes nouvellement converties à la foi chrétienne ou à la sainteté de la grâce, et des trois états par lesquels il les conduit. Il a prévu que ces âmes encore faibles et incertaines dans leur résolution généreuse d'abandonner l'Égypte véritable, qui est le monde, et ses ténèbres et sa corruption, doivent trouver dès le commencement facile et sûr le chemin dans lequel elles sont engagées, le service divin doux, et la pratique des vertus chrétiennes agréable. Ce n'est pas que lorsqu'elles sont plus avancées dans les voies du salut éternel, il ne les éprouve pas des contrariétés et des revers, afin de les affermir dans leur détermination par le contraste des tentations; pour les rassurer enfin en les comblant de la plénitude de ses grâces et des charmes de la perfection : *Tres modi sunt hominum conversorum : in inchoatione inveniunt blandimenta dulcedinis : in medio tempore certamina tentationis; ad*

extremum vero plenitudinem perfectionis. (Hom. 21.)

Le peuple d'Israël chemine donc avec facilité dès le commencement de sa sortie d'Égypte, il ne rencontre aucun obstacle pour le décourager, protégé qu'il est à l'ombre ou sous la lumière de la colonne miraculeuse et guidé par Moïse; mais bientôt il se trouve entre la mer naturellement infranchissable d'un côté, et de l'autre, des rochers inaccessibles, tandis que l'armée de Pharaon le presse sur ses derrières: cela signifie, selon Origène, le chrétien même, qui dès les premiers pas qu'il fait dans les voies de Dieu, à la lueur de la foi, sous l'égide de l'Église catholique, se trouve exposé à la tentation des trois grands ennemis de l'homme. *Le premier,* la mer empestée des mauvaises exemples et des maximes encore plus mauvaises d'un monde corrompu; *le second,* les monts incultes et difficiles à gravir des passions de la chair, que celui qui veut s'élever des profondeurs du vice jusqu'aux élévations sublimes de la vertu a besoin de surmonter, comme pour s'élever des déserts de cette malheureuse vallée de larmes jusqu'aux régions du ciel; *le troisième,* ce sont les persécutions du démon et de ses sectateurs, puisqu'il a été écrit: Tous ceux qui veulent suivre Jésus-Christ par les voies d'une piété sincère doivent s'attendre à être persécutés: *Si Ægyptum fugias, id est ignorantiæ tenebras; si sequaris Moysen, id est legem Dei; occurret tibi mare, id est contradictionum fluctus; venis ad Behelsephon et Magdalum: quia a vitiis ad virtutes, a terra ad cœlum venientibus, ardua calcanda via est. Persequetur Ægyptius, id est potestas dæmonum, quia scriptum est: Om-*

nes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur. (In Exod.)

Il n'est pas nécessaire pour cela de perdre courage. La colonne des Hébreux était une *nuée* qui les recouvrait et les défendait par son ombre des ardeurs du soleil pendant le jour, et des dangers ou des piéges de leurs ennemis pendant la nuit, en les éclairant. Or, quelle plus belle figure de Jésus-Christ, dit Cornélius à Lapide, qui, avec l'ombre toute divine de ses mérites, de sa puissance, de sa bonté, recouvre et protége les fidèles, ses serviteurs, contre les assauts des tentations, contre la justice d'un Dieu indigné par le péché, et enfin contre la malice des hommes : *Christus, instar hujus columnæ, fideles suos obrumbrat et protegit.*

En effet il s'est comparé lui-même, dans l'Évangile, à cette volaille domestique appelée la poule, qui réunit ses petits au-dessous de ses ailes pendant l'orage et qui les défend avec tant d'ardeur contre l'atteinte des autres animaux, de manière à mériter d'être citée comme étant l'emblème de la tendresse maternelle : *Quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alis.* (Matth., XXIII.)

N'est-ce pas là ce mystère d'amour par lequel Jésus-Christ s'est offert un jour en spectacle, pour nous ombrager sous les deux bras de sa croix, comme à l'ombre de deux ailes, acceptant sur ses épaules divines les coups de la flagellation, auxquels faisait allusion un prophète lorsqu'il disait à Dieu : Protégez-moi, Seigneur, sous l'ombre de vos ailes : *Sub umbra alarum tuarum protege me.* (Psal. XVI.)

Le même Prophète dit encore, en s'adressant à l'homme cette fois : « Il te fera une ombre au-dessous de ses épaules, et tu recevras du secours, protégé par ses ailes : » *Scapulis suis obumbrabit tibi, et sub pennis ejus sperabis.* (Psal. xc.)

Mais la nuée était faite en forme de colonne ; c'est à cause de cela, dit encore Cornélius à Lapide, qu'elle fut une merveilleuse figure de Jésus-Christ ; une véritable colonne qui sert de soutien à son Église, et qui, en la faisant participer à sa fermeté, en fait la colonne et le boulevard de la vérité : *Christus est columna : quia ipse fulcit Ecclesiam; et facit, ut ipsa sit columna et firmamentum veritatis.* (In Exod.)

Or Jésus-Christ communique sa fermeté et sa vertu, non-seulement à l'Église en général, mais encore en particulier à tous les membres qui la composent. C'est pourquoi saint Jérôme dit que Jésus-Christ est une colonne à cause de sa croix, par laquelle il soutient tout le genre humain : *Crux Christi est humani generis columna.* (In Psal. xcv.) Saint Isidore dit encore très-clairement : Jésus-Christ fut très-bénignement figuré par la colonne des Hébreux, parce qu'étant lui-même ferme et résolu dans le bien, il soutient notre faiblesse et nous rend courageux, constants dans la pratique de la vertu : *Christus est columna, quia rectus et firmus : fulciens infirmitatem nostram.* (In Exod.) Et comme en lui et par lui nous devenons prêtres sacrificateurs par son holocauste, lumière en ses doctrines, vie en sa fécondité, de petits agneaux par sa douceur et des lions par sa force ; de même, par la vertu et la puissance qu'il nous trans-

met, de fragiles pécheurs que nous sommes, exposés à succomber au plus léger souffle de la tentation, nous devenons suivant sa promesse, avec lui et par lui, de véritables colonnes dont le temple de Dieu, son Père, sera un jour orné dans le ciel : *Qui vicerit, faciam eum columnam in templo Dei mei.* (Apoc., III.) C'est pourquoi enfin, dans le *Cantique des Cantiques,* l'âme fidèle est représentée s'appuyant sur son bien-aimé, pour pénétrer dans les tabernacles de l'éternité : *Progreditur.... innixa supra dilectum suum.* (Cant. VI.)

Ah ! ce n'est point sur l'appui fragile des opinions humaines qu'on arrive au ciel, qui est la véritable terre promise ; mais à l'aide et par le soutien de la foi et de la grâce divine de Jésus-Christ, seule et unique colonne qui ne s'écroule jamais !

Le mystère de l'humanité et de la divinité de Jésus-Christ a été figuré par le double miracle de la colonne d'Israël, comme un mystère d'espérance et d'encouragement pour tout chrétien. C'est pourquoi, dit de La Lyre, par la colonne nuageuse on doit entendre l'humanité de Jésus-Christ, par laquelle il a donné de si grands exemples de patience, puisque par la méditation de ces exemples, l'homme prend force et courage, constance et fermeté, au milieu des tribulations qui l'assiégent et des tentations dont il est environné : *Per columnam nubis, intelligitur humanitas Christi : in qua dedit exempla patientiæ ; ex quorum consideratione accipit homo in tribulatione, in tentatione, virtutem constantiæ.* (In Exod.) La colonne de feu et de lumière signifie ensuite la divinité de Jésus-Christ, par laquelle, en éclai-

rant les fidèles à la lueur des éclats de la grâce, il les conduit à travers les eaux marécageuses de la vie présente, sans qu'ils soient altérés par le péché : *Per columnam ignis vero, divinitas Christi, illuminans hominem luce gratiæ suæ; et sic fideles transeunt mare præsentis vitæ sine peccato.*

Ensuite les tribulations de la vie, comme il est dit des eaux de la mer Érythrée qui se changèrent en une muraille protectrice pour le peuple d'Israël, sont transformées pour les fidèles en motifs de joie, suivant ce que dit saint Paul : « A mesure que mes tribulations se multiplient, mon allégresse augmente; lorsqu'il semblerait que je devrais tomber sous le poids de ma faiblesse, c'est alors que je me sens plus ferme et plus solide : *Sequitur : Aquæ erant eis quasi pro muro; quia tribulationes concitatæ fiunt materia gaudii. Hinc Paulus : Superabundo gaudio in omni tribulatione. Cum infirmor, tunc potens sum.* Il est à remarquer, comme la sainte Écriture se complaît à le répéter, que c'était Dieu lui-même qui servit toujours de guide aux Israélites, autant dans la nuée qui les conduisait pendant le jour que dans la colonne lumineuse qui les éclairait pendant la nuit; et que ce Dieu de bonté, dans ces deux circonstances diverses, comme le sont la nuit et le jour, a été toujours le conducteur constant de son peuple : *Dominus præcedebat ad ostendendam viam per diem in columna nubis, et per noctem in columna ignis; ut dux esset itineris utroque temporis.* Belle figure de la protection affectueuse de Dieu pour le vrai Israël, pour l'âme chrétienne; soit qu'elle se trouve dans l'obscurité de la

nuit des tentations, soit qu'elle jouisse du jour d'une tranquillité agréable, et d'une douce paix. Dieu, avec la lumière de sa foi, lui sert de guide et de confort, de défense et de soutien ; et cette lumière divine qui ne connaît pas de couchant ne lui manquera jamais : *Nunquam defuit columna nubis per diem, neque columna ignis per noctem.*

Ces traits de miséricorde divine ne sont pas seulement pour les âmes justes et fidèles. C'est pourquoi il a été écrit qu'elle était claire et opaque, confortable pour le jour, et resplendissante pour la nuit. « Or, dit saint Grégoire, dans la sainte Écriture le jour signifie la vie des justes, et la nuit celle des pécheurs , suivant ces paroles de saint Paul : Vous qui autrefois étiez ténèbres, maintenant vous êtes devenus la lumière du Seigneur : » *Dies, vita justi, nox peccatoris;* (Eph., v.) *unde : Fuistis aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino.* (Greg. Hom. 21.) Donc la colonne qui fortifie pendant le jour, et resplendit pendant la nuit, c'est Jésus-Christ qui console et restaure les justes, et il n'exclut pas dans l'Église, les pauvres pécheurs de sa divine miséricorde, mais il les éclaire et les réchauffe, afin que, comme s'écrie l'apôtre saint Pierre, l'étoile nationale de la grâce de la vérité apparaisse et brille dans leurs cœurs : *Donec lucifer oriatur in cordibus vestris.* (II Petr., I.)

O cœurs trop endurcis et ingrats des Hébreux ! vous, qui avez été prévenus par tant de démonstrations de la divine bonté, dans la position difficile dans laquelle vous vous trouviez votre confiance faisait défaut, vous n'invoquiez pas votre Dieu, mais vous déploriez en vous-

même et avec Moïse d'avoir abandonné l'Égypte, vous faisiez entendre ces plaintes : « Qu'il eût été bien mieux de continuer à servir les Égyptiens plutôt que de venir expirer de faim, de chaleur et de soif au milieu des sables brûlants de ce vaste désert ! » Or, ce trait d'ingratitude et de dureté de la part des Hébreux se renouvelle encore chaque jour parmi nous. « Les Hébreux, dit Fulgence, qui agissaient et parlaient ainsi, furent la figure de ces chrétiens aveugles d'esprit et au cœur faible, qui dès les premiers assauts des tentations de la chair, dès les premières contradictions du monde et du respect humain, dès les premières suggestions malignes du démon, qu'ils éprouvent après leur conversion, perdent tout courage, désespèrent de la grâce de Dieu, dont ils ont cependant éprouvé déjà si souvent les effets puissants et prompts; ils sont assez faibles pour se repentir d'avoir embrassé le parti de la vertu, de la dévotion et de la piété; ils semblent faire un reproche à Dieu et à ses ministres de les avoir retirés du bourbier de leurs vices pour les mettre sur le chemin de la vertu; ils regardent en arrière et soupirent après les chaînes primitives de leur esclavage; ils regrettent les plaisirs empestés du monde et la fausse assurance du péché; ils répètent les plaintes du peuple d'Israël dans le désert : « Qu'il eût été bien mieux de ne pas se convertir jamais que d'avoir été entraînés à leur première vie d'épreuves et de tentations ! » C'est comme s'ils disaient : Il aurait été bien mieux de se damner en servant le monde, que de se retirer du monde dans la solitude de la vie chrétienne, sans pouvoir atteindre au séjour du ciel ! Il eût été bien

mieux de continuer le péché, que de l'avoir abandonné sans pouvoir pratiquer la vertu! Maxime fausse et détestable; car il est toujours mieux de commencer à vivre chrétiennement, quoiqu'on n'arrive pas de prime abord à la perfection de la vie chrétienne, que d'être lié sans relâche à la chaîne du mal; il est toujours mieux de faire halte dans la vie du désordre, que de la parcourir sans s'arrêter jamais; il est toujours mieux de s'engager dans un état dans lequel on s'avance peu à peu vers la vertu, que dans celui où les pieds et les mains liés, on est plongé dans le tourbillon des habitudes voluptueuses, sous la servitude du démon. *Clamaverunt ad Dominum et dixerunt Moysi*, etc. — *Verba desperantium sunt et in tentatione languentium. Verba alioquin falsa. Multo melius est enim bonum incipere etiamsi perficere non possis, quam a diabolo non recedere.* (Glossa in Exod.)

Or qu'arrive-t-il aux Hébreux? Dieu lui-même nous l'apprend par la bouche d'un prophète : Pendant quarante ans de suite, dit le Seigneur, j'ai veillé toujours par ma protection et par mes bienfaits autour du peuple d'Israël : *Quadraguinta annis proximus fui generationi huic*. Mais il m'a opposé sans cesse un cœur révolté et endurci; jamais il ne voulut montrer de la confiance en mon pouvoir, ni fidélité à mes commandements, ni reconnaissance aux desseins de ma bonté pour lui. *Et dixi semper : Hi erant corde. Ipsi vero non cognoverunt vias meas.* Or bien, voici le châtiment qu'il encourt: j'ai juré dans ma colère, et il fut exclu de la terre de repos que je lui avais préparée : *Quibus juravi in ira*

mea, si introibunt in requiem meam. Et en effet, autant Dieu est grand dans ses miséricordes, autant il est terrible dans sa justice vengeresse! Les trois millions d'hommes qui sortirent de l'Égypte sous la conduite de Moïse, à l'exception de deux personnes seulement, périrent tous dans le désert, leurs fils nés pendant le voyage, et parmi les anciens, les seuls Josué et Caleb entrèrent dans la terre promise. Tremblons donc nous-mêmes d'imiter l'ingratitude des Israélites, si nous ne voulons pas être enveloppés dans le même châtiment. N'abusons pas de la grâce de Dieu par laquelle, de préférence à tant de peuples qui sont ensevelis dans les ténèbres de l'erreur et du vice, il nous a choisis pour former son véritable peuple. Notre ingratitude, notre méfiance pourraient bien rendre vain ce magnifique privilége, et quoique conduits comme par la main dans la voie des miracles de la bonté divine, et quoique nourris et éclairés de la vraie foi sous la conduite de Moïse, qui est pour nous l'Église; nourris dans le désert de la vie humaine de la vrai manne, qui est l'Eucharistie, et confortés de la véritable eau vive et miraculeuse qui est la grâce, nous pourrions à la fin de notre carrière mortelle nous trouver exclus de la véritable terre promise, qui est la vie éternelle, pour laquelle la miséricorde divine nous avait cependant choisis. *Quibus juravi in ira mea, si introibunt in requiem meam.*

Au contraire Moïse, qui à mesure qu'il voit grandir le danger redouble de confiance, et qui voyant approcher l'ennemi multiplie ses prières, est la figure de l'âme fidèle qui au milieu du contraste des tentations, au

lieu de chercher du secours auprès des créatures, élève ses regards et son cœur vers le divin maître et implore sa grâce, ses bénédictions; et forte de sa confiance en celui à qui rien ne résiste, elle défie toutes les phalanges de l'enfer avec le sentiment d'intrépidité et de courage, semblable à celui dont le prophète David était l'interprète lorsqu'il disait : « Encore un ennemi formidable qui se range en bataille contre moi pour me combattre ; mon cœur est plein de confiance, de force et sans crainte, et il ne cessera pas d'espérer en Dieu. » *Si consistant adversus me castra, non timebit cor meum; si consurgat adversum me prælium, in hoc ego sperabo.* Remarquons que Dieu dit à Moïse : « Pourquoi continues-tu de me prier avec tremblement? » Lorsque dans l'Écriture il n'est pas dit que Moïse eût adressé une seule parole à Dieu. « Mais si Moïse, dit saint Bernard, n'articule pas une seule parole avec sa langue, son cœur s'était adressé à Dieu, dans cette circonstance difficile, avec une ardeur excessive de supplication, avec un immense transport de confiance et d'amour; et ces sentiments de l'âme équivalaient auprès de Dieu aux plus hautes prières, à tous les cris d'alarme possibles. « *Clamor enim Dei auribus est desiderium vehemens* (In Psal. IX, Serm. 16). C'est à cause de cela que saint Augustin a dit : « Lorsque vous vous mettez à prier, élevez la voix nettement vers Dieu, jetez de hauts cris pour fléchir sa divine miséricorde ; criez non avec la langue mais du fond du cœur; parceque ce qui fait qu'on obtient toute grâce de Dieu, c'est moins une grande clameur de sensibilité, mais un grand amour. » *Cum oras clama; non voce, sed mente.*

Apud Deum valet non magnus clamor, sed magnus amor.

Or voilà le modèle que nous devons imiter, le secours que nous devons implorer; lorsque dès le début d'une vie chrétienne il nous semble que nous sommes abandonnés à notre faiblesse, en proie au génie du mal, sans issue et sans défense. Fermement appuyés par la foi en l'auguste Trinité divine et en la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ ressuscité après trois jours; mystères figurés, dit Origène, par les trois premiers jours de voyage des Israélites dans le désert; affermis, dis-je, par la foi en ces mystères, nous devons élever avec confiance notre voix vers Dieu, lui exposer notre découragement, notre douleur, et implorer le secours de sa grâce. Puisque c'est Dieu lui-même, qui, comme il fut dit par Moïse, met à l'épreuve notre fidélité et notre amour. *Tentat vos Dominus, ut palam fiat, utrum diligatis eum* (Deuter. XIII).

Mais tandis que Dieu nous éprouve il ne nous abandonne pas; tandis qu'il nous frappe, il nous éclaire; tandis qu'il semble nous mettre dans l'embarras, il veille sur notre défense, tandis que nous tremblons de frayeur comme si nous étions sous la main d'un ennemi infernal qui nous menace par derrière avec toutes ses forces, au milieu de toutes ces craintes de la chair qui semblent insurmontables, en face des clameurs et des calomnies d'un monde qui semble conjuré contre nous pour nous perdre, à cet aspect, comme à la vue d'une mer dont on n'aperçoit pas la fin, le cœur se serre, se consterne, se désole, et menace de nous plonger dans l'abîme du désespoir, Dieu est toujours avec nous. Sous

la protection de la nuée qui est la véritable foi, sous l'égide de l'Église catholique, Dieu nous applanit les voies du salut. Dans l'admirable protection qu'il déploye en faveur du peuple d'Israël, il nous a donné un gage des secours puissants qu'il nous prépare. Les eaux elles-mêmes de la tentation, dans lesquelles nous craignons d'être ensevelis et détruits, se changeront en occasions de mérite, en motifs de vigilance, en murs de sécurité, pourvu que nous ayons confiance en la force de Dieu, qui nous ayant miraculeusement appelés des ténèbres de l'erreur à l'admirable lumière de la vérité, peut bien nous accorder par surcroît le moyen de poursuivre notre chemin dans la carrière épineuse de la vie actuelle. *Cum a te tertiæ diei mysterium fuerit receptum, vide quanta tibi præparantur auxilia : aquæ erunt tibi pro muro. Incipiet te Deus ducere, et viam salutis ostendere : dummodo in fide fortis permaneas* (Orig., In Exod.).

Certainement, Pharaon ne répandit pas autant de craintes parmi le peuple d'Israël, avec la multitude de ses troupes, qu'avec l'appareil effrayant de ses trois cents chariots armés, machines formidables de guerre pour ces temps-là. Or ces chariots armés, que l'Écriture sainte signale pour le moins cinq fois, ne sont pas sans mystère ; mais ils signifient, dit parmi plusieurs autres Pères de l'Église saint Bernard, les trois grandes divisions du vice : *l'orgueil, la luxure, l'avarice,* pour lesquels le vrai Pharaon est porté à combattre, et avec lesquels, plutôt qu'avec les bras et les armes de ses satellites infernaux, il répand l'effroi. *Currus Pharaonis, currus vitiorum* (Serm. XXXIIV, in Cantic.). Les quatre

roues de ces chariots, continue saint Bernard dans le même sermon, dans lequel on ne saurait distinguer s'il est plutôt moraliste que poëte, *les quatre roues du chariot de l'orgueil*, sont : *l'impatience, l'audace, la sédition, la violence;* les bêtes de somme qui le traînent avec la rapidité de l'éclair, et qui ont plus de brutalité que les chevaux, sont : *l'ambition de la puissance terrestre, le désir des honneurs du siècle; la hauteur qui va droit à l'ostentation,* et *l'envie qui soupire après le pouvoir,* sont comme deux cochers qui ne guident pas par le droit chemin les coursiers du chariot, mais qui les lancent à l'aventure à toute bride. O qu'il va vite ce chariot funeste pour verser du sang et ravager les peuples subjugués par l'oppression et la tyrannie ! L'innocence des opprimés ne saurait contenir les oppresseurs ni leur patience les arrêter, ni aucune crainte de Dieu ou des hommes mettre un frein à leur fureur dévastatrice : aucun sentiment de pudeur, en un mot, ne les arrête ! Ils portent la terreur partout, ils ravagent tout, ne laissant après eux que des ruines. *Quatuor superbiæ rotæ sunt : sævitia, impatientia, audacia, impudentia. Valde velox est currus iste ad effundendum sanguinem : qui nec innocentia sistitur, nec patientia retardatur, nec timore frænatur, nec inhibetur pudore. Trahitur duobus pernicibus equis et ad omnium perniciem efferatis; terrena potentia et sæculari pompa. Præsident aurigæ duo : tumor et livor; tumor pompam, livor potentiam agit.*

Les roues du char de la luxure, sont : *L'oisiveté dans la vie, la mollesse dans les maux, la gourmandise dans*

le manger et le boire, les dissolutions de l'impureté. Les chevaux qui le traînent, sont : *la prospérité des conditions et l'abondance des richesses de la terre.* Les cochers, sont : *la nonchalance de la paresse,* et une *fausse sécurité* dans l'indulgence de Dieu : *Luxuriæ rotæ quatuor : Otium, Mollities vestium. Ingluvies et Libido. Equi : Prosperitas vitæ, et rerum Abundantia. Aurigæ : Torpor ignaviæ, et infida Securitas.*

Enfin, les roues du chariot de l'avarice, sont : *la pusillanimité d'esprit,* l'inhumanité des sentiments, *l'oubli funeste de la mort, et le mépris de Dieu. L'avarice* pour conserver, *la rapacité* pour acquérir, sont les deux chevaux qui mènent ce chariot-là, et la soif insatiable de posséder en est le cocher qui le dirige : *Avaritiæ rotæ, Pusillanimitas, Inhumanitas, Oblivio mortis et Comtemptus Dei. Equi : Tenacitas et Rapacitas, cum suo auriga, qui est habendi Ardor.*

O chariots redoutables pour nos pauvres âmes, où le démon puise toute sa force pour les surprendre, les abattre et les perdre ; parce que ce Pharaon, le démon, n'est puissant et fort que par notre faiblesse, il ne tire ses armes pour nous combattre que dans nos propres vices. Mais si nous réclamons le secours de Dieu par une prière continuelle, humble, fervente, comme il nous est recommandé par le saint Évangile ; nous triompherons de notre ennemi et des armes formidables qui le rendent si confiant et si altier. L'homme qui ne s'adonne pas à la prière en temps opportun est un homme sans secours du ciel ; c'est un homme abandonné à sa propre faiblesse, c'est un homme seul : « Et malheur à

l'homme seul, dit la sainte Écriture : *Væ soli !* il devient le malheureux jouet des passions, la proie de ses ennemis : il est déjà vaincu et défait. L'homme, au contraire, qui s'adonne avec ferveur à la prière, qui prie bien, est un homme fort, un heureux supérieur à lui-même, un homme sauvé ; parce que la persévérance finale est le don par lequel Dieu couronne tous ses autres dons, et quoi qu'il ne le doive à personne, il ne le refuse à personne ; il ne le refuse jamais, et ne peut pas le refuser, parce qu'il l'a expressément prouvé à *l'âme qui prie*. C'est donc au *mérite de la prière* qu'il l'accorde : *Hoc donum Dei suppliciter emereri potest.* L'homme qui prie, aperçoit dans un ordre plus élevé et plus noble, en se recueillant en lui-même, les moyens de répondre aux miracles de la grâce dont les miracles que Dieu opéra dans le désert en faveur des Hébreux étaient la figure et le gage, puisque, comme continue à dire saint Bernard : « Les Hébreux furent délivrés de la servitude d'Égypte : le vrai chrétien est aussi délivré de l'oppression du siècle. Alors fut défait Pharaon ; maintenant entreprenons avec la force et le secours de la grâce de réprimer les inclinations de la chair et les désirs profanes, qui font une guerre obstinée à l'esprit. Les ennemis visibles des Hébreux furent engloutis dans les eaux de la mer, que nos ennemis invisibles soient étouffés dans les gémissements amers d'une pénitence salutaire. » *Ibi populus eductus est de Ægypto, hic homo de sæculo. Ibi prosternitur Pharao, hic diabolus. Ibi subvertuntur currus Pharaonis ; hic carnalia, et sæcularia desideria, quæ militant. adversus carnem, subjugantur.*

Illi in fluctibus, isti in fletibus. Marini illi, amari isti.

Que nous serions donc heureux si nous savions gré à notre Dieu de bonté de nous avoir incorporé à son peuple, nous qu'il a marqués du sceau du baptême, nous qu'il a placés sous la direction et la tutelle de la sainte Église catholique et romaine, nous qu'il a daigné éclairer, sans aucun mérite et sans aucune fatigue de notre part, par la lumière mystérieuse de son enseignement au sein de nos familles chrétiennes ! Que nous serions heureux, si nous savions apprécier l'avantage de cet enseignement divin, si nous en connaissions le prix, si nous remplissions les devoirs ? Nous en obtiendrions encore les récompenses. Le démon, notre mortel ennemi, loin de triompher de nous, fuirait confus et consterné par notre courage; il renoncerait à la témérité de vouloir rendre son esclave une âme qui a mis toute sa confiance en Dieu, et que Dieu couvre et protège à l'ombre de sa bonté (*Psal.* v); saint Bernard ajoute encore ces paroles à ce sujet : « Le démon dira nettement : fuyons loin d'Israël pour lequel Dieu lui-même veut bien combattre. » *Puto et nunc clamare dæmonia, si forte eis contingat, in talem animam incidere : Fugiamus Israelem, quia Dominus pugnat pro eo.* Et saint Paul nous assure, que de même que les Hébreux purent fouler aux pieds, sur le lit de la mer desséchée, les cadavres de leurs cruels ennemis; de même les chrétiens, parvenus à voyager vers les rivages heureux de l'éternité, au prix de la joie et de la paix que Dieu leur aura accordé après les jours d'épreuve et de tribulation, auront la satisfaction de pouvoir narguer Satan

que la puissance divine aura conquis et soumis à leur joug : *Et Deus pacis conteret Satanam sub pedibus vestris.* (Rom. xvi.) Comme les Israélites enfin, qui échappés miraculeusement sains et saufs des mains de leurs ennemis, de la fureur des flots de la mer, laissent éclater la voix de leur reconnaissance par des hymnes de remercîment : « Chantons, chantons, disent-ils, notre cantique de louanges au Seigneur ; qui a daigné déployer en notre faveur la magnificence de son pouvoir et de sa bonté » : *Cantemus Domino ; gloriose enim magnificatus est nobis.* De même, nous chrétiens, dit nettement l'Église, après avoir triomphé de nos plus puissants ennemis, des phalanges de l'enfer, des plus terribles tentations, de nos vices et de nos propres passions ; paisibles, en sûreté et heureux sur le seuil de la bienheureuse éternité, nous dirons au Seigneur : O Dieu miséricordieux et tout-puissant, de combien nous vous sommes redevables ! Votre main droite a humilié et plongé dans l'enfer l'esprit de ténèbres qui persécutait l'âme juste, fidèle à votre service ; et sous la protection et la bannière de la véritable colonne, qui est *la croix,* vous nous avez dirigés jusqu'au sein du salut éternel : *Qui persequebantur justum, demersisti eos Domino in inferno ; et in ligno Crucis, dux justi.* (In Offic. S. Andr., C. ap.)

Grâces vous soient donc rendues, ô mon Dieu ! grâces du fonds de nos cœurs et de nos âmes à jamais pleines d'affection pour vous durant toute l'éternité, de qui, par les mérites infinis de Jésus-Christ, vous avez accordez une si grande victoire : *Gratias autem Deo : qui dedit nobis victoriam per Jesum Christum.* (I Corinth., v.)

SIXIÈME LECTURE

LA CROYANCE DES ROIS MAGES OU LA VÉRITÉ ET LA CERTITUDE DE L'ENSEIGNEMENT DE LA FOI CATHOLIQUE.

Ubi est, qui natus est Rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus; et venimus adorare eum. (*Matth.*, II.)

Où est le Roi des Juifs, qui est né? Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus pour l'adorer.

INTRODUCTION.

I

L'homme n'a pas inventé de lui-même la vérité, mais il l'a reçue de Dieu par la voie de la révélation et de la foi. — Deux beaux passages de l'Écriture sainte qui en sont la preuve incontestable. — Argumentation de saint Thomas pour démontrer cette doctrine. — Les mages furent *instruits de cette manière, et qui, ayant connu par ce moyen avec une* entière certitude et sans erreur les mystères de Jésus-Christ, étaient la figure des autres deux caractères de l'enseignement de la foi catholique : SA VÉRITÉ ET SA CERTITUDE; qui sont le sujet et le sommaire de cette *lecture*.

L'un des délires les plus honteux répandus avec une opiniâtreté de fureur sans exemple par les philosophes matérialistes, et qui, après avoir fait grand bruit pendant le siècle dernier conserve encore un faible écho,

mais peu fondé, au milieu du siècle actuel, est celui qui consiste à dire : *que l'homme ne doit qu'à lui-même la connaissance et la possession de la vérité.* Puisque, disent-ils, jeté par la nature sur la terre, ou bien sorti de lui-même des entrailles de la terre, on ne sait comment, il ne fut d'abord qu'une brute, même la plus ignoble et la plus vile des brutes ; sans autre langage qu'un hideux grognement, sans autre intelligence que l'instinct de disputer à son semblable la vie corporelle, sans autre habitation qu'une caverne, sans autres armes que les ongles, sans autre aliment que le gland des chênes, et qu'avec ses seules et propres forces quelques-uns de son espèce sortirent progressivement de cet état de dégradation et d'avilissement, qu'ils trouvèrent les principes généraux et formèrent leur intelligence, qu'ils inventèrent le langage et la parole, qu'ils devinèrent le droit et les lois et consentirent à s'y soumettre, et qu'enfin de la condition de bêtes muettes ils s'élevèrent à la dignité de l'homme ; c'est-à-dire que souvent ils raisonnèrent avant d'être pourvus de la raison, qu'ils parlèrent avant d'avoir l'usage de la parole : puisque la raison était nécessaire pour découvrir la raison ; comme Jean-Jacques Rousseau l'a observé, que la parole était nécessaire à l'homme pour pouvoir conférer avec ses semblables et inventer la parole.

Mais ces épicuriens modernes n'ont pas le moins du monde le triste avantage de l'invention de cette pitoyable et horrible extravagance, car ils l'ont servilement recopiée des sophistes de l'antiquité, par exemple d'Horace, qui ne cesse de répéter dans ses écrits: que l'homme

n'est rien plus qu'UN PORC DE LA BANDE D'ÉPICURE, *Epicuri de grege porcorum.* Il y avait déjà dix-sept siècles que le même poëte philosophe avait dit :

Cum prorepserunt primis animalia terris
Mutum et turpe pecus glandem atque cubilia propter
Unguibus et pugnis... Pugnabant.....
Donec verba quibus voces, sensusque notarent
Nominaque invenere; dehinc absistere bello,
Oppida cœperunt munire et ponere leges,
Ne quis fur esset neu latro, neu quis adulter...
Jura inventa metu injusti fateare necesse est.
(Sat., *libr.* 1, 3).

En présence de cet ignoble brutalisme des hommes dégradés qui sont descendus par la lubricité et la luxure jusqu'aux habitudes des animaux sans raison, en punition de ce qu'ils ont voulu s'élever jusqu'à Dieu par l'orgueil; qu'il est beau d'entendre les oracles de nos saintes écritures, dans lesquelles le Dieu créateur, lui-même, raconte la noble origine de l'homme, developpe et révèle l'histoire de sa formation à son image! Voici comment ce bel épisode de la vie humaine est raconté. « Dieu a créé l'homme avec de la terre, et tiré la » femme du corps même du premier homme, afin » qu'elle fût pour lui la compagne de sa vie, puisqu'elle » lui ressemblait d'après nature : *Deus de terra creavit* » *hominem, et creavit ex ipso adjutorium simile sibi.* » Dieu leur donna pour se conduire l'usage parfait » des sens : ainsi, ils purent immédiatement *penser*,

» *vouloir, entendre, aimer;* et alors il leur signala le
» *mal,* afin qu'ils puissent l'éviter, et le *bien,* afin qu'ils
» puissent l'embrasser. *Et linguam et aures, et cor*
» *dedit illis excogitandi, et disciplina intellectus replevit*
» *illos. Creavit illis scientiam spiritus; sensu implevit*
» *cor illorum, et mala et bona ostendit illis.* » Dieu daigne encore orner affectueusement leur cœur pour l'élever jusqu'à lui ; il leur révéle la magnificence de ses œuvres, et leur enseigne à rendre à son nom le culte qui lui est dû, non pas seulement parce qu'il est *puissant*, mais parce qu'il est saint ; et à ne pas se glorifier en eux-mêmes, mais en celui qui est leur créateur et la cause première de leur admirable structure ; il les invite enfin à transmettre à leurs descendants les miracles de la création du monde. *Posuit oculum suum super corda illorum, ostendere illis magnalia operum suorum, ut nomen sanctificationis collaudent, et gloriari in mirabilibus illius, et magnalia enarrent operum ejus.* Finalement, il leur enseigne la manière de se conduire en leur donnant les lois naturelles de la vie humaine, qu'ils devaient eux-mêmes transmettre à leurs descendants comme un héritage. Il fait ainsi avec eux, par l'entremise de la grâce, une alliance éternelle et leur manifeste la sainteté de ses commandements avec la sévérité de ses jugements. *Addidit illis disciplinam ; et legem vitæ hæreditavit illos. Testamentum æternum constituit cum illis, et justitiam et judicia ostendit illis* (Eccli. 17).

Ce qui revient à dire que Dieu a été non-seulement le premier père, mais en même temps le premier instituteur de l'homme ; et aussitôt après lui avoir commu-

niqué *la vie corporelle* en lui insufflant une âme spirituelle, il lui donne encore la *vie intellectuelle* en lui révélant toute vérité : vie *noble, précieuse, divine*. C'est pourquoi de même que nous n'aimons *le bien*, si ce n'est par un reflet de la divine volonté qui repose au fond de notre cœur, de même, nous ne connaissons *la vérité* que par un reflet de l'intelligence de Dieu, qui a été communiqué à notre esprit ; dans lequel, comme le dit expressément saint Thomas, en se mirant dans chacun de nous qu'il a créés à son image, se reproduit en quelque sorte lui-même, comme chacun de nous peut se voir reproduire lui-même plusieurs fois dans un miroir réfracté : *Sicut apparent multæ facies in speculo fracto.*

Lorsque donc la sainte Écriture dit : Que l'homme en sortant de la main du Créateur a été fait une « AME VIVANTE, *Et factus est in animam viventem* (Genes. 2) » ; il est très-clair que l'Écriture sainte entend nous avertir que dès cet instant l'homme commence à vivre non-seulement de *la vie naturelle* par *l'union du corps et de l'âme*, mais encore de *la vie intellectuelle* par *l'union de l'âme avec la vérité*. Car de même qu'un corps sans âme n'est pas un *être vivant* dans l'ordre matériel, de même, dans l'ordre intellectuel, on ne peut pas appeler *âme vivante* l'esprit ténébreux et obscur privé de toute vérité. Par conséquent, de même que l'ouvrier divin a doté d'une âme immortelle le corps du premier homme, de la même manière, il a doté l'*âme* de la vérité éternelle : et ainsi dès le premier moment que l'homme commence à vivre de sa propre vie, et qu'il devient un corps animé parmi les autres substances animées, il est en même

temps une âme vivante parmi les autres êtres intelligents: *Et factus est in animam viventem.*

Saint Thomas, ce grand et sublime théologien, surnommé avec raison l'*ange de l'école*, nous a donné la raison et les preuves de ce fait sublime de la revélation primitive dont l'Écriture sainte atteste la vérité; car voici comment il s'exprime dans son excellent TRAITÉ où il est question DE LA SCIENCE DU PREMIER HOMME (*quest. disp.*).

Adam, dès l'instant qu'il fut créé, dut avoir la science des choses naturelles, non-seulement dans leur *principe*, mais même dans leur *fin*, parce qu'il fut créé par Dieu pour être le père de tout le genre humain, et les enfants doivent recevoir de leur père non-seulement l'*être* par le moyen de la génération, mais encore une *règle de vie* par le moyen de l'instruction: *Adam in principio suæ conditionis, non solum oportuit ut haberet naturalium cognitionem, quantum ad suum principium; sed quantum ad terminum: eo quod ipse condebatur ut Pater totius generis humani. A patre filii accipere debent non solum esse per generationem, sed disciplinam per instructionem.* Il dût donc se trouver parfait de tous côtés dans sa double nature, soit par rapport au *corps*, soit par rapport à l'*âme*; par rapport au corps de manière à pouvoir tout de suite se reproduire par la génération; par rapport à l'âme, de sorte à pouvoir tout de suite instruire ses enfants sur les vérités morales et dogmatiques qui lui avaient été révélées par Dieu lui-même, comme au premier et grand instituteur du genre humain: *Oportuit in ipsa sui conditioni constitui in ter-*

mino perfectionis : et quantum ad corpus, ut esset conveniens principium generationis, et quantum ad cognitionem, ut esse sufficiens cognitionis principium : in quantum erat totius generis humani instructor. C'est pourquoi, de même que par rapport au corps il ne connut point la faiblesse de l'enfance, ainsi, il ne dut pas éprouver les ténèbres de l'ignorance par rapport à l'esprit : mais il obtint lui dans un seul instant ce que nous parvenons à acquérir par la force des années et des études. Il reçut par la *révélation divine* ce que nous avons reçu par l'*éducation humaine;* un corps parfait et une âme revêtue de l'entier usage de la raison et pleinement éclairée : *Sicut in corpore ejus nihil erat non explicitum in actu, quod pertineret ad perfectionem corporis... hoc etiam oportuit quod intellectus ejus non esset in sui principio sicut tabula non scripta, sed haberet plenam notitiam ex divina operatione* (1).

Sans contredit l'homme aurait bien été créé contrairement à la perfection que devait avoir le premier de tous les hommes, s'il avait été créé sans la plénitude de science, mais qu'il a été obligé d'aller à sa recherche pour l'acquérir à force d'attention par le moyen des sens: *Erat contra perfectionem, quæ primo homini debebatur, ut conderetur sine plenitudine scientiæ : solummodo a sensibus scientiam accepturus.*

(1) Note du traducteur.— Cette belle argumentation de saint Thomas a fourni au poëte allemand Lessing, le sujet de l'un de ses meilleurs livres sur l'*Éducation du genre humain,* dans lequel il développe cette pensée : que *la révélation divine* est au *genre humain,* ce que l'éducation est *à l'homme.*

Mais outre les connaissances naturelles, ajoute saint Thomas, Adam reçut encore la connaissance de la grâce : *In Adam duplex fuit cognitio, naturalis et gratiæ;* en tant que non-seulement il connut tout de suite toutes les causes naturelles auxquelles peut s'étendre l'intelligence humaine avec l'aide des premiers principes, mais encore il connut par une gracieuse révélation de Dieu beaucoup de choses surnaturelles auxquelles la raison humaine toute seule ne saurait atteindre : *Scivit etiam multa ad quæ vis primorum principiorum non se extendit ; sed ad hæc aliquater cognoscenda abjuvabatur alia cognitione, quæ est cognitio gratiæ.* Avec cette différence cependant que les causes naturelles, il les connaissait dans toute leur plénitude et dans toutes leurs conséquences les plus éloignées, comme étant placé au terme de la connaissance naturelle parfaite; mais de même que ce terme final de connaissance parfaite se rattache aux choses surnaturelles et divines, il ne peut être obtenu que dans la perception de la grâce à laquelle Adam n'était pas encore parvenu ; ainsi, il ne connaissait dans cet ordre de choses que celles que Dieu daignait lui révéler : *Sed in hac cognitione* (*gratiæ*) *non instituebatur quasi in termino perfectionis ipsius existens; quia terminus gratuitæ cognitionis non est nisi in visione gloriæ, ad quam ipse nondum pervenerat ; et ideo hujusmodi omnia non cognoscebat, sed quantum de his sibi divinitus revelabatur.*

C'est pourquoi, de même qu'Adam ne connaissait les choses surnaturelles et divines que par la révélation , et ne les croyait que sur l'autorité de la parole de Dieu ;

ainsi Adam, dès le premier moment de sa création, eut encore par intuition la pratique de la foi: *Adam in primo statu fidem habuit*, et puisque la foi se reçoit de deux manières différentes, ou par le moyen de la susception intime, intérieure, ou par le moyen de ceux qui l'ayant reçue les premiers l'ont transmise aux autres, tels que les prophètes et les apôtres, ou par le moyen de l'audition *corporelle* par ceux qui la reçoivent en second, tels que tous les fidèles chrétiens qui furent instruits par les apôtres et par leurs successeurs, ainsi Adam, ayant reçu la foi en qualité de chef de l'espèce humaine, pour la porter et l'enseigner aux autres, et ayant été instruit par Dieu lui-même, eut la révélation divine, par le moyen de l'enseignement intérieur dont Dieu voulut bien se servir pour parler à son cœur : *Per auditum interiorem in his, qui fidem primo acceperunt et docuerunt, sicut in Apostolis et Prophetis ; per secundum vero auditum fides oritur in cordibus aliorum fidelium. Adam autem* PRIMO *fidem habuit, et primo est fidem edoctus a Deo ; et ideo per internam elocutionem fidem habere debuit.*

Voilà bien donc établi, dès le commencement du monde, et pratiqué par Dieu envers le premier homme, le mode suivant lequel il veut que tous les hommes arrivent *à la connaissance et à la certitude de la vérité*, aliment et vie de l'intelligence, c'est-à-dire par voie de *révélation* et de *foi*.

Et parce que les hommes, par leur orgueil et par leur corruption, ont avec le temps perdu la certitude et la vérité : *Quoniam diminutæ sunt veritates a filiis homi-*

num (Psal. 11) ; ainsi Dieu, après avoir pendant quatre mille ans parlé au monde en tant de manières si variées, par le moyen des patriarches et des prophètes, auxquels il avait confié le dépôt de la vérité, et que l'Écriture sainte surnomme à cause de cela LES PRÉDICATEURS DE LA JUSTICE, *Justitiæ præcones* (2, *Petr.* 2) : enfin dans la plénitude des temps il a daigné nous manifester la vérité par la bouche de son propre fils : ***Multifariam, multisque modis olim loquens Deus Patribus in Prophetis ; novissime autem locutus est nobis in Filio*** (Hebr. 1).

Mais Dieu, pour avoir successivement changé les personnages par lesquels il a voulu instruire le genre humain, n'a pas pour cela changé le mode qu'il avait d'abord choisi pour accomplir cette éducation si importante du monde. Donc de même qu'Adam et Eve, premiers pères du genre humain, furent instruits dans la foi par voie de révélation et directement par le ***Dieu-Créateur*** du monde ; ainsi, ce fut encore par voie de révélation que les saints rois mages d'Orient, premiers sectateurs du christianisme, furent instruits par Dieu, rédempteur des hommes ; et de même qu'Adam et Eve, par le moyen de la révélation, connurent positivement sans erreur et sans aucune espèce d'incertitude la religion primitive ; ainsi les mages, par le même moyen, connurent aussi certainement, et sans erreur, la religion chrétienne : de là cette belle profession de foi qu'ils font en arivant à Jérusalem : « Il est né un roi aux Juifs, et nous sommes venus l'adorer. ***Natus est rex Judæorum ; et venimus adorare eum*** » ; et les présents qu'ils

offrent à Jésus dans l'étable de Bethléem, *l'or, l'encens* et la *myrrhe,* indiquent clairement, non-seulement la promptitude et l'uniformité de leur instruction chrétienne, mais encore la pureté et la solidité de leur foi aux mystères d'un Dieu sauveur. Mais nous l'avons déjà vu, les mages furent nos précurseurs et nos représentants dans la religion du Messie; parce que les pratiques et les caractères de leur instruction et de leur foi furent le gage et la figure des pratiques et des caractères de la nôtre, c'est-à-dire qu'eux-mêmes, après les avoir expérimentés en eux, nous ont annoncé et prédit les quatre grands avantages, les quatre grands caractères de la foi chrétienne, qui sont : la *facilité, l'universalité,* la *véracité* et la *certitude* de son enseignement par l'Église catholique romaine.

Et puisque dans cette *lecture* il a été question des deux premiers caractères de cet enseignement, nous allons traiter des autres deux caractères dans la *lecture* qui suit; à cet effet, nous verrons d'abord que la foi des mages fut *pure* et *sincère,* sans aucun mélange d'erreur, parce qu'elle n'était pas le fruit de leurs recherches particulières mais celui de la révélation divine; et qui, par le moyen de l'enseignement de la véritable Église, notre foi est encore *pure, sincère,* et sans *aucun mélange d'erreur.* En second lieu, par les exemples des philosophes anciens et des hérétiques les plus fameux dans l'histoire, nous démontrerons jusqu'à l'évidence comment, au contraire, la voie de *l'examen privé* conduit aux erreurs les plus honteuses, et combien nous serions malheureux si nous avions été privé de l'en-

seignement de l'Église catholique romaine. En troisième lieu, arrivant à traiter de la certitude de la foi des rois mages, et après avoir signalé les trois motifs de cette certitude : le premier, une *autorité divine;* le second, une *révélatiou uniforme ;* le troisième, une *grâce supérieure,* nous démontrerons clairement que le catholique, trouvant les mêmes motifs de certitude dans l'enseignement de l'Église, sa foi est également *certaine, solide,* constante : *Absque dubitatione, fixa certitudine.* Quatrièmement enfin, nous prouverons comment la voie de l'*examen particulier,* excluent péremptoirement ces trois motifs de certitude, hors de la véritable Église il n'y a aucune espèce de sûreté dans la foi, mais seulement une variété infinie d'opinions, une anarchie complète de doctrines, qui conduisent à l'indifférence et au mépris de toute vérité, de tout culte, de toute vertu; qui dégrade l'homme en le rendant malheureux dans le temps et pour l'éternité, c'est-à-dire que nous essaierons de pénétrer dans la profondeur du cœur humain et dans les secrets de l'esprit, soit à l'égard de l'homme catholique, soit au sujet de l'hérétique dissident ; nous opposerons l'un à l'autre, nous en noterons les dispositions contraires au sujet de la *foi,* de la *vertu,* du *bonheur,* et sans nous arrêter à discuter au sujet des dogmes, dans le seul cadre des *Beautés de la foi* opposées à la *difformité des hérésies,* nous en ferons, avec l'aide de Dieu, rejaillir la vérité. C'est donc ici *la partie la plus importante de ce livre,* et celle qui réclame le plus d'attention de la part du lecteur chrétien.

PREMIÈRE PARTIE.

EXPOSITION DU MYSTÈRE.

II

Troisième caractère de l'enseignement de la foi : *sa vérité.* — Les rois Mages connurent le mystère d'un seul Dieu en trois personnes, et y crurent fermement ; Jésus-Christ, vrai Dieu, vrai Homme et Sauveur des hommes ; et les principaux devoirs du chrétien. Leur foi fut pure, sincère, sans mélange d'erreur, parce qu'elle fut, non le fruit de recherches particulières de leur raison individuelle, mais celui de la révélation divine. — Les vrais enfants de l'Église catholique connaissent et croient avec la même sincérité d'esprit, avec la même pureté de cœur, les mêmes vérités.

Le troisième caractère de l'enseignement de la vraie foi, est donc, comme on l'a vu dans l'âme des *lecteurs* qui précèdent celle-ci, d'être nettement *sincère* et *véridique* sans aucun mélange d'erreur, *absque errore*, comme dit saint Thomas, de contenir toute la vérité et d'être lui-même *toute vérité.*

Or telle fut certainement l'instruction divine que reçurent les rois Mages ; oui, leur foi fut pure et sincère, sans aucun mélange d'erreur. Tout ce qu'ils apprirent par la révélation divine qui leur fut faite, était vérité ; et eux-mêmes eurent, comme il a été très-souvent observé, les idées les plus claires, les plus précises, et les plus justes, sur toutes les vérités qui forment la base du christianisme. La première de ces vérités, fondement et base de toutes les autres, c'est le grand mystère d'un seul Dieu en trois personnes. Or, cette grande

et sublime vérité, les rois Mages, dit saint Hilaire d'Arles, la connurent, comme chacun de nous tous l'avons connue. Parce qu'en voulant offrir au Sauveur *trois présents :* de l'*or*, de l'*encens* et de la *myrrhe,* ils témoignaient leur instruction solide sur le mystère d'un seul Dieu en trois personnes, et sur l'*unité* de la nature divine dans la Trinité, en offrant ces trois mêmes présents à une seule des trois personnes : *Quid aliud Magi expresserunt muneribus, nisi fidem nostram? In eo enim quod tria offeruntur, Trinitas intelligitur; in eo vero quod tres* Uni, *in Trinitate unitas declaratur.* (Epiph. Hom. 1.)

Encore pour mieux démontrer la connaissance parfaite qu'ils auraient de ce grand mystère, un très-docte écrivain, appuyé sur la tradition, affirme que les Mages ne se partagèrent pas les présents à offrir au Sauveur, de telle sorte que l'un lui donnât l'or, un autre l'encens, et un troisième la myrrhe, mais lui offrirent les trois présents ensemble, lui manifestant ainsi chacun par lui-même avec un signe visible, la foi en la *Trinité* et en l'*unité de Dieu*, qu'ils avaient reçue dans leur cœur : *Credimus quia quod corde crediderunt, muneribus ostenderunt, et unusquisque tria obtulerit.* (In II, Matth.) Un autre écrivain affirme la même chose : les Mages, offrant chacun les trois dons, signalent manifestement leur foi en la Trinité : *Quod unusquisque tria munera obtulit, Trinitatis fidem apertissime demonstrarunt.* (In II, Matth.) Le même ajoute encore, que si les Mages avaient voulu offrir chacun des présents, en plus ou moins grand nombre que trois, ils n'auraient

pas montré extérieurement qu'ils avaient une connaissance exacte du mystère de l'unité d'un Dieu en trois personnes tel qu'il est professé par l'Église catholique : *Quod unusquisque tria munera obtulit, Trinitatis fidem apertissime demonstrarunt : si enim vel plus vel minus offerrent, fidem Catholicam non tenerent.* (Ibid.)

Le second mystère principal de la religion chrétienne c'est l'incarnation et la mort de Jésus-Christ, Sauveur des hommes : or les rois Mages connurent aussi ce mystère avec la même clarté et la même précision que nous le connaissons.

En effet, à peine sont ils arrivés à Jérusalem, qu'ils demandent hautement dans toutes les rues de cette capitale, et à toutes les personnes qu'ils rencontrent : « Qu'est le roi des Juifs qui vient de naître? » *Venerunt Hierosolymam dicentes : Ubi est qui natus est Rex Judæorum?* Ils ne se contentent pas de s'informer auprès des laïques, mais ils s'adressent encore aux prêtres ; ils ne se bornent pas à interroger le peuple, ils le cherchent encore auprès du souverain qui règne sur ce peuple. Et notez, dit saint Pierre Chrysologue, que ce Roi des Juifs ou le Messie, les Mages ne le recherchent pas parmi les personnages de l'âge mûr, placé sur un trône magnifique, environné des hommages des grands de la terre et des suffrages irréfléchis du peuple, dans un personnage, en un mot, redoutable par la puissance de ses armes, puissant par le commandement des armées, respectable par la pourpre, resplendissant de gloire par l'éclat du diadème : *Requirebant autem non grandævum humanis oculis, in excelsa sede conspicuum, exercitibus*

potentem, armis terrentem, purpura nitentem, diademate refulgentem. Ils ne le recherchent pas davantage dans les circonstances où, triomphant de la mort par la Croix et ressuscité de la mort à la vie, il monte plein de gloire dans le ciel : *Vel de cruce sibi exultantem; vel ab inferis resurgentem, aut in cœlos ascendentem.* Non, ils cherchent le Roi des Juifs, né tout récemment, qui est encore un très-petit Enfant, *qui natus est;* qui est tremblant de froid dans une crêche; suspendu à la mamelle de sa Mère; qui n'a rien enfin de ce qui procure l'admiration et le respect des hommes : sans aucun avantage particulier de la personne, sans aucune force dans ses membres; mais faible, petit, sans titres, sans autorité, non-seulement par l'humilité de sa position, mais encore par la pauvreté de ses parents : *Sed recens natum; in cunis jacentem, uberibus inhiantem, nullo ornatu corporis, nullis membrorum viribus, nullis parentum opibus, non sua ætate, non suorum potestate præstantem.* Et ce Roi des Juifs ils le cherchent et le réclament à un autre roi des Juifs, à Hérode, qui régnait alors en Judée : *Et quærunt Regem Judæorum a rege Judæoram.* Signe évident, par conséquent que le Roi des Juifs qu'ils recherchent, est un Roi tout différent des autres rois; un Roi qui a non-seulement l'empire sur les peuples, mais sur les siècles; un Roi qui est homme, mais *Homme-Dieu.* Auprès d'Hérode homme, ils cherchent Jésus-Christ, Homme-Dieu, auprès d'un homme, roi sur la terre, ils cherchent un Dieu, Roi du ciel, qui a crée l'homme : *Ab Herode homine Christum, Deum et hominem; a terreno rege hominem Regem cœlorum qui*

condiderat hominem. ils cherchent, il est vai un tout petit Enfant, auprès d'un grand personnage qu'était Hérode ; auprès de l'homme revêtu de tout l'éclat de la puissance publique en Judée, un tout petit Enfant ignoré ; un pauvre auprès d'un riche ; auprès d'un puissant du siècle, un être dans toute la faiblesse et les infirmités du bel âge. Rien n'empêche cependant les rois Mages de croire en cet Enfant qu'ils regardent comme le vrai Messie, le Sauveur du monde, pas même les persécutions d'Hérode, digne enfin d'être adoré, quoique Hérode le méprise, quoiqu'il soit privé extérieurement de toutes les marques distinctives de la royauté humaine, ils croient, les Mages, qu'en lui réside l'adorable Majesté divine : *A grandi parvulum, a lato latentem ; ab excelso humilem ; a loquente infantem ; ab opulento inopem ; a forti infirmum. Et tamen, quamvis ab Herode persequente, sibi et aliis Christum dominantem ; a contemnente adorandum profecto ; in quo nulla pompa regia videbatur, sed vera Dei majestas adorabatur.* (Serm. Epiph.) Non-seulement, ils reconnaissent sa divinité par leurs discours, mais aussi par leurs présents, qu'ils étaient impatients de déposer à ses pieds ; ils manifestent ainsi, dit saint Léon, qu'ils croient et qu'ils professent dans la personne même de Jésus-Christ, et la majesté d'un *Dieu*, et la dignité d'un *roi*, et la mortalité d'un *homme*. Pour eux, comme pour nous catholiques chrétiens, Jésus est *Dieu, roi, homme !* car, l'*encens* se développe par sa fumée devant les sacrifices, qui ne sont dus qu'à Dieu seul ; l'*or* est la matière de l'impôt ou tribut qui se paye par l'autorité des rois ; et la

myrrhe était alors et encore aujourd'hui le parfum le plus propre pour embaumer le corps de l'homme lorsqu'il est mort, afin de le préserver de la décomposition : *Per ista tria munerum genera in uno eodemque Christo et divina majestas, et regia potestas, et humana mortalitas intimatur. Thus enim ad sacrificium, aurum pertinet ad tributum, myrrha ad sepulturam mortuorum.* (Epiph.)

O qu'il est beau, continue à dire le même père de l'Église, de voir ces premiers disciples de la foi chrétienne, réfuter à l'avance les principales erreurs des hérésiarques ; et par suite, déterminer dans les saints mystères de Jésus-Christ, la vérité catholique. Les rois Mages, en offrant de l'encens au Fils de Dieu, comme à Dieu lui-même, ont confondu à l'avance l'herésie d'Arius, indigne patriarche de Constantinople, qui soutenait qu'on ne devait qu'à Dieu le Père tout seul le *culte de latrie* et l'oblation du sacrifice, qui en est l'expression. En lui offrant de la myrrhe, comme à un homme simplement mortel, ils confondaient les manichéens, dont l'erreur consistait à soutenir que Jésus-Christ n'était pas réellement mort pour notre salut. En lui offrant de l'or, comme au Roi du ciel et de la terre, ils confondaient l'une et l'autre de ces deux hérésies ensemble ; parce que le manichéen en reniant le vrai descendant de David, lui disputait la royauté de la terre ; et le disciple d'Arius, en lui contestant la royauté et l'indépendance divine, osait appeler simplement serviteur de Dieu, le Fils unique de Dieu lui-même : *In oblatione thuris confunditur Arianus, qui soli Patri sa-*

crificium offerri debere contendit. In oblatione myrrhæ confunditur. Manichæus, qui Christum vere mortuum pro nostra salute non credit. In auro simul uterque confunditur, quia et Manichæus de semine David secundum carnem natum non credit regem, et Arianus, qui Dei Unigenito assignare nititur servitutem.

Quoi plus encore? l'offrande que les Mages se disposent à faire détruit l'hérésie de Nestorius, qui essaye de diviser Jésus-Christ en deux en admettant en lui deux personnes distinctes, parce qu'en voyant que les Mages offrent avec tant de religion et de piété, non pas une chose au Dieu, et une autre à l'homme; mais tous leurs présents à la fois, à l'unique et seul Dieu-homme, qu'on ne peut et qu'on ne saurait comprendre ni croire, divisé en deux personnes différentes, lorsqu'il est reconnu seul, unique et indivis par les présents qui lui sont offerts, finalement, comme les dons indiquent deux natures en Jésus-Christ. L'hérésie stupide d'Eutichès nie qu'il y eut en Jésus-Christ deux natures, la nature divine et la nature humaine, en une seule personne, se trouve confondue : *Confunditur etiam Nestorius qui nititur Christum in duas personas dividere; cum videat Magos non alia Deo, alia homini; sed uni Deo homini eadem munera obtulisse suppliciter. Non ergo dividatur in personis, qui non invenitur divisus in donis. Confunditur Eutichetis insania qui non vult in Christo utramque veram prædicare naturam.*

Par conséquent les Mages, dans le choix de leurs présents ont montré qu'ils avaient une intelligence complète de toutes les qualités sublimes de tous les ca-

ractères uniques du Messie, même avant de l'avoir encore vu : en un mot, comme ils ont cru, et annoncé les premiers au monde entier toute la foi catholique, la foi parfaite du saint mystère de l'Incarnation ; puisque comme homme, ils crurent à la possibilité de sa mort, et, comme Dieu, ils en attendirent la résurrection : *Denique oblatio munerum, intelligentiam in eo totius qualitatis expressit ; atque ita per venerationem eorum sacramenti omnis est consummata cognitio ; in homine mortis, in Deo resurrectionis, in rege judicii.*

O foi admirable des Mages, avec quelle exactitude, avec quelle précision, avec quelle clarté dans leurs discours ils expriment les plus grandes vérités de l'Évangile, avant que l'Évangile soit prêché par les apôtres ! Quels sont justes les idées qu'ils manifestent sur la nature de Dieu, comme sur l'Incarnation du Verbe ! Comme les mystères qui semblent si contradictoires entre eux, se concilient parfaitement bien leur esprit, s'harmonisent dans leur cœur. Et une vérité loin d'exclure les autres, s'allie ensemble avec elles, sans confusion de termes, sans équivoques dans les expressions, sans aucune apparence d'erreur ; *absque errore !* car ils professent que Dieu est un dans sa nature, quoique distinct en trois personnes ; que Jésus-Christ sur les traces duquel ils marchent, bien que pauvre petit Enfant est véritablement Roi ; bien que faible, est tout-puissant ; bien qu'au berceau, il est cependant législateur ; bien que mis au monde par une pauvre femme, il est cependant Fils de Dieu ; venant à la fois du ciel et de la terre, Dieu et homme tout ensemble : homme souffrant, Dieu

impossible ; homme mortel, Dieu triomphant de la mort : Dieu et homme, Messie et Sauveur de tous les hommes. Ils confessent qu'il est nécessaire de croire en lui et de l'adorer ; de lui obéir et de le servir ; de lui sacrifier les trois branches de la concupiscence humaine ; *l'orgueil, la cupidité, la sensualité,* par le moyen de la pratique d'une humble piété, d'une justice généreuse, d'une mortification sévère. Et de telles vérités sans le moindre mélange d'erreur, mais dans toute leur pureté, comme il les ont gravées au fond de leur cœur, ils les manifestent hautement avec leur langue et par leurs œuvres. Et comme dit saint Jean Chrysostome, ces hommes pouvaient d'autant moins tomber dans les piéges de l'erreur, qu'ils n'avaient pas imploré pour leur guide la lumière faible et incertaine de la raison humaine, mais suivi l'enseignement divin de la révélation. Qu'ils n'avaient pas pour guide la sagesse terrestre, mais la lumière du ciel. Comment auraient-ils pu dévier ne cherchant pas d'autre conducteur que Jésus-Christ lui-même, qu'ils s'étaient proposé comme fin de leur voyage : Jésus-Christ qui a dit : « Je suis en même temps *la vérité et la vie ;* la vraie et unique voie pour arriver à la vie et à la vérité. » *Non quæsierunt ducatum hominis, quia ducatum stellæ de cœlo acceperunt. Sed nec errare poterant qui veram viam, Christum Dominum requirebant : illum utique qui ait : Ego sum via, veritas, et vita.* (Hom. I, ex var. in Matth.) Ce qui signifie qu'ils ne pouvaient jamais se tromper dans la science de Dieu, étant enseignés par Dieu lui-même. L'ayant acquise, comme parle saint

Paul, non par la voie du raisonnement et des recherches particulières de leur esprit ; mais par voie de révélation et de foi ! seule voie par laquelle on arrive à la vérité sans altération, sans mélange de défauts et d'erreurs : *absque errore.*

Et nous-mêmes, chrétiens catholiques, nous connaissons les mêmes vérités de la même manière, parce que nous sommes instruits avec la même méthode, et la manière dont les rois Mages furent instruits au moyen de l'étoile miraculeuse, était une promesse formelle, une figure de la manière selon laquelle nous devions nous-mêmes être enseignés un jour par l'entremise de la vraie foi.

En effet, le même Dieu, qui se révèle à eux, par le moyen de l'étoile, s'est révélé aussi à nous par le moyen de la foi ; le même Dieu, qui leur parle par l'entremise de la synagogue des Juifs, nous a parlé et nous parle encore par le moyen de l'Église catholique. Et parce que tout homme peut se tromper et tromper, *omnis homo mendax* (Psal. cxv), et que Jésus-Christ seul est vérité certaine et seule vérité, *Christus est veritas* (I Joan. v) ; parce que l'homme à sa propre école ou à celle d'un autre homme, est incapable d'atteindre à la vérité sans mélange d'erreur ; de même, à l'école de Jésus-Christ, il est certain de ne trouver que la vérité et la vérité toute pure. Et comme cette école visible, dont Jésus-Christ est le maître invisible, est l'Église catholique ; ainsi l'enseignement de l'Église catholique est le seul aujourd'hui qui jouisse du privilége divin d'être exempt d'erreur, *absque errore ;* et en lui tout est vérité, en lui

toute la vérité; vérité nouvelle, pure, vérité entière, incorruptible, vérité sainte, comme le Dieu qui en est l'auteur, c'est pourquoi comme les apôtres et l'Église, dociles à l'enseignement de l'Esprit saint reçoivent de lui, selon la promesse de Jésus-Christ, toute vérité, *Ipse docebit vos omnem veritatem* (Joan. XVI), de même tout chrétien, docile à l'enseignement des apôtres et de l'Église catholique, lorsqu'il a été formé à leur école, qu'il a appris leur doctrine et qu'il est fidèle à cet enseignement, connaît toutes les vérités qu'il lui importe le plus de connaître; il connaît Dieu et ses attributs, les anges et leur ministère, le monde et son origine, l'âme et ses facultés, l'homme et sa fin dernière, la Trinité divine et chacune de ses trois personnes, la Rédemption et ses effets, Jésus-Christ et ses mystères, la loi évangélique et ses obligations, les sacrements et leur efficacité, les pratiques de la religion et leurs usages, la vraie sainteté et son prix, la vertu et ses récompenses, le vice et ses châtiments; et ces vérités sublimes, profondes, nécessaires, éternelles, encore qu'il ne les comprenne pas, qu'il ne puisse pas les expliquer, il les connaît certainement, les possède et les croit sans altération, sans ambiguité, sans erreur, mais certainement intactes, simples, claires et précises, comme elles sont dans leur nature : voilà ce que le disciple de l'Église apprend au sein de l'Église, ce qu'il croit et pratique sur les seules leçons de l'Église; c'est ainsi précisément, exactement, véritablement, ni plus ni moins, qu'il croit tout ce qu'il a appris par cette voie infaillible.

Il n'est pas à craindre que l'ignorance qui aveugle, que

la faiblesse de l'esprit qui rend quelquefois stupide, que les préjugés qui aveuglent, que l'autorité qui en impose, que le caprice qui élude, que le prestige qui fascine, que la fausse évidence qui trompe, que le sophisme qui éblouit, que la fausse érudition qui confond, que la science elle-même qui enorgueillit, et les intérêts des passions qui séduisent; il n'est pas à craindre, disons-nous, que toutes ces causes, si nombreuses et si puissantes d'erreur, aient pu influer assez sur l'esprit du véritable disciple de l'Église catholique pour lui faire croire comme vrai, ce qui ne le serait pas en effet. Ce danger est à craindre et doit être craint seulement, lorsque l'homme a la prétention de s'instruire lui-même en matière de foi, ou de se faire instruire par tout autre homme semblable à lui, et d'après les seules lumières de la raison humaine, parce que, dans la plupart des écoles purement humaines, les vérités sont très-éparses dans les esprits divers et très-difficiles à saisir, les erreurs très-multipliées et très-fréquentes. Mais cela n'est pas à craindre et ne saurait être craint à l'école de l'Église catholique, puisque celui qui enseigne à cette école c'est Dieu lui-même. Certes, dans le passage d'Isaïe que nous avons cité plus haut, et que Jésus-Christ explique lui-même dans l'Évangile, les vrais fidèles y sont légalement proclamés : « Écoliers, disciples de Dieu : » ***Doctos a Domino*** (Isa. LIV); ***Docibiles Dei*** (Joan. VI).

III

La raison humaine abandonnée à elle-même rencontre plus souvent l'erreur que la vérité. — Les philosophes anciens ne connurent qu'un très-petit nombre de vérités ; — et celles qu'ils connurent, il ne les découvrirent et ne les inventèrent pas avec leur propre raison, — mais ils les reçurent par la tradition générale, ils ne firent que les embrasser avec le mélange de beaucoup d'erreurs. — On démontre cela par l'histoire des monstrueuses extravagances par lesquelles ils altérèrent la première et souveraine vérité de l'existence d'un Dieu et celle de l'immortalité de l'âme humaine. — Les plus grands philosophes sont des petits enfants ignorants auprès des chrétiens les moins intelligents qui, instruits par l'Église sur la foi, sont souverainement plus sages dans les choses divines.

En effet, qu'arrive-t-il de plus à l'homme, qui, mettant de côté la lumière de la révélation divine, qui jamais ne manque à celui qui la réclame avec humilité, ne prend pour guide dans la recherche du vrai que la lumière de la raison humaine?

Saint Thomas l'a dit : « Le troisième désordre, ou l'effet le plus ordinaire et le plus commun des investigations de la raison particulière, est que, parmi quelques-unes des vérités de l'ordre moral et invisible qu'on parvient à découvrir par cette voie, on trouve toujours mêlées ensemble une foule d'erreurs funestes, et que par conséquent, en suivant ce moyen, on trouve plus d'erreurs que de vérités : » *Investigationi rationis humanæ plerumque falsitas admiscetur*. Voyez les anciens philosophes ; ils découvrirent bien plusieurs vérités avec les seules lumières de la raison ; mais d'abord ces véri-

tés étaient obscures et rares. En lisant leurs livres, il semble qu'on voyage dans les déserts de l'Arabie sur lesquels il est nécessaire de voyager plusieurs jours avant d'entrer sur un sol végétal, un sol ferme, un sol semé d'herbages qui rappelle à l'esprit l'idée d'une nature animée; d'un autre côté, on n'y voit qu'un ciel toujours ardent et au-dessus d'une mer de sables mouvants et stériles. Et qui pourrait jamais lire, par exemple, sans un ennui mortel, les *trois livres* de Cicéron intitulés : *Des faits de Dieu*, comme les *cinq autres livres* du même auteur intitulés : *Questions tusculanes*. Quel déluge de paroles, et quelle stérilité de pensées ou de choses! Quel étalage d'érudition, mais quel abîme d'incertitudes! Quelle élégance de style, mais quel manque de vérité! Nous ne sommes pas étrangers aux lectures fastidieuses; nous avons parcouru dans le cours de nos études un certain nombre de volumes in-folio, dont la vue découragerait certains esprits faibles, mais certainement nous sommes forcés de convenir qu'aucune lecture ne nous a pas paru plus rebutante que celle des ouvrages que nous venons de citer, et, sans l'élégance du langage dans lequel ils sont écrits, triste compensation pour quiconque cherche des idées plutôt que des mots sonores, il nous eût été impossible de soutenir cette lecture jusqu'à la fin.

En second lieu, ces vérités déjà si rares et si dispersées, plusieurs auteurs, dit Tertulien, les connurent par un pur effet du hasard, comme un navire surpris de nuit par la tempête, en s'abandonnant aux flots de la mer et des vents, parvient quelquefois par hasard à ren-

contrer, au milieu des écueils et des éléments en fureur, un port pour s'abriter ; ou comme celui qui, se trouvant dans une station obscure, à force de naviguer à tâtons, trouve quelquefois par hasard le point par lequel il opère une heureuse issue. *Plane non negabimus aliquando philosophos juxta nostra sensisse : non nunquam enim et in procella, confusis vestigiis cœli et freti, aliquis portus ostenditur ; non nunquam et in tenebris aditus quidam et exitus deprehenduntur cœca felicitate.* (De Anim. 2.) Plusieurs autres philosophes trouvèrent certaines vérités, parce qu'elles leur furent suggérées par leur propre sens intime dont Dieu a daigné doter l'âme humaine, ou par le sens commun naturel devenu public parmi tous les hommes. *Sed et natura pleraque suggeruntur, quasi de publico sensu, quo animam Deus donare dignatus est* (Ibid.), c'est-à-dire que la philosophie païenne n'a fait que saisir au passage les vérités universellement connues, parce qu'elles étaient les lois morales de la nature, et qu'elle se les est appropriées en les publiant emphatiquement comme ses propres découvertes. *Philosophia leges naturæ opiniones suas fecit.* (Ibid.) Saint Augustin affirme de même : « Les choses belles et vraies, dit-il, que les philosophes ont écrites ou prêchées relativement au culte de Dieu, ils ne les ont pas autrement inventées ; mais comme l'or et l'argent sont des métaux précieux cachés dans les mines, de même les philosophes ont découvert ces vérités dans les mines de la tradition et des sentiments universels de l'homme : » *Apud philosophos, de Deo colendo, multa vera inveniuntur ; tanquam aurum et argentum quod non*

ipsi instituerunt, sed de quibusdam quasi metallis divinæ Providentiæ, quæ ubique infusa est, eruerunt. (De Doct. christ., c. 30.) Chrétien Drumare ajoute : « Toutes les trois parties de la philosophie grecque se trouvent dans la sainte Écriture, et toutes les plus belles pensées avaient été exposées dans nos livres sacrés, avant que les philosophes du siècle eussent seulement l'idée de se les approprier pour orner leur éloquence. Ces philosophes n'ont rien dans leurs écrits qui ne soit emprunté, si ce n'est leurs erreurs, fruit de leur orgueil ou de la bizarrerie de leur esprit; le peu de vrai qu'ils ont exposé, ils l'avaient reçu de la libéralité de Dieu : » *Omnes partes philosophiæ Græcorum etiam in divina Scriptura inveniuntur. Et omnes modi locutionum ante fuerunt in Scriptura, quam ad sophistas seculares pervenirent. Qui, si quid habuerunt, Dei dono habuerunt.* (In Matth., II.) Un Dieu suprême, créateur et régulateur de l'univers; une âme immortelle qui, dans l'homme, survit au corps pour recevoir la vie éternelle ou la récompense précieuse qu'elle a méritée pendant sa vie sur la terre; une loi morale qui a Dieu lui-même pour auteur, qui oblige tous les hommes et dont la violation ou l'observance constitue le péché ou la vertu; ces vérités et autres semblables, plus ou moins dégagées des fables, étaient connues et admises dans le monde entier avant que Platon eût commencé d'en traiter à Athènes ou Cicéron à Rome. C'est donc au sujet de ces idées primitives et universelles que saint Paul s'écrie : « Révélation divine ! » *Deus enim illis manifestavit.* (Rom. I.) « Il fut facile aux philosophes, comme le

dit le même apôtre, de s'élever de la connaissance de ce monde visible à la connaissance de quelques-uns des attributs du Dieu invisible : » *Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur.* (Ibid.) C'est pour cela que saint Thomas, dont les expressions sont si exactes et si concises en fait de théologie catholique, dans le remarquable passage que nous avons cité plus haut (§ 2), en parlant de ces mêmes vérités accessibles à la raison humaine, ne dit pas que les philosophes les ont *trouvées*, mais qu'étant déjà connues, ils les ont démontrées par leurs raisonnements. *Philosophi de Deo multa* DEMONSTRATIVE *probaverunt ducti naturalis lumine rationis.*

Le même saint Thomas, au sujet de ces vérités connues des philosophes anciens, fait une observation qui est passée trop inaperçue pour plusieurs théologiens, c'est-à-dire qu'ils pensaient que les philosophes, en admettant un Dieu, n'y croyaient pas, tel que la foi nous enseigne qu'il doit être, c'est-à-dire un être doué de toutes les perfections, et au sujet duquel on ne peut concevoir rien de plus parfait. *Non omnibus, etiam concedentibus Deum esse, notum est quod Deus sit, id quo majus cogitari non possit.* (Contr. Gentil., lib. I, c. 2.) On peut dire la même chose des opinions des philosophes sur l'âme humaine. La plupart de ceux qui en ont reconnu l'existence et la durée ont été loin de croire à sa spiritualité, à son immortalité, telles qu'on les croit parmi nous chrétiens catholiques. L'immortalité de l'âme, pour ceux qui l'admettaient, n'était autre chose que la *permanence* après la dissolution du corps. *Perma-*

nere animos putamus (Cic.); mais ils n'avaient aucune idée, ou seulement que des notions obscures, erronées et confuses, au sujet de son état de parfait bonheur, lorsqu'elle est admise en la présence et en la possession de Dieu dans le ciel, ni de sa misère éternelle lorsqu'elle en est séparée. Et sur les récompenses et le prix de la vie future, nonobstant toutes les fables honteuses qui en défigurent l'idée, on en trouve des notions plus justes dans les poëtes que dans les livres des philosophes ; parce que les premiers ont consulté davantage la tradition universelle, les seconds ont suivi plutôt leur raison particulière. Que si au milieu de ce chaos des absurdités qu'on trouve dans les livres des philosophes, on ne peut pas dire qu'ils aient mis au jour une seule vérité tout à fait inconnue dans le monde et dont on puisse attribuer le mérite à tel ou tel autre philosophe ; il n'est au contraire aucune absurdité, aucune erreur, dont, comme le dit Cicéron lui-même, on ne puisse signaler quelque philosophe qui en a été l'inventeur ou le soutien et le maître. *Nihil est tam absurdum, quod non dicatur ab aliquo philosophorum.* A chaque pas que font les philosophes dans la recherche de la vérité, on les voit tomber mille fois dans les piéges de l'erreur ; ils ressemblent aux petits chiens qui veulent essayer de marcher dressés sur leurs pattes de derrière, et qui au milieu de l'hilarité qu'ils excitent en nous en les voyant marcher à la manière des hommes, reviennent à leur nature, retombent contre terre sur leurs pattes de devant et sur leur museau; les philosophes, dès qu'ils se font admirer par quelques traits de sagacité au sujet du

vrai, on les voit tout à coup reprendre la direction erronée de leur propre raison abandonnée à elle-même et retomber dans les erreurs les plus révoltantes.

C'est ainsi que saint Paul a pu analyser toute l'histoire de la philosophie païenne en ces deux mots aussi graves qu'élevés : « Les Grecs, en cherchant la sagesse, n'ont trouvé que la folie. » *Græci sapientiam quærunt, et stulti facti sunt.* Il est impossible de rencontrer rien de plus vrai que cette décision de saint Paul, puisque, à l'exception de quelques vérités traditionnelles et communes qui n'avaient pas attendu les philosophes pour être connues, toute la philosophie des païens au sujet de Dieu, de l'âme, des devoirs de cette vie, et de l'existence d'une vie meilleure, n'est que folie, comme il serait très-facile de le démontrer, si c'était ici le cas. Cependant, pour ne pas passer entièrement sous silence ce sujet capable de faire comprendre toujours de plus en plus le prix de l'enseignement divin à côté des misères de l'enseignement purement humain, il n'est pas hors de propos de dire un mot de l'effroyable cadre des opinions des philosophes païens sur la Divinité, que Cicéron, philosophe païen lui-même, nous a laissé, et dont les livres philosophiques sont comme la *Somme,* l'*Analyse* ou le *Manuel* de toute la philosophie païenne! Or ces trois grands livres que Tullius Cicéron consacre à traiter de ce grave sujet peuvent être considérés comme un monument pitoyable de l'impuissance de la raison humaine abandonnée à elle-même, pour arriver à découvrir la vérité sans mélange d'erreur, et de la nécessité de la révélation divine pour connaître véritablement Dieu.

Voyons déjà Cicéron que la force des principes et la chaleur de l'argumentation conduisent à attaquer la présomption de la raison humaine, qui croit pouvoir en tout se suffire à elle-même ; mais dès le commencement de la discussion, il déclare solennellement : que la question qu'il entreprend de traiter est elle-même un argument sans réplique, pour prouver que le principe de la philosophie païenne est l'*ignorance*. « Parmi la multitude de questions agitées souvent au milieu des philosophes, sans être jamais résolues, l'une des plus difficiles à définir est sans contredit celle qui concerne *la nature des dieux*, parce qu'il existe un si grand nombre d'opinions différentes et opposées entre elles, à ce sujet, parmi les hommes les plus savants, que cette seule diversité prouve invinciblement et fait conclure que le principe de toute philosophie est folie. » ***Cum multæ res in philosophia nequaquam satis explicatæ sunt; tum perdifficilis et perobscura quæstio est de natura Deorum : de qua tam variæ sunt doctissimorum hominum tamque discrepantes sententiæ, ut magno argumento esse debeat : Causam, id est principium philosophiæ esse inscientiam*** (De Natur. Deor., lib. I). » Comment ! chose vraiment étrange et singulière ! dès l'introduction à un sujet philosophique, entrepris par un philosophe de la portée de Cicéron, qui parlant à toute la postérité parle devant un public immense et certainement distingué, c'est un anathème public et solennel contre la philosophie. Cicéron part de là pour faire une observation importante en la personne de son interlocuteur Velléius ; c'est-à-dire que s'il existe un certain

accord parmi la majeure partie des philosophes pour soutenir qu'il y a un Dieu, c'est qu'il est certain que pour admettre ce fait, ils ont consulté la tradition et le cri de la nature, qui enseignent qu'il existe un Dieu; mais qu'aussitôt qu'on a voulu raisonner sur son essence, la raison de tous ces philosophes, unanimes pour admettre un Dieu, s'est trouvée si faible et leurs opinions si contradictoires, si extravagantes, qu'on ne peut pas seulement les rapporter sans se sentir soulevé d'indignation et avoir le cœur déchiré; puisque après avoir tout nié, tout combattu, ce n'est certainement pas la faute des philosophes s'il est resté dans le monde quelques traces de religion, de piété, de vertu : car ils ont tout fait dans leurs écrits pour les détruire, en enseignant que Dieu ne se donne aucun souci des choses humaines et qu'il les laisse marcher au gré de la fatalité. *Plerique qui, quod maxime verosimile est, et quo* OMNES, DUCE NATURA, *vehimur, Deos esse dixerunt, tanta sunt in varietate et dissentione constituti, ut eorum molestum sit enumerare sententias. Sunt qui omnino nullam habere censent humanarum rerum procurationem Deos : quorum si vera sententia est, quæ potest esse pietas, quæ sanctitas, quæ religio?* Et ensuite Cicéron continue ainsi : « Ecoutez, mes amis, les miracles et les choses extraordinaires des philosophes qui ne raisonnent pas, mais qui rêvent des extravagances, comme des hommes en délire atteints d'une fièvre ardente. *Audite portenta et miracula non disserentium philosophorum, sed somniantium.* La stupidité de l'école de Platon tient du prodige. Pour eux Dieu est et doit être de figure ronde, parce

que, selon Platon, cette figure est la plus belle, et que Dieu doit avoir la forme la plus belle, la plus parfaite. Or que pourrait répondre Platon à celui qui affirmerait que Dieu est de figure pyramidale et conique, parce que, pour son interlocuteur, cette figure serait la plus belle, la plus parfaite. Pour le philosophe Thalès, Dieu n'est autre chose que cette intelligence qui a tout fait avec de l'eau, et quoiqu'il soutienne que Dieu est un pur esprit, il l'incorpore avec l'eau pour qu'il puisse opérer par elle. Le philosophe Anaximandre veut que les dieux naissent et meurent à des époques diverses comme les hommes. Anaximène s'est efforcé de prouver que Dieu se confond avec l'air de l'atmosphère ; qu'il a été engendré et a eu un commencement, et que pourtant, il n'est pas infini, quoiqu'il ne doive pas avoir de fin. Le Crotoniate a fait autant de dieux du soleil, de la lune et des âmes humaines. Pythagore dit que Dieu est un grand esprit répandu et mêlé dans la nature physique, et que nos âmes découlent de ce grand esprit comme des parties intégrales et détachées du même tout. C'est ainsi que Dieu, auteur de toutes choses, se voit travesti par la déraison humaine sous toutes les formes les plus bizarres. Xénophon soutient que Dieu est un composé d'intelligence et de tout ce qui est infini dans la nature. Parménide a imaginé un *non-sens* poétique, qui signifie en langue grecque *couronne;* cette *couronne* est l'orbite organe de la lumière et de la chaleur qui règnent dans l'univers entier, et cette *orbite,* c'est Dieu. Empédocle dit qu'il y a quatre dieux, qui sont les quatre éléments, aux dépens desquels toutes choses sont faites,

formées. Quant à Protagoras, c'est un philosophe hors ligne, qui après avoir avancé qu'il ignore s'il existe un Dieu, soutient que s'il y a un Dieu ce doit être la nature; enfin il laisse connaître qu'il n'admet aucune divinité et qu'il professe purement et simplement l'athéisme. On peut en dire autant de Démocrite, qui après avoir nié qu'il y ait quelque cause finale et éternelle dans la nature, parce que, pour lui, toute cause est sujette à changement, efface Dieu de l'univers, parce qu'il ne laisse aucune trace de son pouvoir. (*Ibid.*)

Après avoir signalé les principales extravagances des philosophes sur la divinité, Cicéron fait remarquer l'inconstance et la légèreté avec laquelle les mêmes philosophes ont enseigné des opinions diverses sur la même question, et il ajoute : « Si je voulais mettre en évidence l'inconstance de Platon dans ses opinions, je ne finirais jamais. » Timéon lui-même, dans son *Livre des lois*, dit que Dieu est un *être sans nom* et qu'on ne doit pas chercher à découvrir quelle est sa nature : parce qu'il décide que l'univers entier, le ciel et la terre, les astres et les âmes humaines, sont Dieu ! Quant à moi, je ne vois dans toutes ces opinions diverses et contradictoires que l'évidence de l'erreur et de l'absurdité. L'évidence de Xénophon est également variée et sans consistance : puisque tantôt il soutient qu'on ne doit pas rechercher la forme de Dieu; tantôt que le soleil, dont on connaît la forme, et l'âme humaine sont Dieu. Une fois il affirme que Dieu est un soleil et une autre fois qu'il y a plusieurs dieux. Mais aucun philosophe, en fait de variations d'opinions sur la nature des dieux, ne sau-

rait certainement être comparé à Aristote, tant sont différents les sentiments opposés qu'il émet dans ses livres à ce sujet, en donnant tous ces sentiments contradictoires pour certains. Pour lui, tantôt la Divinité est une intelligence incorporelle, tantôt son Dieu est le monde; tantôt, outre l'intelligence, Dieu est en même temps le monde, ou enfin il y a un Dieu qui préside à l'intelligence et au monde; dans un autre endroit, Dieu n'est autre chose qu'un feu céleste, sans se rappeler que le ciel n'est qu'une partie du monde, et qu'il a déjà fait un seul Dieu du monde entier. Xénocrate, condisciple d'Aristote, sans être plus ferme dans ses opinions sur la Divinité, est certainement encore plus ridicule dans ses extravagances : il était déjà certain pour lui qu'il n'y avait que huit dieux seulement : il en assignait cinq aux cinq planètes les plus connues alors ; le sixième était formé des étoiles fixes, qui ne sont pas autre chose que les parties constituantes des premières et forment ici un seul et sixième dieu ; le soleil était son septième dieu, et la lune le huitième. Mais Héraclite, disciple de la même école de Platon, nous a donné des fables ridicules d'enfant, dans une comédie pieuse sur Xénocrate. Pour lui tantôt Dieu c'est le monde, tantôt l'intelligence, tantôt les planètes ; une fois il le fait matière, lui refusant tout sentiment; une autre fois, il en fait une intelligence et le dote d'une forme immuable, et se rappelant dans le même livre qu'il a négligé le ciel et la terre, il se met à faire deux autres dieux du ciel et de la terre.

« Il paraîtrait qu'en matière d'extravagances et d'opinions contradictoires sur ce sujet, il aurait dû être im-

possible d'aller plus loin que n'ont été les philosophes qui viennent d'être cités, et cependant il n'en est rien. Théophraste est allé encore au delà des extravagances déjà relatées, et la lecture des monstruosités qu'il a publiées sur le même sujet est intolérable. Tantôt il attribue à une intelligence supérieure le principe et la nature de Dieu, tantôt au ciel, tantôt aux signes du zodiaque, tantôt aux étoiles fixes. Zénon est peut-être le seul qu'on puisse placer à côté de Théophraste pour la bizarrerie de ses opinions, également contradictoires. Ce Zénon était le chef de la secte des stoïciens, et en parlant à ses adeptes, après s'être vanté que c'était le propre des philosophes d'avoir une opinion fixe et arrêtée sur la nature de Dieu, il est encore plus incertain et moins précis que tous les autres. Tantôt l'air est son Dieu, tantôt c'est une certaine atmosphère qui environne, pénètre, imprègne toute la nature; une autre fois, ce sont les astres qui sont le dieu de sa façon; maintenant ce sont le cours des années et des siècles eux-mêmes, qu'il personnifie pour les transformer en divinités; et enfin après avoir admis autant de dieux, il finit par dire en interprétant la théogonie d'Hésiode, qu'il ne saurait y avoir une idée innée de Dieu ni aucune perception claire et distincte sur sa nature. Cléante, qui fait tantôt un Dieu du monde, une autre fois en fait l'âme et l'intelligence de la nature; et enfin il soutient que le feu, qu'il nomme l'éthérée, est infailliblement un vrai dieu. Et étendant encore plus loin le délire, tantôt il imagine une certaine forme ou ressemblance de Dieu séparée de toute autre chose, tantôt il établit que la Divinité réside seu-

lement dans les astres, tantôt qu'on ne peut trouver et qu'on ne doit chercher la Divinité que dans la sphère de la raison intellectuelle. »

Ici Cicéron ne peut plus contenir son indignation sur la bizarrerie des opinions de la philosophie au sujet de la Divinité, et, interrompant cette triste et lamentable énumération, il ajoute : « C'est ainsi que ce Dieu, que nous croyons connaître évidemment par notre intelligence, et dont nous prétendons posséder une idée claire au fond de notre âme, comme si nous l'y avions saisie sur ses propres traces, échappe à notre pensée, de manière à ne plus savoir ni où il est, ni ce qu'il est ; et enfin il ne reste dans notre esprit qu'un nuage épais qui le dérobe à notre regard. » *Ita fit ut Deus iste, quem mente noscimus, atque in animi notione tanquam in vestigio volumus reponere, nusquam prorsus appareat.* (Ibid.) Après avoir ensuite exposé les impiétés de Persée, disciple de Zénon, pour qui Dieu n'était qu'un mot que la reconnaissance publique avait attribué aux auteurs des découvertes utiles et aux découvertes elles-mêmes ; après avoir amplement énuméré le nombre honteux des divinités inconnues et chimériques imaginées par Chrysippe, l'organe le plus impie et le plus malin de la secte des stoïques, Cicéron conclut comme il a commencé au sujet du cadre épouvantable des erreurs et des extravagances de la philosophie païenne, concernant la Divinité. « Je vous ai mis sous les yeux, je ne dirai pas les jugements des philosophes, dont les opinions ne méritent certainement pas un tel nom, mais les songes de leur imagination en délire, mais les rêves de ces

hommes atteints de folie : et, en vérité, les fables elles-mêmes des poëtes, avec leur fausse douceur, ne sont pas certainement aussi pernicieuses, ni aussi absurdes que ces doctrines de la philosophie. *Exposui non philosophorum judicia, sed delirantia somnia : nec enim multo absurdiora sunt ea quæ, poetarum vocibus fusa, ipsa suavitate nocuerunt.* » (Ibid.)

L'opinion enfin de ce même Cicéron au sujet de Dieu, qu'il exprime à la fin de cette importante dissertation, en parlant à un personnage qu'il nomme Cotta, est celle de l'ancien philosophe Simonide ; c'est-à-dire qu'il lui semble que s'il est certain qu'il y a un Dieu, il n'y a aussi rien de plus incertain ni de plus obscur que l'idée qu'on peut avoir de sa nature et de ses attributs : *Rogas me quid aut qualis sit Deus? Auctore utar Simonide, qui, quanto, inquit, diutius considero, tanto mihi res videtur obscurior* (Ibid.) Enfin Cicéron proteste qu'il défendra toujours en public la superstition introduite dans Rome par ses ancêtres, sauf le droit d'en rire en particulier : *Opiniones quas a majoribus accepimus de diis immortalibus, sacra, cerimonias, religionesque defendam... Jurarem per Jovem, nisi ineptum videretur.* C'est-à-dire que le sentiment de Cicéron, au sujet de ce qu'il y a de plus grave au monde, était : qu'il est nécessaire de respecter et de maintenir en public la religion du peuple, parce qu'une religion quelconque est nécessaire au peuple ; mais qu'on peut, en son particulier, penser comme on veut. La religion de Cicéron était donc une sorte d'indifférentisme politique tel que nous le voyons professer de nos jours par beaucoup trop d'es-

prits, qui mériteraient peut-être le nom d'impies ou d'insensés, s'ils n'étaient des hommes instruits dans les lettres et les sciences, professant l'honnêteté de la conscience, et se donnant le titre d'*hommes d'État*. Indifférentisme que l'orateur romain résumait dans cette horrible maxime : « Penser en philosophe, agir politiquement : » *Sentiendum philosophice, vivendum politice.*

Certainement l'insuffisance, la faiblesse, la misère de la raison particulière pour la découverte de la vérité est un principe si profondément gravé dans l'esprit de Cicéron qu'il ne le perd jamais de vue, et que c'est par là qu'il commence toujours ses dissertations philosophiques. Il procède de la même manière, en traitant de l'âme humaine, qu'il a procédé en traitant de la nature de la Divinité ; il entre en matière par l'observation que les résultats infructueux de la philosophie sont aussi constants sur ce point important que sur celui qu'il a traité précédemment. Il fait remarquer que les philosophes ne sont pas moins en désaccord ni moins contradictoires entre eux, soit pour fixer la nature de l'âme, soit pour en déterminer les effets, qu'ils l'ont été pour dire quelque chose de vraisemblable sur la nature de Dieu ; ensuite il dit : « Quelques-uns croient que la mort n'est que la séparation du corps et de l'âme ; d'autres qu'il n'y a pas de division ou partage de l'homme en deux substances ; que l'âme et le corps ne font qu'un seul être, qui disparaît par la mort ; et ceux qui partagent l'homme corps et âme diffèrent encore d'opinion entre eux, parce qu'il y en a qui pensent que l'âme étant sortie du corps, peu à peu elle se dissout dans le néant ; d'autres qu'elle

lui survit longtemps après sa dissolution; d'autres qu'elle est immortelle. Mais bien plus grande encore est la diversité des opinions des philosophes au sujet de la nature de l'âme et de son siége ou de son union avec le corps. Pour quelques-uns l'âme n'est autre chose que le cœur. Pour Empédocle, ce n'est pas le cœur de l'homme qui est le siége de l'âme, mais le sang humain, qui part du cœur. Castor affirmait qu'une partie du cerveau fournissait à l'âme la plupart de ses facultés ou fonctions. Les uns nient formellement que l'âme réside dans le cœur ou dans le cerveau; mais, entre eux-mêmes, ils ne sont pas d'accord, et plusieurs la placent dans le cœur, tandis que d'autres la mettent au cerveau comme étant sa demeure essentielle. Zénon le Stoïque soutenait que l'âme n'était autre chose qu'un feu qui s'allume et s'éteint de lui-même et par accident dans la nature. Aristoxène, qui était à la fois philosophe et musicien, enseignait que l'âme, selon les lumières de sa raison, lui apparaissait comme un mouvement des fibres du cœur, semblable à celui qu'on observe dans le chant et dans les instruments à cordes d'où résulte l'harmonie. Pour Xénocrate, l'âme n'est autre chose qu'un nombre. L'imagination de Platon ne se contente pas d'admettre une âme toute seule; mais il en forge trois parfaitement distinctes pour chaque personne : *la raison*, qu'il place dans le corps; *la colère* dans le cœur, et *la cupidité* dans les organes qui environnent le cœur ou dans les entrailles. Mais tandis que la libéralité de Platon s'attribue trois âmes, la parcimonie d'un autre philosophe du même temps ne s'en accorde pas une seule, la

raison, dit ce père des matérialistes, lui ayant révélé que l'*âme* n'est qu'un mot vide de sens, et que l'homme n'est que matière, organisée par la nature pour exister et sentir. Aristote fait découler l'âme d'un cinquième élément découvert par lui dans la nature, et il l'appelle d'un nom qui signifie ***mouvement continuel de vivacité.*** Démocrite dit que l'âme est composée, comme le monde, d'atomes infiniment petits que le hasard a réunis autour du corps de l'homme. Or après avoir signalé ces opinions différentes sur la nature de l'âme, que les philosophes ont imaginées sans se mettre en peine de leur stupidité et de leur invraisemblance, Cicéron s'écrie : « Parmi toutes ces opinions, données par chaque philosophe comme vraies, Dieu seul peut savoir celle qui est réellement vraie : ***Harum sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit.*** (Quæst. Tusc.) »

Quel spectacle d'humiliation et de douleur pour la pauvre raison humaine, de voir un homme, dont le monde entier estime les ouvrages immortels, et dont la raison était certainement élevée et puissante, devenir si petit dès lors qu'il veut essayer d'expliquer d'après les seules lumières de la raison l'une des plus importantes et principales vérités de toute religion, l'existence de Dieu; et ne savoir, sur un sujet aussi conséquent, que balbutier comme un petit enfant ou déraisonner comme un insensé ! Ce court exposé suffit certainement pour justifier l'argumentation de saint Thomas, que nous avons rapportée plus haut, au sujet de la faiblesse et de l'impuissance de la raison pour s'élever à la pure et simple connaissance de Dieu.

Au contraire, de ce spectacle aussi triste et aussi douloureux, portons nos regards vers un spectacle bien plus étonnant pour quiconque sait le contempler, et en même temps pour nous le plus agréable, le plus doux : c'est-à-dire vers le spectacle des nations chrétiennes, auprès desquelles ces mêmes vérités que les philosophes anciens ne connurent pas du tout, ou qu'ils connurent imparfaitement, d'une manière confuse et par leur mélange avec les plus honteuses erreurs, se trouvent claires, pures, précises enfin, sur les lèvres du plus modeste artisan de nos ateliers et du laboureur le moins instruit de nos chaumières, comme sur celles de la plus humble villageoise ou d'un tout petit enfant qui commence à peine à balbutier : et sur toutes ces lèvres innocentes ou inspirées par la simplicité de la religion révélée, ces vérités importantes ont une douceur et une grâce qui enchante, par la faiblesse elle-même de la langue dont une seule articulation exprime si bien un sujet de cette importance : *Ipso offensantis linguæ fragmine dulciores*, comme dirait Minutius Félix. Quel beau sentiment, que d'entendre avec intelligence et bonheur un petit enfant qui récite *Je crois en Dieu* : admirable symbole de toutes les vérités chrétiennes, trésor de sagesse divine, magnifique profession de foi qui remonte aux apôtres à qui Dieu l'avait inspirée ! Quand et où la bouche des philosophes de Rome et d'Athènes a-t-elle prononcé des paroles aussi sublimes, aussi importantes que celles que prononce la bouche d'un petit enfant chrétien, lorsqu'il récite *Je crois en Dieu?* Oui, avec le Symbole tout seul, un petit enfant chrétien possède plus de science et de

lumières, en fait de religion, que le philosophe le plus instruit de l'antiquité. Parmi les païens, les philosophes eux-mêmes et les orateurs les plus célèbres ne faisaient que balbutier au sujet des vérités les plus importantes; parmi les nations chrétiennes, selon la belle expression de nos livres sacrés, les petits enfants eux-mêmes sont éloquents et philosophes le catéchisme à la main. *Linguas infantium facit esse disertas.* Grand Dieu ! Que diraient donc de plus Socrate, Platon, Zénon et Aristote, Arcésilas et Cicéron, et tous les philosophes païens de l'antiquité, s'ils ressuscitaient du fond de leurs tombes? Que diraient-ils, eux qui pensaient que la vérité était placée au-dessus des cieux ou cachée dans les entrailles de la terre, en voyant cette vérité devenue si commune et si populaire parmi les chrétiens? Que diraient-ils, eux qui passèrent en vain tant d'années, soutenant de longues fatigues, de pénibles méditations pour arriver à s'assurer la possession de deux ou trois vérités morales, sans cependant atteindre à leur but d'une manière satisfaisante? Que diraient-ils, en voyant non-seulement ces mêmes vérités, au sujet desquelles ils tourmentèrent si souvent leur cerveau, mais encore les vérités les plus sublimes au sujet de Dieu, de l'homme, et les mystères les plus ineffables du Sauveur des hommes, les lois les plus élevées, les plus parfaites, comme professées et crues dès l'âge le plus tendre par les hommes chrétiens les moins instruits, les plus faibles d'intelligence? Que diraient-ils, en voyant le plus petit enfant chrétien avoir des idées plus justes, plus précises, plus élevées, sur Dieu, l'âme, les devoirs, la vie future, que celles qu'eu-

rent jamais toutes les écoles réunies ensemble de Rome et d'Athènes? Quelle surprise pour eux! quelle merveille! quel enchantement! Oh! comme ils envieraient notre sort! comme ils célébreraient l'excès de bonté du Dieu des chrétiens à notre égard, d'avoir mis à la disposition de tout le monde les trésors de sa suprême sagesse, dont eux-mêmes avec tant de voyages, avec tant de méditations, ne purent jamais obtenir la plus petite obole, à cause, dit saint Paul, de leur vanité et de leur orgueil!

O grand et bel avantage de l'enseignement de la foi! La recherche humaine de la vérité parmi les païens a rendu les hommes ignorants comme des petits enfants; les philosophes comme des insensés; les sages comme des fous! Les historiens de la vérité elle-même sont devenus les malheureux jouets de leur esprit et de leurs illusions au milieu de toutes les erreurs imaginables; tandis que la révélation divine, parmi les chrétiens, a transformé au contraire en hommes véritables les petits enfants eux-mêmes; les ignorants en vrais philosophes; les simples en vrais juges; et ceux qui, par leur état, par leur condition, par leur peu de dispositions intellectuelles semblaient être condamnés par la dure nécessité à être le jouet de l'erreur, sont devenus possesseurs et maîtres de la vérité éternelle. O misère de l'homme, qui n'a que l'homme pour instituteur des vérités divines et morales! O bonheur du chrétien, qui est instruit par Dieu lui-même au moyen de la révélation et par l'enseignement infaillible de l'Eglise catholique!

IV

On démontre la facilité de la raison humaine pour tomber dans les piéges de l'erreur, lorsqu'elle se fie à elle-même, par l'histoire des principales erreurs, dont les anciens hérétiques, loin d'avoir, avec leurs lumières privées, découvert ou affermi aucune vérité du chrisrianisme, ont, autant qu'il dépendait d'eux, obscurci ou détruit toutes les vérités que la révélation divine avait fa't connaître.

Mais l'enseignement catholique, qui apparaît si précieux, si beau, si noble, si magnifique, confronté avec l'enseignement de la philosophie et avec celui de l'hérésie, apparaît encore plus magnifique, plus noble, plus beau et plus précieux.

De bon compte, de même que les philosophes de l'antiquité n'arrivèrent à découvrir quelques rares vérités essentielles qu'à l'aide du sens commun et de la tradition universelle lorsqu'ils les suivirent pour guide, tout en faisant grand bruit dans leurs livres de leurs découvertes; ainsi les hérétiques n'ont pas découvert eux-mêmes, avec leurs propres lumières, le peu de vérités chrétiennes qu'ils étalent soit dans leurs *symboles*, soit dans leurs ***professions de foi*** dressées sous le patronage du pouvoir civil, fabriquées par l'intérêt politique, dictées souvent pour la satisfaction des passions et de l'orgueil: et, comme saint Grégoire le remarque fort bien, ils n'ont pas, eux les hérétiques, connu par leur inspiration particulière et divine ce qu'ils conservent de vrai ou qu'ils publient de grand, de sublime au sujet de la doctrine chrétienne; mais tout ce qu'ils ont de bon leur vient par le

moyen de la tradition de l'Église ; c'est d'elle qu'ils ont reçu toutes leurs richesses intellectuelles sur la foi, quoique leur ingratitude les ait entraînés à combattre l'Église qui en est la mère, l'inspiratrice légitime, infaillible : *Si nonnunquam hæretici vera quædam et sublimia loquntur, non hæc ipsi divinitus percipiunt, sed quod ex Ecclesiæ contentione didicerunt.* (Moral.) Du reste, comme il a été observé au sujet des philosophes païens, on peut le dire encore des hérétiques, qu'ils n'ont par eux-mêmes connu rien de vrai, de beau, de bon, qu'on ne connût dans l'Église catholique avant qu'ils s'en fussent séparés : il n'est pas une seule vérité du christianisme dont on puisse dire qu'elle est inconnue dans l'Église catholique et qu'elle a été retrouvée ou découverte par tel ou tel hérétique. Mais l'hérésie, comme la philosophie païenne, si elle n'a découvert ou inventé aucune vérité, a certainement enfanté toutes les erreurs possibles; et l'Écriture sainte, abandonnée à l'interprétation du jugement privé des hérétiques, n'est pas devenue une règle de foi plus sûre que l'interprétation de la nature ne l'avait été pour les philosophes du paganisme abandonnés, eux aussi, à leur jugement privé. Et de même que la philosophie païenne ne laisse intacte aucune vérité primitive, ainsi l'hérésie n'a respecté aucune vérité chrétienne; et tous ces promoteurs orgueilleux de vérités n'ont été que des fauteurs funestes de toutes les erreurs; et si la révélation divine du christianisme est restée dans le monde pure de toute altération et dans toute son intégrité, ce n'est certainement pas par le mérite des hérétiques qui ont tout fait pour la détruire ;

mais c'est l'effet de la toute-puissance de Dieu qui l'a maintenue et qui la maintient dans son Eglise.

A cause de cela, il n'est pas hors de propos de mettre ici sous les yeux de nos lecteurs quelques-uns des caractères monstrueux que l'orgueil des hérétiques, uni à leur dissolution, a développés dans leurs systèmes divers de prétendue religion réformée; car il n'est pas seulement utile aux théologiens, mais à tous les fidèles, de connaître dans quelles horribles extravagances, dans quelles sacriléges folies est tant de fois tombée la raison individuelle, même parmi les chrétiens, chaque fois qu'elle s'est confiée à l'unique sens intime, au *moi humain*, le plus *faillible*, sinon le plus trompeur de tous les conseillers, lorsqu'il est consulté isolément et sans appui, parce que rien n'est plus capable de faire sentir le prix de l'enseignement et de l'autorité tutélaire de l'Église catholique, et de confirmer le vrai catholique dans sa foi.

Simon le Magicien, que saint Irénée appelle le père de tous les hérétiques, paraît l'an 43 de l'ère chrétienne, et aussitôt il s'érige en juge de l'enseignement catholique, qu'il avait reçu avec le baptême par le ministère des saints apôtres eux-mêmes, avec un excès d'orgueil dont Lucifer seulement pourrait être l'auteur; il prétend que lui-même, Simon, est *Dieu*, et *Dieu unique en trois personnes*; que comme Père il était répandu dans la Samarie, comme Fils dans la Judée, et comme Saint-Esprit dans Rome; et qu'en qualité de Fils seulement, il avait souffert en apparence et était mort sur la croix par les mains des Juifs. Hebbion et Cérinthe, l'an 103, inventèrent stupidement que Jésus-

Christ, né de Marie et de Joseph, de la même manière que les autres hommes, n'était pas autre chose qu'un homme simplement, et que par le baptême seulement il avait été fait Christ spirituel. Et le monde doit de l'obligation certainement à ces hérétiques, dont les erreurs ont provoqué l'Évangile de saint Jean, que ce grand apôtre écrivit à point pour les réfuter; l'Evangile de saint Jean, dis-je, qui est le chef-d'œuvre de l'inspiration divine, dont chaque trait, chaque parole est une preuve éclatante, lumineuse de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ!

Saturnin Basylide et Carpocrate, l'an 158, non contents de renouveller l'hérésie de Cérinthe, y ajoutent plusieurs autres extravagances. Carpocrate en particulier, de monstre de luxure qu'il est, devient le prédicateur de ce vice odieux en proscrivant le mariage parmi ses sectateurs, en leur permettant la promiscuité animale des sexes; et en affirmant que l'âme n'a été unie au corps qu'afin de jouir de toutes les voluptés impures. Comme conséquence de cette abominable doctrine, il veut que toutes les femmes soient communes parmi ses disciples, et qu'après la communion, après avoir éteint les flambeaux allumés pour éclairer les ténèbres du lieu saint, chacun accomplisse aveuglément ses désirs: et cette effroyable promiscuité dont les brutes elles-mêmes ont horreur, il l'appelle la *communion mystique;* et voilà les fondements de la secte abominable des *gnostiques,* nom qui signifie: *Gens se mêlant entre eux*, secte détestable, renouvellée dans ces derniers temps sous le nom de *secte des illuminés.*

Valentinien, l'an 203, enseigne qu'il y a plusieurs dieux, Jésus-Christ ayant apporté sa propre chair du ciel, et n'ayant fait que passer par les entrailles de Marie comme par un canal; que toutes les créatures étaient sortie des larmes du créateur, à l'exception de la lumière qui était fruit de sa joie. Il prêche aussi la communauté des femmes, parce que le vice de la luxure a été le plus souvent l'assaisonnement ordinaire de toutes les hérésies. Il proscrit la virginité, qui enfante des prodiges de dévouement et de charité par son propre sacrifice, et afin qu'il ne restât pas un seul exemple de cette prodigieuse vertu, il imagine stupidement que Jésus-Christ lui-même et les anges ont eu des épouses selon la chair.

Cardon, l'un des disciples de Valentinien, et Marcion, disciple de Cardon, surpassent encore la turpitude de leurs maîtres dans leurs extravagances. Cardon s'était contenté d'admettre *deux divinités*, l'une bienfaisante, et l'autre mauvaise. Marcion veut *trois divinités*, lui, l'une *visible*, l'autre *invisible*, et une troisième qui occupe le *juste milieu*. Il nie que le corps de Jésus-Christ soit un vrai corps humain. Il enseigne que toutes les actions sont indifférentes, et que leur bonté ou leur perversité ne dépend que de l'opinion des hommes; et comme il était naturel de s'y attendre, il fait vertu du vice et vice de la vertu, et ensuite il dit : que les Sodomites de Juda sont sauvés et tous les patriarches damnés. Cet hérésiarque est le même que ce Marcion, qui, au rapport de saint Jérôme, ayant un jour rencontré dans Rome saint Polycarpe, évêque de Smyrne, depuis

martyrisé, l'avait ainsi interpellé : Polycarpe, me connais-tu ? Saint Polycarpe lui avait répondu : — Oui, Marcion, je te reconnais, tu es le fils aîné de Lucifer.

Tasian, l'an 219, chef des hérétiques appelés *abstèmes*, admettant simplement comme Cardon deux princicipes divins ou créateurs, Dieu et le démon, dit que *les femmes et les vignes* ont été *créées par le démon ;* et par conséquent il proscrit l'usage du vin et du mariage : c'est pourquoi ses disciples prétendaient consacrer la divine Eucharistie avec de l'eau simplement et sans vin qui est la matière du sacrifice parmi les chrétiens. Mais Dioscorus, l'un d'entre eux, pour calmer la colère et la révolte des femmes contre ces monstruosités, enseigne qu'il n'y a que la partie du corps de l'homme, depuis l'*ombilic* et au-dessous, qui soit créée par le démon ; et que la partie depuis l'*ombilic* est au-dessus, a été créée par Dieu lui-même : *Iniquæ mentis asellus.*

Mais si Tasian abaisse les femmes jusqu'aux enfers, Montan, l'an 220, chef des hérétiques cataphrygiens, les élève jusqu'aux cieux en la personne de ses deux propres femmes, Priscille et Maximille, dont il fait deux prophétesses, et afin que leur enthousiasme ne nuise pas à sa dignité personnelle, en même temps qu'il érige la femme en prophétesse, il a la modestie de se proclamer lui-même l'*Esprit-Saint.* Il prétend que Jésus-Christ est seulement homme par nature, mais supérieur aux prophètes par vertu. De là, plusieurs hérétiques ont nié la nécessité du baptême pour les vivants ; Montan ne baptisait que les morts. Il défend le mariage aux chrétiens, et il porta la cruauté et le sacrilége à ce point

qu'il pétrissait le pain eucharistique avec de la farine et le sang d'un petit enfant âgé de moins d'un an, qu'il torturait à force de piqûres pour lui extraire ce sang. Et voilà un exemple formidable de la misère intellectuelle de l'homme, lorsqu'il se laisse guider par le caprice de son jugement privé ; c'est que le grand Tertulien se soit laissé séduire par une aussi honteuse et aussi extravagante hérésie !

Origène, l'an 227, ayant perdu la tête par l'étude et la méditation de la philosophie de Platon, est appelé par les pères de l'Eglise le *patriarche* de tous les hérétiques, *l'assaisonnement de toutes les hérésies;* il affirme que les trois personnes divines sont inégales entre elles ; que l'âme est d'origine éternelle; que la peine des damnés est temporelle, et le salut des démons possible.

Novat, l'an 254, nie que l'Eglise ait le pouvoir de remettre les péchés commis depuis le baptême; il enlève toute espérance au repentir, et ne laisse au pécheur que le désespoir pour consolation.

Elxès, l'an 267, admet un seul Dieu et deux Christs, l'un dans le ciel, l'autre sur la terre. L'Esprit-Saint, d'après cet indigne blasphémateur, n'aurait été que la sœur de Jésus-Christ, formée de la même manière que lui, ayant la même stature tous les deux, dont l'élévation n'aurait pas été moindre de six mille pieds de hauteur et vingt-quatre de largeur ! O raison humaine ; de telles extravagances ont trouvé des sectateurs crédules !

Sabellin, l'an 261, en retenant le nom de la Sainte-Trinité, en nie le dogme, disant que le Père, le Fils et

le Saint-Esprit ne sont que trois noms ou appellations diverses d'une seule et même personne. C'est à cet hérésiarque que se rattachent les hérétiques *passionistes*, qui ont enseigné que le Père éternel a souffert et est mort en croix sur le calvaire.

Prossé et Hermogène étaient de cette secte; mais ce dernier ajoutait que le corps de Jésus-Christ était placé maintenant dans le soleil, que la matière est éternelle; et la communauté des femmes, dogme de prédilection de tous les hérétiques; couronne la singulière doctrine de cet hérésiarque.

Paul de Samosate, l'an 269, qui essaya de se faire adorer comme un ange, ne fut rien moins qu'un abominable démon par ses doctrines et par ses mœurs. Il n'admet en Dieu qu'une seule personne; il dit que Jésus-Christ n'a été qu'un homme semblable à nous; que par le profit de sa vertu il acquit le bénéfice de fils de Dieu, bénéfice gratuit certainement et non de nature, semblable en un mot à celui par lequel tous les justes se proclament eux-mêmes enfants de Dieu.

Manès, l'an 278, renouvelle la doctrine des deux principes coéternels ou des deux divinités; l'une présidant au bien, et l'autre présidant au mal. Il appelle *sacla* le principe de la matière, et dit que le corps de l'homme en a été formé. A cause de cela, il affirme purement, comme Marcion, que Jésus-Christ n'avait eu un corps humain qu'en apparence; il admet avec Origène l'éternité des âmes analogue à l'éternité de Dieu; il nie le libre arbitre! Il rejette l'Ancien Testament, comme œuvre du principe mauvais, ne conservant que le Nou-

veau, œuvre du principe du bien. Il abolit le baptême en conservant l'eucharistie, mais en la recevant d'une manière que la pudeur et la juste délicatesse des langues vivantes ne permettent pas d'indiquer. Il nie la résurrection du corps, établit le paradis de ses sectateurs dans la lune, disant que la pleine lune tombe juste au moment où les âmes des défunts arrivent en foule dans ce séjour; qu'elle baisse et diminue au contraire, lorsque une petite barque vient prendre les âmes pour soulager la lune de leur poids et aller les déposer dans le soleil; et afin que tout le monde sût que cet hérésiasque avait puisé de telles doctrines à bonne source, il ne manque pas de proclamer qu'il est *lui-même* cet Esprit-Saint que Jésus-Christ avait promis au monde pour faire son bonheur, ce qui, entre autres, n'empêcha pas un certain roi de Perse de faire écorcher tout vif Manès. Ses sectateurs adoraient les éléments et le démon; ils admettaient la métempsycose; ils s'abstenaient de manger des viandes; ils condamnaient l'agriculture et le mariage : affirmant que l'âme de celui qui plante un arbre, après sa mort demeure attachée à ce même arbre, et que celui qui unit son sort à celui d'une femme par le mariage, devient après sa mort l'âme d'une femme. Or, ils ne condamnaient l'usage légitime du mariage que pour se livrer à toutes les passions déréglées de la nature corrompue dans ses voies, parce qu'il sera toujours vrai de dire que même l'abstinence et la chasteté des hérétiques sont suspectes.

Arius, l'an 314, est au niveau de ces maîtres qui l'ont précédé dans la voie du blasphème contre Jésus-Christ,

dont il nie la divinité; disant que le Sauveur n'était qu'une simple créature, de même qu'il prétend que le Saint-Esprit avait été créé par Jésus-Christ. Eunomius et Ezius étaient de cette secte des ariens ; mais, aux erreurs de leur chef, ils ajoutèrent, entre plusieurs autres extravagances, celle-ci : à savoir qu'il y a en Dieu trois substances ou natures diverses, comme *l'or, l'argent, le bronze ;* que les bonnes œuvres n'étaient pas nécessaires, mais que la foi suffisait pour opérer le salut. Parmi ces hérétiques, les évêques et les simples prêtres étaient sur le même pied d'égalité ; les sacrifices pour les défunts étaient regardés comme de vaines cérémonies, et ils défendaient enfin d'observer les jours de jeûne et de fêtes prescrits par l'Église. Luther a renouvelé, mille ans plus tard, les mêmes erreurs. Car, parmi toutes les sectes innombrables qui partagèrent l'*arianisme,* c'est le propre de l'hérésie de se diviser de plus en plus elle-même, comme de la charpie, à mesure qu'elle s'éloigne de la véritable Église. L'an 361, parut encore la secte des *Duliens,* d'un mot grec qui signifie *esclave ;* parce que, par mépris, ces misérables appelaient ainsi Jésus-Christ, soutenant qu'il n'avait été qu'un *esclave* juif révolté contre la synagogue et contre sa patrie.

Apollinaire, l'an 375, sans nier la trinité de Dieu, affirme, comme Origène, que les trois personnes de la Divinité sont inégales entre elles ; appelant *grand* le Saint-Esprit ; *plus grand* Jésus-Christ ; *plus grand encore* Dieu le Père. Et voulant altérer le dogme de l'Incarnation, comme il avait tenté d'altérer celui de la Trinité, il enseigne que le Verbe, en se faisant homme,

a pris un corps sans âme; que la chair même, qu'il emprunte à Marie, était incréée et de l'essence de la Trinité même; d'où il est amené à dire que Jésus-Christ avait souffert sur la croix en sa propre Trinité, et que le Verbe en s'incarnant s'étoit transformé en un simple corps et avait changé de nature.

C'est pourquoi les apollinaristes niaient, comme leur maître, que Dieu le Fils eût un corps humain semblable à celui des autres hommes; tandis que les antropomorphites, leurs antagonistes, quelques années plus tard, l'an 393, à l'exemple de Vadius, leur chef, stupides en leur esprit, corrompus en leur cœur, attribuaient encore un corps à Dieu le Père, affirmant que la nature divine est douée d'une figure et d'une forme humaines comme la nôtre.

L'histoire de toutes les hérésies offre un phénomène singulier, à savoir que les sectes qui semblent le moins éloignées du catholicisme par leurs doctrines, sont celles qui ont haï et persécuté avec le plus de fureur les catholiques. Tels sont aujourd'hui les Grecs schismatiques et les jansénistes qui détestent l'Eglise catholique plus que les Turcs et les Juifs. Et tels furent aussi les donatistes, l'an 408, dont les persécutions contre les catholiques d'Afrique rappelèrent le souvenir des persécutions de Néron et de Dioclétien, les seules qu'on leur puisse comparer dans l'histoire. Ces sectaires, en admettant Dieu le Fils consubstantiel à son Père, le représentaient moindre que le Père. Mais il n'était pas juste que ces blasphémateurs de Jésus-Christ épargnassent l'Eglise, sa divine épouse; ils soutenaient donc en-

core que la véritable Eglise était restreinte dans leur secte; que les sacrements étaient saints, lorqu'ils étaient administrés par les saints ministres de leur secte. On lit quelque part de l'un d'eux, qu'ayant donné aux chiens la divine Eucharistie, consacrée par un prêtre ou par un évêque catholique, il fut dévoré par ses propres chiens. Enfin, ils appelaient *martyre* le *suicide* ou la mort violente qu'ils se donnaient eux-mêmes et qu'ils se faisaient donner par leurs cosectateurs; bien entendu, certainement, qu'ils se préparaient saintement à cet acte suprême, en se laissant aller à toute sorte de luxures jusqu'à satiété, avant de se délivrer de la vie; prétendant mettre ainsi en pratique le lien mystérieux qui leur permettait de contenter la chair en méprisant la vie, par l'adoption de la vie des brutes et de la mort des désespérés.

Mais certainement, en fait d'extravagance et d'impiété, aucun des hérétiques des temps précédents à l'an 408 n'a surpassé Priscillien. Sa doctrine était un composé monstrueux des blasphèmes honteux des manichéens et de ceux des gnostiques. Il disâit que le démon avait créé le monde; que les âmes faisaient partie de la substance même de Dieu; que la Trinité n'était qu'un mot; le corps humain un composé sur le modèle des douze signes du zodiaque; que le monde est gouverné par la fatalité et le hasard. Il défend de se nourrir de la chair des animaux; mais il ne fut pas l'ennemi de la luxure, car il permit le divorce et établit l'usage de prier tout nu au milieu d'une réunion de femmes, contrairement à l'honnêteté naturelle et à la pudeur, qui com-

mandent au chrétien le plus grand respect pour le sexe pieux.

Mais ne séparons pas de ces hérétiques, partisans enthousiastes de la luxure, les messaliens, autres enthousiastes de l'orgueil, appelés encore *sataniens*, parce qu'admettant plusieurs dieux, quoique n'en adorant qu'un seul, ils rendaient une sorte de culte à Satan, sous prétexte d'éviter qu'il leur nuisît. Ils s'appelaient encore eux-mêmes *eutichiens* ou *prieurs*, parce qu'ils soutenaient que le baptême n'efface pas les péchés autrement que le rasoir n'efface les poils de la barbe, en laissant la racine, et que la prière est le seul moyen d'effacer le péché, lorsque ses effets reparaissent; c'est pourquoi ils priaient une bonne partie de la journée. Ils se flattaient de recevoir, pendant le repos et le sommeil, des révélations de la sainte Trinité, dont chacun faisait part à ses amis; ensuite, se redressant tout à coup sur un seul pied, ils se mettaient à chanter des psaumes, et, à cause de cela, on les a appelés encore *psalliens*; ensuite on les voyait trémousser, danser, sauter, et ils disaient eux-mêmes qu'ils foulaient aux pieds les démons par cet exercice. Ces hérétiques-là ont été certainement les maîtres et les modèles des quakers modernes.

Après avoir assailli de tant de blasphèmes le Fils de Dieu, comment les hérétiques auraient-ils épargné sa divine Mère, la Vierge Marie? Voilà donc que Nestorius, de l'an 409 à l'an 425, partant de l'hérésie d'Anastase, qui soutenait qu'en Jésus-Christ il y avait deux personnes, l'une divine et l'autre humaine, et qu'il ne fut pas

toujours Dieu, mais que la personne divine s'était incorporée à lui depuis sa naisssance à cause de son mérite; Nestorius nie que la très-sainte Vierge doive être appelée ***Mère de Dieu.*** Oh! qu'il était digne de mourir avec sa langue rongée par les vers, le jour où elle osa prononcer cet infernal blasphème. Voici, après Nestorius, Elvide, qui nie à Marie la virginité depuis son divin enfantement, en assurant qu'après avoir mis au monde Jésus-Christ, elle avait été aussi la mère de ceux des apôtres qui sont désignés dans l'Evangile comme frères de Notre-Seigneur, parce qu'ils étaient ses cousins. Voilà encore Jovinien, qui prétend que Marie cesse d'être vierge par la naissance même de Jésus-Chrit; et ensuite il ajoute : que *le mariage a le même mérite que la virginité ;* que tous les péchés sont égaux en malice, et que les récompenses seront égales pour tous les hommes dans le ciel, et enfin que l'homme qui a reçu le le baptême avec foi ne peut plus pécher.

Enfin voici l'hérétique Vigilance, homme extrêmement corrompu, qui, s'imaginant que tous les corps des chrétiens et des saints sont aussi impurs et aussi immondes que le sien propre, après avoir proscrit le célibat et tourné en dérision la virginité, nie le culte légitime des martyrs, abolit comme vaine et inutile l'invocation des saints et de la Vierge Marie, leur souveraine dans le ciel. C'est à l'école de cet hérétique que Luther et Calvin ont puisé leurs erreurs sur la même matière, ainsi que les anglicans, tous dignes disciples d'un tel maître!

Mais pour compléter l'instruction des hérétiques mo-

dernes, il convient de parler encore de quelques autres de leurs prédécesseurs les plus connus. Tel fut Pelage, l'an 402, qui nie la transmission du péché originel, et par suite la nécessité d'administrer le baptême aux petits enfants pour les faire arriver au salut éternel. A cause de cela, il affirme encore que la concupiscence, absolument comme la mort de l'homme, est l'œuvre de Dieu et non pas l'effet du péché; c'est pourquoi, selon lui, l'homme peut accomplir la loi de Dieu sans aucun secours surnaturel, qu'on appelle proprement la *grâce;* enfin que la prière est inutile, et qu'il est impossible que *le chrétien, élu de Dieu,* péche par sa volonté.

Tandis que les pélagiens combattaient contre *la grâce,* Eutichès se met à attaquer de nouveau l'Incarnation, disant que Jésus-Christ n'avait pas eu un corps de chair semblable à la nôtre, mais une chair qu'il avait apportée du ciel et qui était seulement passée par les entrailles de Marie; qu'il ne fut pas autrement vrai homme, mais un homme dans lequel, de deux natures, il ne s'en forme qu'une seule et une seule personne; c'est pourquoi la Divinité fut crucifiée en lui.

Mais l'hérésie d'Eutichès, comme il arrive ordinairement à toutes les hérésies, se subdivise en plusieurs autres. Car Julius d'Halicarnasse, l'an 553, enseigne que l'unique nature de Jésus-Christ, reconnue par Eutichès, était le motif pour lequel on pouvait affirmer que Jésus-Christ avait été impassible durant sa passion et sur la croix. Thémistius, chef des gnostiques, soutient, l'an 566, que, sous l'unique nature de Jésus-Christ, Dieu le Père avait voilé et caché beaucoup de choses im-

portantes. Les Arméniens, l'an 600, ajoutent que la chair de Jésus-Christ était la chair de la Divinité, et que le corps de la Divinité est consacré dans l'Eucharistie. Conséquents avec leur doctrine, ils adorent la croix avec un seul clou planté au milieu pour montrer que la Divinité seulement avait été crucifiée. Enfin les monothélites, sur l'autorité de l'évêque Cyrus et d'un moine nommé Sergius, de l'erreur d'une seule nature en Jésus-Christ, ont tiré la conséquence qu'il n'y avait en lui qu'une seule volonté et qu'une seule œuvre.

D'autres attaques contre l'Incarnation suivirent immédiatement, après ces nouvelles attaques contre la Trinité et contre Dieu lui-même; parce que, dans la religion chrétienne, tous les mystères sont tellement liés ensemble les uns aux autres, comme les fondements d'un seul et même édifiee, qu'il est impossible d'en ébranler un seul sans les démolir tous. Philippin, chef des trinitaires, l'an 606, enseigne que les trois personnes divines sont trois dieux séparés et distincts entre eux. L'empereur Anastase, aux trois personnes divines, en ajoute une quatrième, disant qu'il ne fallait pas admettre *la Trinité*, mais *la quaternité* en Dieu; et les venusiens, disciples de Paterne, renouvelant les honteuses absurdités de Dioscore, enseignent que Dieu n'a créé l'homme que depuis le nombril jusqu'à la tête, et que le reste du corps humain est l'œuvre du démon, et que, par conséquent, il suffit de se conserver pur depuis la tète jusqu'au nombril, qu'on peut abandonner le reste du corps, œuvre du démon, à toutes les passions de la chair sans faire mal; doctrine commode pour la

luxure et qui, comme il était à présumer, ne tarda pas à avoir un grand nombre de partisans parmi les hommes débauchés.

Ces doctrines horribles, forgées par les hérétiques sur la Trinité, sur Jésus-Christ, sur la pudeur, divulguées et répandues en Orient, préparèrent la voie au mahométisme qui, selon l'observation très-juste de Leibnitz, est né de l'arianisme; parce que du blasphème d'Arius, que Jésus-Christ n'était pas Dieu, Mahomet, l'an 626, avait conclu que le fils de Marie avait manqué sa divine mission, et il se dit envoyé lui-même par Dieu pour la compléter se donnant comme un autre Messie et pour le plus grand de tous les prophètes. Le triste avantage d'avoir enfanté le mahométisme remonte donc à l'hérésie d'Arius et de ses compagnons d'impiété, car ce sont eux qui en jetèrent les fondements, créant par là la plus méprisable, la plus odieuse, la plus stupide, la plus absurde de toutes les hérésies. Mahomet avait compris qu'une doctrine qui était un stimulant pour la chair ne pouvait pas manquer d'exciter les passions et d'être accueillie avec faveur principalement si elle était soutenue par la force des armes; par conséquent cet audacieux et célèbre imposteur, l'épée d'une main et le code de la volupté de l'autre, menaçant de la mort en donnant l'impureté pour morale dans cette vie, et un lieu de prostitution pour paradis dans l'autre, se jette à travers une foule de peuples de l'Asie que déjà les doctrines profondément immorales des manichéens avaient séduits et préparés pour une religion de volupté, et réussit facilement à

établir et propager une secte qui a été depuis le châtiment et l'opprobre de l'humanité entière.

Les empereurs chrétiens d'Orient ne furent pas tout à fait exempts de la contagion du mahométisme; et, sans se déclarer ouvertement pour Mahomet, ils adoptèrent beaucoup trop de ses doctrines. En effet, l'empereur Léon l'Isaurien, l'an 715, se mit à rivaliser avec les mahométans pour détruire dans toute l'étendue de son empire le culte des saintes images, celui des saints et de leurs saintes reliques, ainsi que les catholiques qui en étaient les vénérateurs, surnommé pour cela *iconomaque* ou *iconoclaste*, surnom qui signifie *destructeur des saintes images*, et regardé comme le père légitime de l'hérésie du même nom que les calvinistes ont renouvelée dans les temps modernes.

Mais un siècle à peine plus tard, l'an 821, Michel Balbus, empereur aussi d'Orient, fait oublier les scandales par lesquels Léon avait souillé tout ce qu'il y avait de saint dans l'empire, en donnant encore des scandales plus grands et plus effroyables, enseignant du haut du trône, et avec toute la puissance de l'autorité temporelle, que la doctrine de l'éternité des peines était vaine, que les prophètes n'avaient été que des fanatiques, que la doctrine de l'existence des démons était une fable, que Judas Iscariote, le traître de notre Sauveur Jésus-Christ, était sauvé, et pour se faire pardonner par les passions tant de blasphèmes, marchant sur les traces de Mahomet, il enseigne encore que le crime de la fornication était un acte indifférent, c'est-à-dire sans culpabilité.

Le xe siècle fut un siècle d'ignorance et de ténèbres.

La science s'était retirée, en ce temps, parmi les ecclésiastiques et les moines, et encore y avait-il peu de vrais savants et d'hommes instruits parmi les gens d'église, qui subissaient nécessairement l'influence de leur siècle. Mais, comme le remarque Bellarmin, la Providence divine voulut qu'il n'y eût plus de nouvelles hérésies à cette époque ; et, au milieu de la barbarie de ce temps, le dépôt de la foi demeure pur et intact dans le monde chrétien. Or les scandales abominables dont l'empire grec avait été le théâtre pendant plusieurs siècles avaient ralenti un peu les différends de l'Eglise d'Orient avec celle d'Occident, et le clergé grec, non moins que les empereurs, impatient de se soustraire à toute censure et à toute subordination du souverain pontife de Rome, accomplit, au XIe siècle, l'an 1040, le SCHISME DÉTERMINÉ dont PHOTIUS avait jeté les bases dès le IXe siècle, et dont quatre siècles de tyrannie musulmane qui pèse sur les Grecs infortunés depuis 1452, n'ont pas encore expié la témérité, puisque la divine Providence continue encore de nos jours à les soumettre au joug cruel du mahométisme, certainement pour les punir de leur séparation d'avec l'Église catholique romaine, mère de toutes les Églises du monde.

Tandis que toutes ces erreurs accablent l'Orient, en Occident il s'était déjà écoulé, comme nous l'avons remarqué, près de trois siècles sans nouvelles hérésies; il était réservé à Béranger, l'an 1058, de troubler cette paix au sein de l'Église. Cet hérétique téméraire et audacieux enseigne hautement que l'Eucharistie n'est pas le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ ; ce que le

calvinistes ont enseigné depuis que dans l'Eucharistie, la substance du pain demeure mêlée avec le corps du Sauveur, doctrine renouvelée encore depuis par les luthériens ; enfin ce Béranger, archidiacre d'Angers, enseigne que le baptême ne doit être administré qu'aux personnes adultes : erreur déterrée depuis par les anabaptistes, et par là, ce malheureux hérésiarque jette les fondements du protestantisme moderne.

Mais d'autres chefs plus terribles et plus audacieux ont fourni des armes au protestantisme en lui ouvrant et lui facilitant la voie qu'il a suivie dans les siècles modernes. Les plus remarquables précurseurs du protestantisme furent les Vaudois et les Albigeois qui, d'un commun accord, enseignèrent que l'*Ecriture sainte était la seule autorité respectable en matière de foi*, et qu'il *ne fallait admettre des doctrines des pères de l'Eglise ou des conciles que celles qui sont conformes à la sainte Ecriture*, comme si l'Eglise avait jamais enseigné ou prétendu enseigner quelque chose de contraire aux saintes Ecritures de la Bible ! Ils n'admettaient que deux sacrements : le baptême et l'eucharistie, qu'ils appelaient la cène ; l'eucharistie devait être administrée aux laïques sous les deux espèces, et ils pouvaient eux-mêmes la consacrer, suivant les doctrines de ces hérétiques. Les indulgences étaient de nul effet et totalement inefficaces ; les sacrifices offerts pour les âmes des défunts étaient inutiles ; la dédicace des églises, la mémoire des saints, les fêtes, le jeûne, toutes les cérémonies sacrées prescrites par la liturgie étaient pour ces blasphémateurs des inventions du démon. L'état reli-

gieux était pour eux un état de mort; les vœux de chasteté une excitation au vice; il fallait le mariage des prêtres; aucune obéissance au souverain pontife de Rome. Ces mêmes erreurs sont renouvelées en Angleterre par Jean Wicleff; par Jean Hus et Jérôme de Prague en Bohême et dans une grande partie de l'Allemagne; Ruisol les reprend dans la Hollande, ajoutant encore que l'âme humaine meurt avec le corps, et que le christianisme tout entier n'est qu'une folie. Mais les fraternitaires en Italie, et Riccard, en France, en tirèrent toutes les conséquences habituelles du libertinage que tous les hérétiques ont l'habitude de ne pas mépriser; car après l'usage de la cène eucharistique et l'invocation de l'*Esprit-Saint*, ils se livraient sans retenue à la promiscuité des sexes; et Riccard, ajoutant au blasphème le délire, se proclame le *fils de Dieu* sous le nom d'Adam, c'est pour cela que ses sectateurs furent appelés *Adamites*, parce que, comme Adam au temps de son innocence, ils allaient tout nus et sans vêtements: et tout en se vantant d'être les enfants de Dieu, ils vivaient comme des brutes; si ce n'est qu'avant d'avoir des rapports avec une femme, ils en demandaient la permission à *Adam*. Par conséquent, délires, turpitudes, infamies, impiétés de tous genres, voilà les seules découvertes faites par l'hérésie pendant quinze siècles, les seules doctrines qu'elle a enseignées; et voilà aussi à quoi a été bonne la raison humaine lorsqu'elle s'est séparée de l'Eglise catholique et de l'enseignement de la vraie foi!

V

On démontre la même vérité par l'histoire des hérésies modernes, c'est-à-dire du protestantisme, qui les contient toutes. — Martin Luther et ses erreurs. — Ses trois premières prosopopées sur les SACRAMENTAIRES, les ANABAPTISTES et les CONFESSIONISTES, et leurs principaux embranchements qui produisent l'indifférentisme et le désespoir de jamais connaître aucune vérité.

Or, comme il était naturel qu'il arrivât, ces doctrines si téméraires, si licencieuses, si impies, corrompirent les mœurs, principalement parmi les grands; elles éloignèrent les peuples de la voie de soumission et de dépendance envers l'autorité ecclésiastique, relâchèrent les liens de l'unité catholique, et préparèrent les esprits, les cœurs, au plus grand, au plus scandaleux, au plus funeste de tous les schismes, qui s'est appelé lui-même le PROTESTANTISME ou la RÉFORME, et qui, au XVIe siècle, détacha tant de nations de l'Église catholique pour les livrer en proie à toutes les passions, à tous les vices.

Martin Luther fut le promoteur de ce drame infernal : d'abord religieux et prêtre, et ensuite se croyant offensé dans ses prétentions ambitieuses par le souverain pontife de Rome, il devient apostat de la foi et de la pudeur, s'étant marié par une union sacrilége et incestueuse avec Anne de Born, religieuse professe qu'il avait séduite. Cet homme, le plus turbulent, le plus audacieux et le plus dissolu qui fut jamais sur la terre, car il n'interrompait ses débauches de luxure que pour se plonger dans la débauche de l'ivrognerie la plus crapuleuse, osa,

comme Riccard, s'attribuer une inspiration et une mission surnaturelles, avec la seule différence que, plus modeste que Riccard, qui s'était dit fils de Dieu, Luther se contente de se donner comme *inspiré par le démon,* assurant qu'il l'avait constamment à côté de lui pour le guider et le conseiller. Ce fut donc sous l'inspiration de l'enfer que Luther établit sa domination dans l'Église et dans l'État, qu'il engoue les princes, qu'il séduit le clergé, qu'il corrompt les peuples, qu'il foule sous les pieds toutes les lois divines et humaines, qu'il insulte le ciel et la terre, les hommes et Dieu. Et finalement, ayant rejeté loin de son esprit tout remords sur tant de scélératesses et tant de scandales, il se détruit lui-même en se pendant à une corde, ne pouvant certainement pas mourir par des mains plus dignes que les siennes propres!

Ce disciple du démon enseigne, avec Manès et Valentin, que le libre arbitre dans l'homme a été tout à fait effacé par le péché; avec Eunonius, que la foi toute seule justifie et que les bonnes œuvres ne servent de rien, et avec Béranger, enfin, que dans l'eucharistie le corps de Notre-Seigneur est mêlé avec la substance du pain. De plus il nie, avec les Vaudois, l'infaillibilité de l'Église, l'autorité du souverain pontife de Rome, le purgatoire, les indulgences; il abolit la confession auriculaire avec les novatiens, et, avec les eutichiens, le sacrifice de la messe et l'extrême-onction; il détruit la tradition, comme avaient fait Nestorius, Dioscore, Eutichès; il soutient, comme les donatistes, que l'Église a péri et qu'elle n'existe qu'en lui et ses sectateurs; il condamne

la virginité et les vœux monastiques de religion, comme Jovinien, et avec la maxime qu'il avait sans cesse à la bouche : *Approche l'esclave, si ta femme légitime est empêchée*, après avoir autorisé, comme Carpocrate et Valentinien, l'adultère et le divorce, il ne fait plus du sacrement de mariage qu'un contrat aléatoire et temporel pour l'avantage et le caprice de la débauche.

Au milieu de cette multitude effroyable d'erreurs, Luther répand la semence et la source d'une foule d'autres que ses disciples ne manquent pas de faire germer ; de telle sorte que le *protestantisme*, ainsi que toutes les sectes qui le composent, a été la résurrection de toutes les hérésies qui l'avaient précédé. C'est pourquoi Luther a eu, dans les temps modernes, la triste gloire de commettre le crime et d'encourir l'opprobre que Lucifer avait commis dès l'origine du monde. Homicide des âmes chrétiennes, il a été le patriarche de tous les impies, le docteur de toutes les impiétés.

Il ne saurait être désagréable au lecteur de ce livre de voir ici, comme dans un tableau, les principales sectes et les principales erreurs déchaînées dans le monde chrétien par cet hérésiarque ; parce que, on ne saurait trop le répéter, il n'y a rien de plus instructif que cette filiation d'erreurs monstrueuses, que cette division à l'infini de l'hérésie, pour faire connaître de quoi est capable la raison lorsqu'elle se soustrait à l'autorité de l'Église, et pour se convaincre toujours de plus en plus que dans cette Église catholique seule, au sein de laquelle nous avons le bonheur de vivre, on trouve avec l'*unité de l'enseignement la vérité de la foi.*

Des trois premiers fils aînés ou disciples de Luther naquirent tout de suite trois familles ou lignées distinctes d'hérétiques. La *première* fut celle des *sacramentaires*, qui eut Carlosthad pour chef; la *seconde*, celle des *anabaptistes*, créée par Bernard Rotman; la *troisième*, celle des *confessionistes*, qui eut pour père Philippe Mélanchton; il y en eut encore une *quatrième* qui prit son origine parmi les sacramentaires et qui eut pour chef *Calvin*, né en France, père des calvinistes. Mais, comme la division est la loi inévitable de l'erreur, de même que l'unité est le caractère propre de la vérité, à peine ces *quatre familles d'hérétiques* sont-elles nées qu'elles se subdivisent elles-mêmes en plus de cent autres familles d'hérétiques, dont voici les principales branches de chacune.

HÉRÉSIE DES SACRAMENTAIRES.

Carlostad, premier disciple de Martin Luther, à l'imitation de son maître, commença par se marier, quoiqu'il fût prêtre, et qu'en cette qualité il eût solennellement promis à Dieu de rester dans le célibat et d'observer la chasteté; ensuite, voyant que Luther avait renié le saint sacrifice de la messe, il veut lui-même aller encore plus loin que son maître sur ce point, et s'associant à Zuingle et Écolampade, il renouvelle l'ancienne erreur de Béranger, en niant audacieusement la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la divine eucharistie; et, par là, il créa la *secte des sacramentaires*. Érasme a dit de Carlostad qu'il avait été

étranglé par son propre dieu, c'est-à-dire par le démon, parce que les chefs principaux de la secte, jaloux de devenir à leur tour les pères fondateurs et les maîtres d'hérésies nouvelles, se séparèrent de lui et formèrent les sectes suivantes :

1. Les *zuingliens*, de Zuingle, homme doucereux et fanatique, qui après avoir abandonné Luther, dont il avait été disciple, s'était attaché à Carlostad pour nier et combattre, de complicité avec lui, les sacrements et leur efficacité spirituelle. Zuingle se mit à former une nouvelle secte sur la base de ses propres doctrines, dont il fut victime, ayant tenté de les propager avec le secours des armes ; car il fut pris au milieu d'une sédition, en révolte contre l'autorité, et condamné au feu. Ses sectateurs furent appelés les *signataires*, de ce que Zuingle avait enseigné que, dans l'eucharistie, le corps de Jésus-Christ n'était présent que d'une manière *figurative* et par mode de *signe ;* et par suite, usant de l'autorité qu'il disait avoir reçue du Saint-Esprit, il avait changé les paroles de la consécration et ordonné que dans la *Cène sacramentaire*, au lieu de dire : « *Ceci est mon corps,* » on dirait : « CECI SIGNIFIE MON CORPS, ou est *la figure de mon corps.* »

2. Les *neutralistes*, qui, comme on devait s'y attendre naturellement, se moquant du *signe* ou *figure* imaginé par Zuingle, soutinrent que *l'une et l'autre* de ces explications étaient sans nécessité, repoussant ainsi la *figure* comme la *réalité*, et ajoutant que le sacrement de l'eucharistie ne servait à rien ; la grâce seulement étant efficace par elle-même et sans la pratique de la foi. Et à

cause de cela, les sacramentaires supprimèrent l'eucharistie en cette occasion.

3. Les *énergumènes,* qui, dans l'eucharistie, admettaient la présence, non du *corps*, mais de *l'énergie* ou de la vertu de Jésus-Christ.

4. Les *enragés,* qui y reconnaissaient seulement le *gage* ou la promesse du secours et de la grâce pour le recevoir.

5. Les *adhérentaires,* qui, au contraire des précédents, admettaient la présence réelle du corps; mais les uns, *dans le pain;* les autres, *autour du pain;* d'autres, *avec le pain;* d'autres enfin, *sur le pain.* C'est pourquoi ils se partagèrent en quatre sectes différentes.

6. Les *métamorphistes,* pour lesquels, comme il en avait été de même pour les arméniens, le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, monté au ciel, s'était *métamorphosé* en Dieu; et, à cause de cela, il y avait pour ces hérétiques, dans la sainte hostie eucharistique, un corps divin qui était exempt de toute substance charnelle humaine : erreur manifestement condamnée par la parole même de Jésus-Christ, qui a proclamé que *l'eucharistie est son corps et sa chair.*

DEUXIÈME SECTE DE LUTHÉRIENS.

LES ANAPABTISTES.

Rothman avait lu dans une lettre de Luther qu'il ne fallait pas administrer le baptême aux petits enfants, mais qu'il convenait d'attendre pour cela qu'ils fussent

arrivés à l'âge de maturité pour la raison et pour la foi. Il commence donc d'enseigner qu'il faut *rebaptiser* tous ceux qui avaient reçu le baptême dans l'enfance, et il fonda la *secte des anabaptistes* ou des *rebaptisants*. Parmi ces hérétiques se sont signalés Balthasar Pacimoutan, Georges David, Thomas Monétaire et Jean de Leyde, hommes d'un fanatisme et d'une cruauté au delà de toute idée, qui ne purent pas mieux s'entendre entre eux qu'ils n'avaient fait avec Luther, dont ils avaient été d'abord les disciples, et qu'ils avaient renié plus tard, après avoir dénaturé ses erreurs mêmes. Ils se séparèrent donc entre eux et créèrent les sectes suivantes :

1. Les *adamites*, qui, renouvelant les orgies monstrueuses et les dissolutions de Richard, se réduisirent à vivre tout nus dans les bois, comme Adam et Ève, se vantant d'avoir acquis l'intégrité et l'innocence originelles.

2. Les *pacifiques*, qui condamnaient absolument l'usage des armes, même dans le cas d'une juste défense.

3. Les *sabbataires*, qui, à l'imitation des juifs, se mirent à sanctifier le *samedi* au lieu du *dimanche;* et adorant seulement le Dieu créateur, ils proscrivirent le culte de Jésus-Christ et du Saint-Esprit, c'est-à-dire qu'ils abjurèrent le christianisme.

4. Les *clandestinaires*, qui soutenaient que la seule *foi interne et cachée* suffisait pour acquérir le salut éternel; que le culte extérieur dans les temples et la profession extérieure de la foi ne servaient à rien, niant impunément qu'ils fussent anabaptistes.

5. Les *manifestaires*, qui enseignaient tout le contraire des précédents, faisant dépendre le salut éternel de l'aveu qu'ils étaient *anabaptistes*.

6. Les *démoniaques*, qui, comme les anciens disciples d'Origène, croient aux démons.

7. Les *coendormis*, qui, pour observer la charité du nouvel évangile, dormaient pêle-mêle, hommes et femmes, dans la même salle, et à un signal donné par leur chef, disant : *Crescite et multiplicamini*, renouvelaient la prétendue *communion mystique* de Carpocrate.

8. Les *communistes*, qui voulaient mettre en commun non-seulement les femmes et les enfants, mais aussi les biens, essayant par là de réaliser la république de Platon. Cette secte s'est renouvelée de nos jours, sous le même nom. Charles Fourier, qui en a été le restaurateur, a essayé d'organiser en société l'*harmonie des sympathies*, qui, au bout d'un certain temps, devait réunir en *phalanstères heureux* tous les hommes et toutes les femmes, formant une société qu'il appelle *harmonienne* Philosophe politique plus que sectaire religieux, Fourier a mêlé à son système immoral des vues socialistes de réforme humanitaire, qui ont pour base l'exploitation et l'amélioration matérielle du globe par l'homme, comme dernier but de sa destinée; et substituant à la sainteté du mariage la plus abominable promiscuité des brutes, il a osé nommer son association humaine et chrétienne, après avoir abjuré toutes les bases fondamentales du christianisme et de l'humanité, qui reposent sur *la famille et la propriété*.

9. Les *trembleurs*, qui, à l'imitation des anciens et

chiens, disaient que la dévotion et le culte le plus agréable à Dieu consistait dans *la crainte et les gémissements.*

10. Les *steinbackiens,* ainsi appelés de Martin *Steinback,* qui prétendait qu'il était lui-même le Saint-Esprit, incarné dans sa propre chair, comme le Fils s'était déjà incarné de la même manière. Ce sot blasphémateur, auquel il paraîtrait impossible de pouvoir attribuer des sectaires, avait encore corrigé la prière dominicale en retranchant ces paroles : *Qui es in cœlis* au *Pater noster,* parce qu'il disait que le Père n'était pas du tout dans le ciel, mais hors du ciel, attendant que le *Saint-Esprit incarné dans Martin* vînt lui ouvrir la porte pour entrer. « Et déjà depuis longtemps, dit le père Ventura, ce n'est pas Martin qui a ouvert la porte à Dieu, mais Dieu qui a ouvert à Martin, non la porte du ciel... mais celle de l'enfer ! »

11. Les *géorgiens,* qui niaient la résurrection de la chair : on les appelait *davidiens,* parce que *Georges,* leur chef, s'était appelé un *second David,* de même que Luther s'était proclamé le *troisième Élie* et le *second Hénoc.* Illustre troupe de prophètes... du démon !

12. Les *polygamistes,* qui soutenaient qu'il était permis à un seul homme d'avoir en même temps plusieurs femmes légitimes, comme cela se pratique chez les Turcs. Et Jean de Leyde donna ce bel exemple de moralité lorsqu'il se fut emparé de la souveraineté à Munster, ainsi qu'Henri VIII, roi d'Angleterre, tous les deux de cruelle et d'impure mémoire.

TROISIÈME SECTE DE LUTHÉRIENS.

LES CONFESSIONISTES.

Mélanchton, auteur de la fameuse *Confession d'Augsbourg,* ayant essayé, dans cette *profession de foi,* d'un côté d'augmenter, et de l'autre de modifier les erreurs de Luther, son patron et son maître, devint lui-même chef de secte, patriarche des hérétiques et le plus fécond de tous ses frères en égarements; car les *confessionistes,* qui le reconnaissent pour leur fondateur, formèrent tout de suite quatre sectes distinctes. Ces quatre sectes subalternes étaient : la première, celle des *confessionistes rigides;* la seconde, celle des *confessionistes relâchés;* la troisième, celle des *confessionistes extravagants;* la quatrième enfin, celle des *confessionistes indifférents,* dont voici les principales branches ou subdivisions.

1. *Confessionistes rigides, appelés stoïques.*

Leur chef s'appelait Mathieu Illiric, auteur principal de l'*Histoire* si impie *de Magdebourg,* et qui, parmi toutes ses autres folies, dit que le péché originel est une substance. Ses disciples furent désignés par le nom de *Rigides,* parce que, avant tout, ils avaient reçu et embrassé, comme un second Évangile, toutes et chacune des extravagances, des turpitudes et des impiétés de Luther, sans en repousser une seule syllabe. Mais parce

qu'ils mêlèrent tant d'erreurs à une infinité d'autres, ils se partagèrent entre eux comme il suit :

1. Les *antinomistes* ou *ennemis de la loi,* qui disent que l'observation de la loi divine n'est pas nécessaire ni utile aux sectateurs de l'Évangile.

2. Les nouveaux *samosetans,* qui tiraient leur origine de François David et autres ministres transylvaniens; ils niaient, ceux-ci, que la Parole, le *Verbe,* signifiât dans la Trinité la *personne du Fils;* et, par suite, ils niaient l'auguste mystère de la sainte Trinité et la divinité de Jésus-Christ.

3. Les *tridéistes,* qui, à l'imitation des disciples de Philippin, admettaient en Dieu non-seulement trois personnes, mais trois natures distinctes, et, par suite, admettaient trois dieux.

4. Les *infernaux,* qui niaient la descente de Jésus-Christ aux limbes; et, pour couper plus court, ils niaient toute espèce d'enfer.

5. Les *infernaux hétérogènes,* qui, au contraire, non-seulement admettaient qu'il y a un enfer et que Jésus-Christ y est descendu, mais encore ils soutenaient que notre divin Maître y avait enduré toutes les peines des damnés.

6. Les *antidémoniaques,* qui niaient l'existence du démon, des mauvais esprits et de leurs œuvres.

7. Les *ambsterffiens,,* qui, allant au delà des *antinomiens,* regardaient les bonnes œuvres comme pernicieuses et, par conséquent, les abhorraient.

8. Les *antidioforistes,* qui ne reconnaissaient dans

l'Église aucune juridiction épiscopale, ni aucune ancienne cérémonie ou rite de liturgie.

9. Les *antiosiandriens,* qui affirmaient que la justification de l'homme, par le moyen de la grâce, ne consistait que dans les paroles et non dans la réalité.

10. Les *anticalvinistes,* qui admettaient la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, mais avec la substance du pain et *transitoire,* c'est-à-dire seulement pendant toute la durée de la Cène; et, par suite, ils niaient l'adoration du Saint-Sacrement.

11. Les *impositeurs des mains,* qui regardaient comme un sacrement l'imposition des mains, même lorsqu'elle est faite par des laïques.

12. Les *bissacramentaires,* qui admettent seulement deux sacrements : le baptême et la cène.

13. Les *presbytériens,* qui repoussent *l'ordination sacerdotale,* affirmant que tous les chrétiens, hommes et femmes, sont également revêtus du sacerdoce chrétien, et qu'ils peuvent prêcher, administrer la cène et absoudre.

14. *Les invisibles,* qui, pour se délivrer de l'embarras de dire quelle est la véritable Église parmi tant de sectes si contradictoires entre elles qui existent au sein du protestantisme, au lieu de reconnaître la véritable Église dans la communion catholique, ont imaginé de dire que la véritable Église est *invisible,* et qu'on ne peut en effet la découvrir, la reconnaître.

15. Les *ubiquistes* de Jean Benzius, qui, voulant d'un côté retenir la présence réelle avec les mélanchtoniens, et éviter *la transsubstantiation,* en faveur des calvinistes,

imaginèrent l'insoutenable erreur de *l'ubiquité,* ou de la présence réelle du corps de Notre-Seigneur dans tous les lieux et dans toutes les créatures.

II. *Les confessionnistes relâchés,*

Tous les partisans de Mélanchton formèrent cette secte, qui avait pour but d'interpréter la fameuse *Confession d'Augsbourg* et la doctrine de Luther dans un sens le plus rapproché possible de l'Église catholique; mais, n'étant pas d'accord entre eux dans cette louable interprétation, ils se divisèrent ainsi qu'il suit :

1. *Les biblistes.* Ils soutenaient que les chrétiens ne doivent pas lire d'autres livres que la Bible, sans interprétations ni commentaires, parce que le Saint-Esprit en donne l'intelligence à tout le monde. Par conséquent ils défendaient toute autre étude ; et, dans Wittemberg, ils firent fermer toutes les écoles, brûler tous les livres, affirmant que tous les enfants d'Adam devaient, pour se conformer à la condition de leur père, vivre du travail de leurs mains auquel Dieu les avait condamnés en fermant le paradis terrestre. Carlostad et Mélanchton donnèrent les premiers l'exemple de la pratique de cette doctrine, en se mettant l'un à travailler la terre de ses mains, l'autre à dépiquer le grain. Mais bientôt se persuadant que, de compte bien fait, le métier de docteur est plus facile que celui de batteur de blé ou de manœuvre ouvrier de terre, ils mirent fin eux-mêmes à cette stupide extravagance, pour en divulguer une foule d'autres sans avoir tant de peine eux-mêmes.

2. Les *adioforistes*, ou *indifférents*, qui affirmaient que celui qui viole les décisions et les lois de l'Église est exempt de péché, comme celui qui les observe n'en est pas plus méritant, ces deux actions étant tout à fait indifférentes.

3. Les *trisacramentaires*, qui retinrent seulement trois sacrements : le *baptême*, la *cène* et l'*absolution*. Mélanchton ne put jamais pardonner à Luther d'avoir aboli la confession.

4. Le *quadrisacramentaire*, qui ajoutait aux trois sacrements, qui viennent d'être indiqués, un quatrième sacrement consistant dans le *sacerdoce*, ou l'ordre.

5. Les *luthéro-calvinistes*, qui prétendaient concilier les doctrines de Luther avec celles de Zuingle, par rapport aux sacrements, affirmant que toute la différence d'opinions et de sentiments dans ces deux grands oracles de la réforme n'existe que dans les paroles ! Et ils disaient vrai sous un certain rapport, parce que ce que Luther affirmait dans ses écrits il le niait dans ses actes, et au fond il est d'accord avec Zuingle pour détruire tous les sacrements.

6. Les *semi-ossiandriens*, qui, voulant concilier Ossiandre, lorsqu'il soutenait *la justification réelle*, et les *antiossiandriens*, qui l'admettent seulement dans les paroles, disaient : la justification de l'homme au moyen de la grâce est seulement de *parole dans cette vie*, et *réelle dans l'autre*.

7. Les *maggioriens*, de Georges Maggior ; ils enseignaient que l'homme n'est justifié que par ses propres

œuvres précédentes, et par suite que le baptême ne justifie pas les petits enfants.

8. Les *pénitenciaires*, qui à l'erreur de Mélanchton, soutenant que la pénitence consistait dans le remords du péché et dans la foi du pardon, en ajoutaient sept autres plus grossières encore.

9. Les *sympathiques*, qui voulaient persuader à toutes les sectes de simuler entre elles une paix de convention, ne pouvant pas en avoir de vraie, afin de réunir toutes leurs forces communes contre l'Église catholique.

III. *Les confessionnistes extravagants.*

La *confession d'Augsbourg*, comme il était arrivé peu avant des *trente-neuf articles du protestantisme anglais*, ne tarda pas à devenir *loi des États* dans plusieurs contrées de l'Allemagne, que les gouvernements imposèrent à la conscience par la force, ne pouvant parvenir à la persuader par la raison. Par conséquent, pour vivre en paix avec les princes, beaucoup de disciples de Mélanchton adoptèrent extérieurement la *confession d'Augsbourg* pour la règle de leur foi, tandis que, au fond de leur cœur, ils la détestaient et faisaient des efforts communs pour la détruire. Dès ce moment, tous ceux qui allèrent plus loin que les doctrines de Luther furent tous des *confessionistes*, et constituèrent la secte des *confessionistes extravagants*. Mais toujours, comme de coutume, en sortant de la *communion des confessionistes* ils prirent diverses voies, et ainsi ils formèrent

des sectes nouvelles sous les noms qui suivent :

1. *Schuvenkfeldiens,* de Gaspard Schuvenkfeld, qui avaient pour dogme commun que l'humanité de Jésus-Christ avait été engendrée par le Saint-Esprit, et que le baptême est un *bain de porc,* blasphème odieux que la plume se refuserait à transcrire, si la vérité ne gagnait pas à montrer toute sa beauté en présence des hideuses productions de l'erreur; mais ils n'appelaient pas seulement le baptême *balneum suillum*, ils ajoutaient d'autres blasphèmes, suivant qu'ils faisaient partie de l'une ou de l'autre de plusieurs des sectes qui s'étaient formées entre eux.

2. Les *osiandriens,* qui soutenaient que Jésus-Christ, avec sa divinité toute seule et sans le concours de son humanité, avait accompli la justification du genre humain.

3. Les *stancariens* soutenaient tout le contraire, à savoir que la justification du genre humain avait été opérée par l'humanité de Jésus-Christ et que sa divinité n'y avait aucune part.

4. Les *antistancariens,* qui, s'opposant aux deux sectes précédentes, renouvellent l'horrible blasphème des Arméniens, disant que la justification des hommes avait été si fatalement l'œuvre des deux natures ensemble, qu'il avait fallu pour cela que la divinité de Jésus-Christ mourût sur la croix.

5. Les *nouveaux pélagiens,* qui disaient que le péché originel est une *maladie,* non une *faute;* et, par suite, ils mirent en paradis Numa Pompilius, Caton, Scipion et tous les païens qui ont laissé un nom dans l'histoire.

quoiqu'ils fussent réprouvés selon Luther et Zuingle.

6. Les *nouveaux manichéens*, qui enseignaient que tous les maux arrivent par une absolue nécessité, et que Dieu est l'auteur du péché, y concourant non pas seulement par une simple permission et *passivement*, mais encore *effectivement*. Ainsi aucun vol, aucun homicide, aucun adultère ne serait commis par l'homme contre la volonté de Dieu, mais tous les péchés se commettraient par Dieu dans l'homme; et plus que l'homme, Dieu serait le vrai pécheur tellement endurci que son endurcissement daterait, selon les hérétiques, depuis la création. Par conséquent, le péché de David et la trahison de Judas Iscariot auraient été l'œuvre de Dieu seulement autant que la conversion de saint Paul sur le chemin de Damas. D'autres, après ces hérétiques, portèrent si loin le blasphème, qu'ils osèrent dire que Dieu inspire, à propos, à dessein et quand il veut les pensées coupables de l'homme! Puisqu'on trouve le germe de de toutes ces doctrines impies disséminé dans les œuvres de Luther et de Calvin, on ne saurait sans injustice leur contester d'en avoir été les premiers apôtres.

IV. *Les confessionistes indifférents.*

Cette horrible confusion d'idées, de jugements, de croyances contradictoires, née de la *confession* même *d'Augsbourg*, n'était certainement pas une bonne recommandation pour faire penser qu'elle était le véritable symbole du christianisme, la formule vraie et sûre de ce qu'il est nécessaire de croire et de pratiquer pour

plaire à Dieu et se sauver ; mais, tout à l'opposé, c'était un argument infaillible, un motif puissant pour désespérer de trouver dans la réforme luthérienne rien de vrai, rien de certain en quelqu'une des sectes infinies qu'elle avait enfantées. Or la conséquence qu'on aurait dû tirer de ce grand fait public et solennel, de l'impossibilité de trouver une forme certaine et vraie de religion en dehors de l'Église catholique, était celle-ci : « Donc il est nécessaire de revenir à l'Église, que nous avons abandonnée, et dans laquelle seulement on trouve une doctrine uniforme, stable, constante, et par suite vraie, pleine de sûreté pour le salut. »

Mais ce retour aurait coûté d'autant à l'orgueil et aux passions qu'ils ont tous trouvé leur compte dans l'apostasie et leur séparation d'avec l'Église. C'est pourquoi le motif, qui avait été si puissant pour recourir à la *réforme* et au *schisme*, ne valait plus rien pour retourner à la véritable Église. *La logique de l'erreur*, forte contre l'erreur désarmée, s'arrête en face des sacrifices qu'imposerait la vérité, et, par suite, on évite de la découvrir, de l'apercevoir, afin d'éluder l'obligation de l'embrasser et de la suivre ; absolument de même qu'un débiteur évite la rencontre d'un créancier rigide sur le paiement de ce qui lui est dû, et lorsqu'il l'aperçoit de loin, il détourne à gauche et change de chemin. C'est pourquoi un grand nombre de *confessionistes*, qui, de ce qu'ils voyaient arriver, ne pouvaient pas croire que *la confession d'Augsbourg*, source de tant d'erreurs, de tant de schismes, de tant de rivalités, fût l'expression du vrai christianisme, au lieu de se résoudre à le chercher et à le re-

connaître dans l'Église catholique, où il était si visible et si facile à retrouver, aiment mieux dire et soutenir que le christianisme véritable ne se trouve en aucun lieu de la terre, ni parmi aucune société de soi-disant chrétiens, et, par là, ils forment eux-mêmes *la secte des confessionnistes indifférents*, et qui, tandis que les traces de Luther étaient encore toutes fraîches et qu'il venait à peine de descendre dans la tombe, se divisèrent en plusieurs *fractions de sectes* dont les principales étaient les suivantes :

1. Les *amphithéistes.* Par un certain reste de pudeur et voulant conserver parmi eux une ombre de christianisme, ils disaient que toutes les religions sont bonnes pour être sauvés, si l'on y croit que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes.

2. Les *déistes.* Plus impies que les précédents, mais avec plus de franchise et plus de logique vis-à-vis des principes de la *réforme*, ils rejetaient sans façon toutes les vérités chrétiennes, retenant seulement que, pour être sauvé, il suffit de croire à un seul Dieu créateur du ciel et de la terre; et, par conséquent, que le mahométisme, le judaïsme et le christianisme sont des religions également bonnes pour être sauvés.

3. Les *hétérodoxes,* qui ayant renoncé à toute communion chrétienne, et rejetant avec une égale indifférence le ministère de Luther, celui de Mélanchton, de Zuingle, de Calvin, et toutes les doctrines de ces personnages, retenaient seulement celle qui paraissait convenable à chacun; et en y demeurant opiniâtrement attachés, ils croyaient par cela seul être sauvés.

4. Les *orthodoxes,* qui, faisant un pas de plus que tous les hérétiques précédents, professaient qu'il n'était pas du tout nécessaire d'admettre ou de rejeter une doctrine quelconque de l'une des communions chrétiennes, mais que la religion que chacun se faisait avec *son propre jugement,* au fond de sa conscience, était la véritable et suffisait pour le salut, et qu'il n'y avoit aucune obligation de demeurer constant dans cette religion, mais qu'on pouvait en changer selon le caprice de sa volonté ; en un mot, qu'il suffisait de rendre un culte à Dieu, chacun comme il l'entend et quand il lui plaît.

5. Les *nouveaux épicuriens,* qui, encore plus explicites, soutenaient qu'il n'est aucunement nécessaire de rendre un culte quelconque à Dieu, parce que, selon eux, l'âme meurt avec le corps, comme celle des brutes, dont ils suivaient les instincts en imitant leur manière de vivre.

6. Les *frères de Rose-Croix,* qui avaient pris naissance parmi ce qu'il y avait de plus impie et de plus impur au sein de la secte des anabaptistes; feignant d'être *confessionistes* en apparence, ils étaient en effet *athées* en réalité; ils promettaient d'enseigner l'*alchimie,* ou l'art de convertir tous les métaux en *or;* et, par ce moyen, ils attiraient tous les imbéciles à leur secte, et après les avoir engagés au moyen des plus horribles serments, ils les initiaient à tous leurs mystères d'impiété.

7. Les *libertins,* qui admettaient qu'il n'y a qu'un seul esprit immortel et soutenaient que non-seulement les

âmes humaines, mais les anges étaient sujets à la mort; que la mort de Jésus-Christ sur la croix n'avait été qu'apparente; qu'il est permis de dissimuler sa propre religion et de prendre, selon les circonstances, celle des personnes avec lesquelles on traite, afin d'être en paix avec tout le monde. Calvin parle de cette secte, et il prétend que le nombre de ses sectateurs était déjà de plusieurs milliers de son vivant.

8. Les *athées*, plus impies, mais plus avancés et plus conséquents que tous les autres, enseignaient qu'il n'y a point de Dieu et que toutes les religions sont l'invention des hommes.

9. Les *machiavélistes*, qui, d'accord entièrement avec les *athées* pour nier l'existence de Dieu et la vérité de toute religion, disaient cependant qu'il fallait conserver toutes les religions, et se servir de chacune comme moyen de [politique pour maintenir les peuples dans leur devoir.

C'est ainsi que l'*athéisme complet* est la dernière conséquence, l'horrible dernier mot du protestantisme. Également, dans toutes les circonstances où l'homme abandonne la foi et l'autorité de l'Église, seule dépositaire certaine de la vérité, s'il veut être conséquent avec lui-même, de conséquence en conséquence, d'erreur en erreur, il est entraîné à ne plus croire à rien, à nier tout, jusqu'à Dieu lui-même; ce qui faisait dire à Fénelon que : « entre la religion catholique et l'athéisme, il » n'est aucun milieu raisonnable. » Et l'histoire de toutes les hérésies est une preuve constante de cette vérité.

Béherlink, après avoir tracé le tableau de toutes ces sectes d'*indifférents* ou d'*athées*, et ces deux mots sont synonymes, c'est-à-dire que les *athées* sont des *indifférents*, comme les *indifférents* sont des *athées;* Béherlink assure que vers le milieu du XVIIe siècle, époque à laquelle il écrivait, ces sectes d'hérétiques étaient répandues dans tous les pays de l'Allemagne, sinon publiquement et à ciel ouvert, assez ouvertement pourtant pour qu'elles fussent reconnues de tout le monde. *Inveniuntur hæ omnes et singulæ sectæ in omnibus Germaniæ angulis : licet non usque adeo aperte, ut ab omnibus dignosci queant.* Et il ajoute qu'elles attendaient l'occasion favorable pour se manifester au grand jour et déborder en tout pays comme un fleuve augmenté de tous les torrents dévastateurs. (*Sed parum abest quin, ut ingens flumen torrentibus auctum, hæ sectæ, data occasione, in lucem apertissimam prorumpant* (*Theatr. Vit. hum., artic. Hæreticus.*) Et en effet, cette prophétie n'a pas manqué d'avoir son accomplissement le plus complet à la fin du XVIIIe siècle, époque à laquelle on a vu et souffert, en France surtout, toutes les horreurs du régime de 1793, dont le contre-coup s'est fait ressentir sur tous les points de l'Europe, de manière à faire surnommer avec raison ces temps funestes l'*époque de la Terreur*. Et l'*histoire*, avec toute l'inflexibilité de ses jugements, n'a pas encore reproduit la somme des souffrances imposées à l'humanité par les horribles doctrines de ce temps-là.

VI

Suite de l'histoire des hérésies modernes. — Quatrième famille de Luther. — Calvin, ses erreurs, son caractère personnel. — Sectes principales sorties du calvinisme. — Le protestantisme anglais et ses effets. — École antichrétienne du XVIIIe siècle — Panthéisme du siècle actuel. — La raison humaine, en niant la vraie foi, finit par se renier elle-même.

QUATRIÈME FAMILLE DE LUTHER.

LES CALVINISTES.

Mais la plus indigne et la moins honorable des sectes enfantées par celle de Luther, celle qui a été la plus féroce contre le catholicisme, c'est celle qui a eu pour chef l'hérésiarque Calvin. Cet enfant de l'erreur, disciple de Zuingle, et petit-fils de Luther, surpassa tellement son maître et son aïeul, par l'abomination de ses doctrines et par l'audace de ses blasphèmes, que son nom a eu le triste avantage d'être associé à l'infernal patriarchat de Luther sur toutes les hérésies modernes. C'est pourquoi, exilé de France à cause de la scélératesse de ses crimes et de ses doctrines, châtié à l'étranger par le supplice des verges, marqué à l'épaule droite avec le fer brûlant de la flétrissure, après avoir été judiciairement convaincu du *crime abominable de sodomie,* il embrasse d'abord l'hérésie pour pouvoir se marier, quoiqu'il fût ecclésiastique ; et ensuite, devenu lui-même hérésiarque et chef de l'erreur, après avoir nié avec Zuingle tous les sacrements, en les rejetant comme des cérémonies vaines et ridicules; avoir aussi rejeté avec Luther le *libre arbitre*

et la nécessité des bonnes œuvres, il soutient lui-même que les enfants des chrétiens baptisés naissent en état de sainteté; que la grâce divine, une fois reçue, ne peut plus être perdue; que Jésus-Christ est mort dans le désespoir sur la croix; que ni le pape, ni les évêques, ni les prêtres n'ont aucun caractère sacerdotal; que l'Écriture sainte doit être l'unique règle de la foi du chrétien, et que chacun en est l'unique et légitime interprète dans sa propre conscience. Mais ce qui n'a pas été encore remarqué par aucun historien de cet hérésiarque, c'est la haine profonde que respirent tous ses écrits et dont il était animé lui-même contre la personne adorable de Jésus-Christ, et qui, nonobstant son hypocrisie astucieuse, perce dans tous les actes connus de Calvin; de telle sorte que si la métempsycose était vraie et si les âmes avaient réellement une transmigration des corps des défunts dans les corps des vivants, on pourrait dire que l'âme de Caïn, le fratricide, après avoir passé dans le corps du déïcide Judas Iscariot, a vécu encore dans celui de Calvin; et que, plus tard, laissant son masque dans le sépulcre de cet hérésiarque, elle se réfugie dans Voltaire plus dévergondée et plus impie. Finalement, Calvin, après avoir été accablé de souffrances affreuses et continuelles pendant quatre années, expire comme Hérode et Nestorius dont il avait imité la vie, en blasphémant le nom de Dieu et invoquant le démon, au milieu des tortures d'une maladie pédiculaire, dévoré de son vivant par la pourriture et par les vers. Tel fut le fondateur et le patron de l'hérésie des calvinistes, la plus absurde, la plus audacieuse, la plus pitoyable, la

plus dissolue de toutes les sectes modernes, qui, à la faveur de toutes les passions désordonnées, auxquelles elle accorde la plus grande licence et la plus grande impunité, s'étend non-seulement dans plusieurs pays de la Germanie, mais encore dans la Suisse, dans la Hollande, et plus tard en Angleterre.

Mais elle aussi, comme la précédente, se partage en plusieurs sectes et forme deux immenses fractions d'hérétiques différents ; l'une sur le *continent* et l'autre dans les *Iles Britanniques*, qui, privées d'un chef commun dont l'autorité soit reconnue de tous, se subdivisent encore chaque jour de plus en plus en sectes infinies, dont les principales sont les suivantes.

Calvinistes du continent.

1. *Iconoclastes modernes.* Le véritable esprit du calvinisme, étant un esprit de haine contre Jésus-Christ, contre la sainte Vierge et les saints, devait nécessairement lui faire détester les saintes images. C'est pour cela que tous les calvinistes sont *iconoclastes*, ou destructeurs des saintes images. Nonobstant cela, cependant ce nom est demeuré particulièrement aux plus fanatiques d'entre eux, qui formèrent une secte particulière ayant pour but d'abattre par le fer et le feu les temples consacrés à Jésus-Christ, à la sainte Vierge ou aux saints, de détruire les croix, les statues, les peintures sacrées et, en un mot, tous les emblèmes du christianisme. Mais ce qui distingue encore plus cette secte de toutes les autres sectes du calvinisme, c'est que les *nouveaux*

iconoclastes n'exclurent des églises les ***saintes images*** que pour y introduire des *images profanes,* puisqu'à la place des portraits de Notre-Seigneur Jésus-Christ et des saints, ils y mirent les leurs propres, ceux de leurs femmes et de leurs enfants représentés dans des postures tout à fait indécentes. De même que Simon le magicien, le premier et le patriarche de tous les hérésiarques, avait fait appendre dans l'église son portrait et celui de Silène, sa femme, c'est ainsi que, pendant la révolution française de 1793, des imitateurs des calvinistes placèrent ***la déesse de la Raison*** sur le maître-autel de la métropole de Paris, où, par leur odieuse profanation, à la statue de la sainte Vierge fut substituée une courtisane vivante toute nue. Ces aberrations, manifestées en des temps divers, furent l'effet du même esprit d'irréligion et de haine contre le christianisme.

2. Les ***huguenots,*** qui, à toutes les fureurs des *iconoclastes* contre les saintes images, ajoutèrent une haine féroce contre toute puissance terrestre, même civile. C'est pourquoi, en France, où ils s'étaient particulièrement établis, ils provoquèrent non-seulement des schismes au sein de la religion catholique, mais encore des révolutions politiques, par lesquelles cette belle nation fut déchirée pendant plus d'un siècle et couverte de ruines ou arrosée de sang humain, au milieu des guerres civiles les plus cruelles provoquées par les hérétiques.

3. Les *nouveaux ariens.* Tous ses livres de Calvin contiennent le germe et les principes de l'*arianisme* et sont une horrible conjuration contre la divinité de Jésus-Christ, mais occulte et cachée. Or, ce que Calvin

avait astucieusement insinué, Michel Servet et Valentinien Gentil l'enseignèrent publiquement et formèrent en Suisse la secte des *nouveaux ariens*. Mais comme le temps n'était pas venu encore où l'on pût proclamer cette conséquence de l'horrible doctrine de Calvin, Michel Servet fut brûlé vif par ordre de Calvin, pour avoir osé enseigner une doctrine qui découlait de celle de son maître. Quant à Valentin Gentil, il eut la tête tranchée dans Berne par les soins des mêmes hérétiques.

4 Les *sociniens*, de Lélius Socin, de Sienne, qui, étant passé en Suisse, s'y déclara arien. Mais s'étant entendu avec Calvin, et beaucoup mieux instruit par le supplice de Michel Servet, il use de prudence auprès de lui. Enfin, pour être plus libre de lui-même, il se réfugia en Pologne, où les grands seigneurs du pays accueillaient tous les hérétiques du monde, en leur assurant l'impunité de leurs erreurs et de leurs crimes. Son neveu Faust Socin, réfugié à Zurich pour faire profiter l'héritage de son oncle, avec ses richesses et ses écrits qu'il lui avait légués comme ses erreurs, porte encore l'audace du blasphème contre Jésus-Christ plus loin que son oncle, et il soutient que *les ariens* avaient été *très-modérés*, parce qu'ils avaient *trop accordé à Jésus-Christ*. Sur ce, il fonde une nouvelle secte qu'il propage en Suisse, en Pologne, en Hollande; et il fut si impudent pour nier tout ce que d'abord il avait admis au sujet du christianisme, qu'il eut le triste avantage de voir son nom associé à ceux de Luther et de Calvin dans la gloire infernale d'avoir voulu détruire le christianisme, comme cela est certain par cette inscription qu'on lit

sur sa tombe : « Luther a démoli les toits de Babylone ; Calvin en a abattu les murailles; mais Socin en a détruit les fondements. »

5. Les *mennonistes*. Au commencement, ceux-ci ne furent que les avant-gardes de la secte des anabaptistes, qui, fuyant de Munster, après la chute du prétendu royaume de Jean de Leyde, furent recueillis en Frise par Mennon. Ils conservèrent pendant quelque temps la doctrine de Rothman ; mais plus tard, ayant adopté aussi celle de Calvin et, selon la coutume des hérétiques, n'étant pas plus d'accord entre eux, ils se subdivisent en *trente* nouvelles sectes.

6. Les *gommoriens*, de l'hérésiarque hollandais Gommard, qui, ayant puisé dans les écrits de Calvin les dogmes les plus pitoyables et les plus désespérants sur la prédestination, sur la grâce, sur le péché originel, les enseigne publiquement et fait beaucoup de sectateurs de ses doctrines. Or, des gommoriens naquirent en Hollande les sectes suivantes :

7. Les *jansénistes*, qui, en conservant les mêmes doctrines, y ajoutent le masque de l'hypocrisie; ayant la prétention de passer pour bons catholiques et enfants soumis de l'Église. Or ces hérétiques, à l'aide de la perfidie et de la dissimulation, se sont insinués dans les contrées catholiques et y ont occasionné d'immenses ravages dans les consciences, non-seulement à la religion, mais aussi à la politique. Si l'on en croit ces hérétiques, ils ne soutiennent qu'une *doctrine saine*, une *morale pure, exempte de relâchement*; mais en effet, avec leurs doctrines, ils inspirent une secrète haine de Dieu par le

désespoir de la possibilité du salut. Par une voie différente de celle que suivent les *jansénistes*, les athées conduisent l'homme au même résultat, c'est-à-dire à s'abandonner sans remords à tous les vices et à ne croire à aucune vérité.

8. Les *arminiens*, de Jacques Arminius, antagoniste acharné de Gommard et de ses dogmes si injurieux à la bonté de Dieu, et destructeurs dans le cœur de l'homme de tout sentiment de confiance et de charité chrétienne. Celui-ci, étant très-ferme dans la profession, erreur de Calvin, qu'il est *permis à chacun d'interpréter à sa manière la sainte Écriture*, et obligé de supporter les interprétations des autres sectes, pour se faire pardonner les siennes propres ; il proclame en Hollande la doctrine de *la tolérance universelle de toutes les sectes et de toutes les erreurs*, c'est-à-dire *l'indifférence* ou *le scepticisme le plus absolu* en matière de religion, qui a formé depuis *toute la philosophie* et *toute la religion* que Bayle a professée dans son *Dictionnaire historique*. A cause de cela, les arminiens sont appelés aussi les *remontrants*, par suite d'une *remontrance* qu'ils firent au sein des États généraux de Hollande. On les a suspectés avec raison de socinianisme.

9. Les *worstianiens*, de Worstius, professeur en l'université de Leyde, l'un des plus hardis blasphémateurs *contre la Divinité*, dont il nie la Trinité, l'immutabilité, l'immensité, et la prétend sujette à des accidents matériels. Ces blasphèmes préparent la voie à Benoît Spinosa pour inventer son horrible système du *panthéisme*, d'où, à force de soutenir que tout est

Dieu, on parvient à détruire toute idée de la Divinité.

10. Les *contre-remontrants* ou *calvinistes rigides*, qui, pour s'opposer aux progrès des arminiens, se mirent à défendre jusqu'à la lettre la doctrine de Calvin; mais, n'étant pas d'accord sur le sens qu'il fallait lui donner, ils se divisent en trois sectes différentes.

11. Les *pescatoriens*, de Jean Pescator qui, avec une singulière et rare modestie, soutenait que Dieu lui avait transmis son esprit saint en plus grande abondance qu'à tout autre homme, pour bien comprendre les saintes Écritures. Et cet hérétique, si plein de l'esprit de Dieu, se met à publier des blasphèmes comme un démon de l'enfer, affirmant que Jésus-Christ n'a eu aucun mérite durant sa vie mortelle, mais seulement par sa mort et par les élus qu'il a faits; que la damnation éternelle comme le salut des âmes est l'effet de l'inflexible nécessité. Mais parce qu'il pose, comme cérémonie essentielle de la religion, la fraction du pain eucharistique dans la cène, et qu'il altère par là ainsi que dans plusieurs autres points *la pureté* des doctrines de Calvin, les calvinistes de France et d'Allemagne fulminent contre lui et contre tous ses sectateurs une *véritable excommunication* des plus retentissantes, le taxant d'*hérétique* au premier chef.

Calvinistes d'Angleterre.

Henri VIII, dont il a été dit qu'il n'avait jamais fait le sacrifice de sa luxure à l'honneur d'aucune femme, ni celui de son orgueil à la vie d'aucun homme; époux

cruel, sans pudeur, de dix-neuf femmes qu'il fit toutes décapiter pour avoir commis le crime d'aimer un monstre tel que lui à forme humaine. Voulant répudier sa première femme légitime pour épouser une prostituée, et le souverain pontife de Rome s'y opposant, comme il était juste et convenable, il se sépare de l'Église catholique et embrasse la *réforme de Luther*, laquelle, pour s'accommoder aux passions ou à l'intérêt des grands, avait proclamé *la légitimité du divorce*, comme premier article de sa morale, c'est-à-dire l'*adultère légal*. Henri appele en Angleterre les principaux hérétiques d'Allemagne et de la Hollande, et, avec leur aide, il crée la nouvelle église anglicane dont il se constitue le chef et le pontife. Mais une religion ne prend pas aussi vite dans le cœur de l'homme que la forme d'un empire nouveau. Les hérésiarques de toutes les sectes et de toutes les communions, principalement les calvinistes, réfugiés en Angleterre du continent et tous d'accord entre eux pour renverser l'Église catholique, ne sont pas d'accord également pour recevoir la religion d'Henri VIII et de ses successeurs, et, à cause de cela, ils se divisent tout de suite en deux grandes fractions : celle des *calvinistes protestants* et celle des *puritains*.

1. Les *calvinistes protestants* professent un mélange de doctrines empruntées à la fois au luthéranisme et au calvinisme. Cette secte se compose d'individus de toutes les opinions, sortis des innombrables sectes luthériennes ou calvinistes du continent, et qui se sont unies ensemble avec les sectes suivantes :

2. Les *anglo-papistes*, ou la masse des ecclésiastiques

apostats et des nobles seigneurs, avides de richesses, leurs dignes adhérents, qui, pour s'emparer des biens immenses de tout le clergé catholique, ont conservé une sorte de hiérarchie ecclésiastique et plusieurs cérémonies de l'Eglise catholique, afin de tromper plus facilement le peuple et l'entraîner au schisme. Ces deux sectes, pour se partager les richesses et les priviléges du clergé dont le roi Henri VIII s'était fait le maître et le dispensateur, se déterminèrent à le reconnaître pour souverain pontife de la religion, affirmant avec serment qu'ils croyaient : « Qu'on doit une obéissance aveugle aux princes séculiers en matière de foi. » Mais les hérétiques des sectes dont il va être question ci-après opposèrent une certaine restriction à ce serment *dégradant et absurde*, spécialement pour des hommes qui venaient de rejeter l'autorité du Pontife de l'Eglise universelle.

3. Les *formalistes*, qui soutiennent que *formellement* la puissance ecclésiastique réside dans le ministère et l'exercice de la parole sainte ou prédication; mais qu'on ne devait reconnaître *l'autorité* du prince et son *pouvoir* en matière de foi que pour *l'exercice extérieur de la prédication*; et par suite, ils prêtaient encore serment en public de respecter et de reconnaître la *suprématie religieuse du prince*, sauf à en rire secrètement et à s'en moquer au fond de la conscience; ainsi ces trois grandes sectes, avec toutes celles qui les partagèrent à l'infini, n'en formaient *extérieurement* qu'une seule. La même chose arrive parmi les sectes suivantes.

4. Les *puritains*. Ceux-ci n'étaient au commencement

que des *calvinistes purs* qui, avec une aveugle obstination, soutenaient tous et chacun des dogmes de Calvin, et particulièrement celui de la plus absolue liberté de conscience et de ne reconnaître aucune sorte d'autorité en matière de foi. Plus tard, cette secte s'est fortifiée par la suivante qui est venue s'y réunir.

5. Les *presbytériens,* qui soutiennent que tout chrétien est revêtu du *sacerdoce,* et qui s'augmentent par l'adjonction des hérétiques suivants.

6. Les *arminiens;* 7. les *pescatoriens;* 8. les *worstianiens;* 9. les *sociniens* anglais et écossais, et en un mot telles qu'elles se comportent, toutes les sectes dites des *dissidents*, parce qu'ils ne reconnaissaient ni en particulier ni en public *la religion du parlement* ni la suprématie spirituelle du roi. Tous ces hérétiques de nos jours ne font qu'une seule secte avec les *puritains.*

Cette horrible réunion de toutes les sectes les plus fanatiques et les plus turbulentes soutient qu'il est de la nature du *protestantisme,* comme le mot seulement l'indique, de *protester* contre toute espèce d'autorité en matière de religion, pour arriver à la pureté de la parole sainte des Écritures interprétées dans le sens particulier de chaque individu, comme les patriarches de la réforme l'avaient enseignée; qu'à cause de cela, les *protestants anglicans* étaient en contradiction avec eux-mêmes, en prétendant être, eux, reconnus pour la véritable *église d'Angleterre,* dès lors qu'ils avaient hardiment rejeté l'Eglise catholique; et que des hommes qui avaient rejeté le pape pour chef de l'Église ne pouvaient

pas sans contradiction accepter le roi comme juge suprême en matière de religion et de foi.

Rien de plus raisonnable qu'un tel discours. Mais le roi-pontife répond aux théologiens, simplement armés des canons ecclésiastiques, par les canons de bronze, opposant la mitraille de guerre aux raisonnements de l'école; si bien que les *protestants anglicans* et les *puritains*, les deux plus grandes sectes de l'Angleterre, se firent aux yeux de l'Europe consternée la plus cruelle, la plus obstinée et la plus sanglante de toutes les guerres, parce que c'était une guerre de religion, guerre d'obstination et de foi. Alors donc les véritables catholiques, placés entre ces deux sectes barbares, persécutés et mis à mort comme des bêtes féroces, renouvelèrent, par leur constance dans la foi, les exemples héroïques des premiers martyrs, en face d'Henri VIII, de Jacques, d'Elisabeth et de Cromwell, qui renouvelaient les erreurs et les persécutions des antiques tyrans contre les premiers chrétiens. Les *dissidents* couvrirent le pays de ruines et de sang. Enfin, après plus de cent ans de schisme, de révoltes, de guerres, pendant lesquelles le sang même des rois baigne les échafauds; après tant de *réformes* d'une religion qui n'est jamais assez *réformée*, la *religion anglicane*, réduite à ces *fameux trente-deux articles*, et soutenue par la force des baïonnettes, par la puissance de toute l'autorité temporelle, disposant de trésors immenses en or, en argent, en subsides de toute sorte, triomphe de la force des raisonnements, seule force qui fût restée aux *puritains dissidents*; et fière sur ses fondements de boue ensanglantée, elle parvient à insulter

le bon sens public et la vérité sous le nom d'*Église anglicane-établie*, œuvre monstrueuse de mensonge, de tant d'usurpations, de tant de rapines, de tant d'apostasies, de tant de sacriléges et de tant de sang.

Mais la force, qui maintient une forme extérieure de religion, ne saurait produire la conviction intérieure, la concorde, la foi. Une multitude de *dissidences* se manifestèrent donc au sein de l'église anglicane, et se mirent à la déchirer, comme des vipères qui se prennent à mordre leur propre mère. Toutes les quatre familles de Luther, avec toute la multitude de leurs descendances, eurent tant de subdivisions qu'elles créèrent près de mille autres sectes plus libres, plus extravagantes et plus bizarres, comme, par exemple, celles des *quakers* et des *méthodistes*. Mais celles qui se propagèrent le plus, ce furent toutes les sectes des *confessionistes indifférents* dont il a été question. Une grande partie de tous ceux qui étaient admis soit à la *représentation nationale*, soit aux *emplois publics*, prêtaient serment de *fidélité aux trente-neuf articles* et à la *suprématie du roi*, et ils étaient en même temps *anti-trinitaires*, *sociniens*, *matérialistes* ou *athées*. Le serment devint une affaire de pure cérémonie, qui n'imposait à la conscience aucun devoir; et, à la faveur de la liberté de la presse, on en vint à une telle licence en matière de croyances et d'opinions que, parmi les Anglais, au sein de la même famille, il aurait été difficile de trouver deux individus qui eussent absolument la même manière de penser en matière de religion.

Par conséquent, l'*église anglicane*, subsistant comme

établissement politique, a été démolie peu à peu par ses propres enfants, comme doctrine théologique ou comme communion religieuse; et, sous ces ruines, s'élève l'école ou secte antichrétienne des libertins, qui, au nombre de ses chefs, compte les Collins, les Bolingbroke, les Gibbon, lesquels ont nié dans leurs écrits ou attaqué toutes les vérités du christianisme et le christianisme lui-même jusque dans l'existence de son divin fondateur, qu'ils n'ont regardé que comme un mythe, une fiction orientale.

Tels ont été et sont encore les successeurs de Luther: un mauvais père ne peut engendrer que des enfants pires que lui; ils se sont proclamés d'un nom commun *protestants*, parce qu'en effet, ils ont *protesté* contre toutes les vérités de la foi catholique; quelquefois ils se disent *évangéliques* et enfin *réformés*, parce qu'ils ont la prétention d'avoir réformé l'Église catholique, eux qui, avec leurs doctrines et leurs mœurs *multiformes, difformes, informes, déformes*, l'auraient bien détruite de fond en comble, si les portes de l'enfer avaient pu prévaloir contre elle, et si elle n'était pas un édifice que Dieu soutient, puisque c'est Dieu lui-même qui l'a instituée, établie parmi les hommes.

En effet, cette école d'impiété, qu'on a justement appelée le dernier enfantement, la dernière expression du protestantisme anglais, transplantée en France, au siècle dernier, par *Arouet* dit *Voltaire*, le Luther de la *pseudo-philosophie* du XVIIIe siècle, a produit Jean-Jacques *Rousseau* qui fut, comme Calvin, hypocrite, astucieux et fourbe; d'Alembert, Diderot, d'Argenson, Ray-

nal, Lamétrie, d'Holbach, Helvétius. Ceux-ci diffèrent entre eux d'opinions, mais, unis dans le but de détruire la religion chrétienne, et même toute sorte de religion, ils s'associent à tous ceux qui ont déjà embrassé l'impiété des *confessionistes indifférents*, des *illuminés* d'Allemagne et des *libertins de la Suisse;* alors ils forment la secte pseudo-philosophique du XVIIIe siècle, de honteuse et à jamais exécrable mémoire, qui, non contente d'avoir nié la Trinité en Dieu, Jésus-Christ, le christianisme, renouvelle avec une intrépidité infernale, presque dans les mêmes termes, toutes les erreurs, toutes les turpitudes, tous les délires, toutes les absurdités de la philosophie païenne; parce qu'elle nie tout culte, toute divinité, toute loi morale, l'immortalité de l'âme et même l'âme absolument, et enfin la raison humaine; affirmant que l'homme ne diffère de la brute qu'en ce qu'il a des mains. Preuve formidable et lugubre monument de l'impuissance de la raison elle-même pour édifier, de sa funeste énergie pour détruire, alors qu'après avoir délaissé la voie de l'autorité et de la foi, elle prétend par ses seules propres forces découvrir la vérité, créer une religion.

Qu'arrive-t-il de cette horrible apostasie de la foi? Gibbon, auteur qui n'est pas suspect, démontre l'*indifférentisme* ou l'*athéisme pratique* dans lequel dégénère la philosophie païenne sous les empereurs romains. En achevant de corrompre les mœurs, dit-il, la philosophie fait descendre le peuple romain au dernier degré de la honte et de la barbarie, et enfante ces crimes de luxure et de cruauté dont il est parlé dans l'histoire d'Auguste,

et qui plus que les armes des barbares fait écrouler les fondements de l'empire romain pour venger le monde et l'humanité. Or les mêmes causes ont produit les mêmes effets au XVIIIe siècle. L'indifférentisme ou l'athéisme, né de la philosophie hérésiarque du protestantisme moderne, est propagé en France par la secte des sophistes, y produit cette horrible licence de penser et de vivre qui va se terminer avec les orgies sanguinaires de 1793, au milieu du bouleversement et de la ruine de la société.

Or les philosophes païens épouvantés des horribles conséquences de l'athéisme, pour sauvegarder un certain fonds de croyances capable de soutenir la société païenne tombée en dissolution et en ruine, fabriquèrent sous le nom de *néoplatonique*, dans les écoles de philosophie de Rome, d'Athènes et d'Alexandrie, un certain mysticisme panthéisme, qui fut la dernière erreur que la raison païenne opposa au christianisme. De même que les philosophes antichrétiens des temps modernes, épouvantés des terribles effets de l'athéisme, par lequel s'est terminée la philosophie des hérétiques, voulant maintenir un ombre d'ordre social sans le christianisme, ont rêvé eux aussi *le panthéisme*, l'ont érigé en école, en religion, qui n'est autre chose qu'un composé de sacrilége et d'absurdité; et dans lequel l'orgueil et la luxure, sous prétexte d'un dogme qui transforme toutes les substances en divinité, soutenant que « *tout est* Dieu, » divinise la raison et la chair humaine; et laissent aller à tous les délices du caprice sans aucun remords. Et certainement c'est ici la derniere raison que l'hérésie oppose au catholicisme.

Mais cette horrible doctrine, qui consiste à dire:

« Que l'univers avec tous les êtres qu'il renferme, ne » forment qu'une seule et même substance, un seul et » même Dieu, » est destructive de toute idée du vrai Dieu; dire que tout ce qui existe est Dieu, équivaut à dire qu'il n'y a aucun Dieu d'aucune sorte. Le *panthéisme* des sophistes de notre siècle n'est donc au fond que l'*athéisme dissimulé et travesti* du siècle dernier. Les panthéistes modernes ressemblent complétement aux anciens Epicuriens, à qui Tullius Cicéron reprochait avec raison, qu'en admettant Dieu dans leurs discours, ils le niaient au fond par leurs actes : *Verbis quidem ponunt Deos, re tollunt.* La seule différence qu'il y ait entre les sophistes du XVIII[e] siècle et ceux du XIX[e] est que les premiers étaient athées, et l'avouaient; ceux-ci ne le sont pas moins sans avoir le courage d'en faire l'aveu ! Les uns en niant Dieu finirent par nier l'homme, en le faisant descendre au niveau de la brute; les autres, en disant que *tout est Dieu,* anéantissent pleinement l'homme en faisant un Dieu de lui. C'est pourquoi, otez la circonstance que les panthéistes à l'horrible crime de l'athéisme ajoutent l'hypocrisie, et le délire d'un orgueil immense; en tout le reste leur doctrine, non moins funeste que celle de leurs prédécesseurs, finit par le même résultat en niant *le sentiment, la conscience, l'intellect, la raison, l'individualité,* la personne propre de l'homme. C'est-à-dire que la raison humaine à force de raisonner, de négation en négation a fini par se nier elle-même; qu'en prétendant découvrir toutes les vérités à l'aide de ses propres lumières, elle n'a trouvé que toutes les erreurs, parce que l'athéisme les comprend toutes; qu'en s'étant élevée au ciel comme

les géants de la fable, elle a fini par se traîner dans la boue sur terre, comme un vil insecte ; qu'en se promettant de comprendre et de saisir par sa seule intelligence les mystères de Dieu, elle est devenue elle-même un mystère tout à fait incompréhensible ; qu'au lieu de la lumière, qu'elle espérait pouvoir atteindre, elle n'a fait qu'amonceler au-dessus d'elle ténèbres sur ténèbres et se perdre au milieu de leur obscurité ; qu'en se flattant d'ériger par ses seules forces l'édifice du vrai, elle n'a réuni que des ruines qui l'ont débordée en l'accablant ; et finalement, qu'en rêvant de créer un peu moins que tout, la religion, la société, Dieu lui-même, elle a épuisé toute son activité funeste à détruire, et n'a terminé ce formidable travail de démolition qu'en se détruisant elle-même. Et voilà à quoi sert *la raison sans la foi !*

VII

Tableau du spectacle offert par l'Eglise catholique, maintenant toute seule, dans leur pureté, toutes les vérités chrétiennes en face de toutes les sectes des hérétiques, qui n'ont jamais enseigné que l'erreur. — Certainement hors de la véritable Eglise, on ne peut trouver des vérités pures, simples et sans mélange d'erreur. Les hérétiques, même dans les vérités qu'ils ont conservées, y ont mêlé l'erreur ; et avec la vraie foi ils ont perdu pour eux-mêmes le véritable langage des choses saintes et divines. — Le disciple de la foi est l'élève de la raison.

Qu'il est beau de voir dominer la sainte Église catholique au-dessus de ces horribles dévastations de toutes les vérités révélées, de toutes les croyances de l'humanité, de tous les sentiments de la nature ; jalouse de commander avec empire sur toutes les intelligences ,

cette religion conserve et réunit dans son giron, depuis environ deux mille ans, toutes les vérités et toutes les vertus chrétiennes ; en face de tant d'erreurs, de tant de délires, de tant d'absurdités, de tant d'extravagances, rêvées par l'orgueil et disséminées avec un aussi imperturbable sang-froid, dans les chaires de pestilence de l'hérésie ; en face de toutes les doctrines honteuses, licencieuses du libertinage, dégradantes, homicides, inventées et prêchées par les passions pour déraciner de dessus la terre jusqu'aux dernières traces de la vérité, jusqu'aux derniers restes de la justice, de la probité, de la pudeur : qu'il est beau pour nous d'admirer le magnifique édifice de la vérité catholique, s'élevant immobile et sûr, dans toute la majesté de son port, au-dessus du rocher, de *la pierre* que Jésus-Christ lui-même lui donna pour fondement dans la personne de saint Pierre et de ses successeurs (Math., 16) auxquels il a confié le dépôt d'une foi *indéfectible* (Luc, 22); en les constituant maîtres et interprètes infaillibles de la vérité. Qu'elle est belle cette Église catholique en face des mille et mille sectes qui se sont appelées elles-mêmes et qui s'appellent chrétiennes ! Oui, la sainte et admirable Église catholique toute seule a conservé pures et intactes, sans mélange d'erreur, *sine erroris miscela*, toutes les vérités primitives du genre humain, et toutes les vérités du christianisme ; sans que la malice humaine puisse jamais corrompre la source divine qui coule dans les jardins délicieux de l'Église pour rafraîchir nos intelligences, conforter et récréer notre cœur ! Qu'il est beau de la voir enseigner avec toutes les vérités toutes les ver-

tus ; car, de même qu'aucun de ses dogmes n'est infecté par l'erreur, ainsi aucune de ses lois morales n'est entachée de vice : et comme en elle tout est vrai, tout aussi est saint, et tout en elle tend à réprimer les passions, à élever l'homme au plus haut point de vertu possible! Ce privilége singulier de la sainte Église catholique a été finalement reconnu, avec un sentiment de louable envie, par la plus savante de toutes les écoles protestantes ! Et tandis que nous traçons ces lignes, il n'est bruit dans toute l'Europe que de l'aveu important que la force de la vérité vient d'arracher au cœur des plus illustres professeurs de l'université protestante d'Oxford qui est le plus ferme boulevard de l'église Anglicane, qui, par la bouche du docteur Neuman, ont laissé échapper cet aveu : « L'ÉGLISE ROMAINE EST LA SEULE QUI AIT CONSERVÉ INTACTE LA DOCTRINE DU CHRISTIANISME. » Bel hommage rendu par d'illustres chefs de l'erreur eux-mêmes, à la seule religion véritable, et qui par conséquent est d'un précieux augure pour eux, en leur indiquant un facile et prochain retour au giron de leurs pères; en même temps qu'il est un sujet de grande consolation pour les catholiques (1).

(1) NOTE DU TRADUCTEUR : Depuis la publication de ce livre, par le savant père Ventura, le docteur Neuman et plusieurs de ses plus doctes collègues de l'Université d'Oxford, ont non-seulement abjuré l'*Anglicanisme*, en renonçant au sein de leur patrie à tous les avantages temporels qu'il leur procurait par les plus hautes positions dans cette Eglise et dans l'*Etat ;* mais encore après avoir embrassé la foi catholique au sein de l'Eglise Romaine, ils *sont entrés dans les ordres sacrés,* ont été promus au sacerdoce, ont embrassé la vie strictement religieuse en formant *la Congrégation de l'Oratoire.* qui se consacre aux missions catholiques et au rétablissement de la foi romaine au sein du colossal empire Britan-

Ames vraiment catholiques, qui comprenez tout le prix de la vraie foi, parce qu'en elle seulement on trouve les véritables consolations du temps, et les légitimes espérances de l'éternité, ouvrez votre cœur à la reconnaissance envers Dieu, qui vous a fait naître dans cette Église, unique dépositaire du vrai, et vous y a conservées. Que nous serions malheureux, nous! si nous étions hors de cette Église, étrangers à son enseignement! Que saurions-nous sur Dieu et sur l'homme, si nous n'étions pas chrétiens? Que pourrait nous apprendre de vrai, de certain, de sûr, la philosophie païenne, si nous n'avions pas d'autre école que la sienne, pour savoir d'où nous venons; pourquoi nous sommes en ce monde; quel est le Dieu qui l'a disposé pour notre service, en vue de notre amour? Que pourrait nous enseigner cette philosophie humaine, qui, après avoir employé *dix siècles* pour expliquer ces deux ou trois énigmes sur *notre origine*, sur *nos devoirs* et sur *notre destinée future*, et après avoir promis au monde de découvrir la véritable sagesse, au temps de saint Paul, n'avait encore trouvé, après tant de recherches, que *l'erreur, le doute, la folie; sapientiam quærunt et stulti facti sunt!* Sans l'enseignement de l'église catholique, que saurions-nous de vrai sur le mystère d'un Dieu en trois personnes? sur Jésus-Christ et sa religion? Nous saurions ce qu'ont appris les hérétiques, qui dédaignant l'enseignement catholique,

nique. Et déjà les succès de leur zèle, multipliés par la grâce de Dieu, et aidés du secours de la Providence, ont permis au pape Pie IX de *rétablir canoniquement de nos jours*, la hiérarchie catholique en Angleterre, et même un cardinal dans la personne du docteur Wiseman.

ont prétendu interpréter l'écriture sainte avec leurs propres lumières. Mais à quelle école irions-nous? A celle de Luther ou à celle de Calvin? Consulterions-nous les *puritains* ou les *anglicans?* les *quakers* ou les *méthodistes?* les *réformés* ou les *évangéliques?* les *schismatiques d'Occident* ou les *sectes esclaves de l'Orient?* les *libertins* d'Angleterre ou les *panthéistes* de France? Où trouvons-nous, pauvres infortunés que nous sommes, la vérité qui est une, que cependant toutes les sectes s'attribuent, proclamant chacune la posséder exclusivement aux autres, et par-là prouvant parfaitement chacune que pas une d'entre elles la possède réellement.

Il y a, il est vrai, des notions de la vérité dans toutes les sectes chrétiennes, sur Dieu, sur la Trinité, sur Jésus-Christ. Mais comme les plus belles plantes transportées sous un climat malsain, sur un sol ingrat, dégénèrent bien vite et périssent sans fruit; de même les vérités catholiques, traînées sur le terrain rempli de cailloux et d'insectes malfaisants, exposées au milieu de l'atmosphère pestilentielle de l'hérésie ont été bien vite altérées, corrompues; ainsi, ces mêmes vérités que les hérétiques ont puisées chez nous, qu'ils ont emportées pleines de vie en se séparant de nous, ils ne les conservent et ne les croient plus comme nous. Les idées erronées qu'ils y mêlent sont si nombreuses! Les conséquences qu'ils en tirent sont si fausses! les applications qu'ils en font sont si détestables! qu'il est impossible que nos vérités produisent sur leur terrain les fruits naturels et abondants qu'elles produisent dans l'Église catholique. Comme un insecte vénéneux, en passant sur une belle fleur, l'empoisonne,

en altère l'odeur et la beauté notive, ainsi l'hérésie altère et gâte toutes les vérités qu'elle discute, toutes les vertus qu'elle recommande. Lorsqu'on parcourt les livres des théologiens de l'hérésie, il est facile de voir comment ils parlent des dogmes sacrés, qu'ils disent cependant tenir en commun avec nous : il est impossible, à l'aide de ces livres, de se former une idée claire et précise de ce qu'on doit croire au sujet des plus grands mystères de la religion chrétienne. Les termes en sont si vagues, les phrases si tortueuses, les expressions si ambiguës, les interprétations si variées, les expositions si obscures, si incorrectes, que la théologie protestante sur les mystères, semble faite pour embrouiller l'esprit, le confondre et dégoûter de la foi dans les mystères chrétiens. Jamais un théologien protestant ou hérétique, requis de donner une définition d'une vérité chrétienne quelconque, n'en donnera une idée assez claire, assez précise, pour la faire connaître et la distinguer de l'erreur contraire. Lorsque Osiander, du vivant de Luther, publia son horrible doctrine sur la justification, quatorze églises hérétiques fondées par Luther lui-même, traitèrent Osiander d'hérétique. Mais en voulant faire connaître en quoi Osiander était hérétique, en établissant à ce sujet la vérité *universelle* ou *catholique* : ces églises hérétiques offrirent le spectacle pitoyable d'opposer à leur adversaire Osiander *quatorze doctrines différentes* sur le même sujet ; ce qui, au lieu de terminer la question, ne servit qu'à l'embrouiller de plus en plus ; et voilà la raison pour laquelle les quatorze églises protestantes, qui prétendirent combattre Osiander, qu'elles

traitaient d'hérétique, sans être plus d'accord entre elles-mêmes, se divisèrent encore par le fait en *quatorze sectes*, et se mirent à se réfuter et à se combattre mutuellement entre elles, se taxant d'hérésie, sans se mettre davantage en peine de l'adversaire commun. Au contraire, lorsque l'Église catholique, dans le concile de Trente, traite cette même question : elle le fait avec tant de clarté, avec tant de précision dans les termes, avec une telle uniformité, que la vérité catholique, au sujet du dogme de la justification, brille d'une nouvelle lumière aux yeux de tous les vrais fidèles, et toutes les erreurs contraires sont découvertes, réfutées, détruites. Mais il n'est pas donné à l'erreur de parler le langage strict, sincère, clair, net de la vérité. Comme celui qui vit longtemps hors de sa propre patrie, finit quelquefois par en perdre le langage, qu'il parle toujours avec plus de difficulté et d'embarras ; de même les hérétiques depuis qu'ils se sont éloignés de l'Église, qui est la vraie patrie des chrétiens fidèles sur la terre, en ont perdu le langage, et ne savent plus parler catholiquement même des vérités catholiques, qu'ils ont conservées.

Mais répétons-le encore, en présence de cette impossibilité des hérétiques pour parler le langage de la vérité : qu'il est beau de voir dans l'Église catholique les savants et les théologiens proposer, démontrer tous les dogmes révélés avec une précision de langage, avec une uniformité de sens, qu'il est impossible de ne pas reconnaître la vérité chatholique par une première lecture de leurs livres, mais toute pure et nette d'erreur, comme elle a été révélée par Dieu lui-même. Il est encore plus

beau de voir les laïques eux-mêmes, les femmes, les jeunes enfants, si peu qu'ils aient été instruits au catéchisme, et formés à l'école de l'enseignement catholique, ou par des lectures également catholiques; comprendre et même développer ces idées d'une manière juste, claire, précise, au sujet de la sainte Trinité en Dieu, de l'Incarnation du Verbe, sur le nombre réel et l'efficacité des sacrements; sur l'étendue et la force de la loi divine, la pratique et le prix de la véritable vertu, l'origine et la condition de l'homme, l'état de l'âme dans la vie présente, et dans la vie future! Toutes choses qui sont objet d'orgueil pour le théologien de l'église protestante; et qu'importe son érudition biblique : science purement négative, science de confusion et d'incertitude, en présence de l'humble foi du chrétien catholique, foi positive, claire, certaine, dans l'esprit et au fond du cœur du fils de l'Église véritable? En comparant ces deux situations, c'est-à-dire celle de l'école de la raison humaine et celle de la révélation divine, on s'aperçoit tout de suite que l'une ne sait que nier, tandis que l'autre affirme constamment; l'une discourt, l'autre croit. Et parce qu'il n'est pas donné à l'érudition de parler le langage de la vérité, mais à la foi seulement : l'une, avec toute sa doctrine, balbutie comme un petit enfant; l'autre, avec l'aide de sa foi, parle en homme fait; et la vraie science, se trouvant au fond du côté où est la vérité, la religion catholique, qui est la seule vraie, possède seule la vraie science.

VIII

Dissertation sur le quatrième et dernier caractère de l'enseignement de la foi catholique : sa certitude. — Les Rois Mages d'Orient, instruits à l'école de la révélation divine, connurent les plus grands mystères, non-seulement sans mélange d'erreur, mais encore sans aucune sorte d'incertitude. — Preuves de la fermeté et de la constance de leur foi.

Le quatrième et dernier caractère de l'enseignement de la foi, dont il nous reste à traiter ici, est, selon la doctrine de saint Thomas, d'inspirer aux âmes une souveraine confiance, et une pleine *certitude* sur toutes les choses qui s'apprennent à cette école divine; et d'être à cause de cela, comme on l'a vu, non-seulement *exempte d'erreur* et *véridique;* mais encore *ferme et constante* pour *exclure toute incertitude, tout doute :* FIXA CERTITUDINE ; ABSQUE DUBITATIONE ET ERRORE. Or ce magnifique caractère de la foi, ce privilége admirable, cette efficacité toute divine, explique l'enseignement de la foi dès l'origine de son institution par Dieu lui-même, qui le mit en pratique envers les gentils dans la personne des Rois Mages d'Orient.

Ces heureux mortels, instruits directement par voie de révélation et de foi, non-seulement eurent connaissance de tous les mystères en général dans toute leur pureté, et y crurent immédiatement sur la simple inspiration divine et sans raisonnement de leur part pour les découvrir; mais encore, ils eurent de leur croyance et sur la révélation qui leur avait été faite, une certitude entière, absolue, parfaite. Et tout cela résulte claire-

ment de leur confiance, de leur promptitude dans la réception de la foi, de leur confiance, de leur générosité et de leur paisible tranquillité pour surmonter les obstacles imprévus qui semblent vouloir retarder envers eux l'arrivée au but que la providence a tracé pour leur voyage.

Quel autre motif, en effet, qu'une conviction profonde ou la persuasion invincible de la vérité, pourrait inspirer de prime abord à trois savants de profession, constitués dans la plus haute condition de leur temps, assez de courage et assez de confiance pour abandonner sans hésiter leur trône, leur peuple, leur patrie, leur famille, leur richesse, leurs affaires, leurs plaisirs, pour entreprendre au cœur de l'hiver, dans une contrée étrangère et ennemie, un difficile et désastreux voyage, dont la longueur était indéfinie, puisque le terme leur en était inconnu ? Cependant à peine ont-ils aperçu l'étoile, que dociles et prompts à la voix du prodige et beaucoup plus au mouvement intérieur de la grâce, ils se mettent en route comme au hasard ou plutôt se confiant à la garde de la Providence : car dès le commencement, ils ignoraient si l'étoile qui s'était montrée à eux comme un apôtre, leur servirait encore de guide ; mais il n'y a aucun doute au fond de leur esprit au sujet de la naissance certaine du Messie ; et ils ont une confiance inaltérable qu'ils le trouveront enfin.

Mais il n'est pas nécessaire ici de prouver la fermeté de la foi des Mages, puisque Dieu lui-même l'a fait connaître, en la mettant à une épreuve difficile et délicate. Car à peine mettent-ils les pieds sur le territoire de la Judée, voilà que tout à coup ils découvrent au-devant

d'eux l'étoile miraculeuse, qui avait été jusqu'alors leur guide si fidèle et un motif de tant de consolation pendant leur voyage. Or d'autres hommes que les Mages, se voyant à l'improviste abandonnés de ce signe céleste, dans un pays étranger, inconnu d'eux; sans savoir s'ils devaient se diriger à droite ou à gauche; aller en avant ou retourner sur leurs pas, auraient perdu la tête, se croyant dans l'illusion; se seraient accusés eux-mêmes disant : « Quelle folie que la nôtre ! Comment, nous Rois » et philosophes, avons-nous pu céder à une telle il» lusion d'optique avec tant de précipitation : en pre» nant un éclair de lumière, un simple phénomène na» turel pour un signal de Dieu; et une lueur de fan» taisie pour une révélation divine? Quel est ce roi? » quel est ce Messie, dont nous nous sommes mis en » peine d'aller à la recherche? Ne voilà-t-il pas qu'après » avoir parcouru dans le cours de treize jours, avec » l'embarras de nos dromadaires, la distance énorme de » mille milliers de pas, soutenant les fatigues du plus » pénible voyage à travers les déserts; ne voilà-t-il pas » dans un pays étranger, sur le territoire d'un roi bar» bare et cruel, sans escorte, sans guides, sans défense ! » aveugles et insensés que nous avons été. Quelle triste » figure allons-nous faire en revenant au milieu de nos » peuples, sans avoir atteint le but de notre voyage, et les » secrètes moqueries des philosophes par lesquelles nous » serons accueillis, ne puniront jamais assez la légèreté » et l'imprudence de notre folle entreprise. » C'est ainsi qu'auraient parlé sans doute des hommes en qui la foi dans la naissance du Messie n'aurait pas été très-ferme. Mais

les Mages n'en jugèrent pas de même, tel ne fut pas leur langage. Lorsque l'étoile cesse de briller à leurs yeux, leur foi ne cesse pas un seul instant de les éclairer. Ils ne voient plus le signal miraculeux du ciel; mais pour cela, ils n'en croient pas moins qu'auparavant à l'objet signalé par ce miracle. Une fois qu'ils ont connu Jésus-Christ, ils ne l'abandonnent plus. Plus ils se voient abandonnés, plus ils ont de la confiance; et plus ils se sentent désolés, plus ils aiment l'objet de leur recherche. Ils ne craignent pas d'être dans l'erreur sur la nature de l'étoile, et sur le but de son apparition; ils ne doutent pas un seul moment que la lumière qui a éclairé leur esprit ne soit une lumière divine, comme la voix qui s'est fait sentir au fond de leur cœur. Ils ne s'accusent pas eux-mêmes de légèreté, comme s'ils avaient entrepris, sans jugement ni motifs suffisants, une démarche aussi extraordinaire, aussi solennelle. Ils ne se repentent pas, ils ne tournent pas à gauche; ils ne sont pas un seul instant incertains sur le parti qu'ils ont à prendre : mais pleins de confiance, ils entrent dans Jérusalem, et publient par toutes les voies, comme très-certaine la naissance du Messie; ils le cherchent et le suivent sur toutes ses traces avec une pieuse importunité, jusqu'à ce qu'ils soient enfin arrivés auprès de lui dans le lieu même où il réside inconnu du reste des hommes; *Venerunt Hierosolymam dicentes : Ubi est qui natus est Rex Judæorum?*

Belle parole! manifestation admirable et précieuse, qui annonce une foi aussi vive que ferme et inébranlable! ils ne disent pas seulement : « Selon nos calculs, il

nous paraît que le Messie doit être né : l'étoile qui nous est apparue peut bien être celle qui apparut autrefois à notre aïeul Balaam, en esprit de prophétie, pour annoncer le Messie à venir, et qui, selon cette même prophétie, devait apparaître réellement à l'époque de sa venue sur la terre; mais avec l'accent d'une conviction entière et parfaite, ils disent : « Le Messie est né ; NATUS » EST REX JUDÆORUM. *L'étoile que nous avons vue est » certainement la sienne;* VIDIMUS STELLAM EJUS ; » et le but de notre voyage n'est pas maintenant de nous convaincre avec nos propres yeux de la vérité de ce mystère; mais de lui rendre hommage, et d'adorer un Dieu qui s'est fait homme pour le salut des hommes; *Natus est Rex Judæorum, et venimus adorare eum.* Habitants de la Judée, nous ne vous demandons donc pas maintenant si ce divin Sauveur est né ou non parmi vous, nous le savons avec certitude. Sur ce point notre foi est sans le moindre doute; l'étoile que nous avons vue en Orient était véritablement miraculeuse; la révélation que nous avons eue était véritablement divine : *Vidimus stellam ejus : natus est.* Mais l'étoile qui a manifesté sa naissance ne nous a pas indiqué le lieu où nous devons le trouver. Nous désirons seulement savoir de vous quel est ce lieu. C'est pour cela que nous sommes venus près de vous. Vous avez entre vos mains les divines écritures, les oracles, les prophéties qui parlent de lui, vous ne pouvez pas ignorer quel est le coin fortuné de la terre où est né le Roi du Ciel. Vous le connaissez avec certitude ; vous seuls pouvez nous instruire sur ce point, et nous ne pouvons le connaître que de

vous : ah ! dites-nous-le, par pitié ; où est-il ? où est-il ? *Ubi est ; ubi est ?* Donnez-nous une indication pour le découvrir, une parole pour nous le montrer, un signe qui nous conduise auprès de lui ! Nous sommes dans l'impatience de lui offrir les premiers, avec les présents que nous lui apportons, nos propres personnes sans réserve aucune. Nos cœurs s'épanouissent et se dilatent dans notre poitrine de la sainte impatience de se donner à lui, comme étant ses esclaves et ses adorateurs : ***Venimus cum muneribus adorare eum.***

Mais la foi des Mages est aussi ferme et vive que généreuse ; et voilà pourquoi elle leur inspire un si beau courage ; pourquoi ils proclament si haut la naissance du roi des Juifs : ***Natus est Rex Judæorum*** ! dans Jérusalem, ville capitale de la Judée, sous les yeux même du Roi Hérode, qui, par la voie des intriguesles plus ténébreuses et des plus grands crimes, avait usurpé le titre et l'autorité de ***Roi des Juifs.*** Dire donc en un tel pays et en face d'un tel Roi : « Où est le Roi des Juifs qui qui est né ? » pouvait sembler la même chose que dire : « Celui qui règne n'est pas le Roi légitime de ce peuple. » Nous savons qu'il est né un ***Roi légitime des Juifs,*** et » nous cherchons à savoir où, afin de le reconnaître et de » l'adorer. » Or, s'ils avaient voulu soulever le peuple pour allumer la fureur de la politique du gouvernement déjà assez furibonde et cruelle par le fanatisme même de la religion, auraient-ils tenu un autre langage, dit un auteur ? Les Mages ignoraient-ils qu'Hérode régnait en cette contrée ? Ne savaient-ils pas que ce Roi avait immolé son propre frère à l'ambition de régner : pardon-

nerait-il à des étrangers de le contrarier dans son dessein de le conserver? Ces étrangers sont rois eux-mêmes: ils ignoreraient donc toutes les règles de prudence recommandées pour la conservation de la paix et du bon ordre au sein d'un empire: que quelqu'un, du vivant d'un roi régnant sur une nation, se mette à proclamer un autre roi pour le même pays, qu'il le reconnaisse pour légitime et qu'il fasse des tentatives pour le faire régner, ne sera-t-il pas puni du dernier supplice, comme conspirateur et fauteur d'anarchie? Oui, des hommes, en qui les avantages de la prudence et de la sagesse sont proportionnés à l'élévation, à la noblesse de leur naissance, savent et comprennent très-bien tout cela. Et certainement s'ils sont habiles, et que cette nouvelle de *la naissance d'un Roi nouveau* leur soit apportée de loin à eux-mêmes par des Rois étrangers, venus de loin avec grand apparat, et que cette nouvelle soit proclamée par la propre bouche de ces Rois, avec un ton de telle assurance imperturbable, au sein de la capitale d'un État, ils comprendront qu'Hérode se soit troublé de crainte, non-seulement lui, mais toute sa ville capitale qui est dans l'émoi à cause de cette nouvelle : *Turbatus est Herodes, et omnis Hierosolyma cum illo.* Ils aperçoivent bien le danger que le courage et la franchise de leur langage peut attirer sur eux de la part d'un monarque jaloux de son autorité, cruel de son caractère; d'un sanédrin avide. ombrageux ; d'une cité tumultueuse, inquiète. Ile comprennent bien que des étrangers tous seuls, sans forces, sans armées, introduits déjà dans les murs d'une capitale, se sont mis eux-mêmes à la discré-

tion d'un monarque dont la brutalité ne connut jamais les bornes de la modération, et que rien n'aurait pu les garantir de la fureur de celui qu'il paraissaient accuser d'injustice et d'usurpation, parla liberté de leur langage. Mais les Mages comprennent et savent parfaitement bien que Dieu ne les a conduits à Jérusalem que pour y publier la naissance du Messie ; et de Gentils qu'ils sont, ils se font apôtres pour les Juifs. Les Mages sentent que Dieu lui-même leur a donné une mission ; et tous les dangers qui peuvent leur advenir du côté des hommes, ne sauraient les empêcher d'accomplir cette mission. Attentifs à seconder le desseins du Roi du ciel, leur foi dément les vues de la politique envers un simple roi de la terre. Qu'Hérode craigne et s'agite, ainsi que les habitants de Jérusalem devenus par leurs vices un peuple digne d'un tel monarque : les Mages ne craignent ni la jalousie d'un tyran usurpateur, ni la *malignité des scribes*, ni la fureur du peuple. L'isolement dans lequel ils se trouvent ne les décourage pas ; la présence du danger ne les trouble pas ; la crainte de la mort ne les arrête pas ; et ils ne cessent pas de proclamer sur les voies publiques la naissance du nouveau *Roi des Juifs ;* ils ne laissent pas de crier et d'insister jusqu'à ce qu'on leur ait dit où il est né pour pouvoir aller le reconnaître et l'adorer : *Dicentes : ubi est Rex Judæorum ? Venimus adorare eum.* Foi généreuse, foi sublime, foi magnanime ! ils n'ont pas encore vu ce *Roi-Messie ;* et déjà ils le reconnaissent ! ils sont encore éloignés de lui, et ils sont prêts à mourir pour lui ! ils n'en sont pas encore les disciples et ils s'en font les premiers apôtres, les pre-

miers évangélistes : heureux si la cruauté du tyran voulait en faire les premiers martyrs.

Triomphant des dangers, la foi des Rois Mages d'Orient reste également ferme contre le choc bien plus puissant du scandale. Nous examinerons spécialement dans *la lecture suivante,* le crime et l'infâme conduite des Juifs en cette circonstance solennelle. Pour le moment, il suffit d'observer que l'iniquité de leurs procédés fut une terrible pierre d'achoppement à la foi des Mages : un véritable piége pour eux. C'est pourquoi, aussitôt après leur avoir indiqué le lieu de la naissance du Messie, la synagogue des Juifs ne se met aucunement en peine d'aller elle-même à sa recherche, pour lui rendre hommage, comme c'était son devoir : elle qui n'existait que pour lui, pour lui préparer les voies, pour en éprouver la première les bienfaits, comme elle avait été la première à en recevoir les promesses. Quel scandale donc pour ces pauvres étrangers, que l'indifférence complète que montrent les Juifs eux-mêmes pour le Messie ? quel scandale pour ces paiens que l'insouciance du peuple juif pour le Messie, dont il est cependant lui-même le peuple choisi ? Quel scandale pour des hommes du siècle, que le mépris des prêtres de la synagogue pour le Messie? il paraîtrait qu'à la vue d'un tel spectacle, les Mages auraient dû s'écrier : « Comment pourrait-il être jamais le Roi des Juifs celui que nous recherchons, puisque les Juifs eux-mêmes, qui, depuis tant de siècles l'attendaient, ne font aucune attention aux paroles par lesquelles nous leur en avons annoncé la naissance ; et personne ne s'en émeut, personne n'es-

saie de vérifier l'exactitude de notre récit? Il savent eux-mêmes le lieu où le Messie doit naître, selon toutes les prophéties de leurs livres sacrés; et de même qu'ils en connaissent le lieu, ils doivent aussi savoir l'époque de sa naissance. Pourquoi donc ne font-ils aucune attention à nos paroles; est-ce à dire qu'ils ne croient pas, eux, que le temps auquel le Messie doit naître soit venu, et que celui à la recherche duquel nous allons n'est aucunement le Messie? Et ensuite, il est possible que le Messie, que *le Roi des Juifs*, tel qu'il s'est révélé à nous, étrangers et païens, ne se soit pas d'abord manifesté aux Juifs à qui Dieu le père l'avait promis. Peut-être que tout le monde ignore une naissance qui doit changer la condition de tout un peuple, et que le premier avis de cet événement part de nous. Il est possible que nous, idolâtres, entendions les mystères du vrai Dieu mieux que ceux qui en sont les adorateurs véritables, qui en ont en dépôt les prophéties et les oracles et qui en sont les interprètes légitimes! N'est-il pas plus facile de croire que nous nous sommes laissé fasciner par le phénomène de l'étoile, plutôt que de supposer les Juifs assez endurcis et aveuglés au sujet du mystère concernant le Messie, dont ils possèdent seuls le véritable sacerdoce, les vrais prophètes? Mais non certainement; les Mages le comprennent bien autrement que le Juif qui leur a indiqué le lieu de la naissance du Messie, sans se mettre lui-même en peine d'aller lui-même avec empressement à sa recherche; et qui reste volontairement dans les ténèbres au moment où il fait briller la lumière pour les autres; dans cette espèce de Juif, les

Mages séparent le prêtre de l'homme : le prêtre dépositaire de la révélation divine, de l'homme sujet à toutes les passions humaines ; le prêtre qui parle d'après l'inspiration du ciel, de l'homme qui agit sous l'influence de l'enfer : le prêtre organe du Saint-Esprit qui, par sa *bouche* manifeste la vérité lumineuse, de l'homme organe du démon qui, par sa conduite, est l'objet du scandale le plus séduisant. Les Rois Mages écoutent donc avec docilité ce que les prêtres de la synagogue leur disent ; mais ils ne se laissent pas influencer par la conduite qu'ils tiennent en leur présence. Ils pratiquent ce qui est ordonné, ils n'imitent pas ce qu'ils voient faire. Ils profitent de la précieuse leçon qu'ils écoutent, mais ils ne se conforment pas à l'exemple funeste qui leur est donné. La parole du rabin les éclaire, et sa conduite ne les pervertit pas. Ils laissent ce Juif occupé à lire par curiosité les divines écritures, et ils s'empressent d'aller porter au Dieu des saintes écritures la plus humble et la plus fidèle des adorations. Et ce scandale, le plus grand de tous ceux par lesquels les Rois Mages ont été éprouvés, loin de leur rendre suspecte la révélation de l'étoile la leur confirme ; loin de faire vaciller leur foi de petits enfants, la corrobore ; loin d'affaiblir leur ferveur et leur zèle, y ajoute un nouveau degré d'ardeur. Telle est la force, telle est l'efficacité de la certitude que la foi inspire.

Finalement, le dernier effet et en même temps la dernière preuve de la certitude de la foi des Mages, c'est le calme, la paix parfaite avec lesquels ils s'en rapportent au signal de Dieu. Il leur restait une seule chose à savoir : le lieu de la naissance du Messie ; ils demandaient

uniquement ceci : où est né le fils de Dieu, *ubi est qui natus est?* Sur le restant des saintes vérités, des sublimes mystères qui leur ont été révélés, leur esprit est parfaitement tranquille et leur cœur assuré. Pour ceci, ils n'ont aucun doute, il ne font pas d'interrogations, ils n'entreprennent pas de disputes, ils ne cherchent pas à argumenter avec le Juif, à discuter avec Hérode, mais ils s'abandonnent avec une immense confiance aux manifestations ineffables que Dieu a daigné leur faire; parfaitement certains que tout ce qu'ils savent, que tout ce qu'ils croient est vrai. Par conséquent, dès lors qu'ils ont reçu la réponse qu'ils étaient venu chercher à Jérusalem, ils abandonnent sans hésiter cette cité infidèle, en proie à son aveuglement et à son orgueil, et ils se dirigent à Bethléhem, sans aucune sollicitude, sans aucun doute sur l'heureuse issue de leur voyage; *qui cum audissent regem abierunt.*

Mais si la foi des Mages d'Orient n'a plus besoin de direction, de guides, de maîtres pour retrouver Jésus-Christ; de leur côté, ils n'en cherchent plus eux-mêmes, ils n'en demandent plus; car leur cœur est bien certainement digne de recevoir directement de la bonté divine toute consolation et tout appui. Voilà donc que lorsqu'ils sont à peine sortis de Jérusalem, l'étoile miraculeuse qui les avait aidés dans la Judée leur apparut de nouveau, plus brillante et plus lumineuse que jamais. En la revoyant, leurs cœurs s'épanouissent dans la plus tendre joie. L'expression de l'évangéliste indique une allégresse immense, un transport, un accès de jubilation : *Videntes stellam gavisi sunt gaudio magno valde.*

L'étoile les précède, et eux tous pleins d'étonnement, de confiance et d'amour, l'admirent, la comblent de louanges, fixent leurs yeux sur sa lumière et la suivent pas à pas. Et l'étoile de son côté les éclaire, les console, les guide et les soutient, *Stella antecedebat eos;* elle leur fait pressentir qu'ils sont arrivés au terme de leur long voyage, à l'objet de leurs saints transports. Ils allongent donc leurs pas, ils redoublent de force et de courage; et tel est le plaisir qu'ils se promettent de se trouver dans l'habitation et en la présence du Sauveur qu'ils sont venus chercher de si loin, telle est la joie dont cette espérance les comble, qu'ils ne s'aperçoivent plus de la distance qu'il y a entre eux et la grotte de Bethléhem; *Gravisi sunt gaudio magno valde.*

IX

Les Mages croient avec certitude, parce que leur foi a pour fondement: 1o l'autorité divine; 2o une révélation uniforme; 3o le secours de la grâce. Or le chrétien catholique trouve ces trois mêmes motifs de croire à l'enseignement de l'Eglise, qui lui donne une certitude entière et parfaite en sa foi. Prodige magnifique que la grâce de la foi opère dans le vrai catholique, dont la croyance, semblable à celle des Mages, est ferme dans ses preuves et en même temps des plus vives dans les transports. L'homme charnel, le froid rationaliste, n'entendent rien à ce prodige. Ils en font l'objet de leurs dérisions; mais ils seront eux-mêmes un jour châtiés de leur incrédulité.

Mais cette grande confiance des Rois Mages, qui se manifeste avec une foi si ferme, si vive, si généreuse, si constante, si tranquille et si joyeuse, n'a rien d'étrange. Les Mages reconnurent d'abord la voix et la pa-

role de Dieu, autant dans la lumière de l'étoile qui parle à leurs yeux, que par les discours de la synagogue qui parle à leurs oreilles. Des deux côtés, ces témoignages sont tous les deux miraculeux; parce que l'existence de la synagogue, seule dépositaire des vérités divines au milieu des ténèbres de l'erreur, dans le monde spirituel, n'était pas moins miraculeuse que l'apparition de l'étoile dans l'obscurité de la nuit du monde physique et matériel ; dans toutes les deux, ces témoignages de confiance étaient une marque de vénération pour l'autorité et la puissance divine, qui au nom de Dieu leur parlait de Dieu ; et la parole de Dieu, infailliblement véritable, captive l'intelligence qu'elle éclaire, produit en elle une souveraine confiance, une entière certitude. En second lieu, les Rois Mages reçurent une révélation uniforne : parce que de même que tous virent également le prodige de l'étoile, et qu'ils entendirent également les oracles de la synagogue; de même, ils entendent également les deux langages, leur attribuant le même sens, leur accordant la même confiance, prenant les mêmes résolutions, l'assujettissant aux mêmes sacrifices, aux mêmes pratiques et cérémonies : quoique les uns fussent des philosophes instruits, et les autres de pauvres bergers de campagne sans instruction, ignorant toutes les choses ardues de la civilisation, ils se rencontrent néanmoins à la grotte de Bethléhem pour croire la même vérité : et c'est en ce même lieu qu'ils se trouvent réunis dans le même esprit, dans la même croyance, dans la même foi. Or cet accord merveilleux et parfait, par lequel les Rois Mages et les ber-

gers, de patrie si différente, de langage, de profession, de religion et de caractère si divers, se trouvent néanmoins réunis sur un point, de la même opinion et d'un sentiment semblable au sujet de la vérité qui leur a été révélée; cet accord était fait pour ôter toute espèce de doute à chacun en particulier, toute crainte d'erreur du côté des sens, toute illusion de jugement particulier, et lui donnait la certitude que ce qu'il avait ainsi connu était la vérité même. C'est ainsi que la foi, semblable, uniforme et commune de tous, tendait à corroborer la foi de chacun en particulier, et chacun en particulier se sentait encore plus fort et avait une augmentation de foi qui provenait de la foi de tous. Et en troisième lieu, finalement, comme il a été remarqué tant de fois dans le cours de cet ouvrage, les Mages, dès l'apparition de ce signal, n'en cherchèrent pas l'explication avec les lumières de la science humaine, mais dans l'inspiration divine. Ce même Sauveur plein de tendresse et d'amour pour eux, auprès duquel l'humble prière a la certitude d'être exaucée au-delà de ce qu'elle demande, non content de les avoir éclairés de diverses manières pour se révéler à eux, veut encore fortifier leur foi, et rendre leur certitude plus ferme par la voie intérieure de la grâce; et en donnant à leur esprit la connaissance de ses mystères, il donne encore à leur cœur la foi, la foi théologique, la foi divine.

Or ces trois mêmes motifs, qui rendirent les Mages d'Orient si fermes dans leur foi, sont ceux-là aussi qui rendent le chrétien catholique très-certain de la sienne, puisque le catholique ayant avec les Mages la même

foi, il a, comme eux, les mêmes motifs et les mêmes secours pour croire.

Et Dieu, en établissant la foi des Mages sur de tels fondements, a voulu, dès lors, figurer, prédire, indiquer les fondements de la croyance catholique, de l'enseignement de la véritable foi.

En effet, le chrétien catholique, dans son humble confiance vis-à-vis de l'Eglise, croit premièrement et avant tout à une autorité divine que Dieu a rendue dépositaire de sa doctrine en la chargeant de l'enseigner. L'Eglise n'invente pas, selon son caprice, les dogmes qu'il faut croire, ni les devoirs qu'il faut pratiquer; mais elle reproduit exactement tout ce que Dieu lui a révélé. Le même Dieu, qui place sa parole divine sur la bouche profane et sacrilége d'un Balaam, devin imposteur et souvent mensonger, et la fait sortir de là sincère, entière; ce Dieu conservera, à plus forte raison, pure et sainte sa propre parole, dans la bouche de son légitime vicaire et au sein du corps des pasteurs de son église, qu'il a établis pour la gouverner (act. 20), et qu'il a revêtus d'un caractère sacré et auguste, comme sont augustes et saintes les fonctions pour lesquelles il les destinait.

Quelle chose, en effet, atteste encore l'histoire de l'enseignement catholique? Elle atteste que pendant près de dix-neuf siècles, des hommes de caractères différents, d'esprit, d'instruction, de mœurs, et de nations diverses, assis successivement sur la chaire de saint Pierre, ou sur les siéges des autres cathédrales du monde catholique, unies à celui-ci pour ne former qu'un seul corps,

ont parlé aux peuples comme un seul homme pour les instruire sur la science de Dieu; et jamais il n'est sorti de leur bouche une seule parole profane ou erronée; mais, au contraire, par eux, toutes les vérités ont reçu leur explication, leur confirmation, toutes les vertus leur encouragement, toutes les erreurs leur censure, tous les vices leur condamnation. Or, CE FAIT UNIQUE : *que des hommes sujets aux mouvements des passions, aux allucinations de la raison, comme tous les autres, n'ont pas, durant tant de siècles, dans un milieu chargé de tant de doctrines, enseigné la moindre chose de contraire à la vertu et à la vérité;* c'est là un miracle du Dieu rédempteur qui conserve toujours pure la foi au sein de son Église : miracle aussi grand, et plus grand même que le prodige du Dieu créateur qui conserve toujours resplendissante dans le monde la lumière physique de son soleil; c'est là une preuve visible, incontestable, et qui tombe sous l'intelligence la moins ardue, que l'autorité de l'Église enseignante est divine. Par conséquent, croire à l'infaillibilité de l'enseignement de l'Église catholique, ce n'est pas croire à l'homme, mais à Dieu lui-même, qui parle par le moyen de son Église, et dont elle n'est que l'interprète certain, infaillible, l'organe fidèle. Donc ce fortuné petit enfant chrétien, dont parlent les histoires ecclésiastiques, qui, sans se laisser aucunement épouvanter par la menace d'être brûlé tout vif, dans ce même lieu où il voyait déjà sous ses yeux brûler sur un bûcher ardent sa propre mère, se montrait comme un prodige de sagesse tout ensemble et de courage : puisque confessant d'un côté notre

Seigneur Jésus-Christ comme vrai Dieu; et de l'autre, étant interrogé par le tyran comment il savait que Jésus-Christ était Dieu, il répondit naïvement : « Je le » sais parce que ma mère me l'a dit; c'est l'Église qui » l'a dit à ma mère, et Dieu lui-même l'a dit à l'Église.» Or, voilà à quoi se résout finalement la foi catholique : Je crois en Dieu, et par Dieu ; je crois en Dieu sur le témoignage de sa propre parole infinie, qui m'a été manifestée par l'organe d'une autorité infaillible ; ainsi, la véracité de Dieu est le suprême motif de ma foi.

Or, Dieu étant vérité infinie, est par-là digne d'une foi infinie ; comme il est digne d'un amour infini, étant un bien infini ; mais borné comme je le suis, n'étant pas capable d'une chose infinie, je fais ce qu'il m'est possible de faire : je lui rends le seul hommage qu'il est en mon pouvoir de lui rendre, et dont sa bonté se contente, puisqu'il n'exige pas davantage de ma faiblesse : je crois en lui comme à la plus élevée et à la souveraine de toutes les vérités ; et je l'aime plus que tous les biens, parce qu'il est le souverain bien. J'accorde une foi complète à sa parole, comme une obéissance sans réserve à sa loi ; c'est-à-dire une foi qui me fait croire au symbole par-dessus tout ce qu'il y a de plus certain ; et une obéissance qui me fait aimer le décalogue, par-dessus tout ce qui est le plus digne d'amour.

En second lieu, croire à l'enseignement de l'Église, c'est croire à un enseignement uniforme autant que constant et invariable. Comme catholique, je sais que ma foi est la même que celle qui a été professée en figure depuis environ quatre mille ans, par l'attente de tous

les patriarches, de tous les hommes célèbres du monde ancien, véritables adorateurs du vrai Dieu; depuis Adam, à qui elle fut primitivement révélée, jusqu'à Jésus-Christ, par qui cette même révélation daigne se renouveler, se perfectionner, s'accomplir. Que ma foi est précisément la même que celle que, depuis la venue de Jésus-Christ sur la terre, depuis environ deux mille ans, ont constamment professée et enseignée tous les pontifes, tous les conciles, tous les saints-pères, tous les docteurs, tous les évêques, tous les prêtres, tous les fidèles qui ont vécu et qui sont morts dans le sein de la véritable église; et que si je pouvais interroger leurs cendres, et si eux-mêmes pouvaient me répondre, je les verrais confirmer ma foi, par centaines de mille et de millions de témoignages, par tous ceux, en un mot, qui ont professé la foi catholique et se sont reposés dans le sein de ses douces espérances : et eux tous m'assureraient que je ne crois pas un iota de plus ni de moins que ce qu'ils ont cru eux-mêmes, et de ce qui, pendant deux mille ans, a été cru de tous et partout, dans tous les temps et dans tous les lieux : *quod semper, quod ubique, quod ab omnibus.*

Chose extraordinaire ! aucun protestant n'a la certitude que ce qu'il croit lui-même soit exactement cru de la même manière que lui par toute autre personne ! mais moi, comme catholique, je sais encore que ce que je crois, dans le même instant, tel que je le crois, est cru pareillement de deux millions de catholiques épars sur la surface du globe terrestre. Tous ces catholiques peuvent différer entre eux de patrie, de nation, de carac-

tère, de mœurs, d'esprit et de langage ; mais certainement je sais que tous, en commun et en particulier, professent précisément les mêmes dogmes et la même loi que je professe moi-même. Je sais que dans le sein de l'Église catholique, ce qui est enseigné par un évêque, l'enseignent encore tous les autres évêques ; ce que prêche un prêtre, est prêché par tous les prêtres ; ce qu'un simple chrétien catholique fait profession de croire est cru et professé au même instant, et de la même manière, par tous les autres chrétiens catholiques : parce que tous ont été élevés et instruits à la même école. Divisés en tant de peuples et en tant de nations, séparés par d'immenses distances sur terre et sur mer, ils croient tous précisément la même chose. Depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, au Septentrion et au Midi, sur tous les points de l'espace, comme à tous les moments du temps, du sein de l'immense communion *catholique ou universelle*, s'élève vers le ciel le même hommage des intelligences répétant dans des langues différentes le même symbole : comme au milieu de toutes les lithurgies diverses, on offre le même et unique sacrifice. Partant, si je reporte mes pensées vers le passé pour revenir sur le présent ; je vois avec certitude que ce que je crois a toujours été cru de la même manière qu'on le croit de nos jours. Et de même qu'un soldat sur le champ de bataille est fier et courageux, non-seulement de sa propre force et de son courage particulier ; mais encore par le courage et par la force de l'armée dont il fait partie, c'est-à-dire par la force de tous : ainsi, en tant que catholique, je crois, non-seulement par la grâce de la foi que j'ai reçue moi-

même, mais encore par la grâce de la foi éparse dans le cœur de tous les autres fidèles. Je crois avec la foi de toute l'Église dont je suis le fils dévoué, c'est-à-dire que la foi de soixante siècles, d'un très-grand nombre de millions d'hommes, la foi de la terre entière, la foi de l'Église passée et présente à laquelle ils appartiennent, se réunit dans mon esprit et l'entraîne, s'arrête dans mon cœur et l'agrandit ; en un mot elle ajoute à la force de la partie la force d'un tout entier ; en corroborant toujours davantage mon assentiment, elle le place sur la base d'une certitude infinie, et la confirme, la soutient, l'ennoblit, la perfectionne.

Finalement, Dieu est fidèle au chrétien catholique, prévoyant et miséricordieux ; il n'abandonne pas à sa misère originelle l'homme qui cherche à s'élever jusqu'à lui, pour s'unir à lui par le moyen d'une foi et d'un amour surnaturel et parfait. Il daigne condescendre jusqu'à l'homme avec bonté ; du haut du ciel, il lui tend avec bonté une main d'amour et de propitiation ; et en fortifiant notre cœur, il le dispose à l'aimer, en même temps qu'il porte notre intelligence à le désirer, à le connaître. Elle est grande, sans contredit, et surprenante, la force de l'intelligence humaine, qui à des vérités surnaturelles, mystérieuses, profondes, incompréhensibles, qui ne peuvent être vues, prête un assentiment plus vigoureux, plus intime, plus constant, plus parfait que celui qu'il est possible de prêter aux vérités naturelles les plus simples, les plus évidentes, les plus faciles à comprendre et qui peuvent être vues. Mais comment pourrait-il en être autrement ?

Dès lors que l'enseignement de la vraie foi, qui produit le miracle d'un assentiment si merveilleux, a pour appui une autorité divine et Dieu lui-même; cet assentiment, tout généreux qu'il est, se fortifie par l'assentiment de l'Église entière, universelle; et bien plus, il se soutient par un secours, gratuit il est vrai, mais surnaturel et divin. C'est ainsi que le miracle d'une intelligence faible, qui croit à une parole infinie, au-dessus de toute autre vérité, est l'effet de la grâce et de l'habitude de la foi divine; comme le miracle d'un cœur tellement ferme et épris, qu'il aime la bonté infinie par-dessus tous les autres biens, est l'effet de la grâce et de l'habitude de la charité divine; grâces et habitudes qu'on reçoit dans le baptême. C'est donc par Dieu que l'homme, selon l'expression du prophète, s'élève comme avec un grand cœur, pour ainsi dire à une suprême intelligence, jusqu'à Dieu lui-même : afin que ce Dieu, par un pur effet de sa puissance et de son amour, soit toujours mieux connu et mieux glorifié; *accedet homo ad cor altum, et exaltabitur Deus. Psal.* 63. Et si l'homme croit avec tant de facilité et sans répugnance, comme le font les vrais fidèles, à des mystères si supérieurs à l'intelligence humaine; comme s'il pratique avec tant de facilité, à la manière des vrais justes, des vertus aussi supérieures à l'humaine faiblesse; cela arrive parce qu'il est fortifié par une force toute divine et parce qu'il est fort, je dirai presque de la force elle-même de Dieu, et animé de son même amour.

Or, la certitude catholique étant fondée sur les mêmes bases que celle des Rois Mages; il n'est pas étonnant

qu'elle produise les mêmes effets, qu'elle se manifeste par des miracles semblables, d'une foi souveraine, vive, généreuse, constante et tranquille.

Considérez le vrai catholique : élevé à l'école de la révélation, dont Jésus-Christ est l'auteur, l'Église la dépositaire et l'interprète, il est plus certain de la vérité de ce qu'il croit que de la vérité des sentiments qu'il éprouve, des objets qu'il touche ou qu'il voit. Le témoignage de l'Église, non-seulement exclut tout doute dans son esprit, *sine dubitatione*, mais encore il produit pour lui une certitude des plus fermes, invariable au sujet des vérités révélées, *fixa certitudine ;* une certitude mille fois plus entière, plus complète, plus parfaite que celle que produit le témoignage des sens au sujet des choses sensibles, le témoignage de sa propre intelligence par rapport aux premiers principes des choses intellectuelles; le témoignage du sens intime au sujet des perceptions intérieures de l'âme ou de l'esprit. Nul doute qui puisse sérieusement être regardé comme tel, qui laisse l'âme dans la crainte que la doctrine opposée à ce qu'il croit puisse être vraie, ne s'élève jamais au fond de sa raison. Le vrai catholique croit en Dieu, comme le vrai juste aime Dieu, avec toute l'empleur d'un cœur fidèle, *ex toto corde ;* avec toute l'énergie d'une âme généreuse, *ex tota anima ;* avec toute la plénitude de l'assentiment d'une intelligence appuyée sur la force de l'évidence, *ex toto mente ;* avec toutes les forces qu'il est possible de réunir pour donner une adhésion souveraine, intime, profonde, parfaite, *ex totis viribus*. On dirait, jusqu'à un certain point, que la foi perd

pour l'âme vraiment fidèle, toutes ses obscurités mystérieuses. Celui qui croit par l'effet de la grâce, croit avec autant de certitude et de réalité que si Dieu, par un rayon anticipé de sa gloire, daignait l'éclairer lui-même en plaçant au-dessous de ses yeux l'objet de sa croyance.

On raconte de saint Henri, empereur, qu'ayant été sollicité d'aller considérer Notre-Seigneur Jésus-Christ, apparu sous la forme d'un petit enfant sur une hostie consacrée, ce prince refusa d'y aller, disant : que sa foi n'avait pas besoin de ce témoignage pour croire à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, et que la vue de ce miracle ne saurait augmenter une foi qui n'était pas susceptible d'augmentation. Or ces généreux sentiments, ces nobles dispositions du cœur d'un personnage si élevé et si saint, expriment à peu près les sentiments et les dispositions du cœur de tous les vrais enfants de l'Église. Ils ont, en effet, une telle certitude de la vérité de ce qu'ils croient, qu'ils ne peuvent pas en avoir une certitude plus grande, et que la grâce peut bien augmenter et perfectionner leur foi, mais les arguments extérieurs ne sauraient rien y ajouter de plus, et à cause de cela ils y apportent toute l'adhésion, tout le consentement dont ils sont capables, *absque dubitatione, fixa certitudine.*

Quelquefois Dieu, pour augmenter le mérite et purifier la vertu des hommes vraiment fidèles, permet qu'ils souffrent d'horribles tentations contre la foi. Alors la lumière divine de la grâce, comme l'étoile miraculeuse des rois mages d'Orient, dans un but tout divin, s'éclipse

aussi, elle se cache, et ne brille plus de sa splendeur accoutumée dans leur esprit; enfin elle cesse d'apporter à leur cœur son confort habituel. En proie à mille doutes, à mille agitations, à mille incertitudes, au milieu desquels ils ne savent trop distinguer, entre leurs souffrances, s'ils ont combattu leurs doutes ou consenti à leurs tentations, de telle sorte que parmi leurs combats intérieurs et prêts à succomber, il leur semble non pas avoir perdu la foi, mais avoir été un instant abandonnés de Dieu, comme les mages d'Orient se virent un instant privés de la lumière de l'étoile miraculeuse. Mais cette tentation et ces doutes, de même qu'ils sont innocents et sans culpabilité de la part de ceux qui les éprouvent, de même ils sont sans danger pour le plus grand nombre. Dans ces cas la lumière de la foi s'est cachée un instant au-dessous du *boisseau* (Matth., 5), elle s'est concentrée au fond de leur âme, elle s'y est voilée, mais elle ne s'est point éteinte. Ils ne la voient plus eux-mêmes, ne la sentent plus, mais néanmoins c'est sa force qui les soutient et sa chaleur qui ranime leur ferveur. Les assauts du tentateur, semblables à ceux qu'un ennemi impuissant livre aux redoutes extérieures d'une forteresse, et qui laissent la citadelle en toute sûreté, ces assauts, dis-je, demeurent en dehors et n'atteignent jamais l'enceinte de leur cœur; la peine qu'ils en ressentent les éprouve, et les efforts qu'ils tentent pour les repousser, et les prières qu'ils adressent à Dieu pour obtenir son secours afin d'en triompher, sont certainement une preuve de la fermeté de leur foi; elles tendent à l'augmenter, à la fortifier, à la

perfectionner; « Parce que, l'a dit Jésus-Christ à saint Paul, la vertu au milieu des dangers du combat se fortifie, se perfectionne et triomphe. *Nam virtus in infirmitate perficitur.* (II Corinth., 12.)

En effet, ô comme alors l'esprit est plus humble et le cœur plus recueilli, les prières plus ferventes! C'est là une chose vraiment admirable, pour quiconque a occasion de l'observer, et assez de lumières pour la comprendre ; voir des âmes vraiment chrétiennes au milieu des angoises, des peines, des tribulations de leur cœur, loin de chercher dans les plaisirs et les distractions du monde une compensation et un soulagement, s'en détacher encore davantage; et autant elles sont désolées dans leur esprit, autant elles fuient les entraînements de la chair et du siècle, s'attachent de plus en plus à la pratique du bien, dans un temps qui semble fait pour les en dégoûter, et par cette voie, par où il semblait qu'elles devaient s'éloigner de Dieu, elles se rapprochent de plus près de lui, et sont d'autant plus ferventes et fidèles qu'elles se trouvent plus désolées. La raison de cet état est que ces âmes, ne désirent pas, mais craignent que la foi, qui leur est si chère, puisse leur devenir suspecte. Elles sont émues parce qu'elles aiment, et leur grand émoi et leurs profondes agitations sont autant de grands actes d'amour. Or, l'amour de Dieu est ce qui élève le plus les âmes en les unissant à Dieu lui-même. Les philosophes du siècle, vrais animaux de gloire, qui s'applaudissent eux-mêmes dans les profondeurs secrètes de leur orgueil et se flattent de savoir tout, tandis qu'ils ne savent rien de ce qu'il est nécessaire de savoir; le froid

rationaliste, l'inepte sophiste, qui ne sait ce qu'il faut *croire,* ignore par là même ce qu'il est nécessaire d'*aimer,* et en ce moment il est complétement confondu, parce qu'il ne comprend pas les plus simples manifestations de cet état de la foi chrétienne en épreuve ; à plus forte raison ignore-t-il le phénomène mystérieux d'une âme chrétienne aux prises avec son affection pour la foi, en laquelle son zèle cherche des forces nouvelles ; Dieu, qui en est l'auteur, nous y abandonne entièrement à mesure qu'il voit cette foi plus combattue dans notre esprit, et ce Dieu est d'autant plus sévère qu'on se tient plus à l'écart de son cœur miséricordieux. Ils ne comprennent pas ni le prodige d'une foi qui fait à la fois le tourment et les délices de l'âme en qui elle réside, ni l'héroïsme de cette âme elle-même, que cet état d'embarras et d'ennui élève au point de le lui faire préférer à tout ce que le monde peut offrir de plus séduisant, de plus digne de recherches. Mais quelle chose de grand la chair a-t-elle jamais compris ou pu comprendre dans les secrets délicieux de l'esprit. L'orgueil de cette chair peut-il s'élever jusqu'aux merveilles de la foi !

Maintenant, si la foi de l'âme vraiment chrétienne est très-ferme dans son adhésion et dans ses preuves, elle est encore très-vivace dans ses élans d'affection et d'amour. Celui qui croit aux saints mystères depuis longtemps est semblable à celui qui voit les choses présentes clairement et distinctement, comme celui dont le cœur est plein d'espérance éprouve autant de bonheur que celui qui possède. Entrons dans une église catholique au moment de l'adoration de quarante heures ;

voyez la foule de personnes de tous les états, de toutes les conditions, de tous les sexes, et par conséquent si variée suivant les opinions humaines, et cependant toutes ces personnes, par la même profession de foi, ne forment qu'*un seul cœur* et qu'*une seule âme* auprès de Dieu. Examinez leur contenance, leur démarche, recueillies dans leur port, leur calme profond, tout leur extérieur religieux si empreint de piété; entendez leurs ferventes prières, leurs doux entretiens si pleins de confiance, leurs aspirations affectueuses, leurs saints transports; et vous resterez indécis pour savoir si, en ce moment, toutes ces personnes croient au mystère qu'elles adorent ou si elles le voyent de leurs propres yeux, si elles s'entretiennent avec le Dieu caché sous le voile d'un sacrement ou avec un Dieu qui se montre dans toute sa gloire; si ce n'est pas ici le mystère de la foi par excellence, ou plutôt le mystère d'une véritable vision de Dieu et si ce mystère ne fait pas agir héroïquement ou plutôt s'il ne corrobore pas, en la ravivant, la foi de toutes ces personnes. Certainement si Jésus-Christ, au lieu d'être dans l'eucharistie voilé aux regards du cœur sous l'apparence du pain, et connu seulement par les yeux de l'esprit éclairés de la lumière de la foi, était assis en personne sur l'autel d'une manière visible, sensible et manifeste, le recueillement et tout à la fois la confiance, la familiarité et le respect, l'amour et la tendresse de son peuple pourraient-ils être plus grands en étendue?

On observe la même vivacité de foi, dans les vrais catholiques, par rapport à tous les autres mystères de la

religion ; ils en parlent non pas comme de choses mystérieuses, reculées dans les profondeurs du ciel, mais comme de choses claires, visibles et présentes maintenant sur la terre. De là ce langage admirable, propre aux vrais catholiques, dans lequel Dieu et ses attributs, Jésus-Christ et ses mystères, la sainte Vierge et les anges gardiens, les saints patrons et saintes patronnes avec la puissante protection qu'ils nous accordent, les dogmes du paradis, du purgatoire et de l'enfer reviennent à chaque instant ; langage dans lequel, pour qui sait le comprendre, traduit et manifeste au dehors dans toute sa pureté et toute son intégrité la foi du cœur, mais une foi facile, spontanée, sûre, franche, sans tiraillements, on dirait presque naturelle, mais si vive, qu'elle rapproche les objets éloignés, qu'elle déchire leur voile aux mystères, et considère comme présents, visibles, au menu peuple de la terre, les plus grands secrets du ciel.

Grand et prodigieux effet de la certitude de la foi catholique, digne de toute l'admiration du vrai philosophe ! Mais encore ici les hommes charnels, qui font leur Dieu de leur ventre ou qui ne repaissent leur esprit que d'orgueil, n'entendent rien aux choses ineffables de la foi ; et parce qu'ils n'y comprennent rien, et qu'ils désespèrent d'y rien comprendre, ils s'appliquent au moyen commode et insensé de les tourner en ridicule ; ils appellent bêtise, superstition, l'un des plus grands miracles de l'esprit de foi, et ils attribuent à la faiblesse de l'homme ce qui est l'œuvre de la toute puissance de Dieu. Mais que nous importe à nous ce que dit l'im-

piété. Nous savons ce que nous croyons et comment nous croyons, et un jour notre simplicité, maintenant tournée en dérision, possédera celui qui est véritablement la suprême sagesse ; au contraire, la sagesse de nos censeurs sera réduite au silence et livrée en spectacle d'opprobre à l'univers entier, convaincue et coupable de folie réelle, de profonde imposture, et comme telle impitoyablement punie !

X

Semblable aux rois mages d'Orient, le chrétien catholique, soutenu par l'enseignement de l'Église, manifeste la certitude de sa foi avec l'efficacité de ses œuvres, et en résistant à tous les scandales dont il est environné. Bonheur et paix inaltérables des enfants de la véritable Église.

Mais *la certitude* qu'on obtient de l'enseignement catholique se manifeste par les œuvres de générosité et d'amour comme celles des rois mages d'Orient, encore mieux que par le langage quelque expressif qu'il soit d'une foi très-vive. Et quelle autre chose en effet, sinon *la certitude* que nous avons des mystères de la foi, de la force de sa grâce, de la grandeur de ses récompenses, déterminerait parmi nous ce mépris des biens temporels et de la vie présente, ces vertus héroïques, ces sacrifices sublimes, ces prodiges de sainteté, qu'on chercherait vainement hors de l'Église catholique, et que l'homme idolâtre, le mahométan, l'hérétique, dans les rares moments de lucidité de leur raison, nous envient, en les ad-

mirant sans pouvoir les comprendre, encore moins les imiter ? C'est une grande et profonde parole, celle que la divine Écriture met dans la bouche de Dieu : LE JUSTE SELON MON CŒUR VIT DE LA FOI : *Justus autem meus ex fide vivit.* (Hebr. 10.) C'est pourquoi il est acquis que la foi inspire une certitude complète, unie aux secours surnaturels qu'elle obtient pour faire vivre sur la terre les hommes composés d'une chair débile et corrompue, et les faire vivre de la vie divine que mènent les anges dans le ciel. C'est elle qui dompte les passions les plus tumultueuses, qui contient les transports les plus violents, qui guérit les plaies les plus invétérées et les plus profondes de l'humanité ; elle conseille la pénitence à la mollesse, l'abnégation à l'amour-propre, la charité à l'avarice, le pardon à la haine, l'humilité à l'orgueil. C'est elle qui persuade au prêtre, au religieux, à la jeune vierge, de subjuguer la plus violente des inclinations de la nature corrompue pour s'immoler, par le sacrifice continuel de la chasteté la plus sévère, à la gloire de Dieu, au bien des âmes, au désir d'une vie des plus parfaites sur la terre et plus glorieuse dans le ciel. C'est elle qui porte le missionnaire catholique à quitter sa patrie, ses parents, ses amis, les affaires, les honneurs, les richesses, à traverser les mers orageuses et les plus effrayants déserts, à pénétrer dans les régions habitées par les hommes les plus babares, les plus cruels, pour y rechercher des monstres à forme humaine afin d'en faire d'abord des hommes, et ensuite des chrétiens, sans autre espoir que celui d'y couronner une vie d'apôtre, une vie de tourments, de privations, de croix, de sacri-

fices de toute espèce par la mort du martyre. C'est elle qui encourage tant de jeunes vierges à faire le sacrifice de leur jeunesse, de tous leurs agréments, de leur beauté, pour se dévouer à l'instruction des filles du pauvre, à servir dans les prisons, dans les hôpitaux, sur les champs de bataille, l'humanité souffrante, sous l'impulsion de la foi, avec tous les secours de la charité. C'est elle qui inspire tant de vertus modestes mais grandes, inconnues au monde mais très-connues de Dieu ; vertus, qui dans les pays catholiques sanctifient l'intérieur des familles et y maintiennent avec la foi la sainteté, et avec l'ordre la concorde, la paix et le bonheur. C'est elle enfin qui encourage tant de gens de tout état, de tout sexe et de toute condition, à ne pas craindre soit les sarcasmes des impies, soit les dédains du monde, soit les persécutions des parents, ni la perte des biens de la terre, ni aucun danger de la vie pour conserver la foi, pour ne pas violer la pudeur, pour professer la piété. En somme, c'est la certitude de cette foi qui refait entièrement tout l'homme et le transforme ; qui fortifie l'âme en l'élevant au-dessus d'elle-même ; qui lui inspire tant de nobles idées, de sublimes sentiments, de sacrifices généreux et héroïques, et reproduit en tout lieu, en tout temps, à l'admiration du ciel et de la terre, le spectacle unique et tout spécial pour l'église catholique, le spectacle si grandiose et si étonnant de tant d'hommes qui environnés de la séduction et de l'injustice de toutes les passions restent cependant justes, et au milieu de tant d'exemples d'une vie voluptueuse et tout à fait animale, comme ce personnage nommé Lot dont il est parlé dans l'Écri-

ture sainte, mènent une vie qui imite la pureté des anges en manifestant la sainteté de Dieu : *Justus autem meus ex fide vivit.*

Quoi plus encore? Semblable à la foi des rois mages d'Orient, la certitude qui provient de l'enseignement catholique se produit encore au moyen d'une foi constante, en face des plus grands scandales, capables de l'étouffer et de la détruire. Voyez dans l'âme véritablement chrétienne sa foi combattue par tant d'incrédules, défigurée par tant d'hérétiques, déshonorée par tant de vices, opprimée par tant de tyrans; voyez ceux qui croient, comme ses adversaires, ses propres enfants non moins que les étrangers, travailler avec une infernale énergie, soit dans les chaumières, soit dans les palais, à la mettre en discrédit auprès des savants, à la rendre suspecte aux gouvernements, à la faire haïr du peuple, et se disputer le triste privilége de lui porter les derniers coups par les manœvres ténébreuses de leur politique ou avec le venin de leurs doctrines, et avec l'opprobre honteux de leurs mœurs dissolues. L'âme chrétienne voit tout cela, et comme toute sa gloire consiste dans sa confiance en Dieu et dans les nouvelles conquêtes de la foi, elle en gémit en silence dans le sein de Dieu; elle verse des larmes de douleur sur les pertes et sur les sujets d'opprobre pour la religion, mais à l'exemple des opprobres de Jésus-Christ, son chef, qui révélés à Moïse, selon saint Paul, servirent à corroborer sa foi au lieu de l'affaiblir, les opprobres et les défaites de la foi attristent l'âme chrétienne, mais elles n'ont garde de la scandaliser; jamais elles ne font vaciller la croyance de

l'âme vraiment catholique. Cette foi obscurcie, environnée de toutes les vapeurs de l'erreur et des passions, comme l'épouse des Cantiques, ne lui paraît pas moins belle, *nigra sum sed formosa ;* et elle lui paraît d'autant plus solide et plus vraie qu'elle est plus combattue. Elle sait, l'âme fidèle, et le sait avec certitude, que ce qu'elle croit est vrai, au-dessus de tout ce qui est vrai.

Qu'on lui annonce donc, comme un nouvel évangile, que les démons sont convertis en anges de lumière, on ne parviendra pas à la séduire, comme tous les raisonnements du sophisme présentés avec tant d'art par des hommes convertis en démons ne parviendront pas à la subjuguer, à l'intimider. Ces scandaleuses tentatives, au contraire, lui feront mieux comprendre la misère d'avoir une fausse croyance et des œuvres détestables et tout l'avantage d'une foi pure et d'une conduite irréprochable; par ces manœuvres, on lui rend cette même foi plus chère en la confirmant dans son esprit. Peu lui importe que le scandale vienne du côté où elle devrait s'attendre à l'édification et au soutien, sa foi demeure constante en face même des apostasies des catholiques eux-mêmes ; comme celle des rois mages en face du mépris que firent de Jésus-Christ les Juifs eux-mêmes, qui étaient son peuple choisi et privilégié.

Au commencement de la révolution française, un officier supérieur de l'armée de Lyon s'étant présenté à un prêtre catholique de cette ville pour se confesser ; ce malheureux prêtre qui avait fait naufrage dans la foi, regardant l'officier du haut en bas avec un étonnement sardonique, se mit à rire, disant qu'il ne comprenait pas

comment un militaire élevé en grade et instruit pouvait être encore aveuglé par les préjugés jusqu'à croire à la confession. « Tout cela, répliqua l'officier, qu'un tel scandale n'avait pas ébranlé dans sa foi, tout cela, monsieur, ne vous regarde pas. Dites-moi seulement si vous êtes prêtre, et si vous avez les pouvoirs nécessaires de votre évêque légitime pour absoudre ? » Le curé ayant répondu : « Certainement. — Eh bien, ajouta l'officier, ayez la complaisance d'écouter ma confession, et promettez-moi, en homme d'honneur, de m'absoudre si vous me croyez digne d'absolution, avec l'intention de faire ce que font en pareille circonstance les ministres de l'Église catholique, et ne vous embarrassez pas du reste. Si vous avez abjuré les sentiments de la foi, j'ai le bonheur encore de savoir ce que vaut l'absolution d'un prêtre revêtu légitimement des pouvoirs de l'Église, quelles que soient d'ailleurs ses opinions personnelles et sa conduite. » Le curé promit à l'officier de faire ce qu'il lui demandait et le fit en effet, et ce militaire s'étant confessé avec les sentiments de la plus grande piété se retira laissant le curé, on ne saurait dire s'il était plus confus de son incrédulité ou émerveillé de trouver dans ce nouveau centurion une foi si solide et si sublime.

Ce bel exemple de foi, qui a été raconté par un très-digne ecclésiastique français qui l'avait appris de la bouche même de l'officier en question ; ce bel exemple, disons-nous, se renouvelle sans cesse aux époques de troubles, de libertinage, d'apostasies et d'erreurs qui accompagnent ordinairement les révolutions si subites

et si imprévues des gouvernements dans ce siècle. Mais les âmes vraiment catholiques qui, dans de telles circonstances, comme le dit saint Paul, se manifestent dans leur plus beau caractère, savent que la vraie foi est sujette de temps à autre à de semblables viscissitudes, déterminées d'un côté par l'erreur et de l'autre par la fougue des passions ; mais elles savent encore qu'elle est semblable au soleil qui n'abandonne jamais un hémisphère sans apparaître brillant de lumière sur l'autre, et qu'il n'arrive au crépuscule du soir, ou même aux ténèbres de la nuit, que pour briller encore le lendemain dès l'aurore matinale ; l'étoile miraculeuse de la foi, véritable lumière du monde, ne perd jamais une portion de sa splendeur apparente et visible et de son prestige extérieur en certains temps et en certains lieux, sinon pour briller encore en d'autres lieux d'un éclat nouveau, et recueillir des hommages aussi généreux qu'empressés. Et que dès qu'elle a existé dans des temps de tribulation sous la forme d'une fugitive dans le malheur, elle reparaît bientôt pour régner en souveraine bienfaisante. A cause de cela, ni les libertins qui la décrient, ni les indifférents qui ne la défendent pas, ni les mœurs coupables qui la déshonorent, ni les anciens serviteurs qui la méconnaissent dans leur chûte, ni les ecclésiastiques eux-mêmes qui la trahissent par des prévarications regrettables, ne sauraient détourner les vrais catholiques dans leur foi. Ils déplorent de tels scandales, mais ils ne les imitent pas ; ils plaignent tant d'aveuglement, mais loin de se laisser aveugler eux-mêmes par la contagion de ces funestes exemples, ils acquièrent une vue

de plus en plus meilleure pour marcher dans les sentiers de la religion et de la vraie foi; ils s'étudient à la maintenir dans leur cœur en toute sa pureté, selon la droiture de leurs âmes, afin de ne pas se laisser entraîner de la licence des mœurs et d'une conduite répréhensible à la honteuse condition de l'incrédulité.

Or, ces temps de scandales publics sont encore plus des jours d'épreuves, de tentation et de combats privés, auxquels Dieu soumet quelquefois les âmes d'un tempérament courageux et robuste, et dont il a été déjà question plus haut, mais ces temps là ne sont pas de longue durée; ils passent plus ou moins rapidement pour faire place à des jours plus sereins et plus joyeux, à des jours de récompense et de confort, que la bonté divine accorde encore en cette vie à ses âmes élues, aussitôt que la tentation, après avoir purifiée la vertu et éprouvée la fidélité, les fait trouver dignes de Dieu.

L'étoile des mages, après s'être cachée un instant pour éprouver la fermeté de leur foi et l'accroître, revient briller d'un nouvel éclat à leurs yeux. De même, la lumière divine de la grâce, après s'être éclipsée pendant quelque temps, pour éprouver et accroître la foi des âmes vraiment chrétiennes, reparaît au fond de leur esprit plus brillante et plus claire. Les vents de la tentation cessant d'agiter ce flambeau, il donne désormais une lumière solide, constante et assurée. Et parce que, dans les choses de Dieu, l'esprit y voit d'autant plus clair que le cœur est plus pur, le Seigneur ayant dit: *Beati mundo corde quoniam ipsi deum videbunt.* (Math., 5.) De même aussitôt que le cœur, par l'épreuve

à laquelle il a été soumis, est purifié du limon charnel d'où s'élèvent toutes les vapeurs des passions, l'esprit, devenu plus lucide et plus alerte, saisit mieux, de prime abord, toutes les saintes vérités de la religion.

Et qui pourrait jamais comprendre, encore moins expliquer et décrire avec des paroles, l'état de paix, de bonheur, de quiétude, de secrète joie, dans lequel entre l'âme qui se laisse aller à la contemplation des beautés de la vraie foi ? C'est là un miracle et un grand mystère, que très-peu de personnes, même parmi les catholiques, entendent bien, et les hérétiques, ainsi que les incrédules, l'entendent encore bien moins. De même que les hommes charnels, plongés dans les plaisirs sensuels, et uniquement occupés de satisfaire les désirs de la chair dont ils se sont faits une divinité : *Quorum Deus venterest* (Philip., 3), ne comprennent pas comment peut goûter le bonheur, l'âme qui assujettit toutes ses inclinations aux prescriptions de l'Évangile ; ainsi, les hérétiques et les incrédules, tout occupés à raisonner et à discuter, et qui se sont fait une idole de leur raison, ne comprennent pas et ne peuvent pas comprendre comment une âme peut être tranquille et heureuse lorsqu'elle a renoncée à ses propres lumières, à son propre jugement, pour l'assujettir au joug de la vraie foi. Mais que ce double mystère de la grâce et de la foi soit compris ou ne soit pas compris, cela importe peu ; le fait est, que parmi les vrais catholiques, il est visible et certain. Oui, il est réellement certain que parmi eux, de même que les âmes vraiment pures, loin d'être malheureuses en se privant des jouissances passagères des

sens, ces jouissances les tourmentent, et l'observation de la chasteté les console, le charme de la pureté les ravit et forme une partie de leur bonheur; ainsi, les âmes vraiment fidèles, loin de souffrir parce qu'elles s'interdisent tout raisonnement, toutes recherches en opposition avec la foi, tout écart de la raison, ce même sacrifice de leur esprit et de leur jugement privé les calme, les ravit, et en leur procurant la tranquillité, les rend heureux.

C'est pourquoi le bonheur de l'âme consiste dans l'ordre et le calme des pensées, comme dans l'ordre et le calme des passions on trouve la félicité du cœur, et la foi est l'effet *ordinaire* de la grâce divine, comme les œuvres de piété sont aussi l'effet de la charité; *Ordinavit in me charitatem.* (Cantic. 2.) Par conséquent, la même grâce qui rend facile l'accomplissement des commandements de Dieu, rend croyable les dogmes sacrés de notre sainte religion, la même grâce qui rend légère les obligations de la loi, rend encore doux et plein de délices le joug de la foi. Or, cette grâce de *coordination* n'appartient qu'à la sainte Église catholique romaine, parce que, dans le sein de cette église seulement, on peut trouver ce double avantage, ce double repos, ce double bonheur. Ce n'est que parmi les fidèles de la grande Église que s'accomplit cette belle prophétie: « Mon peuple s'assoiera dans les beautés de la paix sous « les tentes de la confiance, au sein du plus riche et « du plus opulent repos: » *Sedebit populus meus in pulchritudine pacis, in tabernaculis fiduciæ, in requie opulenta.* (Isa., 32.)

Admirez ce tout petit enfant qui est porté tout endormi sur les bras de sa tendre mère. Comme le souffle de sa respiration est doux et tranquille. Pourquoi ? Parce qu'il ne craint rien au fond de son cœur ! Avec quel abandon de lui-même, avec quelle confiance, avec quelle tranquillité et quiétude il prolonge son repos sans le moindre souci ! O quelle est belle la condition de l'innocence qui dort au sein de l'amour maternel ! Or, ce n'est ici qu'une image assez faible de l'entière sécurité que peut avoir l'âme du chrétien catholique dans la sécurité de sa foi ; de l'innocente confiance avec laquelle, par un juste retour de ce que cette âme croit, elle se repose dans les bras de l'Église, qui, au nom de Dieu, lui parle des mystères de Dieu ; elle les accepte avec une paix profonde, avec une tranquillité complète, sachant bien qu'elle ne peut pas l'induire en erreur puisqu'elle est l'épouse de Jésus-Christ, et qu'elle ne le voudrait même pas, parce qu'elle est la mère des chrétiens. C'est ainsi que le chrétien catholique tout seul peut répéter avec le prophète : *In pace in idipsum dormiam et requiescam : quoniam tu Domine singulariter in spe constituisti me.* (Psal. 4.)

La véritable religion, lorsqu'on y réfléchit sérieusement, n'est qu'amour. La foi, c'est l'amour qui écoute avec docilité ; l'espérance, c'est l'amour qui attend ; la contrition, c'est l'amour qui est repentant ; la prière, c'est l'amour qui désire ; la pratique du bien, c'est l'amour qui se sacrifie et s'immole ; la piété et la dévotion, c'est l'amour s'entretenant avec familiarité et la plus douce confiance avec l'objet aimé qui est Dieu. Tout le

culte catholique n'est que l'expression de l'amour de Dieu pour l'homme, dans le but de s'exciter en lui, d'y maintenir, d'y captiver son amour pour Dieu. C'est pourquoi le principal effet de la grâce de la foi est de répandre dans l'âme une force secrète, par laquelle la volonté se détermine à croire, et croit avec délices ce qu'elle croit, et en demandant à l'intelligence le sacrifice de consentir à ce qu'elle ne comprend pas, à ce qui est au-dessus de sa capacité, elle l'obtient. Alors l'intelligence, placée sous le contre-poids de cet amour surnaturel, se plie et se soumet aux saints mystères de la révélation, avec une plus grande fermeté que si elle les avait compris. C'est à cause de cela que l'apôtre saint Paul attribue à l'opération secrète du Saint-Esprit, qui descend en nous par le moyen de la charité divine dans le baptême, non-seulement le sentiment qui nous fait aimer Dieu comme le souverain bien, mais bien certainement celui par lequel il nous amène à croire en lui, à espérer en lui, comme à la vérité suprême: *Habemus accessum per fidem in gratiam istam; et gloriamur in spe gloriæ filiorum Dei. . . . . . Spes autem non confundit: quia charitas Dei diffusa est in cordibus vestris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis.* (Rom., 5.) La véritable foi se trouve donc encore plus dans le cœur que dans l'intelligence. Sans doute, elle est en même temps dans l'intelligence et au fond du cœur; dans l'intelligence, pour la porter à croire en aimant, dans le cœur, pour le faire aimer en croyant, et si la grâce en est le principe, l'amour en est la forme et l'aliment.

C'est une foi de cette espèce qui sauva la Madeleine, parce que c'est le divin maître, le doux Jésus, qui lui donne l'assurance de son salut par les mérites de la foi dont elle est animée: *Fides tua te salvam fecit.* (Luc., 8.) Il déclare en effet que cette grande foi de Madeleine avait puisée toute sa force, sa perfection et sa beauté dans les élans du plus tendre amour: *Dilexit multum.* (*Ibid.*)

Or l'amour engendre la confiance, et la confiance repose sur l'objet aimé. C'est pour cela encore que le chrétien catholique, chez qui la foi n'est point l'effet d'une conviction acquise par le froid raisonnement humain, mais par le feu sacré de l'amour divin, va au-devant de la parole de Dieu avec transport et accepte avec empressement les enseignements divins qui lui arrivent par la voix de la sainte Église, il les reçoit avec une immense confiance, il s'y attache, et se repose dans leur sein de toute son âme, de toute sa volonté, de tout son esprit, de tout son cœur, comme dans une citadelle miraculeuse de sûreté et de paix: *Sedebit in tabernaculis fiduciæ, in pulchritudine pacis.*

Heureuse condition du chrétien catholique! Bonheur ineffable de l'âme fidèle aux enseignements de la sainte Église répandue dans l'univers entier, dont le centre est à Rome! Mais, pour en mieux faire comprendre les avantages et le prix, essayons de les confronter avec l'état malheureux, avec le sort déplorable des consciences de ceux qui ont le malheur de vivre éloignés de nos saints autels et de nos chaires de vérité; parce que, de même que les ténèbres font mieux ressortir le prix de la

lumière; ainsi, les misères de l'erreur font mieux apprécier l'avantage de connaître et de professer la vérité.

XI

Commençons par démontrer dans ce paragraphe que, hors de la sainte Église catholique romaine, on ne trouve aucune espèce de certitude dans la foi. D'abord, parce qu'il n'y a point d'autorité divine.— L'autorité politique qui, hors de l'Église, prétend régler les affaires de la religion, n'a aucun caractère divin pour décréter les symboles de foi : elle est purement humaine et inspirée par le démon. — Contradiction et châtiment des hérétiques, obligés de faire dépendre leur foi de l'autorité de l'Église. — Absurdité monstrueuse que ce serait de reconnaître, comme divine, l'autorité des hérésiarques ; leurs propres disciples ont repoussé ce caractère divin dans les doctrines de leurs maîtres. — L'Écriture sainte elle-même cesse d'être une autorité pour le chrétien s'il croit devoir l'interpréter lui seul à sa manière. — L'hérétique proprement dit et réel ne reconnaît aucune autorité divine, mais il place sa raison personnelle au-dessus de Dieu lui-même. C'est là un horrible péché, qui lui fait partager l'orgueil et la condition de Lucifer.

Nous avons vu que la CERTITUDE sur laquelle nous, catholiques, sommes parfaitement tranquilles et rassurés dans la vérité des principes de notre foi, se fonde principalement sur trois motifs: *Premièrement,* sur l'autorité divine, interprète infaillible de la parole de Dieu ; *secondement,* sur le secours intérieur de la grâce de la foi ; *troisièmement,* sur le témoignage authentique et extérieur de l'unité des croyances catholiques. Or, puisqu'aucun de ces trois motifs ne se retrouve dans le système d'enseignement religieux des hérétiques, il

est très-clair que l'hérétique, véritablement hérétique, n'est point et ne peut jamais être certain de ce qu'il croit, et que hors de la sainte Église catholique romaine, il n'y a pas et il ne peut jamais exister, en matière de religion, ni vraie *certitude* ni vraie *foi*.

Et d'abord il n'y a pas, parmi les hérétiques, d'autorité divine interprète de la parole de Dieu. Il arrive dans l'ordre de la religion ce qui arrive dans l'ordre politique ; car il en est des lois fondamentales de la société comme de Dieu lui-même, qui en est l'auteur. De même que l'absence de toute autorité politique produit l'anarchie des pouvoirs dans les États, de même l'absence de l'autorité spirituelle produit en religion la confusion de toute croyance. Et comme l'anarchie des pouvoirs détruit les États; ainsi, la confusion des croyances finit à la longue par détruire toute religion; par conséquent la force ou le despotisme politique peuvent seuls maintenir une apparence d'ordre parmi les peuples tombés dans l'anarchie des pouvoirs, de même que la force encore ou le despotisme religieux peuvent, au sein d'un peuple tombé dans la confusion des croyances, maintenir une apparence de religion ; c'est pourquoi, non-seulement dans les pyas mahométans ou idolâtres, mais encore dans les pays chrétiens schismatiques ou hérétiques, c'est le pouvoir séculier, la force brutale du sabre qui domine la religion. Il y a, il est vrai, des évêques et des archevêques au sein de l'Église anglicane, comme il y a un *saint synode* dans la soi-disant *Église orthodoxe* de Russie; mais les uns reconnaissent pour souverain pontife, le roi ou la reine unis à leur parlement; et l'autre

l'empereur ou l'impératrice avec leur sénat. Les confessions de foi elles-mêmes, les symboles officiels de leur croyance, quoique rédigés par des hommes d'église, pour réduire l'erreur sous une apparence plausible de formules spécieuses, sont toujours imposés au peuple par l'autorité séculière qui les adopte comme lois de l'État, qui en poursuit l'exécution, et qui au besoin les interprête selon l'exigence de ses intérêts et de son caprice. Bien plus, dans les États comme la Suisse, la Prusse, la Hollande, au sein desquels la *suprématie religieuse* du pouvoir politique n'est pas un dogme de religion, ni par conséquent un droit légal, cependant ce droit et cette suprématie sont exercés de fait dans la pratique des affaires civiles par le pouvoir temporel, puisque les magistrats sont appelés à décider et juger en matière religieuse comme en matière civile. Ce sont eux, en effet, qui prescrivent les prières et les jeûnes comme les jours de repos, ils dispensent des préceptes de l'Évangile comme des obligations du code civil, ils règlent les consciences comme la douane, ils dirigent les cultes comme la police.

Ici se présentent naturellement à l'esprit deux grandes réflexions : la première, c'est la contradiction manifeste dans laquelle l'hérésie se trouve avec elle-même ; car quelle plus grande contradiction que celle de rejeter l'autorité de la sainte Église universelle, et d'admettre et d'obéir à l'autorité politique d'un gouvernement *particulier* en matière de religion ? Est-il possible de dire que l'autorité de l'Église n'est pas nécessaire, tandis que l'hérésie ne trouve pas d'autre moyen de

sauvegarder son schisme et ses erreurs, qu'en enseignant de les soutenir avec l'autorité du sabre. Quelle contradiction plus révoltante que celle de soutenir que Rome, que l'Église universelle, réunie par exemple à Trente, où les plus éminents talents, les vertus les plus excellentes firent de ce concile l'assemblée la plus sainte, la plus savante, la plus auguste, la plus mémorable que jamais la terre ait vue, a mal compris les principes du christianisme et s'est fourvoyée dans les abîmes de l'erreur, tandis que la vérité n'aurait été bien comprise qu'à Constantinople, Pétersbourg, Wirtemberg, Augsbourg, Londres et Genève, où se tenaient en même temps des conciliabules sous la protection des armes ou du bourreau, et composés de religieux apostats, d'ecclésiastiques sans mœurs, d'usurpateurs injustes, de fanatiques sanguinaires, d'artisans induits en erreur, de soldats révoltés, de femmes sans pudeur; assemblées ou conciliabules au sein desquels toutes les folies réunies à toutes les hontes, et toutes les absurdités associées à tous les vices, en firent tout à la fois les orgies les plus comiques et les plus scandaleuses dont il soit question dans les annales des injustices et des extravagances de l'humaine espèce.

La seconde réflexion est que le châtiment de Dieu est visible à l'égard des peuples tombés dans l'hérésie ou le schisme, en se révoltant contre la sainte Église catholique. L'orgueil qui a refusé de se soumettre à l'évêque des évêques se voit ici souvent l'esclave d'un soldat heureux qui l'oblige de se soumettre à tous ses caprices, ou quelquefois à la souveraineté religieuse d'une simple

femmelette assise sur le trône, dont les passions et les vices sont l'objet de ses obséquiosités. C'est de la bouche toute profane de pareilles autorités qu'il faut qu'il accepte la règle de sa foi et de ses actions, qu'il a refusé de recevoir de la bouche du vicaire de Jésus-Christ. Ces églises dégradées n'ont pas voulu être guidées par des pasteurs légitimes, et elles sont tombées sous le régime du sceptre ou du sabre. Le doux tissu de soie qui compose la tiare du souverain pontife de Rome leur a paru trop dur, et elles ont accepté le régime de la *couronne de fer;* elles ont rejeté les bulles du Vatican, et malgré leur défaut de consentement, elles sont forcées de recevoir les décisions des cabinets politiques ou celles des parlements qui sont leurs conciles; des tribunaux civils, qui sont leurs congrégations, et du conseil d'État, dont la décision des cas de conscience ou l'interprétation du saint Évangile leur tient lieu de celle de notre sacrée congrégation. C'est pourquoi, comme la foi du chrétien catholique se réduit au fond à ce simple article, qui comprend toute la vérité : « Je crois tout ce que la sainte Église romaine croit »; de même la foi du chrétien, dans les pays où le schisme et l'hérésie sont la religion de l'État, se réduit à un seul article qui comprend toutes les erreurs, sans en excepter l'athéisme : « Je crois à tout ce que le roi, la reine ou l'empereur m'ordonne de croire. »

Bien plus, l'une des preuves des plus lumineuses, comme on l'a déjà vu, que l'autorité d'enseignement de la chaire pontificale de Rome est divine; c'est que les hommes de génies, de nations, de caractères si divers,

qui pendant près de deux mille ans ont occupé cette chaire de vérité, en avaient à peine pris possession que renonçant à leurs propres idées, à leurs passions personnelles, ont parlé tous le même langage. Or, sans une assistance divine toujours la même, il eût été impossible dans une si grande diversité de temps, d'intérêts, d'opinions, qu'un accord si constant, si uniforme, si contraire à la condition de l'humanité se fût établi; et c'est là un très-grand prodige. Mais supposons que les souverains pontifes de Rome eussent enseigné le contraire les uns des autres en matière de foi; on ne pourrait pas distinguer dans ce cas ceux qui auraient enseigné la vérité et ceux qui auraient enseigné l'erreur, et il serait impossible de croire avec sécurité à l'enseignement des uns ni des autres. Donc, à plus forte raison, on ne peut croire à aucune des autorités civiles qui se sont attribué le droit d'expliquer le saint Évangile, et que nous voyons expliquer cet Évangile unique de *mille manières différentes et contradictoires*, car le christianisme de Londres n'est pas celui de Pétersbourg, le christianisme de Berlin est taxé d'hérésie à La Haye, et celui de Genève est regardé comme une impiété insigne à Athènes. Mais de même que sous l'inspiration d'un Dieu unique, il n'y a et il ne peut y avoir qu'une seule et même foi, une seule et même loi, une seule et même manière de l'entendre et de l'interpréter, le même Dieu ne saurait inspirer tant d'interprétations si différentes et si contraires à sa parole divine toujours uniforme, toujours immuable; ainsi, il est évident que toutes ces autorités purement civiles, qui se sont arrogé la *su-*

prématie religieuse, ne sont point inspirées par le Dieu de vérité, de paix et de concorde, mais par l'esprit de mensonge, de confusion et de discorde; par conséquent elles ne sauraient être la voie dont Dieu se sert pour conduire les âmes dans la voie de la vérité et du salut, mais des instruments du malin esprit pour les plonger dans les abîmes de la perdition.

Et ensuite lorsqu'on a refusé au souverain pontife de Rome, chef de l'Église universelle, l'autorité divine d'expliquer l'Évangile aux hommes, comment est-il possible de reconnaître à un simple petit enfant cette même autorité divine; de l'accorder à une simple femme comme la possédant par droit de naissance ou de révolution parce qu'ils sont arrivés au trône temporel par cette voie? Un simple aventurier étranger à une nation, qui s'est fait un marchepied d'une guerre injuste ou d'un préjugé heureux pour usurper l'autorité sur cette nation, pourrait dans ce cas être l'organe de l'autorité divine sur la religion! Le plus simple bon sens répugne à admettre une extravagance aussi énorme.

Il est donc à présumer que ceux même à qui la révolte ou l'usurpation contre la sainte Église romaine ont procuré un droit aussi exhorbitant et si absurde sur la religion des peuples qu'ils dominent, ne prennent pas tant déjà au sérieux dans le fond de leur âme, leur dignité et leur autorité sur les consciences, et que comme Cicéron le rapporte des augures de l'antiquité, lorsqu'ils se rencontrent en face sur ce terrain où peuvent les réunir des circonstances particulières, ils ne sauraient prendre au sérieux leur ministère sacré et s'em-

pêcher d'en rire comme d'une invention absurde et imaginée pour faire des dupes dans l'intérêt des dynasties, ainsi tous ces pontifes ridicules de fabrique humaine ne peuvent s'empêcher de se moquer entre eux de leur propre pontificat. Ce qui est très-certain, c'est que tous les hommes de bon sens, placés par leur talent ou leur mérite à la tête des peuples dans ces États, sont loin de croire que leurs souverains temporels aient une autorité réelle en matière de foi différente de celle que peut avoir chaque particulier au fond de sa conscience privée ; pas plus qu'ils ne leur attribuent la plénitude de la souveraineté temporelle, qu'ils savent fort bien leur contester pour en obtenir une part convenable à leurs propres intérêts, sinon à ceux du peuple.

C'est pourquoi les Anglais protestants, suivant l'aveu que les plus sincères d'entre eux en ont fait, ne reconnaissent dans leur *souverain pontife* (reine ou roi) que la seule *représentation extérieure de la suprématie en matière de religion*, c'est-à-dire une autorité purement politique, pour maintenir l'*unité extérieure* d'une *religion d'État*. Telle est l'Église anglicane ; qu'on n'appellera jamais une véritable autorité religieuse, encore moins divine, ayant droit de commander la foi et de lier les consciences ; ce qui, en d'autres termes, signifie que le roi ou la reine d'Angleterre, avec leur prérogative de chefs de la *religion anglicane* et avec tous les hommages qu'on leur rend à ce titre, ne sont pas plus souverains pontifes qu'un roi ou une reine de théâtre ne sont réellement revêtus de ces augustes dignités ; il y a uniquement cette différence, qu'un roi ou une reine de théâtre

font rire le public, et que ces pontifes souverains créés par la politique, à commencer par l'empereur Néron qui fut pontife de cette sorte, ont couvert le monde de larmes et de sang humain, et le versant par torrents.

Il ne faudrait pas faire une moindre violencé au simple bon sens pour reconnaître comme *envoyés de Dieu,* et remplis de son Saint-Esprit, ou revêtus d'une autorité divine quelconque les hérésiarques, desquels les sectes sacriléges ont reçu leurs principes religieux par l'entremise et la force de l'autorité séculière. Il est plus croyable que Dieu pour éclairer son Église et la replacer sur la voie de la vérité, dont les hérétiques prétendent à tort quelle se serait éloignée, aurait mis de côté tant d'âmes sublimes et vertueuses ou héroïques qui dans tous les temps et principalement dans le XVIe siècle ont brillé au sein du christianisme, tels qu'un saint Gaëtan de Tienne, un saint Jérôme Emilien, un saint Ignace de Loyola, un saint Philippe de Néri, un saint Charles Borromée, un saint François Séverin, un saint Camille de Lellis, un saint François Caracciole, un saint François de Salles, un saint Joseph de Calacanzio, un saint François Borgia, un saint André Avellin, un saint Félix de Cantalice, un saint Pie V, un Louis de Grenade, un Barthélemi des Martyrs, un Robert Bellarmin, un César Baronius, un Thomas Morus, un Pierre Canisius, et mille autres saints ou vénérables personnages d'un zèle si désintéressé, d'une vie si pure, d'une charité si héroïque, d'un génie si vaste, et par conséquent très-dignes par tant d'éminentes qualités de recevoir l'esprit de Dieu et de servir aux desseins de sa miséricorde, et

après avoir mis de côté, disons-nous, tous ces personnages, Dieu aurait voulu communiquer son esprit et sa révélation à un Fuz l'hypocrite, à un Jean Hus démoniaque forcené, à un Luther l'incestueux moine défroqué, à un Calvin enfant monstrueux de Sodome, à un Rothman le cruel, à un Henri VIII le bourreau polygame, et bourreau des infortunées victimes de son immoralité ; Dieu aurait donc choisi pour les inspirer de tels monstres ou tant d'autres semblables personnages, auteurs de tous les scandales, capables de tous les crimes, imprégnés de tous les vices ; il les aurait constitués apôtres de la vérité, et placés sur le pinacle pour être *la lumière du monde !* En vérité, la chose est trop absurde pour pouvoir y croire; trop ridicule pour qu'un seul homme de bon sens puisse l'affirmer !

Et ensuite tous ces hérésiarques se sont eux-mêmes excommuniés les uns les autres, anathématisés, maudits comme des apôtres de l'erreur, corrupteurs de la vérité ; ils se sont mutuellement régalés à plaisir des titres peu polis, mais plaisants , *d'ânes renforcés, de cochons, de chiens impudents, de démons incarnés ;* de sorte qu'il n'y a, pour être dans le vrai, qu'à renverser leur manière de parler en l'appliquant à chacun d'eux ! En disant que si l'un a été inspiré de Dieu, l'autre a été inspiré par le démon, étant impossible que Dieu inspirât ensemble à tant de personnages divers des doctrines si contradictoires et si opposées entre elles pour mériter l'anathème les unes des autres. Il n'est donc pas plus raisonnable et juste de croire, qu'à l'exception du jugement par lequel ils se sont mutuellement condamnés

comme *hérétiques*, puisque en ceci ils se sont rendus justice en se donnant le nom qui leur convient; en tout le reste, ils n'aient été inspirés par l'enfer, plutôt que par le ciel.

C'est à cause de tant de méfaits que les descendants de ces hérétiques doivent rougir étant en vergogne avec raison des pères de leur foi; car pour faire oublier au monde d'avoir eu de tels monstres pour leurs guides et pour leurs maîtres, mettant de côté les noms de personnages qui rappellent tant de crimes et tant d'infamies, ils ont cherché dans les causes et dans le fond des événements leurs principaux titres distinctifs, et ils ne s'appellent plus entre eux *luthériens, calvinistes, zuingliens*; mais *les réformés, les confessionistes, les évangéliques, les protestants, les orthodoxes*. Par là, ils ont fait connaître au monde que les hérétiques eux-mêmes ne reconnaissent pas dans leurs patriarches déshonorés l'ombre de l'esprit de Dieu, d'une mission sainte, d'une autorité divine.

Mais la sainte Écriture ne contient-elle pas la parole de Dieu, et par conséquent les hérétiques, en croyant, comme ils le disent eux-mêmes, à l'autorité des livres saints, ne croient-ils pas à la parole de Dieu et à son autorité?

Cela est vrai, si en croyant à la sainte Écriture, ils croyent et peuvent croire à une autorité purement divine, qui en est l'interprète infaillible. Mais où trouver cette autorité hors de l'Église catholique dont ils se sont éloignés? La logique de l'erreur a pour ainsi dire le même enchaînement que celle de la vérité. Dès-lors que

l'hérésie s'est dite à elle-même que l'Église catholique, ou *universelle,* s'est fourvoyée dans l'abîme de l'erreur, elle ne saurait admettre, sans la plus insigne contradiction, que l'infaillibilité réside au sein d'une église particulière quelconque. Donc aucune église particulière, séparée de l'Église catholique par le schisme, ne peut s'imposer elle-même comme infaillible aux membres qui la composent, elle est forcée de laisser à chacun la plus ample latitude pour comprendre et expliquer la sainte Écriture comme il l'entend. Ainsi le principe protestant : ***qu'en matière de religion chrétienne on doit regarder comme vrai ce qui paraît tel à la conscience de chacun dans la lecture des saintes Écritures,*** ce principe est la conséquence réelle, inévitable, nécessaire de toute hérésie qui nie l'autorité de la sainte Eglise catholique; oui, c'est dans cette conséquence que se réduit toute hérésie; parce que toute ***hérésie,*** comme l'indique son nom lui-même, n'est au fond qu'une ***opinion particulière et privée.***

Les hérétiques, véritablement tels, ne peuvent donc avoir foi qu'en leur propre infaillibité personnelle, puisqu'ils n'admettent d'autre autorité que leur propre raison. Aussi impudents que ridicules, orgueilleux qu'impies, ils ne rougissent pas de soutenir que le souverain pontife de la sainte Église catholique peut tomber dans les piéges de l'erreur; ainsi, selon eux, l'organe le plus sincère et le plus fidèle de l'Église, le dépositaire du dépôt de la foi, le docteur universel, qui est le chef et le centre de l'unité catholique, serait sujet à l'erreur même lorsqu'il parle du haut de la chaire de Saint-

Pierre, tandis que le simple particulier, un préfet, un ministre d'État, un général d'armée, une femmelette placée par le hasard de la naissance au faîte du pouvoir temporel ne peuvent être suspectés d'erreur dans l'interprétation des saintes Écritures. Celui que Jésus-Christ lui-même a revêtu du ministère divin de l'enseignement de la foi peut se tromper, tandis que celui qui n'a d'autre obligation que celle de croire est indispensablement dans la voie de la vérité lorsqu'il suit sa propre conscience. Le pasteur dont le devoir est de veiller sur le troupeau et de le guider peut tomber dans le précipice; vainement, il marchera toujours son droit chemin avec assurance, sa vigilance sera toujours active et constante sur la brebis qui a sans cesse besoin d'être conduite et ramenée dans le bercail; le pasteur, le maître, peut méconnaître et mal comprendre la parole de Dieu, mais son disciple, la brebis confiée à ses soins, la comprend toujours infailliblement et dans son véritable sens. Celui-là est faillible à qui Jésus-Christ a dit: *Votre foi ne faillira jamais!* (Luc, 22.) mais celui-là est infaillible à qui Jésus-Christ a dit : ***Prenez garde que ce que vous croyez en vous-même être une lumière pourrait bien n'être.que ténèbres et obscurité!*** (Ibid, 11.) Ce qui signifie, que les hérétiques osent s'attribuer chacun en particulier l'infaillibilité qu'ils contestent au chef suprême de l'Église, à la vénérable corporation des pasteurs, à l'Eglise universelle; et avec une stupide sécurité, ils se reposent et se rattachent à un faible roseau sur les abords du précipice de l'éternité, après avoir abandonné les branches et le tronc d'un chêne solide,

leur offrant toute sécurité contre les ravages de la tempête au sein de la vie humaine.

Néanmoins si en admettant la divinité des saintes Écritures ils reconnaissaient l'autorité divine accordée à l'Eglise de les interpréter, alors leur foi comme la nôtre se résoudrait et se confondrait dans le sein de Dieu; mais en rejetant l'autorité de l'Église, ils ont adopté le principe de *n'admettre pour vrai que ce qui paraîtra tel à chacun en lisant la Bible*, suivant ce mot des anciens philosophes : *Il faut admettre pour vrai ce qui paraît vrai à chacun de ceux qui se livrent à l'étude de la nature;* et par suite, chaque hérétique s'est mis en devoir de n'adopter parmi les vérités primitives ou de la révélation évangélique ni plus ni moins que ce qu'il lui plaît; en un mot comme il lui plaira de croire, et de rejeter comme faux ou déprécier comme indifférent tout ce qui dans la révélation chrétienne demeure en dehors du cercle de ses conceptions, de ses jugements, de ses goûts, de ses caprices. Par conséquent dans cet horrible système, comme l'a très-bien remarqué Tertullien, vainement l'homme professe de croire en la parole de Dieu déposée dans les saintes Écritures; tandis que ce n'est point la révélation divine qui sert de règle à la raison humaine, mais la raison humaine qui élargit ou restreint, accepte ou rejette, et décide sur la révélation divine. Ce n'est point l'homme qui s'assujettit à la parole de Dieu, mais c'est la parole de Dieu qui demeure placée au-dessous du jugement de l'homme : *Unusquisque arbitratu suo modulatur quod accepit.* (Præscr.) Le dernier motif de sa croyance n'est déjà point Dieu qui a

parlé à son Église, mais sa propre raison qui a décidé sur la parole de Dieu ; et de même que la foi du catholique se résout à ce simple mot : *Je crois en Dieu !* la foi de l'hérétique peut s'analyser par celui-ci : *Je crois à moi-même.* Ce qui signifie que l'homme révolté contre l'Église s'érige et se forme un dieu de lui-même. Donc l'hérétique conséquent avec ses principes, non-seulement ne fonde pas sa croyance et sa foi sur une autorité divine quelconque, mais il l'établit sur le plus grand des crimes dont l'intelligence humaine puisse se rendre coupable envers Dieu : il l'établit sur l'idolâtrie de lui-même.

Cet horrible crime de la raison, qui se fait un dieu d'elle-même, est commun à l'hérésie et à la philosophie païenne. Cicéron, en parlant des philosophes de l'antiquité au sujet de Bolbus, assure qu'ils méprisaient dédaigneusement toute autorité, ils prétendaient tout décider au tribunal de leur seule raison, et ils n'admettaient d'autre oracle que leur propre jugement : *Tu auctoritates omnes contemnis ; ratione pugnas..... Suo unicuique utendum est judicio.* (De Nat. Deor.) Sénèque lui-même, disciple et interprète de la même école, représente les philosophes de son temps comme livrés à leurs propres pensées, n'écoutant et ne croyant qu'à eux-mêmes : *Philosophus, cogitationibus suis traditus, acquiescit sibi.* Loin de croire à un Dieu ils n'admettaient son existence qu'autant que cela paraissait bien à chacun selon son opinion spéciale de l'admettre, ou plutôt chaque philosophe s'en créait un selon son caprice ou ses passions ; et comme le créateur est au-dessus de la créature, ces

insensés et sacriléges créateurs de Dieu ne manquaient pas de se le faire inférieur à eux-mêmes et de se placer au-dessus de lui : ainsi ils étoient les dieux de leur dieu. Sénèque lui-même a osé prononcer en plusieurs endroits de ses œuvres cet odieux blasphème : *Que le philosophe par le mérite de sa sagesse est supérieur à Dieu !* quoique dans le fond de sa conscience, sans doute par excès de modestie, il se contentât de se croire *égal à Dieu : Hoc mihi philosophia promittit, ut me Deo parem faciat.* Disons-le en passant, cette horrible et sacrilége parole du philosophe païen est une triste répétition de l'audace insensée de Lucifer, disant de lui-même : *Je deviendrai semblable au Dieu très-haut et tout puissant : je serai semblable au Très-Haut !* SIMILIS ERO ALTISSIMI (Isai. 14), et qui répète cet odieux blasphème à nos premiers parents, en leur promettant que s'ils désobéissent à Dieu ils deviendront eux-mêmes comme des dieux, sachant le bien et le mal : *Nequaquam moriemini, sed eritis sicut Dei.* (Gen. 2.) Or cet horrible discours sorti de l'abîme des enfers va se propageant dans l'empirée, ensuite dans le paradis terrestre appelé Eden, et enfin dans le monde païen avec un si funeste retentissement ; il s'est répété et se répète encore tous les jours dans les régions du monde chrétien parmi lesquelles domine ou réside l'hérésie. Simon le Magicien, Manès, Montan, Mahomet, parmi les anciens, Martin Luther, George Diderot, Voltaire, Raynal et Rousseau parmi les modernes, se sont ouvertement attribués l'inspiration et l'infaillibilité divine, et se sont préférés, oserons-nous le dire, à Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

Leurs successeurs moins audacieux s'abstiennent de s'exprimer avec la même hideuse franchise dans leurs discours et leurs écrits, mais dans le fait, ils ont une témérité semblable. N'est-ce pas là le fond et le principe du protestantisme, admis, adopté et proclamé par les protestants eux-mêmes : *Le protestantisme consiste à croire comme il plaît à chacun, et à vivre selon sa propre croyance?* Mais lorsqu'on n'adopte pas toute la révélation divine, en opposant son propre caprice à la parole de Dieu, c'est la même chose que si l'on disait : « Que Dieu ait ou non parlé, peu m'importe. S'il a parlé, il n'a pas droit de m'imposer sa parole pour règle de mon intelligence et de ma conduite. Quoiqu'il ait pu dire, peu m'importe de le savoir ; parce que j'ai toujours le droit naturel de faire dépendre ma croyance de mon caprice et ma vie morale de ma croyance. » Et ce ne serait point là s'égaler à Dieu ou plutôt se placer au-dessus de lui ? C'est donc le même discours de Lucifer, qui avec le même accent sacrilége, reproduit par les échos de la montagne de l'orgueil, retentit au fond du cœur des hérétiques. C'est le même esprit de révolte infernale qui les anime, qui les inspire, qui les aveugle, qui les perd. Infortunée condition de l'homme élevé à une pareille école, placé sous le gouvernement diabolique d'un maître révolté contre Dieu, sous l'inspiration d'une telle divinité !

A l'instar des anciens philosophes, les hérétiques modernes ont donc répudié comme inutile, la prière à Dieu, pour obtenir la foi. Non-seulement parce qu'il leur manque le motif de *l'autorité divine,* qu'ils re-

poussent, mais encore le secours de *la grâce de Dieu*, puisqu'ils n'admettent point de certitude ; par conséquent, suivant Tertullien, *le vrai hérétique n'est plus chrétien*. Qu'est-ce, en effet, que croire ? L'hérésie n'a que des *opinions;* mais véritablement elle ne croit à aucune avec certitude, car elle ne croit à personne. C'est là une très-grande difficulté, un obstacle presque insurmontable pour le convertir à la foi. Le menu peuple, parmi les hérétiques, a une sorte de foi et peut appartenir à l'âme de l'Eglise, sinon à son corps. Le véritable hérétique, quant aux vérités chrétiennes qu'il professe, les admet comme des *opinions* simplement humaines, mais non pas comme des dogmes divins ; et, par conséquent, sa foi n'a rien de chrétien.

En effet les anciens philosophes, remplis de cet orgueil infernal dont il vient d'être question, qui les portait à se croire aussi éclairés que Dieu lui-même, comment auraient-ils jamais pu avoir la pensée de réclamer la grâce et la lumière divine ? Il y avait un dogme commun entre les deux grandes sectes qui se partageaient le monde philosophique païen, la secte stoïque et la secte d'Epicure. Ce dogme était : que l'homme, par l'acquisition de la vérité et par la pratique de la vertu, n'avait aucun besoin de Dieu; et, par conséquent, qu'il n'était pas nécessaire d'avoir recours à la puissance ou à la miséricorde divine pour en obtenir des secours. « On doit demander aux dieux, dit Tullius Cicéron, la richesse ; mais la sagesse, on la puise dans sa propre intelligence : l'homme ne doit rien à Dieu, au sujet de ses propres vertus. » La philosophie d'Epicure répète la

les fidèles sont prédestinés. Ces doctrines de l'enfer, une fois admises, il n'y a plus, comme chacun peut s'en apercevoir et en tirer la conséquence, aucune nécessité de prier; c'est pour cela que la prière publique, au sein de plusieurs églises séparées de l'Eglise catholique, est restée en usage seulement comme une vaine cérémonie extérieure, à laquelle ni le cœur ni l'esprit des assistants ne prennent aucune part; la prière du matin et celle du soir, expression des besoins de notre âme, cette source de tous les biens spirituels, ce pain quotidien, ce repos de toutes les heures, cette espérance de tous les instants n'est plus pratiquée, n'est plus connue parmi les chrétiens non catholiques. «J'ai vu une fois (*dit le R. P. Ventura*), dans la personne d'un calviniste mourant dans le grand hôpital des incurables de Naples, l'effroyable effet de l'aversion profonde que l'hérésie inspire à ses victimes pour la prière. Cet infortuné ayant obstinément refusé d'entrer en conversation sur la religion, se mit en fureur, fermant ses oreilles avec les deux mains pour ne rien entendre ; je n'avais pu obtenir de lui, par toutes mes exhortations, qu'il daignât prier avec moi un instant notre divin Maître. « La prière, disait-il, ne me servirait de rien et ne » me rendrait pas meilleur, elle est inutile. » C'est dans ce paroxisme d'orgueil que le malheureux rendit le dernier soupir. » Ainsi le secours de la grâce divine manque à l'hérétique pour pouvoir croire : *Deus superbis resistit, humilibus dat gratiam.* (Jac., 4.) Jésus-Christ n'a pas dit à ses disciples : Raisonnez, mais croyez. Ce n'est donc pas le raisonnement, mais la foi,

même doctrine par la bouche du fameux poëte Horace, qui en était l'un des plus fervents disciples, et en ces termes passablement empreints d'orgueil et de suffisance : « Que Jupiter, dit-il, me donne les richesses et la vie ; quant aux lumières de l'esprit, à l'équité du cœur, je n'ai aucunement besoin de lui, me suffisant tout seul à moi-même. »

Or cette *horrible doctrine, que l'homme n'a besoin* que de lui-même pour être sage, comme pour être vertueux, doctrine qui place dans les ténèbres le principe de la lumière, et le principe de la sainteté dans la corruption, cette doctrine, disons-nous, professée déjà par les philosophes de l'antiquité, a été depuis renouvelée et est encore présentement suivie d'une manière plus ou moins explicite par les hérétiques chrétiens. Ils ne demandent jamais, eux, à Dieu, ni la lumière qui éclaire ni la grâce qui rend meilleurs. Et ces fidèles sectateurs de la Bible ont, avec un horrible sang-froid, proscrit l'usage de la prière, qui, certainement, est recommandée en termes les plus clairs dans toutes les pages de la Bible. Il a fallu par conséquent qu'ils avouassent, comme ils le font, la ressemblance de leurs doctrines avec celles de leurs maîtres, les philosophes de l'antiquité. Et à quoi pourrait être utile la prière, si, comme l'a imaginé Luther, *le libre arbitre de l'homme a fait irréparablement naufrage par le péché d'Adam. Pour être sauvé il n'est pas nécessaire de bien vivre, mais seulement de croire.* Ou encore, suivant ce blasphème de Calvin : *Les enfants des chrétiens qui ont reçu le baptême naissent tous en état de sainteté ; tous*

qui fait le chrétien : *Justus autem meus ex fide vivit.*

Les bons catholiques croient avec humilité tous les saints mystères de la révélation, l'hérétique les discute; et c'est là ce que les disciples de Luther et de Calvin ont de commun avec la secte moderne des rationalistes. Le catholique dit, avec saint Jean l'évangéliste : *Je crois, Seigneur, parce que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde.* (Jean, 11.)

Enfin la dernière cause du manque de foi et de certitude parmi les hérétiques, c'est *la divergence des opinions et des croyances qui existe parmi eux ;* car il est impossible de réunir plusieurs personnes exactement en une même opinion, lorsqu'il manque une autorité pour déterminer cette réunion. De là, toutes les vaines tentatives des anciens proconsuls romains pour réunir les philosophes sous la loi d'une doctrine uniforme ; comme dans ce siècle il a été également impossible aux protestants de se réunir à l'ombre d'une même profession de foi.

Le principal effet de cette divergence d'opinions c'est d'engendrer la discorde et de les rendre toutes incertaines. Voilà pourquoi, parmi les protestants, au lieu de dogmes respectables on ne trouve que des opinions contradictoires. Par conséquent aucun protestant n'a droit d'accuser qui que ce soit d'hérésie. L'Eglise catholique, toute seule, est en droit de condamner toutes les erreurs ; et la tolérance dont les hérétiques se vantent envers toutes les sectes est moins un mérite qu'une conséquence de leurs doctrines et de l'incertitude, du manque de foi qui régne parmi eux ; ils sont

contraints d'étendre cette tolérance jusqu'à l'athéisme; et la coalition de tous les hérétiques contre l'Eglise catholique, envers laquelle seulement ils manquent de tolérance, est la preuve qu'elle seule est vraie et divine. Les protestants, obligés de regarder toute religion comme bonne pour se sauver, sont, par suite de cette opinion impie, presque obligés d'être indifférents pour toutes les religions. Or cette indifférence apparaît dans leur éducation, dans leur enseignement, dans leur culte; par une conséquence inévitable, leur morale se ressent de ces opinions, et ils n'ont point de saints personnages. L'Eglise catholique seule peut former des saints et se glorifier de leurs vertus. Les vices qui règnent parmi les catholiques proviennent des mauvais exemples de l'hérésie dont l'influence est funeste sur les esprits comme sur les cœurs; et de même la probité, les vertus, les qualités que manifestent quelquefois les chrétiens protestants, proviennent des bons exemples que leur donne le catholicisme, au sein duquel ils vivent civilement, subissant malgré eux son influence salutaire.

Concluons donc: ce qui est très-important et très-consolant pour nous catholiques, au sujet de ce qui nous a occupés dans ces deux dernières lectures. Nous avons vu que l'enseignement de l'Eglise catholique est *facile, accessible à tous, véridique, certain, uniforme, immuable;* que seul il contient toute vérité, inspire toutes les vertus ; seul, il procure toute consolation ; seul, il excite toutes les espérances ; seul, il élève l'homme à la sainteté, à la perfection, et le conduit au salut!

Nous avons vu, au contraire, que la méthode ratio-

naliste des philosophes et des protestants conduit à l'abîme de la perdition. Dans la lecture suivante nous allons voir que les Juifs ne peuvent pas se glorifier davantage de posséder la vérité, d'être dans les voies du salut.

SEPTIÈME LECTURE

HÉRODE ET LES JUIFS OU OPPOSITION VOLONTAIRE A LA FOI.

Audiens autem Herodes, turbatus est, et omnis Hierosolyma cum illo... et mittens illos in Bethleem dixit : ite, et interrogate diligenter de puero ; et cum inveneritis, renuntiate mihi : ut et ego veniens, adorem eum. (Math. II.)

Mais Hérode entendant celà fut rempli de trouble et tout Jérusalem avec lui... et les envoyant à Bethléem, il leur dit : allez et interrogez promptement sur cet enfant ; et lorsque vous l'aurez trouvé revenez me l'annoncer, afin que moi aussi j'aille l'adorer.

INTRODUCTION.

I

Histoire de l'aveugle-né ; son interprétation littérale et allégorique. — Le JUGEMENT que Jésus-Christ déclare alors être venu exercer dans le monde est celui-ci : l'aveuglement dont il a puni les Juifs, et la lumière de la foi qu'il a accordée aux gentils. — Il commence à exercer ce jugement dès sa naissance en éclairant les Mages, et en laissant dans leur aveuglement les Juifs et Hérode. — Argument.

L'homme a été créé pour la vérité, et le plus souvent néanmoins, il n'a pas même l'idée de l'aller chercher quand elle est loin de lui ou qu'il l'ignore ; mais encore, lorsque la vérité, le prévenant amoureusement, vient d'elle-même à sa rencontre, s'offre et se manifeste clairement à lui, il regarde ailleurs pour ne la point

voir, lui tourne les épaules et la méprise ; ou bien encore se révoltant contre elle, il l'attaque, la persécute, et la punit, dans les personnes mêmes qui la lui présentent, de la bonté qu'elle a eue de le vouloir éclairer.

Cet horrible excès est l'un des plus grands auxquels l'homme se puisse porter (crime et châtiment à la fois de celui qui le commet). L'histoire évangélique de l'aveugle-né en est un redoutable exemple. (Jean, 9.)

Le Fils de Dieu rendit la vue à cet homme par un remède qui au lieu de guérir un aveugle, paraissait devoir l'aveugler plus complétement ; car le Seigneur ne fit que lui oindre les yeux d'un peu de boue, et lui ordonner d'aller se laver dans la fontaine voisine de Siloé, qui veut dire Messie : *Lutum fecit, et linivit oculos ejus, et dixit ei : Vade et lava in natatoria Siloe, quod interpretatur Missus.*

Le prodige fut instantané et parfait, puisque être oint de la main du Sauveur, se laver les yeux et voir aussi bien que celui qui a toujours vu, fut pour l'aveugle-né un seul et même acte ; et l'Évangéliste par la merveilleuse rapidité de la narration qu'il resserre en ces trois mots : « J'allai, je me lavai, je vois, » *abii, lavi et video,* a voulu signifier la promptitude et l'instantanéité de l'opération divine.

Le prodige fut un assemblage de prodiges, car les aveugles-nés n'ont pas seulement, la plupart du temps, les organes de la vue malades, ils en sont complétement privés. De plus l'homme qui naît avec des yeux parfaitement sains, ne voit pas tout d'un coup les objets à leur vraie distance et distincts l'un de l'autre, mais il

les voit d'une manière vague, confuse et comme s'ils étaient tous à la fois devant ses yeux ; et ce n'est que par le secours du toucher, et après un laps de plusieurs mois, qu'il apprend à connaître leurs distances respectives, à en faire un discernement exact en les séparant et les distinguant les uns des autres. Jésus-Christ donc en faisant voir l'aveugle-né de la même manière que ceux qui ont toujours vu, non-seulement dut lui créer des yeux d'une perfection et d'une grandeur correspondantes à ceux d'un homme d'un âge fait, et les placer dans leurs orbites ; il dut encore, comme il l'avait fait pour Adam, lui donner en un moment cet usage de la vue qui ne s'acquiert qu'avec le temps.

Le prodige fut opéré dans un lieu public, en présence des disciples et de tout le peuple ; il eut, pour en rendre témoignage, tous ceux qui avaient connu l'aveugle-né dans son premier état, et leur nombre était grand, car le malheureux avait pour habitude de se tenir, en un lieu fixe, sur la voie publique pour y mendier : *Sedebat in via mendicans.*

Les pharisiens mêmes intéressés à obscurcir l'éclat d'un si grand miracle avec tous les doutes qu'ils soulevèrent, tous les témoignages qu'ils entendirent, toutes les preuves qu'ils cherchèrent, toutes les enquêtes qu'ils firent de l'aveugle guéri, de ses parents et de tous ceux qui le connaissaient, ne réussirent qu'à mettre dans une plus grande lumière ces deux faits : l'aveuglement de naissance, et la guérison prompte et parfaite de cet aveuglement ; et avec leur malignité ils ne firent, comme le remarque Cornelius-A-Lapide, que servir en

aveugles le dessein de Dieu qui voulut que les ennemis mêmes de Jésus-Christ, par les moyens qu'ils employaient pour décréditer le prodige, le rendissent certain, avéré, public, solennel et célèbre, et qu'ils fussent eux-mêmes malgré eux obligés d'en convenir, de le reconnaître et de le confesser : *Consilio Dei factum est, ut miraculum fieret testatissimum, et celeberrimum, et Judæis illud negare non possent.*

En effet, dans le conseil des princes des prêtres, des anciens et des interprètes de la loi, réunis au plus tôt et en très-grand nombre pour juger d'un fait qui avait eu un grand retentissement au dedans et au dehors de la cité, quelques-uns dirent : « Celui-ci ne peut être un homme de Dieu puisqu'il n'observe pas la loi du sabbat ; le Seigneur avait opéré ce miracle un jour de sabbat. *Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit.* » D'autres, dans lesquels la haine n'avait pas encore éteint toute sincérité et toute pudeur, répondirent : « Et comment un pécheur pourrait-il jamais accomplir de si grands prodiges ? *Alii autem dicebant : Quomodo potes thomo peccator hæc signa facere?* » En sorte que la diversité des jugements : *Et schisma erat inter eos,* n'eut pas lieu sur la réalité du fait, mais sur la sainteté de son auteur.

Enfin ce miracle, qui n'avait jamais été opéré dans le monde, et dont le prophète Isaïe avait dit qu'il ne serait vu qu'au temps du Messie : *Tunc aperientur oculi cæcorum* (Isa., 35), était une preuve nouvelle et la plus claire possible que Jésus-Christ était le Messie promis depuis tant de siècles. Jésus-Christ même l'ayant opéré immé-

diatement après le célèbre discours dans lequel il avait révélé aux Juifs assemblés dans le temple sa filiation divine et son origine éternelle, il voulut prouver par les faits la vérité de ses paroles auxquelles les Juifs avaient opposé une horrible résistance, puisqu'ils avaient voulu lapider le Seigneur qui les avait prononcées ; il voulut prouver qu'il était véritablement Dieu : *Ut cæcum illuminando, et per eum quid in generis humani cæcitate esset facturus, significando, se filium Dei declararet.* (Gloss.) C'est pourquoi, dit saint Augustin, il se servit de boue pour guérir l'aveugle, afin de manifester qu'il était le même Créateur qui avait créé de boue le premier homme : *Voluit docere seipsum esse Creatorem, qui in principio usus est luto ad hominis formationem.* (Tract. in Joan.)

Maintenant, comment les Juifs accueillent-ils cette nouvelle révélation de la divinité du Sauveur et de la vérité de sa mission ? Avec l'obstination la plus aveugle, la mauvaise foi la plus inique, la rébellion la plus obstinée et la plus aveugle fureur. Quoique ces rebelles diffèrent entre eux dans le secret sur ce qu'on doit penser de la sainteté du Seigneur, ils deviennent tous unanimes pour la discréditer en public. Ils emploient tous les moyens pour amener l'aveugle guéri à cette opinion, et ils lui proposent comme un acte de religion de reconnaître avec eux que celui qui l'a guéri n'est qu'un pécheur. Toute l'assemblée le proclame d'une voix unanime en présence du peuple : *Da gloriam Deo : nos scimus quia hic homo peccator est.* Lorsque le Sidonien leur dit : Vous serait-il venu, comme à moi, un désir

de vous faire ses disciples ? *Numquid vultis et vos discipuli ejus fieri?* Ils se montrent scandalisés de cette parole, ils maudissent celui qui l'a prononcée : *Maledixerunt ergo ei;* ils renvoient, comme une malédiction sur la tête de l'aveugle guéri, la condition d'être disciple de Jésus-Christ : *Tu discipulus ejus sis.* Ils parlent du Seigneur avec le plus grand mépris, disant : Nous savons que Dieu a parlé à Moïse, mais celui-ci, nous ne savons qui il est, ni d'où il vient : *Scimus quia Moysi locutus est Deus ; hunc autem nescimus unde sit.*

Lorsque ensuite le Sidonien devint, selon l'expression de saint Augustin, un prédicateur de la grâce, un évangéliste de la vérité : *Ecce annuntiator factus est gratiæ, ecce evangelizat*; lorsque, quoique idiot, il défendit la sainteté du Seigneur avec une force et une chaleur telles que les pharisiens confus ne trouvèrent plus que lui répondre, au lieu d'admirer cette confession ils l'appelèrent un être pétri de péchés : *In peccatis natus es totus;* au lieu de recevoir avec reconnaissance les paroles précieuses par lesquelles Dieu faisait de nouveau briller à leurs yeux la vérité, ils l'accusèrent d'insolence : *Et doces nos?* Et devenus furieux ces fils du mensonge effacèrent du livre des Juifs, excommunièrent de la synagogue, et chassèrent de leur présence comme un misérable le défenseur intrépide de la vérité : *Et ejecerunt eum extra Synagogam.*

Mais si les Juifs le chassent, Jésus-Christ l'accueille, car l'ayant rencontré quelque temps après : Brave homme, lui dit-il, crois-tu au Fils de Dieu ? *Credis in Filium Dei?* Et qui est-il, répondit le Sidonien, qui est-

il, ô Seigneur, et où est-il? car je suis prêt et je désire même de croire en ce fils de Dieu sur le témoignage de votre parole? *Quis est, Domine, Filius Dei, ut credam in eum?* Alors Jésus-Christ, de l'air de la plus grande familiarité et de la plus grande douceur : Homme fortuné, lui dit-il, tu le connais déjà, tu le vois, tu as présent devant toi ce Fils de Dieu; et c'est moi qui te parle : *Et vidisti eum; et qui loquitur tecum ipse est.* A ces paroles un rayon éclatant de la lumière divine pénétra l'humble esprit du Sidonien ; un sentiment de vive foi et d'ardente charité embrasa son cœur fidèle, et dans le transport de cette foi qu'embellissait l'amour : Oui, s'écria-t-il, je crois en vous, ô Seigneur, je crois que vous êtes le Fils de Dieu ; et se jetant à ses pieds, la face contre terre, il l'adora. *At ille dixit : Credo Domine; et procidens adoravit eum.* Et comme tout ceci arriva dans le temple, ce fut ainsi que le Fils de Dieu et le vrai Dieu lui-même reçut pour la première fois dans le temple, selon les prophéties, le culte de Lâtrie, l'adoration publique qui lui était due comme Dieu et comme Seigneur du temple.

Ensuite le Sauveur, parlant en maître et en Dieu, en présence de tout le peuple, des pharisiens qui l'entouraient et qui avaient vu de leurs propres yeux cet acte solennel d'humble et sincère adoration, prononça ces paroles tout à la fois consolantes et terribles : Apprenez de ceci que je suis venu dans le monde pour exercer le jugement, afin que les aveugles recouvrent la vue et que ceux qui voient deviennent aveugles : *In judicium veni in hunc mundum, ut qui non vident videant, et qui*

vident cæci fiant. Alors les pharisiens, debout autour de lui, et qui comprirent bien que le Seigneur entendait parler d'une vue et d'un aveuglement spirituels, lui dirent : Avec qui et de qui parlez-vous ? Sommes-nous par hasard ceux qui de voyants deviendront aveugles? *Numquid et nos cæci sumus?* Oui, reprit le Seigneur, je parle à vous et de vous. Oh ! que vous seriez moins malheureux, si étant effectivement aveugles vous connaissiez que vous l'êtes ! votre aveuglement serait sans péché. Mais puisque étant aveugles vous avez l'orgueil de croire et de dire que vous voyez, votre aveuglement est criminel et vous resterez ensevelis dans ce crime : *Si cæci essetis, peccatum non haberetis. Nunc autem dicitis, quia videmus ; peccatum vestrum manet.*

Par ces paroles graves et majestueuses dont le Seigneur se servit pour transporter le discours et les idées de l'ordre sensible à l'ordre spirituel, et de l'aveuglement du corps à l'aveuglement de l'âme, il a donné lui-même l'explication allégorique du miracle qu'il venait d'accomplir ; il a montré clairement qu'il l'avait accompli, non-seulement pour donner une nouvelle preuve de sa divinité, mais encore, comme dit A-Lapide, pour donner comme un essai et une figure du prodige encore plus grand par lequel il donnerait un jour aux hommes la vue spirituelle de l'âme au moyen de sa grâce et de sa doctrine : *Ut significaret se simili modo homines illuminaturum per suam doctrinam et gratiam,* et que ce miracle comme tous les autres du Seigneur est en même temps, suivant l'observation de saint Grégoire, une preuve de sa puissance comme

Dieu, un mystère, une prophétie, une figure de ce que dans un ordre plus noble, dans l'ordre spirituel de la grâce et du salut éternel, il devait opérer avec les hommes : ***Miracula Domini nostri Jesu-Christi aliud ostendunt per potentiam ; et aliud per mysterium loquuntur.*** (Hom., 2.) Si nous donc, continue le même grand docteur, nous ne savons rien de la vie antérieure de cet aveugle, nous savons au moins quel est le mystère qu'il nous représente : ***Quis justa historiam cœcus iste fuerit, ignoramus; sed tamen quid per Mysterium significet novimus.*** L'aveugle est la figure du genre humain, qui, ayant perdu la lumière céleste dans son premier père, est enveloppé dans les ténèbres du péché qui le conduisent à la condamnation et à la mort, lorsque tout à coup il est éclairé par la présence du divin Rédempteur : ***Cæcus quippe est genus humanum, quod in parente primo claritatem supernæ locis ignorans, damnationis suæ tenebras patitur : sed tamen per redemptoris sui præsentiam illuminatur.*** Et saint Augustin avait déjà dit qu'aucun autre miracle que celui de l'aveugle-né n'avait mieux figuré la triste condition du genre humain dans lequel, le péché du premier homme étant devenu une seconde nature, l'aveuglement de l'âme est aussi une maladie naturelle, en sorte que tout homme est aveugle-né, puisqu'il naît aveugle quant à l'esprit : ***Cæcus significat humanum genus, in quo cæcitas naturalis, quia, peccante primo homine, vitium propter naturam induit : unde secundum mentem omnis homo cæcus natus est.*** (Tract. in Joan.)

Et comme en ce qui touche les Juifs, la connaissance

du vrai Dieu et la foi au médiateur futur avaient commencé à se faire jour, comme l'aveuglement et les ténèbres n'étaient pas si profonds parmi eux que parmi les Gentils nés dans l'idolâtrie et l'infidélité, l'aveugle-né fut en particulier la figure expressive et fidèle des Gentils : ***Hic cæcus a nativitate denotat Gentiles in cæca infidelitate natos.*** (A. Lap.) C'est pour cela, dit Bède, que Jésus-Christ chassé du temple et allant rendre la vue à un pauvre aveugle, est la figure de Jésus-Christ qui, chassé du cœur des Juifs, va éclairer les Gentils mendiant depuis tant de siècles le pain de la parole de Dieu et la lumière de la vérité : ***Postquam expulsus est ex cordibus Judæorum, transivit ad populum gentium.***

Ces explications données, on entend bien le discours que le Seigneur fit aux Juifs immédiatement après avoir reçu l'hommage de l'adoration et de la foi de l'aveugle qu'il avait guéri. Je suis venu dans le monde pour faire le discernement des croyants et des incrédules, des bons et des méchants, des pieux et des impies : ***In judicium veni in hunc mundum.*** Je suis venu pour donner les lumières de la véritable foi à ceux qui, se reconnaissant enveloppés dans les ténèbres de l'erreur, cherchent cette véritable foi avec l'humilité de l'esprit et la sincérité du cœur ; par cette foi et par le baptême, ils recevront en peu d'instants la vue de l'âme, comme le Sidonien, qui en est la figure, par le moyen de l'onction et des eaux de la fontaine du Messie, a en peu d'instants recouvré la vue du corps. Eux-mêmes enfin, de même que le Sidonien que vous avez vu prosterné à mes pieds,

ils se prosterneront devant moi pour me reconnaître et m'adorer comme leur Dieu et leur Sauveur : *Ut qui non vident videant.* Au contraire, ceux qui, pleins de présomption et d'orgueil, pensent pouvoir se suffire à eux-mêmes et voir mieux que les autres les choses divines, sans besoin d'aucun secours spirituel, ces faux voyants, dis-je, demeureront dans des ténèbres profondes : *Et qui vident cæci fiant.* Et vous, ô pharisiens, ô scribes, vous êtes de ce nombre. Ah ! qu'il vous serait plus avantageux d'être entièrement aveugles, de n'avoir point la loi et les prophètes, de n'avoir aucune idée du vrai Dieu et du Réparateur promis ! Et que moins grave serait le péché que vous faites en ne me reconnaissant point pour le vrai Messie ! Que si même, connaissant votre aveuglement, vous en sollicitiez la guérison, ma grâce vous guérirait comme elle guérira les Gentils, et vous seriez alors sans péché : *Si cæci essetis, peccatum non haberetis.* Mais puisque vous vous croyez sages et éclairés, puisqu'avec tous le secours des Écritures, vous vous obstinez à rejeter celui qui vous est si clairement montré, et que vous prétendez y voir mieux avec votre esprit, tandis que vous ne faites que céder à la malice et à l'orgueil de votre cœur, vous êtes véritablement aveugles, d'un aveuglement volontaire dont vous ne guérirez point, mais vous y resterez ensevelis comme dans un grave péché, et il restera sur vous comme un terrible châtiment. *Nunc autem dicitis ; quia videmus : peccatum vestrum manet.* En somme, dit saint Augustin, le discours du Seigneur se réduit à ceci : Que l'humilité aura éclairé dans la foi de Jésus-Christ les Gentils

ignorants des choses de Dieu, et que l'orgueil, au contraire, aura aveuglé les scribes savants et les aura laissés ensevelis dans les ténèbres de l'infidélité : ***Humilitas gentes insipientes Christi fide illuminavit; superbia scribas sapientes infidelitate excæcavit.***

Toutefois, ce mystérieux jugement si consolant pour l'humilité, si terrible pour l'orgueil, ce jugement que le Seigneur a déclaré dans cette solennelle circonstance, être venu accomplir dans le monde, il avait déjà commencé à l'exercer depuis sa naissance. De là vient que, dans les mystères de la naissance du Seigneur, on récite toujours ce magnifique psaume : « O Dieu ! donnez votre jugement au roi, et votre justice au fils du roi : ***Deus judicium tuum Regi da, et justitiam tuam filio Regis.*** En effet, ce fils du roi David, ce véritable Salomon, n'est autre que Jésus-Christ, qui, selon ces paroles du Prophète, à peine né, a dû exercer dans le monde la justice de Dieu. Car, dans la grotte même de Bethléem, où le Seigneur fit sa première apparition dans le monde, et où il se rendit accessible à la simplicité, à la bonne foi, au pieux désir des bergers, il s'éclipsa, il se cacha, il se rendit impénétrable au dédain superbe, à la fausse sagesse, à la perfidie des Juifs et d'Hérode. Ceux-là déjà si aveugles, puisqu'ils étaient privés de la connaissance du vrai Dieu, furent éclairés de la lumière de ses mystères et de sa foi ; ceux-ci, au milieu des lumières de l'Écriture et de la révélation des Mages, ne virent rien, ne comprirent rien, et loin d'en tirer aucun profit, demeurent plongés plus même qu'auparavant dans leur aveuglement et leur corruption. Et ainsi, de ce moment

même, ils accomplirent ces paroles du Seigneur : *Ut qui non vident videant, et qui vident cæci fiant.*

Or, comme ces paroles sont comprises dans le mystère de l'Épiphanie, tel sera l'objet de la présente instruction : nous développerons l'histoire évangélique depuis la venue des Mages à Jérusalem, jusqu'à leur départ de Bethléem, espace de temps compris dans ces paroles : *Audiens autem Herodes, turbatus est, et omnis Hierosolyma cum illo. Et congregans omnes Principes Sacerdotum, et Scribas populi sciscitabatur ab eis : Ubi Christus nasceretur. At illi dixerunt ei : In Bethleem Juda ; sic enim scriptum est per Prophetam. « Et tu Bethleem terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda : ex te enim exiet Dux, qui regat populum meum Israel. » Tunc Herodes, clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis tempus stellæ quæ apparuit eis. Et mittens illos in Bethleem dixit : ite, et interrogate diligenter de puero ; et cum inveneritis, renuntiate mihi ; ut et ego veniens adorem eum.* (Matth., 2.) Et comme nous avons suffisamment parlé dans nos instructions précédentes du mystère de la *Miséricorde* par l'élection, la révélation et la foi des Mages, nous nous arrêterons maintenant en particulier à pénétrer le mystère de justice de la réprobation, de l'aveuglement, de l'infidélité des Juifs et d'Hérode. Nous verrons les causes et les effets, le péché et le châtiment, non-seulement dans Hérode et dans les Juifs, mais encore dans ces malheureux dont les Juifs et Hérode furent le type et la figure, et qui par les mêmes voies consomment le même péché et vont au-devant de la même peine. L'argument est à la fois ins-

tructif et important. La misère et l'horrible état de l'âme qui se révolte volontairement contre la vérité et s'obstine à ne la point croire, fera mieux sentir l'heureuse condition des âmes dociles aux enseignements divins, et les BEAUTÉS DE LA FOI.

PREMIÈRE PARTIE.

EXPOSITION DU MYSTÈRE.

II

Les Mages conduits par la main de Dieu à Jérusalem, pour être les évangélistes de la naissance de Jésus-Christ et les maîtres des Juifs. — Il n'est point douteux que sous le titre de ROI DES JUIFS, ils n'aient cherché le Messie pour l'adorer comme Dieu. — Blasphème de Calvin à ce sujet, réfuté d'avance par les pères. — Combien il est glorieux pour Jésus-Christ que les Mages l'aient cherché seul dans l'état misérable où il avait voulu naître, tandis qu'ils ont méprisé Hérode et son *fils Archélaüs nés dans la grandeur.* — La *recherche des Mages* fut une vraie révélation faite aux Juifs. — Hérode et les Juifs en sont troublés au lieu de s'en réjouir. — Ce trouble est glorieux pour Jésus-Christ.

Ce ne fut certainement pas sans mystère que l'étoile qui était apparue aux Mages en Orient et qui leur avait servi de guide dans tout le cours de leur voyage, disparut tout à coup à leurs yeux, dès qu'ils eurent mis le pied sur la terre de Judée. Jésus-Christ, dit Théophilate, par un trait singulier de sa miséricorde, voulut ainsi obliger les Mages à le chercher dans Jérusalem, afin que leurs recherches rendissent solennelle et publique dans la capitale de la Judée la nouvelle de sa naissance :

Occultata ad parvum tempus stella est, singulari Dei dispensatione; ubi Judæos interrogarent, et manifestior fieret veritas. (In 2, Matth.) Saint Jérôme dit de même, que tout cela fut disposé de Dieu, afin que les Juifs, instruits par cette interrogation des Mages de la naissance du Sauveur, ne pussent pas dire un jour, pour se disculper : nous n'en avons rien su, nous n'avons eu aucune marque, aucun avis de sa naissance : *Deferuntur Magi stellæ indicio in Judæam, ut Sacerdotes a Magis interrogatis: Ubi Christus nasceretur, inexcusabiles fierent de adventu ejus.* (In 2, Matth.) Aussi, ajoutent encore saint Augustin et saint Philate, tandis que Jésus-Christ usait de miséricorde envers les Juifs, il préparait contre eux le terrible jugement de justice qu'il était venu exercer dans le monde. Il voulut qu'aux interrogations des Mages, ils répondissent selon la vérité qu'ils connaissaient, afin que ce nouveau trait de sa bonté devînt un jour pour ceux qui l'auraient méprisé volontairement, un motif de juste condamnation : pour n'avoir point voulu croire eux-mêmes au Messie qu'ils avaient indiqué à des étrangers, et pour avoir crucifié celui qu'ils avaient d'abord confessé : *Voluit Deus a Judæis inquiri, ut dum ostendunt in quem non credunt, ipsa sua demonstratione damnentur.* (Aug., Serm. 67 de Divers.) *Ut confiteantur veritatem, et ex ea damnentur, quod illum crucifixerint, quem prius confessi sunt.* (Théop. in 2, Matth.) Car pour l'homme indocile et obstiné, la miséricorde divine se change en justice, la vérité qui ne l'éclaire point l'aveugle, et la grâce qui ne le convertit point le condamne.

Cependant il n'en est pas moins vrai, dit saint Jean-Chrysostôme, cité par un très-savant interprète, connu sous le nom de l'*Auteur* de l'*Imparfait*, il n'en est pas moins vrai que les Mages furent miraculeusement conduits à Jérusalem, non-seulement comme disciples, mais encore comme maîtres ; non-seulement comme croyants, mais encore comme apôtres et comme évangélistes ; non-seulement pour apprendre eux-mêmes des Juifs où ils trouveraient le Messie, mais encore pour annoncer aux Juifs que le Messie était né : *Prope Jerusalem abscondita est ab eis stella, ut in Jerusalem cogerentur interrogare de Christo simul, et manifestare de illo.* (Imperfect., hom. 2, in Matth.) Ainsi, ajoute encore le même Père, le Dieu de bonté, tandis qu'il appelle les étrangers à sa connaissance, y invite aussi ceux de sa maison ; tandis qu'il attire les gentils, il instruit par eux les Juifs : *Sic domesticos custodes erudit, dum invitat alienos.* (Hom. 6, in Matth.) En effet, tandis que les Mages demandent où est le Messie, *Ubi est?* ils annoncent sa naissance, *Natus est.* Ils l'annoncent, eux, hommes gentils, Mages, idolâtres, par une disposition de la sagesse de Dieu, parce qu'il convenait à sa plus grande gloire, dit saint Chrysostôme, que les princes et les maîtres de l'idolâtrie, les adorateurs des faux dieux, vinssent reconnaître et confesser parmi les Juifs et avec les Juifs les miracles, la puissance et l'empire du vrai Dieu : *Ad majorem Dei gloriam pertinebat : Seipsi quoque gentilitatis magistri consonam ferrent de Dei potestate sententiam.* (Ibid.) Ils l'annoncent cette naissance, sans énigme, sans mystère, avec une profonde confiance

et une assurance imperturbable : *Natus est.* Ils l'annoncent en l'appuyant du témoignage de la mystérieuse étoile, signalée dans l'Ecriture comme la marque de la naissance du Messie : *Vidimus enim stellam ejus.* Ils l'annoncent enfin à toute la ville, à tout le peuple, car, d'après les expressions de l'Évangéliste, il semble que les Mages aient été dans toutes les rues de Jérusalem, répétant à tous ceux qu'ils rencontraient la même demande et annonçant le même mystère : *Venerunt Hierosolymam dicentes : ubi est qui natus est Rex Judæorum?*

On ne peut douter que par cette demande, les Mages n'aient entendu parler du Messie, puisque non-seulement le titre de Roi des Juifs par lequel ils le désignaient signifiait comme nous l'avons vu (Lect. 3, 5), le Messie, mais leur venue même de si loin pour l'adorer, comme ils le disaient eux-mêmes : *Venimus adorare,* donne clairement à comprendre qu'ils étaient venus chercher *le Roi des Juifs,* qui était en même temps le Messie et le Sauveur des Gentils, tels qu'ils étaient eux-mêmes, et de tous les hommes.

Calvin, toujours occupé à rabaisser les miracles de Jésus-Christ, à jeter des doutes sur toutes les preuves de sa divinité, parce qu'il était arien au fond du cœur quoiqu'il n'osât point le faire paraître: Calvin, dis-je, a rêvé que les Mages ne parlaient que d'une *adoration* de pur respect, d'un hommage civil que les Juifs avaient coutume de rendre aux personnes de distinction et particulièrement aux rois; et il soutient que telle fut en réalité l'adoration que les Mages rendirent, selon l'Évangile, au nouveau-né de Bethléem. Mais cette opinion,

outre qu'elle est un blasphème, est encore une absurdité, contredite par le fait même de la venue des Mages de l'Orient, et que les saints Pères avaient d'avance réfutée.

Saint Chrysostôme dit que si les Mages, dans cet enfant dont une étoile miraculeuse leur avait annoncé la naissance, n'avaient cru trouver rien de plus qu'un roi de la terre, ils eussent été bien dépourvus de sens et de raison d'abandonner leur patrie, leurs familles, leurs maisons, leurs parents et leurs amis, pour venir rendre hommage et s'assujettir à un roi étranger. Eux, Perses et Barbares, séparés de toute société avec les Juifs, non-seulement par la distance des lieux, mais plus encore par la différence de religion : *Dementia fuisset, ut Persa aliquis aut barbarus, nullumque habens cum Judaica gente consortium, vellet a domo sua patriaque discedere, relinquere amicos et propinquos, regnoque se alterius subjugare.* (Hom. 6, in Math.) Saint Augustin dit à son tour : Plusieurs autres *rois des Juifs* étaient nés avant Jésus-Christ, d'où vient donc qu'aucun des Mages ne soit venu à leur recherche pour les adorer? *Cum multi nati essent reges Judæorum; numquid quemquam eorum adorandum Magi quæsierunt ?* (Serm. 35, de Temp.) Rien de plus clair en effet, les Mages ne peuvent être venus de si loin rendre cet hommage éclatant et solennel à un enfant étranger, qu'autant qu'ils ont cru que ce nouveau Roi des Juifs, tout récemment né, était très-différent de tous ceux qui l'avaient précédé sur le trône, et qu'en l'adorant, quoique enfant, ils en obtiendraient le salut de leurs âmes. *Non itaque regi Judæorum, quales illic esse solebant,*

hunc tam magnum honorem longinqui alenigena se deberi arbitrabantur. Sed talem natum esse didicerant, quo adorando se salutem consecuturos minime dubitarent. (Ibid.) Et, en effet, ce roi des Juifs n'était pas d'un âge à pouvoir goûter l'adulation et la récompenser; il n'était pas assis sur un trône, il n'était pas vêtu de pourpre, et son front ne portait pas de couronne. Ce ne fut donc pas la splendeur de la cour, la terreur des armes, la renommée glorieuse des batailles, qui amenèrent aux pieds du nouveau roi des Juifs, d'un pays si lointain, des personnages si distingués pour l'adorer avec toutes les marques de la plus grande dévotion. Il n'y avait encore que peu de jours qu'il était au monde; il était couché dans une crèche, aussi petit de corps que pauvre de richesses. Mais les Mages, prémices des peuples gentils, et instruits non par un témoignage humain mais par une révélation du ciel, crurent que sous ces petits membres était caché quelqu'un de grand et de divin : *Neque enim ætas saltem erat, cui adulatio humana serviret; non sub poplite sella regalis; non de membris perpura, non in capite diadema fulgebat, non pompa famulantium, non terror exercitus, non gloriosa fama præliorum hos ad eum viros ex remotis terris, cum tanto voto supplicationis attraxerunt. Jacebat in præsepio puer, ortu recens, exiguus corpore, contemptibilis paupertate. Sed magnum aliquid latebat in parvo : quod illi primitiæ gentium, non terra portante, sed cœlo narrante didicerant.* (Ibid.)

Saint Fulgence raisonne de même sur ce sujet, et voici les belles réflexions qu'il en tire : « Que signifie

ceci, que les Mages n'étant point Juifs, soient venus chercher le roi des Juifs pour l'adorer? Quel est donc le roi qu'ils cherchent? Ce n'est point Hérode, qui avait ce titre de roi des Juifs et qui l'était en effet, c'est Jésus-Christ : *Quid est, ut iste Magi regem Judæorum adorandum quærerent, cum ipsi Judæi non essent? Et quem regem? Non Herodem, sed Christum.* Que signifie qu'ils veuillent adorer un roi de si peu de jours, et qu'ils ne se soucient point de rendre hommage à Hérode qui était roi depuis un si grand nombre d'années? Ils veulent adorer un roi à peine né et suspendu encore au sein de sa mère, et ils ne font point attention à Hérode qui régne sur un grand peuple? *Volunt adorare nuper natum, nec adorant regem populis imperantem.* S'ils étaient si désireux d'adorer non le roi présent, mais le roi futur, que ne cherchaient-ils le fils du roi Hérode, qui était déjà né et qui devait lui succéder? Archelaüs, son fils, occupa le trône de Judée. *Nam et de Herode Judæorum filii jam fuerant nati, qui erant, patre mortuo, regnaturi. Mortuo enim isto Herode, Archelaus in Judæa regnavit.* Chose admirable, en effet! Archelaüs était né dans un palais splendide, Jésus-Christ dans une humble chaumière; Archelaüs, dès qu'il fut né, fut couché dans un berceau d'argent, Jésus-Christ dans une crèche. Le premier fut enveloppé dans des langes précieux, le second fut couvert des vètements les plus pauvres; et cependant les Mages ne nomment pas même Archelaüs, et ils adorent humblement Jésus-Christ. Les Mages ne regardent pas le fils aîné du monarque régnant, et ils vont honorer le premier né d'une

pauvre Vierge. *Archelaus natus est in palatio, Christus in diversorio. Archelaus natus est in argenteo letco positus; Christus autem natus, in præsepio est brevissimo collocatus. Ille pretiosis, iste vilissimis involutus est pannis. Et tamen ille natus in palatio contemnitur; iste natus in diversorio quæritur. Ille a Magis nullatenus nominatur; iste inventus, suppliciter adoratur. Omnino spernitur primogenitus regis; et muneribus honoratur primogenitus pauperculæ mulieris.* O spectacle aimable, ô sublime mystère! O roi des Juifs, roi mystérieux et unique, puisque vous êtes le seul qui soit en même temps riche et pauvre, humble et élevé! O roi des Juifs, roi d'une race nouvelle, qui, tandis que vous êtes encore enfant entre les bras de votre mère, êtes adoré comme Dieu! Petit enfant dans la crèche, Dieu immense dans le ciel; vil dans les langes qui vous enveloppent, précieux dans les étoiles qui vous annoncent. *Quis est iste rex Judæorum : pauper et dives, humilis et sublimis? Quis est iste rex Judæorum, qui portatur ut parvulus, adoratur ut Deus; parvulus in præsepio, immensus in cœlo; vilis in pannis, pretiosus in stellis?*

Il est donc évident que les Mages, en cherchant dans tout Jérusalem où ils pouvaient trouver le roi des Juifs, lequel, non selon des calculs humains mais selon la révélation divine était déjà né : *Ubi est qui natus est rex Judæorum? Vidimus enim stellam ejus,* ne cherchaient point un roi terrestre des Juifs, qu'ils avaient sous les yeux dans la personne d'Hérode et de son fils, mais le Roi céleste, le Messie, le Sauveur.

Ainsi les demandes des Mages furent une nouvelle ré-

vélation faite aux Juifs par des personnages étrangers à tout intérêt politique et humain, et qui ne pouvaient par conséquent exciter aucun soupçon ; ce fut une révélation que le miracle de l'étoile confirmait et que les Mages n'avaient pu inventer. Ce fut une révélation claire, précise, entourée de toutes les preuves et de tous les caractères de la vérité. Avec quels sentiments donc, avec quels transports de reconnaissance et de joie Jérusalem et toute la nation juive n'auraient-ils pas dû l'accueillir ? Quelle publique allégresse ne devait pas éclater à cette nouvelle de la naissance du Messie si longtemps attendu ? Et cependant, qui le croirait ! cette nouvelle apportée par les Mages, au lieu de remplir de joie Jérusalem, y jeta le tumulte et l'épouvante. Hérode craignit, dit l'Évangile, et toute la ville craignit de lui et avec lui : *Audiens autem Herodes rex, turbatus est; et omnis Hierosolyma cum illo.*

O bon Jésus, ô cher et aimable Jésus ! qu'il est beau pour nous, vos suivants et vos disciples, de vous voir un pauvre petit enfant, et de vous reconnaître, de vous croire, de vous adorer comme le vrai Dieu et le Sauveur du monde. Qu'il est beau de vous voir, faible enfant, du fond de cette misérable grotte où vous êtes couché, de cet humble berceau où vous vagissez, comme d'un trône de majesté et de gloire, faire trembler tout un empire, et par la seule nouvelle de votre naissance, jeter un roi et tout un peuple dans la consternation et le désordre. Ah ! qui de nous, dit saint Chrysostôme, ne se sent pas comblé de joie, en voyant Notre-Seigneur, dans un tel état d'avilissement, déployer tant de pou-

voir et tant de gloire. Qu'Hérode donc et les Juifs, et toute la ville de Jérusalem tremblent et se troublent! Quant à nous, nous nous réjouissons de leur trouble, et nous nous sentons admirablement affermis dans la foi par cette crainte qu'ils éprouvent: *Quis non lætetur, dum puer noster adhuc in cunabulis vagit, et rex terræ cum toto suo regno timore dissolvitur*? (Imperfec., Hom. 2, in Matth.)

Cependant, quoique les Juifs et Hérode aient été frappés de crainte à cette nouvelle, leur crainte n'a pas eu les mêmes causes. Cherchons donc ces causes différentes et traitons-en séparément. Parlons premièrement d'Hérode, secondement des Juifs. La peur qu'ils ont les uns et les autres de la vérité, nous peut bien servir de motif et d'un nouvel aiguillon pour l'aimer, la confesser et la pratiquer.

III

Des causes du trouble d'Hérode. — Peinture de l'âme coupable de ce tyran. — Les Mages eux-mêmes se troublent en voyant l'étoile. — Différence entre le trouble des bons, qui les sauve, et le trouble des méchants qui les perd. — Hérode se trouble parce qu'il est impie. — Exhortation aux grands de la terre de craindre Jésus-Christ juge.

Quand Jésus-Christ naquit à Bethléem, la grande prophétie de Jacob, dont nous avons fait mention ailleurs (Lec. I, § 8), que le Messie ne viendrait qu'après que le sceptre juif serait sorti de la maison de Juda et passé en des mains étrangères, cette prophétie avait eu déjà son plein accomplissement d'une manière égale-

ment honteuse et funeste pour les Juifs. Hérode, qui régnait sur eux depuis trente ans, ou qui plutôt les tyrannisait, était originaire de l'Idumée et étranger aux Juifs, non-seulement par le sang, mais encore par les mœurs et la religion, quoique par politique il fît semblant de pratiquer celle-ci. C'était cet Hérode, fils d'Antipater, né l'an 65 avant l'ère chrétienne, et dit *le Grand*, non pour la gloire de ses actions, mais à cause de ses crimes, de sa bassesse, de son hypocrisie, qui lui ont valu une place distinguée entre les plus insignes scélérats dont l'histoire ait gardé le souvenir. Vil de naissance comme de cœur, pauvre de biens comme de vertus, cependant à force d'intrigues, de turpitudes et de crimes, il parvint à sortir de cet état de bassesse et d'obscurité. Il gagna d'abord par ses flatteries l'amitié de Sextus César, gouverneur de la Syrie, et en obtint d'être nommé lui-même chef de la Célé-Syrie. Puis ayant épousé Mariamne, nièce d'Hircan, le dernier des Machabées, qui réunissait en sa personne la dignité de souverain pontife et de roi, il fit périr de la manière la plus barbare ce prince, son parent et son bienfaiteur, par la faveur duquel il avait été envoyé à Rome auprès de Pompée. Plus tard, ayant acheté la protection du triumvir Antoine par de riches présents, il réussit à se faire nommer d'abord tétrarque, puis roi de la Judée, et à occuper un trône devenu vacant par sa perfidie et sa cruauté. Après la bataille d'Actium, où Antoine vaincu laissa tomber dans les mains de César-Auguste l'empire romain tout entier, Hérode se crut perdu; mais ayant été à Rhodes se présenter au vainqueur, il sut si bien,

par son hypocrisie et sa bassesse, gagner ses bonnes grâces, que la possession du royaume lui fut laissée et confirmée. De ce moment, sa cruauté ne connut plus de frein ni de bornes ; il fit périr Sohême, son confident et son ami ; il fit périr le mari de sa sœur Salome, puis enfin sa propre femme Mariamne, et la mère et le frère de sa femme, puis tous ses amis, puis les principaux seigneurs de sa cour, sur les plus frivoles prétextes et sans aucune forme de jugement, et enfin ses propres fils, Alexandre et Aristobule, dont il fit étrangler l'un sous ses propres yeux. Ce qu'Auguste ayant appris, il s'écria, au rapport de Macrobe : « J'aimerais mieux être, dans la maison d'Hérode, son porc que son fils. » « *Malim in domo Herodis porcus esse quam filius.* » *Quia Judæi porcos non mactabant.* Rien n'est donc plus croyable que l'horrible massacre des enfants innocents de Bethléem par un tel monstre, après la venue des Mages. Et comment s'étonner qu'il ait sacrifié à l'amour du pouvoir les fils des autres, lui qui avait déjà sacrifié à ce même amour ses propres fils? Tel était l'homme, ou plutôt le monstre à forme humaine, qui régnait à Jérusalem quand les Mages y arrivèrent et y publièrent la naissance du roi des Juifs. Or, ce fut à cette nouvelle qu'Hérode fut saisi de crainte, troublé et comme hors de lui-même, et depuis ce jour il n'eut plus un seul moment de repos. *Audiens autem Herodes rex, turbatus est.*

Mais quoi encore, et pourquoi Hérode craignit-il en apprenant que le roi des Juifs était né? Saint Grégoire dit qu'à cette nouvelle de la naissance du Roi du ciel, le

roi de la terre dut se troubler, parce que, toutes les fois que la grandeur céleste se manifeste en quelque manière que ce soit, une force secrète, un instinct mystérieux fait humilier, fait confondre et trembler la grandeur terrestre : *Cœli rege nato, rex terræ turbatus est : quia nimirum terrestris altitudo confunditur; cum celsitudo cœlestis aperitur.* (Hom. 10, in Evang.)

Mais cependant, dit saint Hilaire d'Arles, toutes les grandeurs humaines ne sont pas également troublées, quand on leur annonce la grandeur divine. Les Mages étaient eux-mêmes des rois et des grands de la terre. L'apparition de l'étoile qui leur annonça la naissance du Messie mit bien le désordre dans leur cœur, mais leur trouble fut ce trouble salutaire qui s'éveille dans le cœur du pécheur lorsqu'il gémit sous le poids de ses fautes, qu'il est impatient de s'en délivrer, qu'il écoute avec docilité la voix divine et qu'il est prompt à lui répondre. Ce fut ce trouble précieux, fils de la grâce, qui prépare à une grâce nouvelle, qui change le cœur et le transforme, qui commence la conversion et l'achève. Ce fut ce trouble, délicieux au-dessus de tout calme, qui produit le dégoût du mal, le désir du bien, le mécontentement du vice, l'amour de la vertu ; qui ouvre la porte à l'espérance et allume le courage. Ce fut ce trouble enfin qui remet dans l'ordre les sentiments qu'il a lui-même troublés, qui adoucit l'amertume, qui rend délicieuse la douleur, qui couvre de baume la blessure ouverte, qui rend douces et suaves les larmes qu'il fait verser, qui conduit dans les voies de la simplicité de la foi, de l'humilité du repentir, de la confiance du par-

don, de l'enchantement de la charité, et fait éprouver la consolation, le calme, la paix promise aux pauvres en esprit et aux humbles de cœur.

C'est pourquoi les Mages, véritable figure, dit saint Augustin, de l'âme chrétienne qui marche dans les sentiers de la foi, mais avec un cœur toujours occupé de l'espérance de la gloire et de la vision divine, tandis qu'ils demandent où est le Christ, le prèchent; tandis qu'ils le cherchent, croient en lui, et sans l'avoir encore vu sont heureux et tranquilles, comme s'ils le possédaient : *Annuntiant et interrogant; credunt et quærunt; tanquam significantes eos qui ambulant per fidem, et desiderant speciem.* (Serm. 43, de Temp.) Admirez, dit saint Jean Chrysostôme, la simplicité, la candeur, la confiance, la liberté, le calme des Mages parlant à Hérode. Afin qu'on ne puisse les soupçonner d'avoir été poussés par quelqu'un à ourdir des conspirations et des intrigues, ils font connaître avec ingénuité la révélation divine qui leur a été faite, l'étoile qui les a guidés, l'éloignement du pays d'où ils viennent, sans laisser voir la moindre appréhension, la moindre frayeur de ce peuple qui s'agite et de ce tyran qui frémit : *Considera eorum virtutem, qui tam simpliciter et libere egere cum rege. Etenim, ne subdole missi ab aliquo putarentur, et ducem sui itineris produnt, et longinquitatem regionis fatentur; et fiduciam mentis ostendunt; neque tumultum populi, neque potestatem formidant tyranni.* (Hom. 4, in Matth.)

Mais le trouble d'Hérode est bien d'une autre sorte. Hérode est un impie. Rien de plus naturel, dit encore

saint Hilaire d'Arles, que de voir l'impiété humaine se troubler à l'aspect et à l'annonce de la piété divine : *Quid mirum, si pietate nascente, perturbatur impietas.* Hom. 4, de Epiph.) Il s'émeut donc de ce trouble du coupable, redoutant le témoignage qui l'accuse, le juge qui le condamne, le bourreau qui le punit. Son trouble est celui du pécheur qu'une conscience bourrelée confond, que le remords déchire, que l'obstination endurcit, que l'amendement décourage, que la défiance désespère. Son trouble est celui de la crainte, crime et châtiment à la fois du cœur qui l'éprouve, et qui né du crime, engendre le malheur et la douleur. Mais ce trouble d'Hérode, trouble de dépit, de rage, de désespoir et de fureur, comme le trouble des Mages était un trouble de foi, de confiance, de paix et d'amour, fut, dit le docteur déjà cité, un hommage solennel que ce vil ennemi de Jésus-Christ fut obligé de rendre à la justice de son règne, à la puissance de son empire. Car en craignant que la naissance de Jésus-Christ ne le prive de son royaume, il reconnaît qu'il a en lui la force de l'en priver. Quel spectacle donc! un roi orgueilleux et superbe, vêtu de pourpre, environné de gardes, tremble et pâlit en présence d'un enfant de quelques jours, d'un enfant couvert de pauvres langes dans une méchante cabane : *Velit, nolit, Christum regem fatetur, quando se ab eo, regno putat esse pellendum. Ecce jacentem in præsepio pertimescit armatus ; contremiscit humilem rex superbus, et abjectam infantiam, ac vagientem expavescit ætatem, in obvolutum in panis metuit purpuratus.* (Hom. 4, de Epiph.).

O grands et heureux du siècle dont l'orgueil, les misères et les crimes, plus grands encore éclatent à travers ce luxe, ce pouvoir et ces ornements somptueux dont vous les couvrez, pensez, dit saint Augustin, que vous aussi vous vous trouverez un jour face à face avec Jésus-Christ, seuls alors, sans suite et sans faste, accompagnés seulement de vos vices. Que ferez-vous alors, que direz-vous? Quelle sera votre contenance devant le tribunal majestueux de ce Dieu dont la naissance a causé tant d'effroi à des rois superbes? Comment soutiendrez-vous le visage menaçant, le regard sévère de ce Dieu, quand il s'apprêtera à prononcer votre jugement, de ce Dieu qui fit trembler le crime quand il parut sur la terre comme Sauveur? Ah! craignez-le, croyez-moi, craignez-le avec humilité d'esprit et sincérité de cœur, lui qui maintenant, roi glorieux, est assis à la droite de son Père, et qui fit pâlir et trembler l'impiété sur le trône, lorsqu'il n'était encore qu'un petit enfant entre les bras de sa mère : *Quid autem erit tribunal judicantis, quando superbos reges timere faciebat nativitas infantis? Pertimeant reges ad patris dextram jam sedentem; quem rex impius timuit adhuc matris ubera lambentem.* (Serm. 30, de Temp.) O roi puissant et miséricordieux tout ensemble, dont le glaive est évité par la pratique sincère de la religion, et ne saurait l'être par les excès et la rébellion de l'impiété : *A gladio hujus regis nemo erit crudelitate, sed pietate securus.* (Serm. 35, de Temp.)

IV

Suite du même argument sur le trouble d'Hérode. — Il se trouble encore, parce que, usurpateur du trône de Judée, il craint en Jésus-Christ un compétiteur au royaume. — Belles paroles des Pères à Hérode sur la folie de cette crainte. — Les hommes politiques qui craignent le vicaire de Jésus-Christ ne sont pas moins insensés.

Hérode, à la nouvelle de la naissance de Jésus-Christ, ne se troubla pas seulement comme impie, mais comme roi; non-seulement par religion, mais par politique. D'abord parce que, comme le fait observer saint Jean Chrysostôme, les gardes qui éloignent la foule du palais des grands, n'en éloignent pas la crainte. La crainte est plus fréquente et plus cruelle sous leurs routes dorées que sous les toits de chaume; tandis que les hommes d'une humble condition, semblables à des arbres plantés dans les vallées, demeurent paisibles et en sûreté au milieu des agitations de la politique, les grands au contraire, les hommes d'État, au moindre bruit, à la moindre nouveauté, tremblent pour leur pouvoir, comme ces arbres placés sur les hauteurs et que le moindre souffle d'air agite et secoue. *Semper grandis potestas majori timori subjecta est; sicut rami arborum in excelso positarum, etiamsi levitis aura flaverit, commoventur. Sic et sublimes homines in culmine lignitatum existentes, etiam levis nuncii fama conturbat. Humiles autem, sicut in convalles plerumque in tranquillitate constant.* (Imperfec., in 2, Matth.)

Mais, outre ce motif commun à tous ceux qui, pour me servir de l'expression d'un roi infortuné, *ont le malheur de régner*, Hérode, dit Drutmar, avait une raison particulière d'être troublé par la nouvelle qu'apportaient les Mages. Il savait bien qu'il n'était pas de la race royale de David, à laquelle appartenait le trône de Juda. Il se rappelait que le corps sanglant de son bienfaiteur Hircan lui avait servi de marchepied pour monter au trône, et qu'il n'y avait d'autre droit que ceux que donnent l'intrigue et la cruauté. La conscience de ce vol tenait son cœur dans une perpétuelle agitation, et pour la calmer, il avait eu l'idée de faire brûler tous les exemplaires des ivres saints, toutes les chartes et monuments publics qui contenaient la généalogie des anciens patriarches et des anciens prosélytes, par lesquels la famille de David, subsistant encore, pouvait prouver la légitimité de sa descendance et disputer à Hérode et à ses successeurs leur droit au trône de Judée. Quelle fut donc la surprise d'Hérode, lorsqu'il vit les Mages lui annoncer que, quoiqu'il eût fait massacrer Hircan et toute sa famille pour éteindre absolument la dynastie légitime; le vrai, le légitime roi des Juifs venait de naître pour lui redemander ce trône usurpé dont il se croyait le possesseur paisible. Le voilà tombé dans l'abattement et dans le désordre : *Herodes ideo turbatus est, quia ipse sciebat qui non esset de regali progenie David : et quia per fraudem regnum quœsiiesset. Etiam et ipse aliquando jam scripturas adurere jussisset; ne qua posteris suis vel de prœscripto veteri quœstio moveretur; existimans quod si indicia publica sustulisset, nullis aliis testimoniis cla-*

rere potuisset, qui de patriarcharum, vel proselytorum veterum genere dimanaret. (In 2, Matth.)

Il est vrai que les Mages lui parlèrent d'un roi Messie : puisque, comme nous l'avons vu (Lettre 3, 5), les mots roi des Juifs signifiaient le Messie. Mais, Hérode, quoiqu'il professât la religion juive, n'était pas très-spiritualiste ; il s'était, comme ses sujets, formé du Messie une idée toute terrestre, d'un roi qui par la force des armes devait arracher son peuple au joug de l'étranger, relever le trône de David et régner sur les ruines des rois de la terre. Il ne s'arrêta donc pas aux autres qualités que pouvait avoir le Messie ; il remarqua seulement ces mots : Roi des Juifs. Cette parole, dit saint Augustin, appela toute son attention et lui fit redouter dans Jésus-Christ, un émule, un compétiteur, un rival : *Herodes, audito regis nomine, tamquam æmulus contremiscit.* (Serm. 67, de Divers.) Mais, ô folles idées, ô vaines frayeurs, dit à Hérode saint Hilaire d'Arles, Jésus-Christ n'est point venu pour ravir la gloire d'autrui, mais pour donner la sienne, il n'est point venu pour dépouiller les rois de la terre, mais pour donner le royaume du ciel ; pour acquérir dignité et puissance, mais pour souffrir l'injure et l'affront ; pour orner sa tête d'une couronne de pierres précieuses, mais pour porter une couronne d'épines, pour fouler aux pieds des sceptres brisés, mais pour être élevé, parmi les outrages, sur une croix : *Non ad hoc venerat Christus ut alienam invaderet gloriam, sed ut suam donaret ; nec ut regnum terrestre perciperet sed ut cæleste conferret : non, inquam, venerat ad potestates, dignitates que ra-*

eıdndas, sed ad contumelias et injurias perferendas. Non ad hoc venerat, ut sacrum illud caput ad diadematum gemmam, sed ut ad coronam spineam prœpararet. Non, inquam, ad hoc venerat, ut constitueretur super sceptra magnificus, sed ut crucifigeretur illusus. (Hom. II, Epiph.)

Saint Léon parle ainsi à Hérode : Le Messie est plus grand que ton empire ; le Maître du monde ne peut vouloir être enfermé dans les limites de ton royaume. Ce Messie que tu crains de voir régner à ta place dans la Judée, règue déjà comme Dieu sur le monde entier : *Superfluo Herodes timore turbaris. Non capit Christum regio tua ; nec mundi Dominus potestatis tuæ potest esse contentus angustiis. Ubique regnat, quem in Judœa regnare non vis.* (Serm. 4, Epiph.)

Saint Fulgence, enfin, adresse cette apostrophe touchante à ce tyran insensé et cruel : O roi insensé, d'où vient ton trouble et que crains-tu ? tes craintes sont vaines et chimériques. Ce roi, dont les Mages t'ont annoncé la naissance, n'est point venu faire la guerre aux rois, mais pour les gagner par sa mort miraculeuse à son empire spirituel. Il n'est point né pour hériter de ton trône, mais pour que le monde entre dans l'héritage de la foi. Il n'est point venu pour combattre en vivant, mais pour triompher en mourant. Il n'est point venu pour se faire une armée, à force d'or parmi les nations, mais pour verser son sang pour leur salut : *Quid est, quod sic turbaris Herodes ? inanis est turbatio tua ! Rex iste, qui natus est, non venit reges pugnando superare, sed moriendo mirabiliter subjugare. Nec ideo natus est,*

ut tibi succedat; sed ut in eum mundus fideliter credat. Non ut pugnet vivus, sed ut triumphet occisus; nec ut sibi de gentibus auro exercitum quærat; sed ut pro salvandis gentibus sanguinem suum fundat. (Serm. de Epiph.) Insensé que tu es de craindre un successeur dans celui en qui la foi devrait te montrer un sauveur. Si tu croyais en lui, tu régnerais un jour avec lui. Et de même que tu as reçu de lui ce trône d'un moment, tu en recevrais un éternel; car enfin, quoique le royaume de cet enfant ne soit pas de ce monde, c'est lui seul cependant de qui découle tout pouvoir, c'est par lui seul que les rois règnent. Dieu, en effet, parle ainsi de lui-même dans l'Écriture : « C'est par moi que les rois règnent sur la terre : *Inaniter invidendo timuisti successum, quem credendo debuisti quærere salvatorem. Si in eum crederes, cum eo regnares. Et sicut ab illo accepisti temporale regnum, acciperes etiam sempiternum. Hujus enim pueri regnum non est de hoc mundo, sed per ipsum regnatur in mundo. Ipse enim sapientia Dei, quæ dicit in proverbiis; per me reges regnant.* (Ibid.) Ce petit enfant est le Verbe de Dieu; s'il t'est possible de combattre contre Dieu, juges-en toi-même; tu prépares ta propre ruine sans t'en apercevoir. Ce petit enfant que les Mages appellent le roi des Juifs est en même temps le Créateur et le Seigneur des anges. Au lieu de craindre cet enfant qui vient de naître, que tu ferais mieux de craindre le Juge tout-puissant! Non, non, je le répète, ne le crains point comme l'héritier de ton trône, crains-le comme le juste et sévère vengeur de tes crimes. Ah! que tu serais heureux si, au lieu d'inter-

roger les Mages avec astuce pour les surprendre, tu les accompagnais pour l'adorer! *Puer iste verbum Dei est. Si potes contra Dei sapientiam cogita. In tuam perniciem versaris et nescis. Puer, qui nunc a Magis dicitur rex Judæorum, idem Creator est et Dominus angelorum. Quapropter cujus times infantiam nascentis, magis timere debes omnipotentiam judicandis. Noli ergo eum timere regni tui successorem; sed time infidelitatis tuæ justissimum damnatorem. Utinam cum Magis adorantibus etiam tu pariter adorares; et non Magos ad eum fraudulenta calliditate mandares.* (Ibid.)

Un semblable langage pourrait être tenu à beaucoup d'hommes politiques de nos jours en qui les injuste défiances, les vaines et chimériques craintes d'Hérode à l'égard de Jésus-Christ semblent avoir passé à l'égard du Vicaire de Jésus-Christ et de son Église. Indifférents, tranquilles en face des progrès chaque jour croissants du libertinage, du philosphisme, de l'impiété, seuls et vrais ennemis de la sûreté des États et de la stabilité des trônes qu'ils ébranlent et sapent dans l'ombre, les politiques de nos jours ne craignent que le souverain pontife et l'Eglise catholique. O insensés que vous êtes de craindre que celui-là vous veuille ravir votre autorité, dont la parole vous la conserve! Qu'il veuille vous ravir la couronne, celui sans le secours duquel aucune couronne n'est sûre sur aucune tête! Et que cette Eglise veuille jeter le trouble et le désordre dans vos Etats, cette Eglise, dis-je, dont les doctrines de moralité, de sacrifice, de justice, de concorde, de paix, sont l'unique garantie de l'ordre et du bonheur des Etats. Et cepen-

dant vous avez appris, par une triste expérience, ou du moins vous auriez dû apprendre ce que vous pouvez et valez sans l'Eglise et sans Dieu ! Comme vous vous êtes séparés plus ou moins ouvertement du seul pouvoir conservateur qui existe sur la terre, parce qu'il est le seul dont la raison *immédiate* et la racine soit dans le ciel et dont les sublimes prérogatives soient inscrites au livre de la révélation, vous êtes forcés de chercher vos alliés dans vos propres ennemis; et tandis que vous vous applaudissez de vous être soustraits à la tutélaire influence de l'Eglise vous êtes jetés, par une terrible nécessité et une justice sévère, sous la dépendance bien autrement grave, humiliante et funeste de votre peuple. O pauvres Hérodes, doublement malheureux, et parce que le mal vous menace, et parce que vous en craignez le remède ! Ah ! ouvrez les yeux une fois et ne soyez plus du nombre de ces insensés qui craignent celui qui les défend et ne les combat point; qui les aime, et ne les trahit point ; qui les guérit et ne les frappe point ; qui les sauve, et ne les perd pas : *Illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor.* (Psal., 52.)

V

Narration sur le trouble des Juifs. — Il semble au premier aspect incompréhensible. — Les Pères lui assignent diverses causes. — La plus vraie paraît celle-ci : Les Juifs étant mauvais craignirent dans le Messie le réformateur et le vengeur de leurs vices. — La théophobie ou crainte de Dieu, est le signe de l'âme pécheresse, le désir de Dieu, au contraire, est la marque de l'âme en état de grâce. — Le nom de Dieu, et tout ce qui en rappelle l'idée, épouvante les impies, console les justes dans la vie et dans la mort. — Beau discours de saint Pierre Chrysologue sur ce sujet.

L'Evangéliste ajoute donc qu'au discours des Mages, Hérode ne fut pas le seul à se troubler, mais que toute la ville de Jérusalem se troubla avec lui et comme lui : *Audiens autem Herodes rex, turbatus est : et omnis Hierosolyma cum illo.*

Or que signifie cela ? Pourquoi Jérusalem se trouble-t-elle avec Hérode et tremble-t-elle avec lui. Qu'Hérode se trouble et tremble à la nouvelle de la naissance du roi des Juifs, rien de plus naturel ; le nom seul du roi légitime a coutume de jeter la consternation et le remords dans l'âme d'un injuste usurpateur. Hérode a donc raison de se troubler, dit Eutyme, à un si funeste avis, parce qu'il craint de voir surgir un prince qui le vienne dépouiller, lui et ses enfants, d'un trône qu'il n'a acquis qu'à force de crimes et d'infamie : *Herodes quidem jure turbatus est. Nempe timens de regno suo, filiorum que suorum.* (In 2, Matth.) Mais la ville entière de Jérusalem, demande le même interprète, quelle raison a-t-elle de se troubler d'une nouvelle qui devrait

plutôt la combler de joie ? Quelle plus heureuse nouvelle pour un peuple opprimé sous le joug d'un tyran, sous le poids d'une domination étrangère, que la naissance du roi légitime et national qui doit le délivrer ? Il y avait encore pour les Juifs une raison d'un ordre plus élevé, de se réjouir à cette nouvelle. Quelle nouvelle en effet plus agréable pour le peuple choisi, dépositaire et héritier de la promesse du Messie, que d'apprendre que ce Messie, si longtemps attendu, si souvent prédit et demandé, depuis quatre mille ans, avec tant de larmes et de prières, était né enfin pour racheter et consoler son peuple. Quel spectacle plus rempli de joie pour les Juifs fidèles, quel avénement plus glorieux pour leur nation, que celui d'un roi de leur sang, si grand dès sa naissance qu'il attire des contrées les plus éloignées des princes étrangers pour le reconnaître et lui rendre hommage : *Tota autem civitas quare turbatur ? Atqui gaudere ipsam magis oportuit, quod ipsi rex natus esset, quem olim prophetæ Salvatorem et Redemptorem Israel prænunciaverant; et gloriari quod statim a cunabilis Persas ad sui adorationem attraheret.* (Ibid.) Et bien non, au contraire, Jérusalem et son peuple tout entier, en apprenant la naissance de celui dont aucun Juif fidèle n'avait rien à craindre et dont tous avaient à espérer, au lieu de montrer de la joie laisse voir le même trouble qu'Hérode ; au lieu d'espérer, s'épouvante avec Hérode. Quelle est donc cette étrange crainte et quelle en peut être la cause ?

Quelques-uns pensent que le trouble de Jérusalem vint de ce qu'elle craignit qu'Hérode enflammé de ja-

lousie et de fureur contre ce nouveau roi des Juifs qui venait lui disputer le trône, n'opprimât davantage le peuple, déjà assez malheureux sous son joug tyrannique; car comme la lutte des vents soulève les mers, ainsi les querelles des rois troublent les peuples : *Quia rex Judæus surgere dicebatur : ne forte Herodes iratus Judaico regi, genus ejus vexaret. Nam quemadmodum, certantibus ventis, mare concutitur; sic, regibus adversantibus sibi, populus regni vexatur* apud imperfect. (Hom. 2, in Matth.) Mais ce motif ne semble pas plausible. Assurément les Juifs savaient et croyaient (les malheureux le croient encore ou du moins disent le croire), que le Messie devait délivrer le peuple choisi de tout esclavage, de toute oppression, et rétablir le trône de David avec une splendeur nouvelle. Le vrai motif donc du trouble des Juifs fut la perversité de leur cœur. L'Evangéliste, en disant que toute la ville de Jérusalem se troubla avec Hérode, semble avoir voulu montrer leur association dans le même péché et le même châtiment; telle est l'opinion des Pères. Saint Jean Chrysostôme dit : « Il est dans l'ordre qu'Hérode craigne. Il est de fait roi des Juifs; il doit craindre naturellement et pour lui et pour ses enfants, la naissance du roi des Juifs de droit. Mais Jérusalem, quelle raison a-t-elle de craindre en apprenant la venue de Celui que les prophètes avaient annoncé devoir être un Sauveur bienfaisant et un puissant libérateur? Savez-vous pourquoi les Juifs le craignent? parce qu'ils sont ces mêmes Juifs d'un esprit si dégénéré, si ingrats, si durs et si pervers, qui se révoltèrent mille autres fois contre Dieu, tandis

qu'il les comblait de biens; les mêmes qui avaient préféré la honteuse et pesante servitude de l'Égypte à la liberté glorieuse à laquelle il les avait miraculeusement appelés : *Consequenter Herodes, utpote rex, sibi pariter et liberis suis formidat. Hierosolyma vero quam tandem habuit causam timoris; cum certe illum adesse audierit, quem Salvatorem ejus beneficum et liberatorem prophetæ prædixerant? Quanam igitur ratione turbati sunt Judæi? De ipsa inimirum pravitate sententiæ, qua prius aversabantur Dominum beneficia conferentem; et tam gloriosæ; quam consecuti ab eo fuerant, libertati præferebant miserabiliter illam, quam in Ægypto sustinuerant servitutem.* (Hom. 6, in Matth.) Ainsi, hélas! beaucoup de chrétiens qui vivent dans l'esclavage de leurs vices et de leurs péchés se troublent à l'annonce d'une fête prochaine, d'une prédication, d'un moyen quelconque de conversion et de salut, parce qu'ils aiment l'opprobre de leurs liens et de leurs fers. Ces lâches chrétiens, s'il leur arrive quelquefois de prier Dieu de les appeler à lui et de les convertir, craignent, comme il arrivait à saint Augustin encore pécheur, d'être trop vite exaucés : *Timebam ne cito exaudires me.* (Confes.) Ils craignent de passer trop vite de la servitude du démon à la douce liberté des enfants de Dieu.

Comme la lumière du soleil offense et fatigue les yeux malades, ainsi dit, Emissène, les Juifs ayant malades les yeux de l'esprit, se troublèrent et ne purent soutenir la vue de la splendeur divine de Jésus-Christ, venu pour les éclairer, et c'est pourquoi ils ont été comparés, par les prophètes, aux oiseaux de nuit, qui voient un peu

dans le crépuscule du soir, mais ne peuvent supporter la lumière et deviennent aveugles durant le jour. *Sic infirmi oculi, viso lumine, perturbari solent. Bene autem isti tales in prophetarum libris per illas aves significantur, quas dies excæcat, nox illuminat.* (C. in 2 Matth. En un mot, reprend saint Jean Chrysostôme, les Juifs étaient devenus méchants et injustes. Ils se troublèrent donc à la naissance de Jésus-Christ, parce que l'iniquité ne peut supporter la présence de la justice. *Turbantur, quia de adventu justi non poterant gaudere iniqui.* (Im perf., hom. 2, in Matth.)

Écoutons enfin saint Pierre Chrysologue qui, insistant sur la même idée, dit avec cette véritable éloquence d'or qui lui a valu son nom : « Que le roi Hérode se trouble, qu'il cherche et recherche dans son esprit des moyens criminels contre un successeur légitime, il n'y a rien là d'étonnant; mais Jérusalem, mais les princes des prêtres, mais les scribes, quel motif pouvaient-ils avoir de s'associer à ces craintes et à ces desseins pervers? *Esto quod Herodes rex, amore regni, successoris timore, coactus sit talia moliri. Quare Hierosolyma, quare principes, quare scribæ.* (C. Serm. 3, Epiph.) Le motif, le voici : Parce qu'à un peuple devenu profane et impie, il ne peut convenir d'apprendre la naissance d'un Dieu sur la terre. Parce qu'un serviteur infidèle craint son maître, un coupable son juge, un rebelle le monarque contre lequel il s'est révolté. *Quare ? Quia nasci non vult profanus Deum ; servus Dominum, judicem reus, rebellis principem, perfidus cognitorem.* (Ibid.) Jérusalem était descendue au dernier degré de la corruption et du

péché. Le despotisme, la tyrannie d'Hérode, étaient tout ensemble le fruit et le châtiment de la méchanceté des Juifs. Un tel monarque était digne d'un tel peuple. A un peuple méchant, un roi pire, tel est l'ordre ordinaire. *Hierosolyma varia se contaminatione perfuderat.* (Ibid.) Les prêtres avaient profané les choses saintes. Le suprême sacerdoce, de perpétuel qu'il devait être selon l'institution divine était devenu temporel et annuel, afin que les vingt-quatre chefs des familles sacerdotales pussent le posséder, chacun à son tour. Le gouvernement romain, païen de religion, en donnait l'investiture au plus offrant. La simonie du chef se reproduisait plus scandaleuse dans les membres ; le sacerdoce inférieur mettait à prix l'absolution des péchés ; ils faisaient un commerce sacrilége de la piété et du pardon. *Sacerdotes profanaverant sancta; et peccata vendentes, in questum veniam pietatemque converterant.* (Ibid.) Les scribes, c'est-à-dire les docteurs et les interprètes de la loi, en avaient altéré le sens, accru ou restreint à leur gré les obligations. Ils avaient changé en moyens de tromper, en éloquence vaine et donnant la mort, la doctrine du ciel, la science du salut, la règle de la vie. *Scribæ doctrinam cœlestem, scientiam salutarem, vitale magisterium in suum sensum, in perfidiæ lapsum, in lethale vaniloquum commutaverant.* (Ibid.) Voilà donc pourquoi ces hommes se troublent à la naissance de Jésus-Christ ; ils craignent qu'il ne vive, car, s'ils n'en ont pas la pensée perpétuellement présente, ils ont au moins ce pressentiment confus du coupable qui craint le supplice. Ils entendaient, comme dans l'intime du

cœur, une voix secrète et menaçante qui leur disait, que sous peu ils seraient livrés a la moquerie ignominieuse du monde, jetés dans l'opprobre, chassés du temple, privés du sacerdoce, dépouillés des riches revenus provenant des offrandes des Juifs pieux ; et que ce Messie venu pour leur salut, ne serait venu, par leur faute, que pour consommer leur ruine : *Hinc est quod Christum nolunt nasci, vivere timent, quia noverant se mox ignominiæ dandos, tradendos approbriis, ejiciendos templo, privandos sacerdotio, oblationum munere vacuandos.* (Ibid.) C'est pourquoi, tout enflammés comme ils étaient du feu des voluptés et des passions, possédés de l'orgueil, perdus de luxe, ivres de vanité, dégradés par tous les vices ; comme ils ne croyaient point à la possibilité du repentir de leur part, ils ne croyaient point à la possibilité de la miséricorde de la part de Dieu : *Semel enim cupiditate inflammati, capti pompa, vitiis sauciati, vanitate ebrii, madefacti luxu, quia de correctione nihil cogitare poterant, de venia nihil sperabant.* (Ibid.)

Ce terrible mystère d'iniquité se renouvelle tous les jours parmi les chrétiens. Regardez ces misérables, victimes infortunées des désordres de leurs passions et des habitudes du vice, qui est devenu comme leur nature propre, sans lequel ils ne peuvent vivre et dont il leur semble qu'ils ne peuvent se dépouiller ; il ne leur reste plus de liberté que juste assez pour se rendre coupable ; de foi, que ce qu'il leur en faut pour croire à Dieu ; mais ils haïssent ses lois, ils redoutent ses jugements, ils désespèrent de la miséricorde et du pardon : *Sic*

Christum venire non vult, qui superatus illecebris sæculi, de pœna trepidat, de venia nihil præsumit.

Ah ! de même que la rage qui inspire l'horreur de l'eau, dont elle recevrait sa guérison, est pour le corps une affreuse maladie, de même la théophobie ou horreur de Dieu est une horrible maladie pour l'âme, puisqu'elle lui fait haïr celui seul qui la pourrait guérir. Les Juifs étaient atteints de cette effroyable maladie de l'esprit, à cause de leur profonde corruption et de leurs vices, lorsqu'ils se troublèrent à la nouvelle de la naissance du Messie, et c'est de cette maladie que sont tourmentés les philosophes matérialistes, les incrédules, les voluptueux de nos jours. Tandis que chaque parole, chaque objet qui leur rappelle l'idée de Dieu, de sa religion, de ses lois, de l'âme, de l'éternité, les trouble, les jette dans le désordre, les fait pâlir et trembler et excite en eux une espèce d'irritation indéfinissable, d'accès nerveux, semblables à ceux que les odeurs pénétrantes éveillent dans les tempéraments délicats ; ils regardent, ils fuient avec mépris les saints temples, les ministres, les cérémonies, les discours, les solennités. De là vient l'horreur de la mort, parce qu'il est impossible que le sang de l'homme ne se glace pas dans ses veines, lorsqu'il pense au moment où Dieu frappera à la porte de son cœur par une dernière maladie et le citera à son tribunal. Et, en effet, quand vient ce moment fatal, ces hommes qui avaient mis leur gloire à mépriser Dieu, qui avaient fait leur paradis du plaisir des sens, voyez-les, dit saint Grégoire, comment ils jettent çà et là des regards effarés, comme ils tremblent de tous leurs mem-

bres, comme ils s'efforcent de retenir un souffle de vie afin de paraître le plus tard possible devant le tribunal du souverain Juge: *Aperire judici pulsanti non vult, qui exire de corpore trepidat; et videre eum, quem contempsisse se meminit, judicem formidat.* (Hom. 13, in Evang.)

Au contraire, les âmes pieuses et fidèles sentent un goût, une joie particulière dans les exercices de religion, dans les pratiques de piété, dans l'usage fréquent des sacrements, dans l'audition de la parole sainte et du divin sacrifice, dans toutes les choses enfin, dans la présence de toutes les personnes qui leur parlent de Dieu ou qui le rappellent à leur pensée et à leur amour. Le saint nom de Dieu, les noms si doux de Jésus et de Marie sont pour ses oreilles une musique ravissante et un baume délicieux pour leur cœur, qu'ils remplissent de tendresse et de confiance. Heureuses les âmes qui éprouvent de tels sentiments, car c'est là avoir faim et soif de la grâce, de la vertu et de tout ce qui y conduit : faim et soif à qui Jésus-Christ a promis qu'elles seront éternellement rassasiées dans le ciel : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur* (Matth. 5.). Et quoique, sans une expresse révélation de Dieu, personne ne puisse savoir certainement s'il est en état de grâce ou de péché : *Nescit homo utrum amore, an odio dignus sit.* (Eccl., 9.) Cependant il existe, selon saint Bernard, des signes et des indices par lesquels on peut juger avec une très-grande probabilité de la situation réelle d'une âme. Or, comme un des signes les moins équivoques de la maladie et de la mort spirituelle de l'âme est la répugnance, le dégoût des choses spiri-

tuelles, et, bien plus encore, la peur, l'aversion de Dieu et de tout ce qui en rappelle l'idée, de même que le dégoût de toute nourriture saine est la marque d'un estomac malade; au contraire, un des indices les plus consolants et les plus certains qu'une âme est saine et qu'elle vit de la vie spirituelle de la grâce, c'est précisément cette faim et ce goût qu'elle a des choses divines, cette sainte joie qu'elle éprouve lorsqu'elle entend parler de Dieu, ou qu'elle pense soit à lui-même ou à ses mystères, soit à ses saintes lois; car le goût des aliments salubres dénote un estomac sain. Ces âmes heureuses, toujours occupées de la crainte d'offenser Dieu et de le perdre, crainte qui éloigne d'elles tout sommeil dans une confiance funeste, éprouvent cependant une joie profonde. Du fond de leur cœur s'élève de temps en temps cette voix secrète de l'Esprit-Saint dont parle saint Paul, et qui les assure qu'elles sont bien au nombre des fils de Dieu : *Ipse spiritus testimonium reddit spiritui nostro, quod sumus Filii Dei.* (Rom., 8.) En sorte que, tranquilles par la grâce de ce témoignage, tranquilles par la conduite chrétienne de toute leur vie, pleines d'espérance dans une miséricorde qui n'a point de limites, lorsqu'arrive la dernière maladie par laquelle Dieu les appelle à lui ; elles vont au-devant, dit saint Grégoire, l'esprit assuré, le cœur prêt et ouvert, le regard plein de joie et le front serein ; car elles savent qu'elles ne vont point à un juge, mais à un père qui, les prenant entre ses bras et les comblant de bénédictions, les mettra en possession de leur céleste héritage : *Qui autem de sua spe et operatione securus est, pulsanti*

confestim aperit, quia lætus judicem sustinet; et cum tempus propinquæ mortis advenerit; de gloria retributionis hilarescit. (Ibid.) Ainsi, dit encore saint Pierre Chrysologue dans ce beau sermon que j'ai déjà cité, ainsi le fidèle laboureur, assidu à accroître par son travail les revenus du sol qui lui a été confié, désire évidemment que son maître en vienne jouir, sûr qu'il est d'en être loué et récompensé : *Bonus villicus, quando copiosum fructum continuo labore conquirit, venire dominum suum ad lucrum suum capit, suum concupiscit ad gaudium.* Ainsi l'ouvrier diligent, qui s'est acquitté du travail qu'on lui a donné à faire, désire la prompte arrivée du père de famille pour en recevoir le prix convenu : *Diligens operarius, quando opus suscepti laboris expleverit, ut mercedem percipiat, patrem familias desiderat advenire.* Ainsi le soldat sincèrement dévoué à son roi, après avoir défendu son nom avec courage dans les combats et avoir remporté une honorable victoire, attend impatiemment sa présence, qui lui apportera la récompense et le repos qu'il a mérités par ses sueurs et ses blessures : *Devotus miles post conflictum, post victoriam, præsentiam regis exoptat, ut præmiis sudores et vulnera remuneratione compenset.* Et de même ainsi le chrétien qui, par la pratique continuelle de toutes les vertus, a triomphé de l'orgueil et de la corruption du monde, soupire après la venue de Jésus-Christ qui le rendra participant de son éternel triomphe : *Sic ad palmam suam cupit venire Christum; qui bella mundi; indefessa virtute, prosternit.* Faisons donc le bien, continue saint Pierre Chrysologue, faisons le

bien, évitons le mal, fuyons le vice, attachons-nous à l'exercice de la véritable vertu, oublions les biens et les intérêts présents, pensons sérieusement aux biens à venir, et avec tous les transports de notre cœur acheminons-nous vers ce royaume céleste pour lequel nous avons été créées, vers ce triomphe qui nous est promis, vers cette gloire qui nous attend, vers cette couronne qui doit nous rendre à jamais heureux : *Fratres, faciamus bona, declinemus a malis; fugiamus vitia, virtutes sequamur : dissimulemus præsentia, futura cogitemus; nostrum petamus ad regnum, nostram veniamus ad palmam; optimus ad gloriam tendamus votis omnibus, ad coronam.* (Ibid.)

VI

Dessein cruel d'Hérode après avoir réuni le sanhédrin et l'avoir interrogé fort au long sur le lieu où devait naître le Messie. — Il appelle les Mages en secret, il leur parle avec une astuce et une hypocrisie profonde. — Pourquoi? Hérode est le type des hypocrites. — L'hypocrisie, vice commun à tous les pécheurs, à tous les hérétiques, à tous les impies. — Sa malice et son châtiment.

Fille et compagne de la lâcheté, la froide barbarie est assise d'ordinaire sur le trône des tyrans. Un tyran ne sait aucune autre manière d'étouffer ses inquiétudes et les craintes qui le dévorent, que de verser le sang de ceux qui les font naître. C'est pour cela que la première pensée d'Hérode, dans le désordre où le jeta la naissance d'un nouveau roi des Juifs, fut de l'immoler, dès sa naissance, à sa sûreté, à son repos, à sa fureur. Mais

où le trouver cet enfant, pour le punir du crime d'avoir par sa naissance troublé le cœur d'un usurpateur impie et injuste. Je sais que la venue du Messie (disait Hérode) est annoncée dans les Écritures avec toutes ses circonstances. Puisqu'elles en indiquent le temps, elles en auront aussi sans doute indiqué le lieu. Les prêtres, les docteurs et les anciens du peuple qui lisent ces Écritures, qui les ont entre les mains, qui les enseignent et les interprètent, doivent le savoir. Il dit, ou plutôt il pense ainsi, et il ordonne aussitôt que le sanhédrin soit réuni, qu'il n'y manque pas un seul des princes des prêtres, un seul des scribes ou des docteurs qui interprétaient la loi et l'expliquaient au peuple : *Et congregans omnes principes sacerdotum et scribas populi.* On voit par là qu'Hérode disposait du conseil sacré, qu'il y commandait en maître, et que ce premier et vénérable corps de la république juive était à genoux devant lui comme le reste de la nation. Tyranniser la religion, opprimer les conscience, fut toujours l'ambition des tyrans, le comble et la perfection de la tyrannie.

Il paraît clairement établi par le texte sacré, que, dans cette session extraordinaire du grand conseil des prêtres et des docteurs juifs, Hérode ait voulu intervenir en personne ; sans doute pour faire lui-même les demandes opportunes à son dessein et recevoir les réponses. Cachant, en effet, sous le masque de la plus profonde hypocrisie son trouble et ses projets de carnage et de sang; se montrant comme animé d'un sentiment et d'un intérêt religieux, lui qui n'avait d'autres sentiments, d'autres intérêts, que ceux d'une politique

impie et cruelle, il demande au Sanhédrin : si c'était en ce temps, et en quel lieu pouvait être né le Christ ou le Messie, d'après les prophéties et les traditions : *Sciscitabatur ab eis, ubi Christus nasceretur.*

Les prêtres et les scribes juifs, s'ils ne les avaient pas dans le cœur, les avaient au moins perpétuellement sur les lèvres, ces saints oracles des prophètes relatifs au Messie, dit Euthyme. Objet de leurs désirs, de leur attente et de leurs prières : *Dicta prophetica librosque in ore habebant.* (In 2, Matth.) Ils purent donc répondre immédiatement et sans ambignité à la demande d'Hérode : Le Messie doit être né en Bethléem de Juda, puisque le prophète Michée s'exprime ainsi : Et toi, ô Béthléem, terre de Juda, tu n'es pas la dernière entre les principales villes de Judée, car de toi sortira le chef qui gouvernera mon peuple d'Israël. *At illi dixerunt : In Bethleem Juda, sic enim scriptum est per prophetam : Et tu Bethleem terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda; ex te enim exiet dux, qui regat populum meum Israël.* Cette réponse, dit Emissène, par où les prêtres et les scribes parurent confirmer le discours des Mages : Que le Messie pourait très-bien, en ce temps, être né à Bethléem ; au lieu de calmer le trouble d'Hérode, l'accrut encore. Ainsi son trouble se changea en crainte, et sa crainte en épouvante : *Timor additur timori; et qui Magorum verbis pertubatus fuerat, iterum scribarum et sacerdotum responsione terretur. Quomodo enim terreri non poterat, qui suo tempore Christum natum audiebat ?* (In 2, Matth.)

Mais dissimulant encore ce nouvel accès de trouble et

de crainte, il fait venir les Mages dans son palais, il s'entretient avec eux, mais en secret : *Tunc Herodes clam vocatis Magis*. Et pourquoi en secret ? premièrement, dit saint Pierre Chrysologue, parce que l'âme hypocrite, la conscience fourbe et méchante déteste toute publicité d'action, et aime à tout faire par des intrigues cachées ; et puis Hérode avait l'intention d'agir en voleur et en assassin ; or, le voleur rôde durant la nuit, et l'assassin dresse ses embûches en secret : *Occulte vocat, quia palam nihil audet simulata mens, conscientia dolosa. Occulte vocat Magos, quia fur amat noctem, latro in occulto tendit insidias.* (Serm. 158.) Secondement, les tyrans craignent toujours le peuple qu'ils oppriment ; et Hérode savait bien qu'il était détesté des Juifs, non-seulement comme tyran, mais encore comme étranger. Il ne voulut donc point, dit Euthyme, donner de l'importance à son entretien avec les Mages sur la naissance du Messie, afin de ne point éveiller par de semblables discours dans l'esprit du peuple, l'idée de la possibilité d'un changement de souverain : *Quia timebat Judæos, ne ipsi puerum serbi subjicent. Nam sciebat quod Judæi eum odio haberent, quia ipse de alienigenis erat.* (In 2, Matth.) De plus, ajoute Aimon, les Juifs, depuis longtemps faits à la révolte, auraient pu non-seulement concevoir le désir de ce changement, mais même exciter un soudain tumulte, et courir en foule sur la trace des Mages, à la recherche de cet enfant dont ils venaient d'apprendre la naissance ; et, l'ayant trouvé, chasser Hérode du trône pour y placer un roi de leur nation, promis depuis tant de siècles. De là, vient

qu'Hérode cherche à savoir des Mages, le plus secrètement possible, tout ce qui concerne cette affaire si délicate : *Quia timebat, ne forte Judæi ingererent se illi uero, qui nuntiabatur natus : ut haberent regem, hominem suæ gentis, et Herodem de regno dejicerent.* (In 2, Matth.) Enfin, si les tyrans, dit Euthyme, sont toujours soupçonneux, Hérode avait plus de raison qu'aucun autre de craindre les Juifs, comme étant de la même race et du même sang que le Messie. Il ne voulut donc pas traiter publiquement avec les Mages, afin que de ses demandes et de leurs réponses, non plus que des instructions qu'il voulait donner à ces mêmes Mages, les Juifs ne pussent conclure qu'Hérode machinait la mort du Messie, machination qu'ils auraient pu prévenir pour sauver la vie du roi légitime, et l'arracher aux cruels desseins du tyran : *Quia suspectos habebat Judæos, nempe Christi cognatos, nec volebat, ut ipsi audirent quæ interrogaturus aut præcepturus erat : ne forte, intelligentes Judæi quod ei insidiaretur, servarent ipsum tamquam proprium regem.* (In 2, Matth.) Mais qu'Hérode connaissait peu, dit saint Chrysostôme, ses vils esclaves, les Juifs ! Non, non, il n'y avait point à craindre que ces fils dégénérés d'Abraham, fissent aucun mouvement en faveur du Messie qu'ils détestaient déjà, à peine né, plus qu'Hérode lui-même ; puisqu'ils ont fini par le crucifier, après l'avoir clairement connu pour le Fils de Dieu : *Nesciens Herodes, quia majores inimici erant Christi Judæi, quam ipse. Postquam enim manifeste cognaverunt eum esse filium Dei, tunc crucifixerunt eum.* (Imperfec. Hom., 2, in Matth.)

Renfermé donc en un secret entretien avec les Mages, Hérode s'informa d abord, dans les plus petits détails, de l'apparition de l'étoile miraculeuse, des signes auxquels ils avaient reconnu que cette apparition annonçait la naissance du Messie, et surtout du temps où elle avait commencé de leur apparaître, pour juger de là lui-même en quel moment devait être né cet enfant que l'astre annonçait : *Tunc Herodes, clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis tempus stellæ, quæ apparuit eis.* Car, étant résolu, dit un interprête, à prendre tous les moyens pour s'en défaire, il voulut s'assurer du temps et du lieu de sa naissance, afin que s'il ne parvenait pas à le découvrir et à le tuer seul, il put, en tuant tous les autres enfants du même âge et du même lieu, le comprendre au moins lui-même dans ce carnage : *Ut si Christum invenire non posset, saltem, nativitatis tempore cognito, qui solus occidi non poterat, simul cum cæteris ejusdem ætatis pueris necaretur.* (In Cat. aur.)

Aussi, lorsqu'il eut appris des Mages ce qu'il désirait savoir pour remplir les calculs de sa cruauté : Vous voilà certains, leur dit-il, que le Messie que vous cherchez, doit être né à Bethléem. Allez donc en cette ville, interrogez, cherchez avec tout le soin possible et certainement vous le trouverez ; et lorsque vous l'aurez trouvé et que vous aurez rempli envers lui les devoirs de votre religion et de votre piété, je vous ordonne de repasser ici à votre retour, de me venir trouver et de m'apprendre où il est, afinque, moi, aussi je puisse aller le reconnaître et l'adorer : *Et mittens illos in Bethleem dixit ; ite et interrogate diligenter de puero ; et, cum in-*

veneritis, renuntiate mihi, ut et ego veniens adorem eum. O infâme imposteur, dit saint Jean Chrysostôme en rapportant ce discours d'Hérode ; ô hypocrite sans pudeur ! il affecte le zèle pour cacher la fraude ; il dit vouloir adorer le Messie qu'il est impatient de mettre à mort : *Simulavit sollicitudinem ut celaret deceptionem : neque enim adorare, sed perimere Dominum cogitavit.* (Hom. 1, ex variis.) Et saint Fulgence, transporté lui aussi du même sentiment d'indignation, dit au tyran : O incrédulité impie ! ô méchanceté frauduleuse ! ô scélératesse calculée ! Le sang innocent de tant de milliers d'enfants, que tu as versé après, a suffisamment découvert le féroce dessein que tu nourrissais dans ton cœur contre cet enfant envers qui tu affectes une si grande piété : *O calliditas ficta ! o incredulitas impia ! o nequitia fraudolenta ! sanguis innocentium, quem fudisti, testatur quid de hoc puero facere voluisti.* (Hom. 5.) Et remarquez, ajoute saint Chrysostôme, le profond artifice de cette malice consommée. Par tout ce qui s'est passé, et par les paroles mêmes des mages, Hérode juge que ces saints hommes étaient animés des sentiments de la plus sincère piété, du plus tendre amour envers Jésus-Christ, et qu'il était impossible, par ruse ou par promesse, de les induire à conspirer avec le roi usurpateur contre le roi Messie, qu'ils étaient venus chercher de si loin et à travers tant de fatigues et de périls. Que fait donc cet impie ? Voyant qu'il ne peut les séduire, il s'efforce de les tromper, il affecte la piété envers Jésus-Christ, tandis qu'il aiguise l'épée avec laquelle il veut le percer ; et il cache sous l'hypocrisie de ses paroles la

perversité de son cœur : *Vidit Herodes magnam devotionem Magorum circa Christum : quia non poterat eos nec blandimentis flectere, ut consentirent internecioni regis futuri, propte ruem tanti itineris laborem susceperant. Cum vidit ergo quod aliud facere non posset, illos ipsos decipere cogitavit. Devotionem promittebat, qui gladium acuebat, et malitiam cordis sui humanitatis colore depingebat.* (Imperfect., Hom. 2, in Matth.)

Ainsi en usent ces imposteurs détestables lorsqu'ils se résolvent à perdre en secret quelqu'un à qui ils voient qu'ils ne peuvent nuire en public ; ils se montrent ses admirateurs et ses amis, afin de gagner sa confiance, d'endormir sa vigilance, et d'en abuser pour sa perte : *Talis est enim consuetudo omnium malignorum, quando aliquem in occulto gravius lædere volunt : humilitatem illi et amicitias fingunt.* (Ibid.) Et remarquez encore, dit un interprète, qu'Hérode, pour mieux capter la confiance des Mages et surpendre leur bonne foi, affecte envers Jésus-Christ non-seulement une piété et une dévotion générale, mais celle-là même que les Mages éprouvaient et qu'ils lui avaient fait connaître. Comme ils s'honorent d'être venus à la recherche du Messie, Herode déclare qu'il y veut aller, lui aussi : *Ut et ego.* Comme les Mages avaient protesté qu'ils voulaient adorer le roi des Juifs et qu'ils n'étaient venus de si loin que pour cela : *Venimus adorare,* Hérode dit aussi que son intention est de l'adorer, et que c'est pour cela qu'il désire savoir où il est : *Ut et ego veniens adorem eum. Intellexit Herodes quia Magi fideles jam erant ejus, quem quærebant, proptera dicit se velle eum*

adorare. (In Cat.) O exécrable hypocrisie ! l'impie, le cruel, feint les sentiments des hommes aimants et pieux ; il parle leur langage, il emploie leurs expressions, il modèle son visage sur le leur, et y laisse voir, avec une humilité feinte, un désir religieux de se rendre aux pieds de Jésus-Christ sur la trace des Mages ; lui qui, dans son barbare cœur détestait Jésus-Christ et se riait des Mages.

Ainsi donc Hérode est le vrai type des hypocrites, dit saint Grégoire : *Cujus persona, qui alii quam hypocritæ designantur*. (Hom. 10, in Évan.) Les hypocrites qui, lorsqu'ils conversent avec des personnes honnêtes et pieuses, simulent la charité et la religion dans leur langage, tandis qu'ils ont dans le cœur l'impiété et la haine. Ils cachent leurs vrais sentiments, ils les déguisent sous le masque de la foi, ils s'unissent aux pratiques religieuses des bons ; ils en imitent extérieurement la conduite, ils affectent de n'avoir avec eux qu'une même âme et un même cœur, les mêmes intérêts, le même zèle pour la religion et la charité ; et ils font tout cela pour usurper leur estime et obtenir leur protection ; et combien n'y a-t-il pas de ces misérables qui se servent de la faveur des hommes de bien pour s'abandonner impunément à tous les vices, ou pour obtenir des dignités et des emplois auxquels ils n'ont d'autre titre qu'une immense ambition unie à une immense bassesse. Ceux-là encore appartiennent à la grande famille des hypocrites et sont de parfaits hypocrites, les maîtres et professeurs d'hérésie qui se prétendent mus par le zèle de la vérité, tandis qu'au fond,

dans cet enseignement de nouvelles doctrines, ils ne consultent que leur zèle pour la volupté. Sont encore de vrais hypocrites tous ces faux philosophes, tous ces incrédules qui veulent passer pour des hommes supérieurs, qui ne peuvent se résoudre à faire plier leur raison superbe sous les dogmes chrétiens, tandis qu'ils ne sont en réalité que des âmes dégradées et viles qui n'ont pas le courage de soumettre leur cœur aux devoirs du chrétien. Enfin sont encore des hypocrites tous ces fabricateurs de schisme et de religions qui mettent en avant le devoir où ils sont de rendre les peuples indépendants du joug d'un prêtre étranger, tandis que la passion qui les fait agir est un désir furieux de se rendre eux-mêmes libres et indépendants de toute censure ecclésiastique et d'étendre sans obstacle leur tyrannie jusque sur les consciences. Mais, malheur! malheur aux hypocrites! dit Jésus-Christ dans l'Évangile : *Vœ, vœ vobis hypocritæ.* (In Evan. passim.) Ce sont les seuls entre tous les pécheurs que ce Dieu de mansuétude a traités avec rudesse et sévérité; ce sont les seuls entre les pécheurs sur lesquels le Dieu de miséricorde n'a jeté que des regards de colère et de dédain : *Circumspiciens eos cum ira.* Ce sont les seuls pécheurs dont le Dieu Sauveur n'a pas converti un seul, les seuls sur qui il a prononcé une sorte de malédiction et d'anathème lorsqu'il leur a dit : Race de vipères, à qui est ôté tout moyen d'échapper à la sévérité de l'éternel châtiment : *Genimina viperarum, quomodo fugietis a judicio gehennæ.* (Matth., 23.) Ah ! toutes les grandes erreurs, tous les grands scandales du christianisme ont toujour

eu l'hypocrisie pour cause et pour soutien ; c'est le péché qui produit tous les péchés et qui doit, par conséquent, s'attendre à tous les châtiments. Malheur donc aux hypocrites, malheur immense, malheur irréparable, malheur éternel ! *Væ vobis hypocritæ.*

VII

Crime horrible d'Hérode d'avoir voulu tuer Jésus-Christ qu'il savait être le Messie promis au monde. — Les Mages agissent près du tyran avec simplicité de cœur ; et lui parvient à les tromper en leur faisant promettre qu'ils lui découvriront le lieu où ils auront trouvé Jésus-Christ. — Comment Dieu détruit l'horrible dessein d'Hérode et le fait devenir le jouet de ces mêmes Mages qu'il s'applaudissait d'avoir trompés.

Mais voici une réflexion importante. D'où vient que les Mages, ayant demandé seulement où est le roi des Juifs, Hérode demande au sanhédrin où doit naître le Christ : *Sciscitabatur ab eis ubi Christus nasceretur ?* Que signifie ceci, dit Euthyme, qu'Hérode s'informe du Christ, tandis que les Mages ne se sont informés que du roi des Juifs : *Atqui Magi non dixerunt se Christum quærere ; cur igitur Herodes de Christo interrogat ?* C'est qu'Hérode savait que le Christ (ce nom signifie Messie) était près de venir. Ayant donc appris des Mages que le roi des Juifs était né et qu'aucune étoile miraculeuse les conduisait vers lui, il comprit bien que ce roi des Juifs, qu'annonçaient les mages, n'était autre que le Messie que les Juifs appelaient le Christ, et qui était à cette époque attendu d'un moment à l'autre : *Quia jamdudum audiebat in proximo nasciturum esse Chris-*

tum. Statimque audiens in Judæa natum esse regem Judæorum, et quod hunc stella Persis indicasset ; intellexit eum esse, qui dicebatur Christus. (Euthym. 2, in Matth.) Par cela même s'augmente l'énormité du péché que commet Hérode en formant le projet de mettre à mort l'enfant de Bethléem, puisqu'il résout avec pleine connaissance de faire périr non pas un homme ou un roi quelconque, mais un homme, un roi, qu'il savait positivement être le Messie d'Israel, un roi et un homme d'une origine extraordinaire, dont un prophète avait prédit depuis le lieu où il devait naître et qu'une étoile miraculeuse, indiquant le temps précis de sa naissance, avait montré à des rois de l'extrémité de l'Orient pour les conduire vers lui et le leur faire adorer. C'est donc d'Hérode, et des princes des prêtres qui furent ses complices dans cet horrible crime, que parle particulièrement le roi-prophète dans ce passage : « Les rois de la terre se sont révoltés et assemblés contre le Seigneur et contre son Christ : *Astiterunt reges terræ, principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus.* (Psal. 2.)

Comme les Mages, dit Théophilate, avaient le cœur simple et droit, ils ne soupçonnèrent point la ruse et la malice enfermées dans le discours d'Hérode : *Ipsi cum dolo carerent, putabant et illum absque dolo loqui.* (In Matth.) Il semble même, par le texte évangélique, que les Mages promirent à Hérode de repasser par Jérusalem et de lui faire connaître le lieu où ils avaient trouvé le Messie; il semble même que ce fut sur cette promesse qu'Hérode s'abstint d'envoyer lui-même des émissaires

à la recherche du nouveau roi des Juifs, d'autant plus que ces émissaires d'un tyran ambitieux et cruel auraient pu exciter des soupçons et faire cacher l'enfant; tandis que les Mages, au contraire, en leur qualité d'étrangers, ne devaient éveiller aucun soupçon par leurs recherches. Hérode s'en reposa donc tranquillement sur la diligence des Mages pour trouver le Seigneur, et sur leur promesse de le lui faire connaître à leur retour. Pendant ce temps, il se félicitait dans son cœur impie d'avoir réussi à tromper la simplicité de ces hommes vertueux et d'avoir tiré de leur bonne foi, de leur piété et de leur zèle, cette promesse dont il se servait pour accomplir ses sanglants desseins; il jouissait d'avance du meurtre et en goûtait les fruits.

Mais, ô tyran, aussi insensé que cruel! de quoi t'applaudis-tu? n'as-tu pas lu dans les Ecritures que la prudence, l'astuce et les projets humains les plus habilement conduits ne servent de rien contre la sagesse, la Providence et le conseil de Dieu : *Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum.* (Proverb. 21, 2.) O toi qui penses avoir trompé les Mages et les avoir fait servir à ta méchanceté, tu es pris dans tes propres calculs. Jésus-Christ les Mages a appelé gentils pour en être adoré et non pour qu'ils le découvrent à qui ne mérite point de le connaître; le Mage est venu le prêcher et non le trahir; le Mage aura le bonheur de le voir et de lui offrir des présents, et toi tu n'auras pas même la joie de savoir où il est. *O Herodes, Magus adorare jussus est, non deferre; testari venit ille, non prodere. Videre illi d tum est; tibi non est datum invenire.*

(Prov. 21.) Saint Fulgence dit encore au tyran : De quoi te flattes-tu ? Cet enfant mourra certainement, car il ne serait pas né s'il n'avait pas voulu mourir. Il mourra, non point pour satisfaire ta cruauté, mais pour montrer sa douceur ; il mourra, non par les artifices de la malice d'autrui, mais par l'excès de sa charité ; il mourra, non pour laisser un infidèle régner paisiblement sur le trône, mais pour faire régner les fidèles avec lui dans le ciel ; il mourra, et en mourant il ne perdra pas un royaume, mais il s'acquerra des rois ; il mourra, et il ne perdra cette vie de peu de jours que pour donner aux autres la vie éternelle ; il mourra, non comme esclave du péché, mais comme Seigneur de la gloire ; il mourra non par la loi de la nécessité commune à tous les hommes, mais par un libre décret de sa volonté ; il mourra d'une manière admirable, d'une manière miséricordieuse, d'une manière unique et singulière ; il mourra par sa propre puissance et pour remplir sa divine volonté ; il mourra par charité, au milieu des tourments, pour ressusciter et régner dans la gloire sur toutes les nations. Si tu ne connais point la véritable divinité de cet enfant, regarde cette étoile qui luit dans les cieux, qui précède les Mages et leur montre la voie ; cette étoile est nouvelle, personne ne l'avait vue auparavant, car c'est cet enfant même qui vient de la créer et qui l'a donnée pour guide aux Mages afin qu'elle les conduise à ses pieds. Cet enfant, couché dans une crèche, opère des merveilles dans le ciel. Il accepte d'être porté sur la terre entre les bras comme un enfant des hommes, mais il se fait servir dans le ciel

comme un Dieu. Comment donc, aveugle que tu es, t'arrêtes-tu aux apparences de faiblesse humaine que tu vois en lui, et n'y vois-tu pas le Tout-Puissant ? *Et iste quidem puer certissime morietur, quia, si mori nollet, nullatenus nasceretur. Morietur autem non ut impleat sævitiam tuam, sed ut impleat mansuetudinem suam. Faciet enim eum mori benignitas propria, non malitia aliena ; morietur, non ut infidelis regnet in sæculo, sed ut secum faciat regnare fideles in cœlo ; morietur, non ut regnum amittat, sed ut regnaturos acquirat ; morietur, non ut perdat brevem vitam, sed ut conferat sempiternam ; morietur non ut servus iniquitatis, sed ut Dominus majestatis ; morietur, non vinculo necessitatis, sed proposito voluntatis ; morietur mirabiliter, morietur misericorditer, morietur singulariter, morietur per propriam potestatem, ut suam in omnibus adimpleat voluntatem. Ad hoc enim misericorditer morietur, ut resurgens cunctis gentibus dominetur. Si nescis veram hujus pueri deitatem, attende stellam in cœlo fulgentem, Magos præcedentem, et iter ignorantibus ostendentem. Hæc stella nunquam ante apparuit, quia nunc eam puer iste creavit, et Magis se venientibus præviam deputavit, iste puer in præsepe quidem parvulus collocatur ; sed magnus in cœlo mirabiliter operatur. Permittit se manibus in terra portari ; sed præcipit sibi cœlestia famulari. Quid est ergo quod infantilem attendis ætatem, et ejus divinam non intelligis potestatem ?* C'est donc en vain, conclut saint Hilaire, c'est en vain qu'Hérode feint de vouloir adorer celui qu'il a juré dans son cœur de faire mourir. La vérité de Dieu ne craint point les

ruses de la malice humaine : *Simulabat adorare quem conabatur occidere; sed non timet veritas falsitatis insidias.* (Loc. cit.)

Dieu, en effet, découvre aux Mages et à saint Joseph les horribles desseins d'Hérode ; il défend à ceux-là de retourner à Jérusalem, il commande à celui-ci de conduire l'enfant et sa mère en Egypte. Ainsi tandis qu'Hérode se fie, pour savoir où est Jésus-Christ, sur la promesse que sa malice a extorquée de la simplicité des Mages, il perd un temps précieux qu'il eût pu employer à le chercher et découvrir lui-même ; sa sainte famille s'éloigne tranquillement de Bethléem et se met à l'abri de ses fureurs dans une contrée étrangère. O Providence de mon Dieu ! que vous êtes admirable dans vos voies ! et quel vain recours contre vous que de s'appuyer sur le mensonge et la perfidie ! Lors même qu'Hérode fût parvenu à connaître avec certitude le lieu où était le Messie, Dieu pouvait aveugler les satellites de ce nouvel Achab, dont le premier avait été la figure, comme il aveugla ceux qui cherchaient Elisée et ne le reconnaissaient point, l'ayant sous les yeux; il pouvait, par des moyens plus terribles encore, rendre impuissante la fureur d'Hérode ; mais non, celui qui est dans l'usage d'accomplir ses grands desseins par les voies les plus simples et qui semblent les plus naturelles : *attingit a fine usque ad finem fortiter; disponit omnia suaviter* (Sapient. 8), voulut, selon la parole prophétique, qu'Hérode fût trompé par sa tromperie même : *Comprehenduntur in consiliis quibus cogitant.* (Psal. 10.) Jésus-Christ est sauvé de ses mains par le moyen qu'il

employait pour le prendre et dont il croyait le succès certain. Hérode pensait avoir abusé les Mages, et après deux ans passés dans le trouble et la crainte, il eut la douleur de voir que les Mages l'avaient abusé : ***Videns Herodes quia illusus esset a Magis.*** (Matth. 2.) Cette conduite des Mages, et cette confusion d'Hérode et des principaux d'entre les Juifs, avait aussi été prédite par David dans le psaume déjà cité : « Celui qui habite dans le ciel se rira d'eux, et le Seigneur se moquera de leur malignité, puisqu'un moment viendra où, traînés à ses pieds, il leur fera entendre la voix vengeresse de son jugement et les courbera sous la juste fureur de son châtiment : ***Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos. Tunc loquetur ad eos in ira sua, et in furore suo conturbabit eos.***

VIII

Massacre des innocents ordonné par Hérode; crime horrible, et qui manque son but. — Quatorze mille enfants sont massacrés pour atteindre Jésus-Christ, et Jésus-Christ seul échappe à ce carnage, et donne ainsi une nouvelle preuve de sa divinité. — Les Mages et les bergers trouvent Jésus-Christ qu'Hérode cherche en vain. — Quiconque communie indignement, imite Hérode. — Avec quelles dispositions on doit chercher Dieu.

Comme un torrent longtemps comprimé, si on le débarrasse de l'obstacle qui l'arrêtait, s'élance et roule à grand bruit, ainsi la fureur cruelle et ambitieuse d'Hérode, après deux ans d'attente inutile, les Mages ne revenant point, se précipita dans un excès affreux dont

les annales humaines ne fournissent aucun autre exemple ; car ce monstre, irrité de cet affront des Mages, et furieux d'avoir laissé passer, sur leur parole, un si long temps pendant lequel le Messie pouvait s'être échappé de ses mains, dépouilla toute honte et secoua tout frein. Enflammé d'une rage prodigieuse, il envoie ses cruels satellites dans toute la contrée de Bethléem, munis du registre des naissances, et il y fait massacrer sans choix et sans pitié tous les enfants nés depuis deux ans, et dont les interprètes élèvent le nombre à quatorze mille.

Nous aurons ailleurs occasion d'expliquer plus amplement le mystère de ce carnage. Pour à présent, nous nous contenterons d'émettre avec les Pères quelques réflexions convenables à notre sujet.

Et d'abord, ô folle audace ! s'écrie saint Hilaire d'Arles, sur ce projet d'Hérode de massacrer les innocents, ô folie audacieuse, impiété féroce ! En vain tu le médites, en vain tu l'exécutes ! tu pourras bien faire des martyrs, mais trouver et immoler Jésus-Christ, tu ne le pourras pas ! *Nihil proficis, ferocissimæ impietatis audacia ! Poteris martyres facere ; Christum non poteris invenire.* (Loc. cit.) En effet, ajoute saint Fulgence, cet enfant nouvellement né ne peut être compris et trouvé dans le massacre de tant d'innocents qui meurent, parce qu'il est l'attente de toutes les nations ; son sang ne peut être mêlé et confondu avec le sang des autres enfants, parce qu'il doit être versé pour la rémission de tous les péchés ; et ces enfants mêmes, c'est en vain qu'ils seraient massacrés s'ils ne devaient pas être sauvés par son sang : *Iste itaque puer qui natus est,*

ideo non invenitur in numero parvulorum morientium, quia ipso est expoctatio gentium et sanguis hujus pueri propterea non cum istorum sanguine funditur puerorum, quia solus in remissionem fundendus est peccatorum. Et illi omnes pueri inaniter morirentur, nisi hujus sanguine salvarentur.

Les Mages et Hérode cherchent donc en même temps Jésus-Christ ; mais, dit saint Augustin, combien sont diverses les dispositions de ces personnes différentes qui cherchent le même objet. Les Mages cherchent en Jésus-Christ le rédempteur qu'ils espèrent ; Hérode le cherche pour se défaire en lui d'un successeur qu'il craint ; les Mages le cherchent pour en recevoir la vie ; Hérode le cherche pour lui donner la mort ; les Mages le cherchent pour en obtenir la rémission de leurs péchés ; Hérode le cherche pour accomplir sur lui le plus grand de tous les péchés : *Herodes timet successorem : Magi desiderant redemptorem, utrique quærunt : Magi per quem possint vivere ; Herodes quem cupiat occidere ; iste, in quem peccatum grande comittat ; illi, qui omnia eorum peccata dimittat.* (Ser. 66, de Divers.) Admirez le succès divers de ces dispositions différentes. Les Mages trouvent Jésus-Christ qu'ils cherchent avec un cœur fidèle ; l'étoile, la prophétie, les Juifs et Hérode, les ennemis mêmes de Jésus-Christ, tout le leur indique et le leur fait trouver ; Hérode, dont le cœur est impie, le cherche en vain ; le piége même qu'il tend à la simplicité des Mages et dont il augure un heureux succès ne sert qu'à le mettre dans l'impossibilité de trouver celui qu'il cherche. Insensé, lui dit saint Augustin, tu tues

quatorze mille innocents pour la haine d'un seul, et, parmi tant de morts, le seul que tu cherches demeure en vie et échappe au carnage que tu fais à cause de lui seul : *Unum quæritis, et multos occidetis ; et ad unum qui unus est pertingere non potestis.* (Serm. 1, de Innoc.)

Écoutons saint Pierre Chrysologue : Les Mages, dit-il, qui ont demandé avec un esprit sincère et pur, reçoivent une réponse qui les console, les sauve et les rend heureux. Les ennemis mêmes du Christ leur apprennent où ils le doivent trouver et où ils le trouvent en effet. Hérode, qui interroge avec un esprit impie, ne reçoit point de réponse miséricordieuse, et cet avis, ce message du salut éternel que Dieu lui envoie par les Mages, et qu'il écoute avec un esprit corrompu et pervers, fait sa perte et sa condamnation. Le serviteur opiniâtrement méchant apprend la naissance de son seigneur et maître, mais au lieu de l'aller honorer, il complote de le tuer et d'acheter sa liberté du prix de sa mort. Mais, ô faux calculs, ô desseins insensés ! comme Dieu ne pouvait cesser d'être, ni le Salut périr, ni la Vie mourir, le serviteur infidèle demeure dans la perversité de son dessein. L'impie qui refuse de venir lui rendre hommage est amené par force à ses pieds pour entendre sa condamnation, et celui qui a repoussé la grâce qui l'eût sauvé, est frappé de la sentence qui le condamne et le perd à jamais : *Interrogantibus non pie, datum est sine pietate responsum ; salutis nuncius male audientibus conversus est in ruinam. Contumax servus audit natum Dominum, sed Domino nascenti parat laqueos, non honorem : mortem præparat, ut careat ser-*

vitute. Sed, quia nec finire Deus, nec perire salus, nec vita poterat interire; permanet in honore Dominus, servus remansit in crimine, et ad pœnam trahitur, qui ad obsequium venire contempsit; capitur ad sententiam, qui ad gratiam noluit pervenire.

Ce grand événement fournit aux Pères ample matière à des réflexions morales de la plus haute importance; nous en citerons seulement deux. Saint Cyprien dit : Ceux-là sont semblables à Hérode, qui, le péché dans l'âme, s'approchent de la sainte Eucharistie. Comme Hérode ils font semblant d'aller au-devant de Jésus-Christ pour le recevoir et l'adorer dans leur cœur, tandis qu'ils n'y vont que par crainte des anathèmes ou par respect humain, ne faisant ainsi que l'outrager, le profaner, et, comme s'exprime saint Paul, l'égorger pour ainsi dire dans leur cœur; et au lieu de trouver dans la participation du saint mystère une augmentation de grâces qui les perfectionne, ils y trouvent un crime qui les perd par la profanation du très-saint corps du Seigneur : *Sed cave, ne Herodi efficiaris similis, et dicas : Ut et ego veniens adorem eum; cumque veneris, interimere coneris; hujus enim similes sunt, qui indigne abutuntur communione mysterii. Reus est enim, inquam, iste corporis et sanguinis Domini.* (De stel. et Mag.)

Saint Hilaire, d'Arles, tire encore du même événement une autre instruction morale; car, dit-il, voici un grand mystère : Le ciel et la terre ont annoncé au monde la naissance de Jésus-Christ; les bergers le trouvent malgré leur simplicité et leur ignorance; les Mages le trouvent aussi, quoique si loin de lui par la distance

des lieux et par leur ignorance de la vraie religion. Hérode seul, monarque astucieux et puissant, Hérode, dont le palais n'est qu'à sept milles de Bethléem ; Hérode, qui dispose de tant de moyens, armes, trésors et soldats ; Hérode seul ne le trouve point ; le tyran reste impuissant dans la fureur de ses sacriléges desseins. Pourquoi ? Parce que les Mages sont bons et pieux, Hérode méchant et impie. La mauvaise foi et la perfidie ne peuvent trouver Jésus-Christ ; on ne doit point chercher Dieu avec un secret sentiment de haine dans le cœur, mais avec un pieux et sincère désir de foi. L'humilité de la prière aplanit les voies pour aller à lui ; le sacrifice et l'offrande de soi-même est le moyen de le trouver et de le posséder ; il faut donc que nous imitions, nous aussi, la foi, la piété, la candeur des Mages, si nous voulons comme eux trouver notre Dieu : *Ecce cujus terra et cœlum ostendebant adventum ; qui pastorum simplicitatem non latebat ; quem Magi de extrema Æthyopiæ venientes parte cognoscunt, solus ad illum non potest rex sacrilegus pervenire. Fallitur ergo stulti furor tyranni : Christum non potest invenire perfidia. Deus non crudelitate, sed credulitate quærendus est, muneribus promerendus, orationibus inquirendus. Nos ergo imitemur Magos, si Deum nostrum volumus invenire.* (Serm. de Epiph. et Infant., occ.)

Oui, telle est bien la vérité : celui qui veut trouver Jésus-Christ doit, à l'imitation des Mages, répondre sans délai et avec une pleine docilité de cœur à son divin appel ; il faut qu'il veuille vraiment être éclairé de sa foi et sanctifié par sa grâce. Avec de telles disposi-

tions on trouve vraiment Jésus-Christ, on le trouve tout de suite, on le trouve toujours. Dieu est bon, tendre, miséricordieux, pour tout homme d'un esprit humble et d'un cœur sincère et droit : *Quam bonus, Israel, Deus iis qui recto sunt corde !* (Psal. 72.) Qui le cherche ainsi le trouve ; qui le trouve ainsi vit de la vie divine et est heureux en lui et avec lui pendant toute l'éternité : *Laudabunt Dominum qui requirunt eum ; vivent corda eorum in sæculum sæculi.* (Psal. 21.) Mais malheur à ces nouveaux Hérodes, qui, l'amour de la vérité sur les lèvres et le mensonge dans le cœur, étudient la religion, non pour la croire, mais pour la combattre, qui dissèrent sur la loi divine, non pour en remplir les obligations, mais pour les éluder : *Væ duplici corde.* (Eccl. 2.) Non, dit saint Grégoire, non, ceux-là ne trouvent point Dieu, qui, feignant de le chercher, s'en éloignent toujours davantage ; et si un jour ils le trouvent, ce sera le Dieu de justice, le Dieu juge sévère, qui les condamnera, et non le Dieu doux et clément qui sauve et rend heureux : *Qui dum fincte quærunt, invenire Dominum nunquam merentur.* (Hom. 10, in Evang.)

IX

Le massacre des innocents fait connaître au monde la naissance de Jésus-Christ. — Fureurs d'Hérode après ce crime et désespoir à sa mort. — Pourquoi Jésus-Christ permet le massacre de tant d'enfants. — Ils ont *été de vrais martyrs, les prémices et* la figure de *tous* les martyrs chrétiens, comme Hérode a été celle de tous les persécuteurs du christianisme.— Jésus-Christ nous avertit que nous ne devons pas craindre un homme, quel qu'il soit, qui ne peut faire du mal qu'à notre corps, mais que nous devons craindre Dieu, qui seul peut perdre l'âme pendant toute l'éternité.

Non-seulement Hérode, par l'horrible massacre de tant d'innocents, ne put trouver Jésus-Christ, mais, sans le vouloir, il concourut même à la propagation de sa gloire et de son nom. De la Judée, en effet, le nom de Jésus-Christ fut porté à Rome, et de Rome il se répandit dans tout l'univers, avec la nouvelle de ce forfait inouï, brutal, impitoyable, commis par Hérode, et de la cause qui le lui avait fait commettre. On sut que le nouveau roi des Juifs était né, le Messie, attendu en ce temps, comme l'attestent les auteurs même profanes, par toutes les nations. O profondeur des desseins de la sagesse divine, qui a fait de l'acte le plus barbare que l'homme puisse commettre un moyen de faire connaître au monde cette naissance du Messie qui est l'acte le plus éminent de la bonté de Dieu. Il a joint ainsi à une douloureuse nouvelle de carnage et de sang la joyeuse nouvelle de la miséricorde et de l'amour ; il s'est servi

d'Hérode, le plus grand ennemi de Jésus-Christ, pour en en faire, je dirai presque, son premier évangéliste.

Cependant, tandis que Hérode sert par sa cruauté à glorifier Jésus-Christ, il se couvre lui-même d'opprobre et devient aux yeux de tout l'univers un objet d'horreur et d'exécration. Mais que dis-je, aux yeux de l'univers? il le devient aux siens mêmes. La mémoire de cet affreux carnage, toujours présente à son esprit, lui ravit tout sommeil la nuit, tout repos le jour, change en amertume toutes ses joies et lui rend odieuse sa puissance même. Depuis ce moment, toutes les furies de l'enfer s'emparèrent de lui, le torturèrent, et en firent l'homme le plus malheureux qui fût au monde. Aux angoisses du remords et du désespoir la justice divine joignit une horrible maladie qui dévorait lentement son corps. Cette chair sacrilége produisit une multitude de vers qui, figure du ver rongeur de la conscience, en dévorait tous les membres. Ainsi l'impie vit tomber lambeau par lambeau ces chairs dénaturées, receptacle d'une âme impure et criminelle. Il passa deux ans dans cet état d'horribles souffrances de l'âme et du corps, jusqu'à ce qu'enfin, ne résistant plus à de si intolérables tourments, les uns disent qu'il employa le fer, les autres le poison, pour s'ôter ce misérable reste d'une vie odieuse; et en effet, le bourreau le plus convenable d'Hérode était Hérode même. Dans l'excès de sa fureur, il avait ordonné avant de mourir que, dès qu'il serait mort, tous les grands de la Judée fussent massacrés, ou du moins jetés dans les fers, afin que le deuil que ce nouveau massacre eût répandu dans les principales familles et parmi tout le peuple, af-

faiblît la joie qu'il savait bien que la mort d'un tyran tel que lui devait exciter partout. Mais ce dessein, ce dernier soupir de la cruauté d'un cœur barbare, n'ayant pas été exécuté, l'impie mourut seul, accompagné au tombeau de la joie des hommes et de la colère de Dieu, premier et redoutable exemple contre les tyrans persécuteurs de Jésus-Christ et de sa religion, qui ont tenté de l'étouffer dans le sang dès sa naissance, et qui ayant imité la barbarie d'Hérode, ont été frappés même en ce monde d'un châtiment semblable, ne vivant dans la mémoire des hommes que comme des noms souillés et infâmes.

Et quant aux innocents immolés par ce monstre, ô gloire, ô grandeur, s'écrie saint Augustin, ô puissance de notre roi et Seigneur Jésus-Christ, du Verbe de Dieu, du Dieu enfant! Hérode, par ce carnage impitoyable de tant de victimes n'a fait que se charger d'un crime affreux; et avant de leur ôter la vie du corps, il a lui-même tué son âme. Jésus-Christ cependant adoré par les Mages, confessé par les enfants, de même qu'il trouve des croyants avant de pouvoir parler, trouve et forme des martyrs avant d'avoir souffert. *Herodes cum cruentissimum cædem fecit, seipsum tanta iniquitate primitus interficit. Interea rex noster Christus, Verbum Dei, infans Deus, Magis illum adorantibus, parvulis pro ipso morientibus, nondum locutus credentes inveniebat, nondum passus martyres faciebat.* (Serm. 66, de Divers.)

Mais comment, poursuit le même saint docteur, comment celui qui, à peine né, se fit annoncer par les anges, prêcher par les cieux, adorer par les rois, ne put-il

pas empêcher que tant d'enfants innocents fussent massacrés à cause de lui? Il le put sans doute, et il l'aurait fait, si le meurtre de ces enfants eût été pour eux une mort funeste et déplorable, au lieu d'être, comme elle le fut, un passage à une vie immortelle et heureuse. Car on ne saurait penser, sans offenser la bonté divine, que Jésus-Christ, venu pour sauver les hommes, n'ait rien fait pour récompenser ces enfants qui périrent à cause de lui, lui qui pria sur la croix pour le salut de ceux qui le mettaient à mort. *Nam qui potuit natus habere prædicatores angelos, narratores cœlos, adoratores Magos; potuit illis, ne pro eo morerentur, præstare: si sciret illa morte perituros, et non potius majore felicitate victuros. Absit, absit, ut ad liberandos homines Christus veniens, de illorum præmio, qui pro eo interficerentur, nihil egerit; qui pendens in ligno pro eis, a quibus interficiebatur, oravit.* (Ibid.)

O heureux enfants, enfants bienheureux, s'écrie le même Père, nés d'hier, et n'ayant pas connu la tentation, couronnés avant de combattre. Celui-là seul peut douter que vous ne soyez point de vrais martyrs de Jésus-Christ, qui doute que le baptême de Jésus-Christ soit utile aux enfants. Vous n'aviez pas encore, il est vrai, l'âge nécessaire pour croire en Jésus-Christ, qui devait souffrir pour vous, mais vous aviez la chair dans laquelle vous pouviez souffrir pour lui qui devait souffrir pour vous. *O beati parvuli, modo nati, numquam tentati, nondum luctati, jam coronati! Ille de vestra corona dubitabit in passione pro Christo, qui etiam baptismum parvulis prodesse non existimat Christi. Non habebatis*

quidem ætatem, qua in Christum passurum crederetis : sed habebatis quidem carnem, in qua pro Christo passuro passionem sustineretis. (Ibid.)

Sur ce même sujet, saint Fulgence apostrophe Hérode en ces termes : O tyran insensé et cruel ! par ce carnage, non-seulement tu n'as pas atteint l'enfant que tu cherchais, tu as encore servi, sans le vouloir, ceux que tu as tués. Par leur âge ils étaient innocents, ils sont devenus martyrs par ta cruauté. L'enfant de Bethléem qui gouverne ce monde qu'il a créé, et qui fait tout ce qu'il veut et comme il le veut, s'est servi de ton envie furieuse pour accorder la gloire du ciel à ces âmes saintes. Il a voulu que leur ennemi le plus cruel leur fît obtenir en se perdant lui-même un bonheur que n'eût pu leur procurer leur meilleur ami. Il t'a permis de les tuer pour les faire triompher de toi et de ta rage, et te laissant l'horreur du crime, il leur a donné la palme de la victoire. Cet enfant au berceau est le Dieu tout-puissant ; cet enfant qui a bien voulu échapper à ta cruauté par la fuite est le juge que tu ne pourras fuir. Il ne fuit point par crainte d'un homme, mais par la disposition de Dieu ; il ne fuit point par nécessité de se défendre, mais par ordre d'en haut. Il lui a plu de se retirer en Egypte, pour se réserver, par une plus grande charité, à un plus grand supplice. Cet enfant, qui est venu au devant de la mort, est celui qui dispense la vie. Cet enfant est, en même temps, immortel parce qu'il a Dieu pour père ; mortel, parce qu'il a pour mère Marie, et comme il mourra par sa propre volonté, il ressuscitera par son propre pouvoir. *Et tamen non solum istum puerum non*

invenisti, imo inscius, quod illis prodesset, hoc egisti. Per sævitiam quippe tuam facti sunt martyres, qui per infantiam suam fuerant innocentes. Iste itaque puer qui mundum creavit, qui mundum regit, qui omnia quæcumque vult facit, hoc egit, ut per tuam invidiam furiosam, illi pueri mortem susciperent gloriosam; et quod eis, ad salutem suam, præstare non posset amicus, hoc, ad damnationem tuam, faceres inimicus. Ad hoc ergo permisit te infantes occidere, ut illos de te faceret triumphare. Unus enim idemque est Dominus omnipotens, qui parvulus vagiens; unus idemque est qui tuam crudelitatem dignatus est fugere, cujus majestatem non potes effugere. Fugit enim non formidine humana, sed dispensatione divina ; fugit non necessitate, sed potestate. Ideo autem dignatus est in Ægyptum fugere, ut postea crucem dignaretur ascendere : unus enim idemque est mortis susceptor, vitæque largitor; unus idemque est immortalis ex patre, mortalis ex matre; propria voluntate moriens, propria potestate resurgens. (Serm. de Epiph.)

Sur ce même sujet encore, saint Léon fait une réflexion bien belle. Jésus-Christ, dit-il, afin qu'aucun moment de son existence sur la terre ne s'écoulât sans miracle, avant même de parler, manifestait la puissance du Verbe de Dieu qui était en lui ; et comme s'il eût voulu dire dès lors ce qu'il dit depuis dans l'Évangile : « Laissez venir à moi les petits enfants, parce que le royaume des cieux leur appartient; » à peine né, il couronnait de petits enfants morts pour lui d'une gloire nouvelle, et consacrait les prémices de l'humanité pour

montrer que l'homme, à tout âge, peut participer à ses divins mystères, puisqu'il a rendu capable du martyre la première enfance même. *Christus, ne ullum ei tempus esset absque miraculo, ante usum linguæ potestatem Verbi tacitus exercebat; et quasi jam diceret : « Sinite parvulos venire ad me, talium est enim regnum cœlorum. » Nova gloria coronabat infantes, et de initiis suis parvulorum primordia consecrabat; ut disceretur, neminem hominum divini non capacem esse sacramenti, quando etiam illa ætas esset apta martyrio.*

Écoutons encore saint Hilaire, que nous avons déjà cité tant de fois, écoutons-le célébrer la gloire de ces prémices des martyrs. O mystère, dit-il, ces petis enfants sont tués pour Jésus enfant. L'innocence meurt pour la justice. Heureux âge, qui ne pouvant encore confesser Jésus-Christ, a eu le bonheur d'être immolé pour Jésus-Christ. Cet âge ne semblait pas capable des tourments, et il a souffert le martyre. Heureux d'être nés en un tel temps et en un tel lieu, à peine nés à la vie de la terre, la vie éternelle est venue au devant d'eux. Ils paraissaient trop jeunes pour mourir, et ils meurent heureusement pour vivre. A peine au berceau, ils sont élevés à la gloire, et des embrassements de leurs mères sur la terre, ils passent tout à coup en la société des anges du ciel. *Occiduntur pro Christo parvuli : pro justitia moritur innocentia. Quam beata ætas! Necdum Christum potest eloqui, et jam pro Christo meretur interfici! Nondum opportuna vulneri; et jam idonea passioni. Quam feliciter nati, quibus in primo nascendi limine æterna vita obviam venit! immaturi quidem videntur*

ad mortem, sed feliciter moriuntur ad vitam : nondum ingressi infantiæ cunas, jam rapiuntur ad coronas; rapiuntur quidem a complexibus matrum, sed redduntur gremiis angelorum.

Mais dans la vie de Jésus-Christ ont été figurés et décrits la vie, les priviléges, les grâces, les vertus, les souffrances, les triomphes de tous les vrais chrétiens. Aussi, dit un saint Père, comme l'appel des Mages figure la vocation des gentils, comme l'impiété barbare d'Hérode fut une prophétie de la cruauté des tyrans païens contre les fidèles de Jésus-Christ, ainsi les innocents massacrés par lui figuraient tous ces martyrs qui ont souffert la mort avec la simplicité et l'innocence des enfants. *Dei gratia, et in tribus viris vocatio gentium ; et in rege impio crudelitas paganorum, et in occisione infantium, cunctorum martyrum forma præcessit.*

Saint Cyprien s'exprime ainsi : ces heureux enfants à qui Hérode, l'opprobre du genre humain, l'ennemi de toute pitié, le vrai type de la férocité, un monstre de cruauté sans exemple, ôta la vie, devinrent aussitôt de vrais martyrs; et tandis qu'arrachés du sein de leurs mères ils étaient barbarement égorgés au lieu et place de Jésus-Christ, ils lui rendaient par leur mort un témoignage que leur bouche ne pouvait encore lui rendre. Or tout ceci fut comme un prélude de ce qui devait arriver plus tard. De même qu'Hérode fut vaincu par la faiblesse des innocents, de même les tyrans persécuteurs l'ont été par la constance des martyrs chrétiens. Ces tyrans insensés qui croient exterminer les fidèles ne font que leur procurer une vie meilleure; ils font leur bon-

heur, et accomplissent eux-mêmes leur propre perte. Et quel bonheur plus grand, quel destin plus beau, quel gain plus sûr et plus précieux que de souffrir quelques moments et de se trouver immédiatement après en possession d'une vie éternelle et bienheureuse. *Ecce parvuli isti, quos hostis naturæ, pietatis inimicus, bestialis sævitiæ, inauditæ crudelitatis monstrum, Herodes occidit, subito fiunt martyres. Et dum vice Christi et pro Christo avulsi a matrum uberibus detruncantur, testimonium, quod nondum poterant sermone, perhibent passione. Sic sanctorum persecutionibus tyrannus crudelis illuditur, qui dum putat perdere quos occidit, melioris vitæ statum eis procurat : et quod ille in perditionem molitur, hic utuntur pro beneficio; quibus lucra vitæ perpetuæ, per hoc momentanea damna celeri compendio acquiruntur.* (De stel. et Mag.)

C'est pourquoi le Seigneur dit dans l'Évangile : « Ne craignez point ceux dont le pouvoir, restreint à ôter la vie du corps, ne s'étend pas au delà du tombeau. Mais craignez seulement celui-là qui commande dans la région des morts, dont le pouvoir redoutable s'étend sur le corps et sur l'âme, et qui peut condamner cette âme et ce corps au feu éternel. Je vous le dis encore, craignez ce Dieu tout-puissant et éternel, craignez sa justice et ses châtiments. » *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere ; sed timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam : iterum dico vobis, hunc timete.* (Matth. 10.)

X

Certains crimes ne sont commis qu'avec une participation extraordinaire du démon. — Les Pères attribuent le forfait d'Hérode à cette funeste influence. — La preuve que c'était le diable qui le dominait, résulte de son trouble, et de son indécision à croire et à ne pas croire aux saintes Écritures. — Comment on explique cette contradiction ; et comment chaque jour elle se retrouve par la même influence dans tous les impies, tous les hérétiques et tous les pécheurs.

Il est, hélas ! trop vrai que l'homme qui oublie Dieu, l'âme, la mort, le jugement, l'éternité, et qui, à force de se livrer à ses passions finit par en être le jouet et l'esclave ; il est trop vrai, dis-je, qu'un tel homme peut devenir et devient souvent en effet une brute, un monstre, un prodige de scélératesse et d'iniquité, et il n'est point de loi qu'il ne viole, point de sentiment qu'il ne foule aux pieds, point de limites qu'il ne franchisse, ni d'excès auxquels il s'abandonne. Cependant il y a certains crimes (tels par exemple que la haine constante, furieuse et implacable de Voltaire, de ses amis et de ses successeurs, contre la personne adorable de Jésus-Christ et sa sainte religion), qu'on ne saurait comprendre, aussi grands qu'on veuille supposer l'aveuglement, la faiblesse et la brutalité où l'homme puisse tomber par le péché. Ainsi donc, comme pour expliquer certains actes d'héroïsme et de vertu, supérieurs aux lois ordinaires de la moralité humaine, il faut recourir à une inspiration puissante, à une grâce victorieuse, à une communication extraordinaire de l'esprit de Dieu, qui habite dans le cœur du juste ; de même, pour expliquer

certains mystères profonds d'iniquité, certaines horreurs qui sortent des bornes de la perversité humaine, il faut recourir à une redoutable impulsion, à une énergie infernale, à une espèce d'invasion de l'esprit du démon dans le cœur du pécheur où il réside. Invasion de toutes les puissances de l'âme (bien différente de la possession démoniaque du corps, laquelle peut exister sans péché), *invasion qui ne détruit pas dans cette âme* la liberté du mal, mais qui l'y augmente horriblement et lui en laisse toute la culpabilité; de même que l'effusion ineffable de l'esprit de Dieu dans l'âme juste ne détruit point mais accroît en elle la liberté du bien et lui en laisse le mérite tout entier. Ainsi, comme l'homme vraiment saint qui enlève et ravit par l'héroïsme de ses vertus, est une preuve vivante, visible, de l'action divine dans l'âme humaine, action qui l'inspire, la conduit, la grandit, la fortifie, l'élève, la divinise; ainsi l'homme vraiment pervers qui épouvante et fait frémir par l'horreur de ses vices et de ses crimes, est une preuve vivante, visible, de l'action du démon sur l'esprit humain qu'il opprime et dégrade, et qu'il fait devenir, je ne sais si je dirai un diable humain ou un homme diable.

Maintenant, s'il a jamais existé de tels hommes, Hérode certainement fut l'un d'eux; et comment peut-on comprendre qu'un homme, soit par ambition, soit par amour jaloux d'un pouvoir dont il ne pouvait longtemps jouir (il était septuagénaire) et qui n'avait d'autre but que de le transmettre à ses enfants, qu'il n'aimait pas; comment comprendre que cet homme ait pu

seulement penser à égorger quatorze mille enfants innocents dans le sein de leurs mères, si on ne le regarde pas comme un homme devenu démon? Ainsi l'ont pensé les Pères les plus profonds. Saint Léon appelle le diable l'instigateur caché, le conseiller secret de tout ce qu'Hérode fit alors dans sa fureur : ***Herodis diabolus tunc fuit occultus incentor.*** (Serm. 6, Epiph.) Saint Maxime dit que les pensées, les desseins et les crimes d'Hérode, dans cette circonstance, furent inspirés, préparés, accomplis par le diable qui était en lui, opérait en lui, et se servit de lui comme du propre ministre et de l'exécuteur fidèle de sa volonté infernale, pour faire périr Jésus-Christ ou pour couvrir de deuil son heureuse naissance par le meurtre de tant d'innocents; mais il fut confondu dans ces deux desseins, car Jésus-Christ fut sauvé de ses mains, et le meurtre de ces enfants est pour les fidèles un motif de joie et non de tristesse; car Jésus-Christ, juste rémunérateur, n'a pas seulement associé ces tendres victimes au mérite de sa passion, il les a encore associées à sa gloire; il a souffert patiemment leur mort temporelle, parce que, dans sa miséricorde, il leur avait préparé la vie éternelle : ***Hæc omnia agebat per Herodem diabolus, tanquam per voluntatis suæ ministrum, ut aut Christum perimeret, aut parvulorum nece lætissimum Christi contristaret ingressum. Sed nulla fit apud fideles, de innocentium morte, tristitia. Quia Christus justissimus retributor, propter se passos suæ fecit participes passionis ; atque eos, quibus vitam libenter parabat æternam, patienter permisit occidi.*** (Serm. 5, Epiph.)

Ecoutez, en terminant, un beau discours de saint Jean Chrysostome sur la même matière : Quant à moi, dit-il, je crois qu'à cette nouvelle apportée par les Mages que le Messie était né, ce ne fut pas Hérode qui se troubla, mais le démon dans Hérode : *Puto quod non tantum Herodes turbatus est, quantum diabolus in Herode.* (Loc. cit.) La cruauté d'Hérode ne put avoir qu'un soupçon pour fondement, mais celle du diable avait une espèce de certitude. Hérode ne croyait pas que l'enfant de Bethléem fût autre chose qu'un homme, le diable savait qu'il était Dieu; car il avait entendu les anges chanter dans les airs autour de son berceau : « Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Et comme, par la venue des Mages à Jérusalem, se multiplièrent les témoignages en faveur de la mission divine de Jésus-Christ, le diable en craignit d'autant plus que la naissance de cet enfant ne pût détruire son empire : *Herodes enim timebat, quæ suspicabatur : diabolus autem timebat, quod vere sciebat. Herodes hominem æstimabat, diabolus Deum cognoscebat ; audierat enim jam angelos in ære clamantes : Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. Ideo quanto Magis testes addebantur pro Christo, tanto Magis destructionem potestatis suæ diabolus timebat.* (Ibid.) Tous deux se troublèrent donc, et tous deux pour leur propre intérêt, tous deux craignant d'avoir Jésus-Christ pour rival ; Hérode dans sa puissance politique sur les Juifs, le démon dans son règne spirituel sur les hommes. Hérode craignait un roi terrestre, le diable un roi céleste. Ni Hérode ne se serait

troublé, s'il avait su que Jésus-Christ venait seulement régner sur les âmes; ni le démon, s'il eût pu croire que Jésus-Christ venait régner temporellement sur les corps : *Unusquisque ergo eorum zelo proprio turbatur, et secundum suam naturam sui regni successorem timebat : Herodes terrenum, diabolus autem cœlestem. Nam nec Herodes terreretur, si cœlestem regem nasci suspicatus fuisset; nec diabolus, si terrenum.* (Ibid.) Et un peu après, le même docteur continue ainsi : Une autre preuve que le diable, qui avait pris possession de lui, se troublait en lui, est qu'Hérode interrogea les dépositaires des saintes Écritures, car, puisqu'il ne croyait pas à ces saints livres, il est évident qu'il ne les eût pas consultés s'il n'y eût été poussé par le diable, qui savait bien que les Écritures ne mentent point. Le diable, en effet, connaît parfaitement bien la vérité, quoiqu'il pousse les autres dans l'erreur : *Ex hoc apparet maxime quia diabolus turbabatur in Herode, quoniam doctores legis interrogat. Ut quid enim interrogat Herodes, qui non credebat Scripturis ? Sed instigabat diabolus, qui credebat, quod Scripturæ non mentirentur. Nam diabolus alios in errorem inducit, ipse autem veritatem bene cognoscit.* (Ibid.)

Mais s'il est vrai, comme on n'en saurait douter, que la libre volonté d'Hérode entra aussi pour quelque chose dans cette demande, n'est-il pas évident qu'Hérode se mit en contradiction avec lui-même; puisque, si impie, comme il l'était, il ne croyait point à l'autorité des Écritures, pourquoi recourait-il à un livre dont il tournait les oracles en ridicule : *Si non credebat, ut*

quid interrogabat scripturas, quas putabat esse vaniloquas. (Idem, ibid.) Si, au contraire, il croyait que les Écritures contiennent la parole de Dieu, comment put-il croire qu'il parviendrait à faire périr celui dont la parole divine avait dit qu'il règnerait sur les Juifs? Un homme, qu'il soit roi ou empereur, peut-il empêcher que ce que Dieu a déterminé d'arriver, n'arrive? *Aut si credebat, quomodo sperabat illum se posse interficere quem regem futurum scripturæque dicebant? Numquid poterat homo corrigere ut ne fieret quod Deus ordinavit ut fieret?* (Ibid.) L'une et l'autre chose est vraie; Hérode avait une foi suffisante pour en tirer occasion de faire le mal, il n'en avait point assez pour y prendre un motif de faire le bien : *Credebat Herodes in malo, sed non credebat in bono.* (Ibid.) Il crut que les Écritures disaient vrai en indiquant Bethléem comme le lieu de la naissance du Messie, et cependant, lui, qui était homme, ne crut point impossible de persécuter et de tuer l'envoyé de Dieu. Ce n'était pas, en effet, son propre conseil, c'était le diable qui l'inspirait, le tenant comme son prisonnier et son esclave : *Quod inde fuerat nasciturus rex, unde Scripturæ dicebant, credebat; quoniam autem adversus illum agere non poterat, quem Deus mittebat, non credebat, quia non suo consilio gubernabatur, sed vinculo diaboli trahebatur ligatus.* (Ibid.)

Voilà donc un de ces horribles mystères du cœur humain, qui se renouvelle chaque jour et presque à chaque instant. Tous les incrédules, tous les hérésiarques, se conduisent de la même manière. Pensez-vous qu'ils ne croient point véritablement ce qu'ils disent ne point

croire, ou qu'ils croient vraiment et avec une pleine conviction, une adhésion tranquille et parfaite, leurs funestes dogmes et leurs erreurs? Pensez-vous, par exemple, que l'athée croie vraiment qu'il n'y a pas de Dieu, que le déïste ne croie point au christianisme, et que l'hérétique ne croie point à l'Église catholique? Non, non, il n'en est point ainsi : ils y croient très-bien, et dans les intervalles lucides que leur laisse la folie de l'orgueil, ils rendent témoignage, contre leur propre volonté, à la vérité, ou par leurs paroles ou par leurs écrits. Tous leurs livres sont pleins de tels témoignages; le blasphème s'y trouve mêlé à la louange, l'enseignement de l'erreur y est à côté de l'aveu de la vérité; ils croient donc, et ils ne croient point; ils croient en Dieu pour le nier, ils ne croient point en lui pour l'adorer et l'aimer; ils croient au christianisme pour le combattre, ils n'y croient point pour le suivre; ils croient à l'Église pour la calomnier, ils n'y croient point pour l'écouter. Comme Hérode, ils croient pour faire de leur bonne foi un piége de mort, ils ne croient point pour en tirer un principe de vie. Ainsi, ils croient comme les démons en tremblant, ils ne croient point en aimant; ils connaissent la vérité, et ils l'ont en horreur, et l'erreur qu'ils prêchent les laisse sans consolation; car non-seulement l'hypocrisie, mais la contradiction même, sont les bases de toute erreur, et l'une et l'autre se trouvent à la fois dans le cœur et dans l'esprit de ceux qui la professent.

Le saint auteur que nous venons de citer étend ce mystère d'iniquité à tous les pécheurs, qui par l'excès

de leurs vices, sont en quelque manière tombés sous le joug absolu du démon ; c'est par eux qu'il opère comme un vil tyran par ses satellites : *Sic sunt omnes homines peccatores, in quibus diabolus operatur.* Ces pécheurs croient, et tout en même temps ne croient pas aux vérités contenues dans l'Écriture et enseignées par l'Église, parce que le démon, sous le pouvoir duquel ils se sont mis volontairement, ne leur permet point de croire comme il faut, c'est-à-dire d'agir conformément à ce qu'ils croient : *Credunt Scripturis et non credunt : quia hoc ipsum quod credunt, perfecte credere non permittuntur.* (Ibid.) Ils croient donc par la force de la vérité qu'ils connaissent, ils ne croient point à cause de la tyrannie du démon qui les aveugle : *Quod credunt, veritatis est virtus : quod non credunt, excavatio est inimici.* Ainsi, par exemple, tout autant de chrétiens que nous sommes et qui lisons les saintes Écritures, nous savons que le monde périra un jour par le feu, et qu'avant que le monde ne périsse, nous mourrons nous-mêmes. Ces vérités cependant, que nous professons de cœur et de bouche, nous ne les croyons pas bien, tandis que nous les démentons par nos œuvres. Ah ! si nous croyions avec une foi vive et parfaite la mort, l'inévitable mort, le jugement qui nous attend, l'enfer qui nous menace, nous vivrions dans le monde comme des voyageurs, comme des étrangers, et non comme les habitants et les citoyens paisibles du monde ! Nous vivrions comme pouvant mourir à chaque instant, et non comme si cette vie ne devait point finir ni l'éternité commencer : *Utpote omnes qui Christiani sumus et legimus; scimus*

quia mundus consumendus est, et quia morituri sumus; et hoc ipsum tamen perfecte non credimus. Si enim perfecte crederemus, sic viveremus, quasi post modicum transituri de hoc mundo, non quasi in æternum mansuri. (Ibid.)

XI

Crime des Juifs plus grand que celui d'Hérode. — L'exemple des Mages ne leur inspire point de chercher Jésus-Christ qu'ils savaient cependant être le Messie. — Ils ne montrent aucun soin de chercher le Seigneur pour l'adorer, tandis qu'Hérode met tant de zèle à le trouver pour le faire mourir. — Ils ne montrent de zèle que lorsqu'il s'agit de le crucifier — Prophétie de Michée, et explication de cette prophétie. — Les Juifs ne découvrent malicieusement à Hérode que la partie qui peut irriter Hérode, et ils lui cachent l'autre. — Ainsi ils conspirèrent avec Hérode la mort du Messie, et ils furent la cause du massacre des innocents. — Ils excitèrent contre Jésus-Christ la politique d'Hérode, par le même motif qui les porta plus tard à exciter celle de Pilate. — Leurs imitateurs, les ministres de l'hérésie, excitent la jalousie des princes contre l'Église, et par cela même ils en prouvent la vérité.

Mais la conduite des Juifs dans cette circonstance mémorable, a dit saint Cyprien, quelque chose de plus étrange et de plus odieux, et leur sacrilége est plus horrible encore que l'impiété d'Hérode. En effet, ils abusèrent du privilége qu'ils avaient d'être les dépositaires, les interprètes des Ecritures, et de la grâce que Dieu leur avait faite de les visiter en personne, pour se joindre contre lui à Hérode, pour commencer avec lui une ligue infernale, pour surpasser sa scélératesse par leur infidélité; pour frémir et s'enflammer d'une même

haine contre Jésus-Christ, c'est-à-dire que, même à égalité de crime, les Juifs furent d'autant plus coupables qu'Hérode, qu'ils avaient été plus distingués et plus comblés de grâces de la part de Dieu : *Nec minus horrendum scribarum sacrilegium, quam Herodis impietas, quia proprio Judæi abutentes privilegio, cum visitationi divinæ invenirentur ingrati, causam sibi cum Herode fecere communam : cum hinc et inde impietas, et infidelitas adversus Dominum et Christum ejus fremerent, et pariter in odio consentirent.* (De stell. et Mag.) Essayons un peu d'étudier cette conduite, pour voir à quels excès s'emporte l'homme qui hait la vérité.

A peine les bergers ont-ils appris de l'ange la nouvelle de la naissance du Seigneur, ils laissent là leur troupeau, ils disent : Allons à Bethléem, allons reconnaître et adorer ce Verbe de Dieu fait homme, ce Dieu qui dans sa miséricorde a daigné se manifester. *Et pastores loquebantur ad invicem : Transeamus usque ad Bethleem, et videamus hoc Verbum quod factum est, et quod Deus ostendit nobis.* (Luc, 2.) Les Mages aussi, ayant eu la même révélation par le ministère de l'étoile, abandonnent leurs royaumes, leurs familles, et à travers de longs chemins et d'affreux périls viennent du plus lointain Orient à la recherche du Messie pour l'adorer. *Vidimus stellam ejus, et venimus adorare.* Mais les Juifs, qui reçoivent la même révélation par le moyen des Mages, qui la vérifient, la confirment et la transmettent à Hérode par l'autorité des Écritures, ne prennent aucun soin de chercher eux-mêmes le Messie, ce libérateur qui leur a été promis. Ils se troublent

comme Hérode et avec lui ; non-seulement, comme le remarque saint Chrysostome, ils ne montrent aucune religion, puisqu'ils n'ont pas la pensée de s'unir aux Mages dans la recherche du Messie, mais ils ne montrent pas même la moindre curiosité, en s'occupant d'un fait si admirable, si important, si grave, et qui devait changer l'état de leur nation et la face du monde entier. Telle était l'indifférence apathique qui s'était emparée d'eux, telle était la langueur dans laquelle ils étaient tombés en tout ce qui concernait la religion. *Quamquam turbati, nequaquam tamen student videre quod factum est ; neque ad adorandum euntes Magos sequuntur ; neque in tanta re tamque mirabili aliquid curiositatis ostendunt. Tantus illos torpor obsederat, tantus illos languor invaserat !* (Hom. 6, in Math.) Et, ô excès d'indifférence et de froideur ! les Mages, gentils de nation, idolâtres de religion, sur le seul témoignage de l'étoile, se mettent à la recherche de Jésus-Christ dans toutes les provinces étrangères ; les Juifs ne daignent pas même le chercher dans leur propre pays où il est né, et cela, quoiqu'ils fussent les compatriotes et les coreligionnaires de Jésus-Christ. *Gentiles, stellæ tantummodo visione confirmati, Christum etiam per alienas provincias requirebant ; et Judæi ab infantia prophetas legentes de Christo, et in suis finibus natum non susceperunt !* (Loc. cit.)

Cependant ils ne pouvaient douter que le roi des Juifs, dont les Mages avaient annoncé la naissance, *natus est rex Judæorum*, ne fût véritablement le Messie, puisque, comme on l'a vu, Hérode même n'en douta pas. Et puis le sceptre de Juda était déjà passé dans des

mains étrangères, et les Juifs depuis nombre d'années en sentaient le lourd fardeau. C'était donc bien le temps de la naissance du Messie que Jacob avait prédite deux mille ans auparavant. L'étoile était une autre circonstance prédite aussi par l'Écriture, comme devant signaler au monde cette naissance si désirée, et ils savaient, par le témoignage des Mages, que cette circonstance était accomplie. *Vidimus stellam ejus in Oriente.* De plus, saint Jean Chrysostome ajoute qu'à l'arrivée des Mages dans Jérusalem, et à la joyeuse et importante nouvelle qu'ils y répandirent, tout le peuple s'assembla en tumulte pour savoir ce qu'il y avait de certain et de positif dans ce discours des Mages, et ce fut ce mouvement populaire d'une curiosité inquiète qui obligea Hérode de réunir le sanhédrin, et de s'assurer si l'assertion des Mages était conforme aux prédictions des prophètes. Il y eut donc une espèce de jugement public et solennel (la chose assurément le méritait bien) dans lequel le prophète Michée fut produit comme témoin et fut confronté avec la déposition des Mages, et de cette confrontation il fut conclu que le Messie devait véritablement être né. *Si quidem, venientibus propter illum ab extremo oriente Magis, totus omnino populus in admiratione suspensus est : sed etiam rex ipse cum populo, et propheta in medium quasi testis adductus est, factaque est magna cujusdam pompa judicii.* (Hom. 7, in Matth.)

Les Juifs donc, conclut le saint docteur, plus encore qu'Hérode, étaient certains de la naissance du Messie, et c'est avec une pleine connaissance, avec une entière certitude et les yeux ouverts, qu'ils méprisèrent dans sa

naissance celui qui était né principalement pour eux. *Herodes ergo et Hierosolyma Christum Dominum nostrum non ignorantes contempserunt.* (Hom. 8.) C'est pour cela encore que l'évangéliste saint Jean a eu raison de dire des Juifs, avec un étonnement mêlé de douleur, ces trois paroles qui comprennent la lugubre histoire de leur ingratitude monstrueuse et de leur infernale perfidie, et qui annonçant leur crime annoncent en même temps la sévérité du châtiment dont ils seront frappés. Voici ces paroles simples et terribles à la fois : Le Verbe de Dieu est venu dans sa maison, et les siens ne l'ont pas reçu. *In propria venit, et sui eum non receperunt !* (Joan. 1.)

Mais pourquoi s'en étonner ? dit saint Maxime. Ce peuple, qui refuse de recevoir Jésus-Christ à sa naissance, est ce même peuple rebelle et opiniâtre qui le méprise plus tard lorsqu'il ressuscite les morts sous ses yeux ; ce peuple, qui ne s'occupe pas de Jésus-Christ, au berceau, est ce même peuple ingrat qui l'a poursuivi et diffamé par les plus atroces calomnies lorsqu'il rendait la vue aux aveugles, guérissait toutes les maladies, lui prêchant la doctrine du salut éternel, et le comblant de tous les bienfaits qu'il pouvait attendre d'un rédempteur charitable. Ce peuple, qui s'aveugle lui-même et persiste dans son aveuglement en face de cette étoile miraculeuse, signe de la naissance du Messie, est le même peuple qui verra plus tard avec joie le soleil pleurer et s'obscurcir à sa mort. *Sed quid mirum, si turba illa judaica Christi non suscepit infantiam, quæ etiam mortuos suscitantem contumaciter abusa contempsit ? Quid*

mirum, si in cunis jacentem Christum sprevere Judæi, quem cum cæcis vel nova daret lumina, vel repararet amissa, languoresque varios salutifero sermone curaret, ad omnià beneficia Domini redimentis ingrati, mendacis linguæ calumniis incusabant? Quid mirum, si in ejus nativitate stellæ splendentis indicia neglexerunt, in cujus passione etiam sole lugente lætati sunt? (Hom. 5.)

Mais cette indifférence apathique des Juifs au sujet du Messie, déjà si monstrueuse comparée à la religieuse sollicitude et à la pieuse impatience, apparaît plus monstrueuse encore en présence de la sollicitude cruelle d'Hérode et de la soif qu'il montre de son sang. En apprenant des Mages que le Messie était né et que ces saints personnages, également illustres par leur rang et par leur savoir, avaient vu en Orient une étoile miraculeuse, marque certaine de sa naissance, ne semblait-il pas que le grand-prêtre, sans attendre l'ordre d'Hérode, dût réunir le conseil, convoquer les grands de la nation, appeler le peuple, et établir de concert avec eux les recherches à faire, les résolutions à prendre, pour s'assurer de la vérité d'un événement d'une si haute importance pour la religion et le sort de tout Israël? Mais non. Ces hommes s'assembleront un jour dans la maison de Caïphe dans le but de prendre des mesures rigoureuses et efficaces à l'effet d'empêcher que le peuple, ému des prodiges du Messie devenu grand, ne montre envers lui trop de vénération et de foi. Ces hommes diront entre eux : Pourquoi sommes-nous ici sans rien faire? Cet homme fait chaque jour de plus grands prodiges;

tout le monde court après lui, et en face de ce désordre et de ce danger nous resterons immobiles; nous lui laisserons toute liberté d'agir; nous attendrons qu'il soit devenu le maître de tout, et que Rome jalouse nous dépouille des emplois et de l'autorité qui nous restent, et achève la ruine de notre nation? *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit, et totus mundus abit post eum? Si dimittamus eum sic, venient Romani et tollent locum nostrum et gentem.* (Joan. 11.) A ce discours, Caïphe répondra par une décision brutale de sa part, prophétique de la part de l'Esprit saint qui la lui inspire: Il faut mettre à mort cet homme; car il vaut mieux qu'un seul périsse dans l'intérêt de tous que tous dans l'intérêt d'un seul. *Expedit ut unus moriatur homo pro populo, ne tota gens pereat.* Peu de jours après, ces hommes zélés s'assemblent encore en conseil; ils passent de longues heures à chercher de faux témoignages, à forger des accusations, à ourdir des calomnies et des intrigues pour condamner le Messie, et après l'avoir eux-mêmes déclaré passible de la peine de mort, ils font violence au gouverneur romain, et obtiennent de sa politique et de sa faiblesse que le Messie soit mis en croix. Voilà ce qu'ils feront quand il s'agira de mettre à mort le Messie. Alors ils n'épargneront pas les conseils, ils ne regretteront pas les heures et le temps, ils veilleront la nuit, ils exciteront des tumultes le jour, ils enflammeront la jalousie des grands et le fanatisme du peuple. Mais maintenant qu'il s'agit de savoir s'il est véritablement né et où il est, pour le recevoir et lui rendre les honneurs qui lui sont dus, ils ne se don-

nent pas la peine d'y penser. Le sanhédrin s'assemble, il consulte les Ecritures, mais par la pensée et par l'ordre d'Hérode. Ainsi, lui, laïque, étranger, tyran, montre un plus grand désir de trouver le Messie dans l'intérêt de son ambition et de sa cruauté, que n'en montrent les Juifs, les prêtres, les dépositaires de la loi, dans l'intérêt de leur religion, de la liberté et du bonheur de leur peuple. Ainsi dès ce moment même les Juifs méritent le reproche que Jésus-Christ leur fit plus tard, et qu'il adressait en leur personne à tous les mauvais chrétiens : Les enfants de ce siècle montrent ordinairement plus de zèle et plus d'habileté pour leurs intérêts temporels que les enfants de la lumière et de la vraie religion n'en montrent pour assurer leur bonheur éternel. *Filii hujus sæculi prudentiores sunt filii lucis !* (Luc. 16.) O combien seraient heureux les hommes s'ils faisaient pour se sauver la moitié seulement de ce qu'ils font pour se perdre !

Mais autant les prêtres juifs se montrent négligents de leurs devoirs, autant ils se montrent prompts pour commettre le mal ; et s'ils ne se joignent pas aux Mages pour chercher Jésus-Christ, afin de l'adorer, ils s'unissent à Hérode pour conspirer sa mort. En effet, ils savaient trop bien, par une longue et funeste expérience, quel monstre c'était qu'Hérode et de quoi il était capable, lorsque cette jalousie du pouvoir dont il était brûlé se trouvait en jeu ; ils savaient trop bien que son ambition et sa cruauté ne s'arrêtaient devant aucun excès criminel, quel qu'il fût, et que les forfaits les plus atroces étaient ses moyens les plus ordinaires pour conser-

ver un trône qu'il n'avait acquis que par les plus sales et les plus odieuses intrigues. Ils devaient donc raisonnablement soupçonner que cet hypocrite sans pitié ne cherchait à savoir d'eux où était le Messie que pour l'immoler à sa politique astucieuse et cruelle. Leur devoir était donc de cacher à l'impie ce précieux secret du Roi du ciel, puisqu'ils savaient, par les Ecritures, que c'est un devoir de cacher au public les secrets du roi de la terre : *Sacramentum regis abscondere bonum est.* (Tob. 12.) Et peut-être par les paroles dites à Tobie, le saint archange Raphaël entendait parler, non d'un roi quelconque, mais du roi par excellence, de l'unique roi, qui seul a en lui-même le droit, le principe du pouvoir royal, de Jésus-Christ, en un mot, seul vrai roi des Juifs que les Mages cherchaient, et qui devait régner sur toutes les nations de la terre. Peut-être ces paroles de l'archange voulaient dire que le devoir des dépositaires des Ecritures était d'interpréter la parole et l'œuvre divine en faveur des Mages pieux qui la cherchaient pour en faire l'aliment de leur foi, et non de découvrir le haut secret de leur roi et Messie à l'impie Hérode, cherchant à connaître ce secret pour en abuser par le crime, le sacrilége et la cruauté : *Sacramentum regis abscondere bonum est; Dei autem opera nunciare honorificum est.* (Ibid.) Mais non, dit l'Imparfait, ces scribes et ces pharisiens, aussi vils en face d'Hérode qu'ils sont orgueilleux devant Dieu, répondent immédiatement parce que le sens et l'intelligence des prophéties leur étaient familiers, répondent sans détour avec la plus grande assurance : Le Messie doit naître à Bethléem,

et ils appuient leur réponse sur l'oracle même du prophète. Ils découvrent ainsi le grand secret du roi que Dieu leur envoie, secret qu'ils devaient tenir caché à un roi étranger, à un roi tel qu'était Hérode; et ils transforment l'auguste ministère dont ils étaient chargés de prêcher les œuvres de Dieu, en cet infâme métier de traîtres et de délateurs de ces mêmes œuvres ; et de maîtres qu'ils devaient être du tyran, ils deviennent ses satellites et les fauteurs de sa malice : *Cum debuissent celare mysterium* Regis, *præfiniti a Deo, in conspectu alienigenæ regis; facti sunt non prædicatores operum Dei, sed proditores mysteriorum ejus; et non doctores Herodis, sed irritatores malitiæ ejus.* (In 2, Matth.)

Ce ne fut ni par lâcheté, ni par imprudence, mais par un excès de perversité, que les Juifs découvrirent ce secret important à Hérode. Leur intention expresse était d'abandonner le Messie à la fureur du tyran, qui, s'il l'eût trouvé, n'aurait pas manqué de l'immoler, et de se délivrer ainsi eux-mêmes du trouble, de la crainte et des frémissements que sa naissance avait excités en eux. En effet, Hérode, leur ayant demandé en quel lieu, d'après les Ecritures, devait naître le Messie, ils répondirent aussitôt : A Bethléem de Juda, car voici ce que le prophète annonce au nom de Dieu : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu ne seras pas toujours la moindre entre les principales villes de Juda, car de toi naîtra le chef qui gouvernera mon peuple d'Israël : *At illi dixerunt : « In Bethleem Juda; sic enim scriptum est per prophetam : Et tu Bethleem terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda : ex te enim exiet Dux,*

qui regat populum meum Israel. » Mais ces paroles que les Juifs lurent à Hérode ne sont pas toute la prophétie de Michée, elle contient encore celles-ci : Et sa naissance est du commencement et des jours de l'éternité: *Et egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis.* Or ces paroles montrent clairement que le Messie, avant de naître à Bethléem, avait eu une autre naissance, une autre vie divine et éternelle, précédant tous les temps, et la parole, *du commencement,* employée ici par le prophète, a le même sens que saint Jean lui donna plus tard, lorsqu'il dit : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum* (Joan., 1); c'est-à-dire, comme l'expliquent saint Jérôme et Théophilate, que le prophète Michée reconnaît et prédit en Jésus-Christ deux origines, deux naissances, deux natures : la nature humaine, qu'il a prise dans le temps et sans père dans le sein de sa mère ; et la nature divine, qu'il a de toute éternité du sein de son père et sans mère dans les cieux, et que Jésus-Christ serait à la fois vrai Dieu et vrai homme : *Cujus autem alterius, egressus sum ab initio, et a diebus æternitatis, quam Christi? qui duos egressus habuit, hoc est nativitates. Nam prima ejus nativitas, ab initio fuit a patre; secunda autem fuit a diebus seculi, principium sumens a matre Dei, quæ in tempore fuit.* (Theoph.) Si donc les docteurs juifs, répète ici l'Imparfait, eussent lu et expliqué à Hérode la prophétie tout entière, ce barbare eût parfaitement compris que le Messie n'était pas comme un roi de la terre, qui vient lui ravir son royaume, mais un roi, Dieu et

Seigneur dont la naissance précédait celle du monde et se perdait dans l'éternité ; et sachant cela, il est hors de doute qu'il ne se serait point emporté contre lui à cet excès de fureur. Peut-être, au contraire, l'aurait-il craint et adoré. Admirez donc la malignité diabolique des Juifs ; ils découvrent à Hérode la première partie seulement de la prophétie, capable d'exciter sa jalousie et d'irriter son ambition, et ils lui en cachent la seconde partie qui aurait pu le calmer. De là il advient qu'Hérode, croyant que le Messie viendrait établir un règne terrestre et détruire le sien, ordonna le massacre de tous les enfants de Bethléem, dans le vain espoir de perdre avec eux Jésus-Christ : *Si ergo integram prophetiam protulissent, sicut fuerat dicta, considerans Herodes quia dies nascituri regis illius a diebus seculi erant; et intelligens antiquitatem honoris ejus; quia non erat ille talis rex terrenus; in tantum furorem non exarsisset adversus eum; nunc autem, præcisa hac parte prophetiæ, quæ compescere poterat zelum ipsius, primam partem solum protulerunt, quæ eum poterat irritare. Unde, ita exponentibus illis, putans Herodes simile cæteris regibus ex ea nasci regimen, parvulos interfecit, cum illis æstimans occidere etiam Christum.*

C'est pourquoi au crime d'infidélité qu'ils commirent en découvrant le secret de Dieu à un roi profane et impie, les Juifs en joignirent un autre, celui du sacrilége, ayant par artifice et d'un commun consentement montré seulement une partie de la révélation divine et caché l'autre. Ils furent donc la première cause de ce carnage de tant de milliers d'innocents, et c'est sur eux

que devant Dieu et devant les hommes, en retombe toute l'horreur : *Et non solum prophetiæ mysterium prodiderunt regi iniquo, sed adhuc ipsam prophetiam prædicentes, ex uno consensu suo omnes, et non exponentes omnem Scripturam divinitus inspiratam interficiendorum parvulorum facti sunt causa.* Ils firent donc ces Juifs, à la naissance de Jésus-Christ, ce qu'ils firent trente-quatre ans plus tard, pour hâter sa mort. Ils armèrent contre lui toutes les haines et toutes les jalousies du pouvoir. Ils le montrèrent à Hérode comme un rival de son trône, et plus tard à Pilate comme un rival de l'empire des Césars. Ne pouvant le perdre comme profanateur de la religion, ils voulurent, dans les deux cas, le faire condamner ou comme usurpateur du pouvoir royal ou comme rebelle. C'est dans ce but, dit encore saint Chrysostome, qu'ils tronquèrent la prophétie et firent croire que Jésus-Christ était un roi de la terre contre lequel il était juste qu'un roi de la terre prît les mesures les plus promptes et les plus efficaces. Ainsi, flattant l'irritable ambition d'Hérode pour la conservation de son pouvoir, ils trouvèrent le moyen de se défaire du Messie dont la naissance était venue troubler les délices infâmes et voluptueuses de leur vie. Ils flattèrent le tyran, mais pour se tranquilliser eux-mêmes ; ils se montrèrent jaloux de la stabilité du trône, lorsqu'ils n'avaient au fond d'autre but que d'assouvir leur haine contre Jésus-Christ, et de gagner la faveur du roi de la terre en trahissant la vérité de Dieu : *Nequaquam id quod sequitur addiderunt in adulationem profecto regis : ut ad humanæ gratiæ lucrum veritatis damna*

proficerent. (Hom. 7, in Matth.) Ainsi plus tard les prêtres fanatiques des idoles aidèrent la politique des empereurs contre les chrétiens. Ainsi, encore de nos jours les ministres de la religion protestante ou les schismatiques s'efforcent de soulever contre les catholiques la raison d'Etat, et ne pouvant attaquer leurs actes, ils dénaturent leurs intentions ; ne pouvant les rendre odieux aux peuples, ils les rendent suspects aux gouvernements ; ne pouvant leur nuire par le fanatisme religieux, ils tâchent de les perdre par les voies de la politique ; ne pouvant les faire passer pour de mauvais chrétiens, ils les font passer pour des citoyens turbulents et dangereux. Ils se montrent jaloux des intérêts publics et du repos des Etats, tandis que la pensée secrète qui les fait agir est le désir de jouir tranquillement du monopole sacrilége des consciences que l'erreur a livrées entre leurs mains, et qui est sérieusement menacé et compromis par les progrès chaque jour plus grands de la vérité catholique. Ah ! la religion catholique est bien la vraie religion, le vrai christianisme ; combattue qu'elle est sans relâche depuis dix-huit siècles avec les mêmes armes, persécutée avec la même injustice, avec les mêmes calomnies, qui pendant toute sa vie ont attaqué et poursuivi Jésus-Christ.

XII

Incrédulité obstinée des Juifs comparée à la foi docile des Mages. — Les Juifs ne profitent pas des oracles des écritures, et ils les font connaître aux Mages et à Hérode même. — Ils donnent la lumière aux gentils et demeurent dans les ténèbres. — Ainsi les hérétiques concourent souvent au triomphe de la vérité catholique, et à faire connaître la véritable religion. — L'Église catholique, participant aux priviléges de son divin époux, est infaillible et éternelle, et ses ennemis la servent et lui rendent hommage.

Cependant en présence de cette perfidie, de cette bassesse des Juifs, combien apparaît plus belle et plus touchante la foi simple des Mages, et leur courage tranquille ! Ainsi par la disposition de Dieu, dit saint Chrysostome, la demande des Mages aux Juifs fait que ceux-ci, sans en avoir le désir, sont forcés à un examen plus attentif des Ecritures. Ces ennemis de la vérité sont contraints à lire les saints livres pour servir la vérité, pour interpréter les prophéties à ceux qui ne savent pas où ils peuvent trouver Jésus-Christ, mais qui désirent ardemment le connaître : *Hæc interrogatio fit causa diligentioris doctrinæ. Ipsi veritatis inimici pro veritate coguntur litteras legere, et prophetiam de Christo nescientibus interpretari.* (Hom. 7, in Matth.) Les Mages et les Juifs s'instruisent donc mutuellement, ils se transmettent, ils se communiquent les uns aux autres ce qu'ils savent de Jésus-Christ. Les Juifs apprennent des Mages l'apparition de l'étoile miraculeuse, prédite par Balaam, et qui l'a déjà annoncée dans la Perse. Les

Mages apprennent des Juifs que ce Jésus que l'étoile leur a annoncé, ils le trouveront à Bethléem selon la prédiction de Michée : *Vicissim se docent, et mutuo a se aliquid addiscunt : Judæi scilicet et Persæ. Judæi a Magis audiunt quoniam stella eum a regione Persidis prædicavit : Magi vero a Judæis ediscunt quoniam ipsum Jesum stella monstraverit, ut prophetæ antea prædixerant.* (Ibid.) Or, voyez quel profit les Mages et les Juifs tirèrent de ces divines leçons, selon les dispositions de leur cœur. Les Mages crurent au témoignage des Juifs qui disaient que le Messie devait être à Bethléem conformément à la prédiction du prophète. Les Juifs ne voulurent point croire au témoignage des Mages qui leur annonçaient la naissance du Messie, quoique ce témoignage fût confirmé par le miracle prophétique de l'étoile. Il ne faut cependant pas s'en étonner ; car ceux qui cherchent de bonne foi la vérité, et ceux qui la haïssent au fond de leur cœur, ne peuvent la rencontrer de la même et semblable manière, quoique ceux qui la haïssent protestent de bouche du désir qu'ils ont de la connaître. Aux premiers, il suffit d'un seul rayon de cette lumière divine pour les éclairer ; aux autres, le soleil même en plein midi ne leur suffit pas. Les premiers se rendent à une simple manifestation ; les seconds, en présence des preuves les plus convaincantes, palpables même, demeurent inflexibles et obstinés. Ainsi, dit saint Chrysostome, l'étoile suffit aux Mages ; les prophètes ne suffisent pas aux Juifs. Ils les entendent parler de Jésus-Christ avec un accord merveilleux, et ils ne croient point : *Magi stellam prælucentem secuti*

sunt; Judæi autem nec prophetis quidem insonantibus crediderunt. (Hom. 6.) L'étoile que virent les Mages, dit saint Maxime, était un témoignage muet et mystérieux, le prophète qui parlait aux Juifs était au contraire une autorité claire et éloquente; cependant l'étoile persuade les Mages, et le prophète ne persuade point les Juifs, et alors s'accomplit l'oracle d'Isaïe : Ceux à qui il n'a point été annoncé le verront, et ceux à qui il a été prédit ne le connaîtront pas : *Apud Judæos propheta loquitur, et non auditur; apud gentiles stella tacet, et suadet. Vere, sicut scriptum est* : (Isa., 52.) *Quibus non est annuntiatum de eo, videbunt; et qui audierunt, non intelligent.* (Hom. 5.) C'est ainsi que les Mages trouvent par le moyen de l'étoile celui que les Juifs ne veulent pas reconnaître sur l'autorité de leurs prophètes : *Magus per stellam reperit, quem Judæus credere noluit per prophetas.* Quelle grande chose c'eût été pour les Juifs, dit saint Augustin, d'accompagner les Mages à la recherche de Jésus-Christ, après avoir appris d'eux l'apparition de l'étoile qui les avait déterminés à venir de si loin et avec un si grand désir de lui rendre hommage ! Quelle grande chose c'eût été que les Juifs, après avoir indiqué aux Mages, sur l'autorité des Ecritures, Bethléem de Juda les y eussent conduits eux-mêmes pour reconnaître et adorer ensemble le Messie ! *Quantum enim erat, ut illis quærentibus Christum comites fierent, cum ab eis audissent, quia, visa stella ejus, venerint, eum adorare cupientes; et ipsi eos ad Bethleem Judæ, quam de libris divinis indicaverant, ducerent, pariter viderent, pariter adorarent!* Mais les Mages crurent sur le té-

moignage prophétique des Juifs qu'ils trouveraient le Messie à Bethléem, et les Juifs ne crurent point au témoignage de l'étoile que les Mages avaient vue. O infortunés! n'ayant pas profité pour eux-mêmes de l'importante communication qu'ils donnèrent aux Mages du lieu où se trouvait le Seigneur, ils renouvelèrent le funeste exemple de cette multitude d'ouvriers dont Noé se servit pour la construction de l'arche, et qui après avoir construit ce navire mystérieux dans lequel le patriarche et sa famille échappèrent au déluge, périrent eux-mêmes dans le naufrage universel. Ils renouvelèrent l'exemple des pierres milliaires plantées le long des voies publiques qui, tandis qu'elles indiquent sa route au voyageur, demeurent elles-mêmes fixes et immobiles en un même lieu. Ainsi furent les Juifs. Après avoir indiqué aux Mages Bethléem, la véritable Arche de salut, après avoir montré la vraie et unique voie pour aller à Dieu, Jésus-Christ, ils demeurèrent stupidement immobiles dans leur obstination et leur infidélité, et après avoir montré aux autres la fontaine de vie, ils périrent de soif : *Quid dicam de infelicitate Judæorum, qui, Christum quærentibus Magis, etiam prophetiam indicem protulerunt, Bethleem civitatem designaverunt, quam ipsi non invenerunt? Similes facti fabris arcæ Noe, aliis ubi evaderent præstiterunt, et ipsi diluvio perierunt. Similes lapidibus milliariis, viam ostenderunt, nec ambulare potuerunt : quia stolidi in via remanserunt. Ostenderunt aliis fontem vitæ, et ipsi mortui sunt siccitate.* (Serm. 66, de div.) Les Mages donc, qui cherchent sincèrement la vérité, écoutent et

partent ; les Juifs qui la leur montrent, la détestent, et demeurent. Les disciples profitent, les ignorants deviennent les maîtres : *Audierunt et abierunt inquisitores ; dixerunt, et remanserunt doctores.* Les Mages laissent les Juifs occupés à lire sans profit les Ecritures ; et ils se hâtent, eux, de les aller fidèlement accomplir. Tandis que les Juifs disputent, les Mages adorent : *Istos dimittunt inaniter lectitare ; ipsi pergunt fideliter adorare.* (Ibid.) Ainsi les vrais chrétiens, les âmes pieuses et fidèles laissent aux faux savants, aux hérétiques, aux incrédules l'inutile occupation de se marteler le cerveau pour entendre les vérités de la foi, se contentant de croire et d'employer à pratiquer la religion le temps que les autres perdent à disputer.

Mais il y a plus encore. Les Juifs n'instruisirent pas seulement les Mages, tout en demeurant dans leur ignorance, mais Hérode même : *Qui Herodem docuerant de Christo; ipsi ignorabant de illo.* O malheureux Juifs ! qui instruisent Hérode dans la science de Jésus-Christ pour qu'il le fasse périr, et qui ne surent pas s'instruire eux-mêmes pour qu'il les sauve. Et véritablement Hérode crut à la parole des Juifs, et les Juifs ne crurent pas à leur propre parole. Hérode crut aux Juifs pour persécuter le Messie, les Juifs ne voulurent pas néanmoins croire à eux-mêmes pour le recevoir : *O infelices Judæi! Herodem docuerunt quia in Bethleem nasceretur* (*Christus*), *et non se docuerunt, ut crederent ei. Herodes illis credidit quasi vera dicentibus, ut persequeretur Christum ; et ipsi sibi non crediderunt ut susciperent eum.* (Imperf.)

Les Juifs et les Mages séparés, dit saint Maxime, par toute la distance qu'il y a entre la sainteté et le péché, entre l'infidélité et la foi, dissemblables d'esprit comme d'œuvre, les Mages se changèrent en adorateurs et les Juifs en persécuteurs : *Contrariis effectibus separati, illi facti sunt adoratores, isti persecutores.* En sorte que dès la naissance du Seigneur on voit surgir un contraste, une lutte, belle ensemble et terrible, édifiante et scandaleuse, de perfidie et de piété entre les Gentils et les Juifs. La Chaldée est transportée de joie ; Jérusalem et ses princes frémissent de rage. Le Juif persécute, le Mage gentil adore, et prépare à Jésus-Christ de magnifiques présents, tandis que Hérode aiguise contre lui l'épée meurtrière : *Factum est inter Judæos atque gentiles quoddam fidei perfidiæque certamen. Nato Christo, exultat Chaldea ; et tota cum suis principibus Hierosolyma torquetur. Insectatur Judæus, Magus adorat ; Herodes acuebat gladium, Chaldæus munera preparabat.* (Max., Hom. 5.)

Mais l'aveuglement des Juifs, dit saint Bernard, est à la fois leur faute et leur châtiment. Parce qu'ils haïssent la vraie lumière, ils sont au moment où elle jette ses plus vives clartés par la naissance du Seigneur, plongés dans de plus épaisses ténèbres ; et ce rayon du soleil éternel qui brille d'une lumière divine, rend leurs yeux déjà malades encore plus malades : *Infelix Judæa ! quia lucem oderat, ad fulgorem novæ claritatis obtenebratur : et caligantes oculi ejus, coruscante radio solis æterni, magis excæcantur.* (Serm. 3, Epiph.) Tandis que la vérité éclaire les Mages, dit saint Léon, l'in-

fidélité aveugle de plus en plus les Juifs leurs maîtres. Le Juif charnel lit l'Ecriture et ne la comprend pas, il montre aux autres le salut, et ne le reconnaît pas; il a en main les saints livres, et il ne croit point à leurs oracles : *Veritas illuminat Magos, infidelitas obcæcat magistros. Carnalis Israel non intelligit, quod legit; non videt, quod ostendit; utitur paginis, quarum non credit eloquiis.* (Serm. 3, Epiph.) Le même docteur s'exprime ainsi dans un autre discours : Profond mystère! Les Juifs ne comprennent pas la prophétie, et ils ne la peuvent nier, et ce que l'Ecriture met sous leurs yeux ne peut entrer dans leur esprit. La vérité; salut des humbles disciples, se change en scandale pour les maîtres insensés. Ce qui est lumière, pour les ignorants qui veulent voir, devient ténèbres et obscurité pour les docteurs qu'aveuglent leurs vices. Voyez-les, ces Juifs interrogés par les Mages et Hérode, répondre franchement que Jésus-Christ est né à Bethléem et laisser aux autres le bénéfice de cette réponse. C'est pour cela que ce malheureux peuple a perdu le sacrifice expiateur, la succession de ses rois, la hiérarchie de son sacerdoce, le lieu de ses prières, et tandis qu'ils voient que tout chemin leur est fermé, tandis qu'une funeste expérience les avertit que tout est fini pour eux, ils ne s'aperçoivent pas que tout ce qu'il y avait en eux de saint et de grand est passé à Jésus-Christ et à son peuple. *Sed nondum intelligunt, quod negare non possunt; et mente non capiunt, quod Scripturarum narratione noverunt. Quoniam insanis magistris veritas scandalum est, et cæcis doctoribus fit caligo, quod lumen est. Res-*

pondent itaque interrogati, quod in Bethleem nascitur Christus, et scientiam suam, qua alios instruunt, non sequuntur. Perdiderunt igitur placationem hostiarum, successionem regum, locum supplicationum, et ordinem sacerdotum; et quum omnia sibi clausa, omnia experiantur sibi esse finita, non vident ea in Christum esse translata. (Serm. 6.) Ecoutons maintenant Emissène : Pour combler leur châtiment, les Juifs ne savaient pas seulement que Jésus-Christ devait naître, ils savaient encore qu'il était né, et ils le méprisent ; ils savaient même le lieu où il était né, puisque interrogés par Hérode ils declarèrent le lieu de sa naissance qu'ils avaient appris par les Ecritures, et ils appuyèrent leur témoignage de l'oracle du prophète ; et ainsi leur double science est un nouveau motif de condamnation pour eux et de foi pour nous : *Qui etiam, ad damnationis suæ cumulum, eum, quem natum despiciunt, nasciturum longe ante præscierunt ; et non solum quia nasceretur, noverant, sed etiam ubi nasceretur. Nam ab Herode requisiti, locum nativitatis ejus exprimunt, quem scripturæ auctoritate didicerunt : et testimonium proferunt, ut ipsa eorum gemina scientia, et illis fieret ad testimonium damnationis, et nobis ad adjutorium credulitatis.*

Les scribes et les pharisiens, dit Théophilate, figurèrent dans cette circonstance les partisans du diable, les membres de son corps infernal, les hérétiques, qui, tant de fois, sans certes en avoir l'intention, nous aident à mieux connaître Jésus-Christ, et nous conduisent à lui par les moyens mêmes qu'ils emploient pour nous en

détourner. En effet, quand on passe en revue leurs sectes, et qu'on en considère les doctrines fausses et vicieuses, on apprend à mieux apprécier la véritable doctrine de Jésus-Christ, la seule qui condamne tous les vices et enseigne toutes les vertus. Par elle nous sommes comme les Mages invités à nous rendre à Bethléem, c'est-à-dire à connaître toujours mieux Jésus-Christ, sa loi, sa doctrine, dans la vraie Bethléem, qui est l'Eglise catholique : *Scribæ et pharisæi, sequaces diaboli et membra ejus, sive hæretici, qui nobis insinuant Christum : quia instigantibus plerumque hæreticis, de Christo cognoscimus, quod nos latebat : si enim circumimus alias sectas, ex abundantia vitiorum, quæ in eis deprehendimus, Dominum intelligimus ; qui vitia odit, et virtutes diligit : cognoscimus tunc, quia in Bethleem, hoc est in Ecclesia catholica, quærendus est.*

Saint Augustin avait déjà fait la même observation en disant que l'impudence des hérétiques, dans la profession de leurs erreurs, sert à mettre en lumière et à faire briller d'un plus vif éclat la vérité catholique : *Improbatio hæreticorum ostendit quid habeat sana doctrina.* Non point que les hérésies fassent découvrir de nouveaux dogmes et de nouvelles vérités inconnus auparavant de l'Eglise, et qu'elle ne croyait pas ; car c'est précisément parce que ces vérités étaient connues et crues que l'orgueil a pu les nier. On ne s'avise point de nier ce dont on n'a aucune idée. La négation d'une chose en suppose la connaissance. La vérité existe avant l'erreur, comme l'innocence avant la faute. La santé précède la maladie ; la vie précède la mort. Toutes les

vérités que l'Eglise connaît et croit aujourd'hui, elle les a connues et crues dès sa naissance, comme elle les connaît et les croit aujourd'hui. Mais au commencement ces saintes vérités ont été crues sans doute ni contradiction, avec simplicité, avec amour, sentiments propres de la vraie foi, qui se complaît plus à pratiquer la religion qu'à la discuter. A mesure cependant que l'orgueil hérétique a osé les combattre, l'Eglise par ses décisions solennelles, les docteurs par leur science, les apologistes par leurs magnifiques et triomphantes défenses, en ont fait voir à tous les raisons et les fondements; ils les ont entourées de nouvelles preuves et d'arguments nouveaux; ils ont découvert en elles de nouveaux rapports avec la nature de l'homme et les sociétés humaines, et ils les ont assurées et établies pour toujours. Ainsi Dieu, qui sait tirer le bien du mal même, s'étant déjà servi de la lâcheté des Juifs et de la barbarie d'Hérode pour rendre célèbre dans le monde la naissance du Verbe incarné, s'est servi ensuite et se sert encore aujourd'hui des inventions malicieuses des hérétiques, de leurs négations et de leurs erreurs, pour multiplier les témoignages victorieux en faveur de la religion catholique.

Quoi de plus? La justesse de l'observation de Théophilacte que : *I vizii degli eretici servono alla gloria della vera fede,* est prouvée par l'expérience de nos jours. Une très-grande partie de ceux qui en Angleterre, en Ecosse, dans les Etats-Unis d'Amérique rentrent dans le sein de l'Eglise, y sont conduits moins par les prédications des catholiques que par le dégoût et l'horreur

que leur inspirent la doctrine et la morale des hérétiques. Parmi eux tout est arbitraire, tout est incertain : la règle de foi aussi bien que la règle de conduite. Nous l'avons nous-mêmes remarqué ailleurs (Lect. 6) : on ne trouve pas deux individus de la même secte qui soient d'accord et qui pratiquent leur doctrine de la même manière. Les divisions naissent des divisions, les opinions et les doutes engendrent de nouveaux doutes et de nouvelles opinions. Le seul dogme commun à tant de sectes, si différentes entre elles, si méprisables, si extravagantes, si ridicules, le seul lien qui les unit, est un sentiment de commune haine contre l'Eglise catholique, haine qui se manifeste par les calomnies les plus déloyales, par les injustices les plus criantes, à l'aide desquelles elles conspirent sa ruine. Pour tout le reste, ni foi certaine, ni morale sûre, ni culte raisonnable et digne de Dieu ; mais au contraire un esprit d'indifférence absolue pour la vie à venir, et d'ardeur furieuse pour réunir et goûter toutes les jouissances de la vie présente. Un tel spectacle, loin de tranquilliser la conscience, la remplit de doutes et de terribles appréhensions, au moins dans les hommes qui réfléchissent et qui ne veulent pas abandonner au hasard le soin de leur âme et de l'éternité. De là arrive ce que nous avons déjà raconté ailleurs sur la foi de témoins oculaires. Les hommes qui veulent sincèrement LA RELIGION font le tour de toutes les sectes, et ne trouvant dans aucune rien de plus et de mieux que ce que leur offrait l'ancienne, finissent par venir à l'Eglise catholique, et avouent qu'en elle seule ils ont trouvé la paix de l'âme

et le bonheur. O beau privilége de l'Eglise catholique! qui chaque jour s'accroît et se propage non moins par le zèle de ses apôtres que par la tyrannie de nouveaux Hérodes persécuteurs ; non moins par l'humble foi des nouveaux Mages, les vrais fidèles qui la confessent, que par la malignité des nouveaux Juifs, les hérétiques, les incrédules qui la nient et la combattent; non moins par la vertu de ses enfants que par les vices de ses ennemis. Véritable fille de Dieu, l'Eglise catholique participe au privilége de l'immutabilité et de l'immortalité de son divin Père, en sorte qu'on peut dire d'elle que, tandis que toutes les sectes qui l'attaquent changent chaque jour en pire, s'usent, se consument comme les vêtements et tombent dans le néant, elle seule est toujours la même ; sa jeunesse mystérieuse ne vieillit pas, et rien n'altère l'immortelle vigueur de son âge : *Ipsi peribunt; tu autem permanebis, et omnes sicut vestimentum veterascent; et velut amictum mutabis eos et mutabuntur : tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient.* (Hebr. 1.) Mais épouse chérie du verbe de Dieu incarné, heureuse reine que le vrai Salomon, le vrai roi des siècles, a fait asseoir à sa droite sur le trône de l'univers : *Astitit regina a dextris tuis,* (Psal. 44.) elle participe encore aux honneurs, aux hommages d'adoration et d'obéissance que son époux a reçus selon les prophéties. Ainsi, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille point, ces prophéties se vérifient aussi en elle : tous les rois l'honorent, tous les puissants la craignent, tous les peuples la respectent, tous ses ennemis, vrais Éthiopiens dégradés par leurs erreurs et leurs vices, tous les

méchants, tous les hérétiques, tous les incrédules, les démons mêmes, frémissent contre elle d'une rage impuissante, contraints qu'ils sont à baisser devant elle leur front orgueilleux, à mordre la terre de dépit; et tandis qu'ils s'efforcent de la décréditer, de l'affaiblir, de la déformer, de l'abattre, ils servent, sans s'en apercevoir, à sa propagation, sa gloire et ses triomphes : *Et adorabunt eum omnes reges terræ. Coram illo procident Æthiopes, et inimici ejus terram lingent.... Et adorabunt eum omnes reges terræ : omnes gentes servient ei.* (Psal. 71.)

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE SOMMAIRE ET ANALYTIQUE

DES SUJETS CONTENUS DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

CINQUIÈME LECTURE.

L'instruction des Mages ou le bonheur et l'étendue universelle de l'enseignement et de la foi chrétienne.

INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE. — *Exposition du mystère.*

DEUXIÈME PARTIE. — *Histoire tirée de la Bible.*

SIXIÈME LECTURE.

La croyance des rois mages ou la vérité et la certitude de l'enseignement de la foi catholique.

INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE. — *Exposition du mystère.*

SEPTIÈME LECTURE.

Hérode et les Juifs ou opposition volontaire à la loi.

INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE. — *Exposition du mystère.*

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.